10299

Pabl. Lv 21 3

LES

MILLE ET UNE NUITS.

TOME HUITIÈME.

CONTINUATION
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES;

Traduits littéralement en François par Dom Denis CHAVIS, *Arabe de nation, Prêtre de la Congrégation de St. Bazile ; rédigés par* M. CAZOTTE, *Membre de l'Académie de Dijon, &c. & ornés de très-belles figures gravées par M. De Launay d'après les deſſins de M. Marillier.*

TOME TROISIÈME.

À GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs - Libraires.
Et ſe trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. XC.

LA SUITE
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

SCHEHERAZADE ayant fini l'hiſtoire du Schebandad de Surate attendoit les ordres du ſultan Schahriar. « Quoi ! dit-il, votre hiſtoire eſt finie ? — Invincible ſultan ! répondit-elle, je voudrois varier vos plaiſirs par un nouveau récit plus intéreſſant, & d'un genre fort différent de celui-ci, mais celui-ci eſt fort long, le jour eſt prêt à paroître, & j'ai beſoin de repos ; ainſi, ſi mon ſeigneur & maître me le permet, je lui réſerverai pour ce ſoir l'hiſtoire de Bohetzad & de ſes dix viſirs. C'eſt juſte, dit le ſultan, auſſi bien j'ai la tête un peu embarraſſée, & je ne ſerois pas fâché de me repoſer auſſi ». Sur un ſigne de ſa main, les bougies furent éteintes, l'aſſemblée ſe ſépara, & le ſérail fut plongé dans le ſilence.

Le ſoir étant venu, & tout étant diſpoſé pour écouter le récit de la belle ſultane, elle s'adreſſa ainſi à Schahriar : « Je préviens votre grandeur, lui dit-elle, qu'elle n'entendra dans cette hiſtoire aucun de ces faits extraordinaires qui m'ont paru du goût de votre majeſté ; mais.... Comment ! dit le ſultan, point d'oiſeaux ? plus de magie ? — Non, ſire, la moralité de cette hiſtoire eſt tirée de la prédeſtination de l'homme, & je prouverai à votre majeſté, que rien ſur la terre ne peut changer les décrets de notre deſtinée. — S'il eſt ainſi, dit le ſultan, il eſt écrit que je dois écouter votre hiſtoire ; vous pouvez la commencer.

Après une inclination de tête, Scheherazade parla en ces termes :

HISTOIRE

De Bohetzad, & de ſes dix visirs.

Le royaume de Dineroux embraſſoit la Syrie entière, & les isles des Indes, ſituées à l'entrée du golfe Perſique. Anciennement cet état puiſſant étoit ſoumis à la domination du roi Bohetzad, qui réſidoit dans la ville d'Iſſeſſara.

Rien n'égaloit la puiſſance de ce monarque ; ſes troupes étoient innombrables, ſes tréſors inépuiſables, & la population de ſes états étoit égale à leur fertilité ; ſon royaume entier, partagé en dix grands départemens, étoit confié à l'adminiſtration de dix viſirs, dont ſon divan étoit compoſé. Ce prince ſe délaſſoit ſouvent à la chaſſe des ſoins du gouvernement.

Un jour qu'il ſe livroit à cet exercice avec ſa paſſion ordinaire, il ſe laiſſa tellement entraîner à la pourſuite d'un cerf, qu'il avoit lancé dans les bois, qu'il s'éloigna de ſa ſuite au point qu'au ſortir de la forêt, il n'apperçut plus aucun de ſes gens ; il avoit perdu de vue ſa proie, & tandis qu'il cherchoit à s'orienter, il apperçut de loin une troupe aſſez conſidérable ; il s'en approche, & à meſure qu'il avance, il parvient à diſtinguer un gros de quarante chevaliers (1), environnant une litière brillante, dont les rayons du ſoleil rele-

(1) *Chevaliers.* La chevalerie très-ancienne dans les Indes, y ſubſiſte encore aujourd'hui. Les perſonnages dévoués à cet état, viennent armés de pied en cap, offrir leurs ſervices aux différens ſouverains. Voy. les mémoires ſur Hyder-Ali-kan.

voient encore l'éclat. Cette voiture étoit de criſtal de roche ; les moulures & les charnières étoient d'or ciſelé ; l'impériale en forme de couronne étoit de bois d'aloës, chantournée de lames d'argent. Cette litière (1) avoit la forme d'un petit temple à l'antique ; mais ſi reſplendiſſant, que la vue en étoit éblouie. Un prodige de cette nature, au milieu d'un déſert, étonnoit autant le monarque qu'il excitoit ſa curioſité. Il aborde l'eſcorte, la ſalue, & adreſſant la parole au chevalier qui tenoit les rênes des mulets : « mes amis, leur dit-il, faites-moi la grâce de me dire ce que c'eſt que cet équipage, & le nom de la perſonne à qui il appartient. »

Malgré le ton civil & honnête du monarque, comme ſon habit de chaſſe n'annonçoit point la dignité de celui qui le portoit : « Que vous importe, lui répondit-on ? » Une réponſe auſſi sèche ne rebuta point Bohetzad ; il inſiſta encore plus honnêtement & même avec prière, pour en obtenir une plus ſatisfaiſante. Alors le chef appa-

(1) Ces ſortes de voitures ſe nomment en arabe, tarterouannes.

rent de cette troupe lui préſentant la pointe de ſa lance, lui dit : « Paſſe ton chemin, téméraire ! ou ſi ta curioſité devient plus importune, apprends qu'il va t'en coûter la vie. »

L'inſolence de ce procédé indigna le roi : il s'approcha du chevalier qui le menaçoit ainſi, avec cet air d'aſſurance & ce ton impoſant dont il a contracté l'habitude dans l'exercice du pouvoir abſolu. « Eſclave de mon trône, lui dit-il, méconnois-tu Bohetzad ? & n'euſſai-je été qu'un homme ordinaire, quand je t'ai parlé d'un ton modeſte & amical, devois-tu me menacer de la mort ? »

Au ſeul nom de Bohetzad, les chevaliers ont mis pied à terre, & ſe proſternent. « Sire, dit un des plus anciens, pardonnez une réponſe qu'on ne croyoit point adreſſer au plus grand monarque de la terre ; mais votre majeſté en habit de chaſſe & ſans ſuite pouvoit bien n'être pas reconnue.

« Levez-vous, dit le roi, & ſatisfaites ma curioſité. Quelle eſt la perſonne qui eſt dans cette litière ? où la conduiſez-vous ?

« Sire, répondit le chevalier, c'eſt la fille de votre grand viſir Aſphand. Elle eſt

deſtinée pour épouſe au prince de Babylone, auprès duquel nous la conduiſons. »

Pendant ce temps-là, la fille du viſir, inquiète du ſujet qui retardoit ſa marche, préſente ſa tête à la portière pour s'en informer; Bohetzad l'apperçoit. Quelque précaution qu'elle eût priſe pour n'être pas vue, ſon exceſſive beauté étonne les regards du ſouverain; ſon cœur eſt auſſitôt bleſſé d'un trait vainqueur: ſa paſſion, parvenue à ſon comble, aſpire dès le moment même de ſa naiſſance à ſe ſatisfaire; & Bohetzad, déterminé à s'en aſſurer l'objet, uſe de ſa toute-puiſſance, en parlant ainſi au conducteur de la litière. « Je vous ordonne de prendre la route d'Aſſeſſara, & de conduire à mon palais la fille de mon premier viſir. »

Le commandant de la troupe crut devoir répondre à ſa majeſté: « Sire, lui dit-il, votre viſir eſt votre eſclave comme nous, & ſi nous remettons ſa fille dans ſon palais, elle n'y demeurera pas moins ſoumiſe à vos volontés. — Mon viſir a diſpoſé de ſa fille ſans mon agrément, & je ne lui dois pas les égards que vous me propoſez d'avoir pour lui. — Sire, répliqua le chevalier,

votre grand viſir Aſphand a toujours joui de la plus haute conſidération, & de l'honneur de la confiance de votre majeſté. Une violence exercée contre lui peut influer ſur ſa réputation, & lui faire perdre dans l'opinion publique le crédit dont il eſt de votre intérêt qu'il jouiſſe. — Son crédit ne dépend que de moi, & je l'augmente beaucoup en lui faiſant l'honneur d'épouſer ſa fille. »

Le plus vieux, & en même temps le plus inſtruit des chevaliers, oſa encore prendre la parole : « Sire, dit-il, la précipitation eſt dangereuſe ; elle entraîne ſouvent le repentir. Vos eſclaves prient votre majeſté d'y réfléchir mûrement. — Les rois veulent être obéis. Mes réflexions ſont faites, téméraire vieillard, reprit le prince avec humeur, quel ménagement aurois-je à obſerver avec mon eſclave ? Obéiſſez. » Alors ne pouvant plus contenir ſon impatience, il ſaiſit lui-même la bride des mulets, & dirige leurs pas vers l'endroit de la forêt où il préſumoit que ſes gens devoient être raſſemblés pour le ralliement indiqué. Il ſe trouve bientôt auprès de la tente qu'ils avoient établie, & il ordonne

à tout ſon équipage d'accompagner juſqu'à ſon palais la princeſſe qui eſt dans la litière. Le cortège y arrive : le roi ordonne au chef de ſes eunuques de faire venir le cadi ; ce juge ſe préſente, & dreſſe ſur le champ le contrat de mariage de Bohetzad avec la princeſſe Baherjoa, fille du viſir Aſphand.

Tandis que le roi s'occupe des cérémonies de ſon mariage, les quarante chevaliers ſont retournés au palais du grand viſir, forcés d'abandonner la litière & la princeſſe, qu'ils devoient conduire à Babylone ; le miniſtre eſt troublé d'un ſi prompt retour : partis la veille d'Iſſeſſara, comment pouvoient-ils être revenus ſi vîte de Babylone ? Il craignoit des accidens extraordinaires. Un des chevaliers vient lui faire le récit de cette aventure ; il exagère la violence & le ton deſpotique de Bohetzad, & remplit le cœur du miniſtre de craintes & de reſſentimens, quoiqu'il lui ait aſſuré que le monarque a dû épouſer ſa fille dans la nuit même.

« S'oppoſer à mes arrangemens de famille ! m'enlever ma fille ! l'épouſer malgré moi ! reconnoître ainſi mes ſervices ! diſoit ce miniſtre irrité. »

Alors, le cœur rempli du désir de la vengeance, il mande aussitôt des exprès pour rassembler chez lui ses amis, les princes & les grands de sa famille : ils arrivent. Il leur fait le tableau de l'attentat commis par le roi contre sa fille, contre le prince de Babylone, & contre lui-même. L'affront & le ressentiment passent dans tous les cœurs ; Asphand s'apperçoit, par l'effet du récit qu'il vient de faire, qu'il lui sera facile de les associer à ses projets de vengeance.

« Princes & seigneurs, leur dit-il ; le roi occupé de ses plaisirs n'est point délicat sur les moyens de les satisfaire ; & pour récompense de mes travaux, il ne craint pas de m'exposer aux affronts d'une insulte irréparable : je ne suis plus qu'un vil esclave à ses yeux. Pense-t-il que ma fille doive partager ses goûts volages, & assouvir ses désirs effrénés ? Vous ne serez pas vous-mêmes à l'abri de ce déshonneur ; vos femmes & vos filles ne seront point épargnées. Ce torrent d'iniquité va se déborder sur vous-même, si nous ne cherchons à en arrêter le cours.

Les parens & les amis du visir entrent

dans ſes intérêts ; on délibère ſur les moyens : un d'entr'eux, conſommé dans la politique, expoſe ainſi ſon avis.

« Viſir, écrivez au roi ; témoignez-lui combien vous êtes ſenſible à l'honneur imprévu qu'il vous a fait, & auquel vous n'euſſiez jamais oſé prétendre. A cette lettre, vous en joindrez une autre pour votre fille, où vous lui paroîtrez enchanté de ſon bonheur : implorez le ciel avec elle pour qu'il comble de félicités le monarque ſi cher à ſon peuple. Vous ferez accompagner ces dépêches de preſens magnifiques ; & Bohetzad, aveuglé par ſa paſſion, ſe perſuadera tout ce qui peut la flatter. Vous profiterez de cette ſécurité pour vous éloigner de lui à la première occaſion, ſous le prétexte du bien de ſes affaires ; & vous étant mis à l'abri d'un coup de main de ſa part, vous ferez paſſer à tous les princes, les gouverneurs, & les gens chargés du département des finances, des détails allarmans ſur la ſituation du royaume ; vous ferez preſſentir les dangers de l'état entre les mains d'un jeune ſouverain, abandonné à ſes paſſions, & incapable de récompenſer des ſervices, qu'il ne reconnoît que par des violences & des af-

fronts, en ne ſuivant d'autre règle que le déſordre d'une volonté auſſi abſolue que dépravée. »

Le grand-viſir & le reſte de l'aſſemblée adoptèrent ce plan ; tous convinrent qu'ils profiteroient des occaſions qu'ils pourroient avoir pour diſpoſer les eſprits ſans ſe compromettre, & qu'ils demeureroient à Iſſeſſara dès qu'Aſphand s'en ſeroit éloigné, afin de le tenir ſur les avis, & de diriger ſa conduite. Ces réſolutions arrêtées, l'aſſemblée ſe ſépara promptement pour ne pas donner priſe aux ſoupçons, & Aſphand écrivit au roi en ces termes :

« Puiſſant roi, monarque des deux mers, votre eſclave déjà élevé par vous à la place de grand-viſir, décoré du titre de prince, ne s'attendoit pas à l'honneur diſtingué de devenir votre allié. Infiniment comblé de cette nouvelle faveur, je fais au ciel les vœux les plus ardens pour qu'il accumule ſans-ceſſe de nouvelles grâces ſur la tête de votre majeſté ; qu'il en prolonge les jours, & lui accorde toutes les proſpérités d'un règne qui ne puiſſe jamais être troublé juſques dans votre poſtérité la plus reculée. Mon devoir juſqu'à préſent a été de faire

régner, par mon travail, la paix intérieure & extérieure dans vos états, en y faiſant adminiſtrer ſagement la juſtice, en repouſſant & écartant l'ennemi de vos frontières. Je rempliſſois, ſire, la charge de votre premier viſir ; aujourd'hui les fonctions m'en deviennent plus ſacrées, l'honneur de votre alliance m'en rend les ſuccès comme perſonnels ; & ma fille & moi n'en ſerons que des eſclaves plus fidellement attachés à votre perſonne & à vos intérêts. »

La lettre pour Baherjoa contenoit des félicitations ſur ſon bonheur, & étoit auſſi adroitement tournée que celle adreſſée à ſon époux. Aſphand fait remettre ces lettres par le premier officier de ſa maiſon, en les accompagnant d'un préſent magnifique. Le jeune fils du viſir ſe joint à l'envoyé ; ils ſe rendent enſemble au palais du roi, & ſe proſternent devant lui.

Bohetzad, enivré du bonheur dont il jouiſſoit, eſt ſans défiance ſur les fauſſes proteſtations du viſir : il fait revêtir ſon fils de la plus riche peliſſe, & fait donner mille pièces d'or à l'officier chargé du meſſage. A peine ſont-ils ſortis, que le plus ancien des viſirs ſe préſente au roi

pour lui faire ſa cour ; le ſouverain l'accueille avec cette bonté qui lui étoit ordinaire ; il le fait aſſeoir, & lui fait part du bonheur dont il ſe flatte de jouir dans la poſſeſſion de ſon aimable épouſe ; & malgré qu'il ſoit la ſuite d'un petit acte de violence, il n'imagine pas qu'aucun nuage puiſſe le troubler. « L'attachement, dit-il, qu'Aſphand me montre, me raſſure ſur l'eſpèce de reſſentiment que je pouvois lui ſuppoſer : voilà ſes lettres : liſez-les, vous verrez combien il eſt ſatisfait de cette alliance ; & d'ailleurs, la magnificence de ſes préſens enchérit encore ſur l'énergie de ſes expreſſions. »

Le vieux miniſtre, après avoir lu ces lettres, demeure penſif & les yeux baiſſés. « N'êtes-vous pas content de ce que vous venez de lire ? dit le roi. — Quand le dangereux reptile veut s'introduire quelque part, répond le miniſtre, il ne cherche point à effrayer par ſes odieux ſifflemens ; il ſe gliſſe adroitement ſous les replis de ſon corps ſouple & délié ; ſon écaille eſt luiſante & liſſe ; ſon regard eſt doux & careſſant : il ſe garde bien de montrer au-dehors le dard perfide &

venimeux. Les lettres d'Aſphand ſont étudiées : vous l'avez offenſé, n'en doutez pas ; & la feinte douceur de ſes expreſſions cache un projet de vengeance, dont votre majeſté devroit appréhender & prévenir les effets. »

Bohetzad, uniquement occupé de ſes amours, ſuppoſant des motifs de jalouſie au miniſtre qui lui parloit ainſi, n'ajouta pas foi à des avis dictés par l'attachement, le zèle & la prudence, & s'aveugla ſur la conduite d'Aſphand. Celui-ci, ſuivant ſon projet, & ſous le prétexte d'appaiſer des murmures dans quelques contrées du royaume, s'éloigne quelques mois après de la capitale avec toute ſa ſuite. Dès qu'il ſe voit hors du pouvoir, il fait part aux gouverneurs des provinces de l'affront qu'il a reçu ; il les excite à la révolte, en leur faiſant craindre à tous un traitement pareil au ſien : & pour les y déterminer, il calomnie ſur tous les points la perſonne & le gouvernement de Bohetzad.

A la réception des couriers du grand-viſir, les grands du royaume, indignés contre un prince dont l'adminiſtration eſt peinte ſous des couleurs ſi odieuſes, ſe

concertent d'une province à l'autre, & assurent Asphand qu'ils se mettront en campagne avec les troupes qui sont sous leur commandement, au premier signal de sa part. Le visir avertit en même temps les princes qui sont restés dans Isseſara, de se tenir prêts pour le jour où il doit venir consommer sa vengeance, & délivrer l'état d'un tirau plongé dans la molesse.

Le complot s'exécute sans que Bohetzad en ait le moindre soupçon ; la ville d'Isseſara est investie de toutes parts par des armées que commande Asphand. A cette nouvelle, le roi s'arme en diligence ; il ordonne aux troupes qui sont autour de lui de le suivre, mais elles ont été gagnées, & sont dévouées à son ennemi : il ne voit plus son salut que dans la fuite. Il selle lui-même le plus beau de ses courſiers ; & prenant en croupe Baherjoa, il tente de gagner les déserts, & se fait un passage au milieu des mutins qu'il écrase sur ses pas. Ce jeune héros, dont l'amour semble augmenter le courage, traverse comme un torrent la foule de ceux qui veulent embarrasser sa route ; sa lance redoutable n'épargne aucun des rebelles : & son cheval, aussi

vigoureux que léger, l'a bientôt tranſporté hors de la vue de ſes ennemis.

Il eſt au milieu du déſert. La nuit le forçant d'accorder du repos à ſon épouſe, qu'une courſe auſſi violente avoit fatiguée, il s'arrête aux pieds d'une montagne affreuſe : cette reine épuiſée de laſſitude ſe trouvoit aux termes de ſa groſſeſſe, les douleurs de l'enfantement s'annoncent rapidement ; & peu de temps après, le prince reçoit dans ſes bras un gage précieux de leur amour : c'étoit un jeune enfant auſſi beau que ſa mère.

Ces tendres époux le comblent de careſſes ; ils oublient bientôt, dans leurs doux épanchemens, les fatigues, les inquiétudes, & l'horreur de leur ſituation : on l'enveloppe dans une partie des habillemens de la reine, & ils s'endorment tranquillement dans cette ſolitude dans les bras l'un de l'autre. Le jour renaiſſant les invite cependant à pourſuivre leur voyage. La tendre mère allaite ſon nourriſſon ; mais ne vivant que de fruits ſauvages, ſon ſein ceſſe de fournir un aliment convenable. L'enfant dépérit, Baherjoa elle-même eſt en danger ; alors Bohetzad ſe voit dans la cruelle néceſ-

té de ſacrifier la nature au devoir. Il aperçoit une ſource limpide, ſur les bords e laquelle eſt un gaſon que des ſaules voiıs garantiſſent de l'ardeur du ſoleil; c'eſt-ı que ces parens malheureux abandonnent la providence l'objet de leur tendreſſe, près l'avoir arroſé de leurs larmes: « Grand Dieu ! dit la mère affligée; vous qui veillâes jadis ſur le jeune Iſmaël, prenez ſoin e cette innocente créature ! Envoyez l'ange onſervateur auprès de lui; nous n'eſpérons lus d'autre ſecours que le vôtre » .... Les anglots l'empêchent d'achever; ils s'arrahent l'un & l'autre à cet affreux ſacrifice, x livrent ce dépôt ſacré entre les mains de on créateur.

Le bruit qu'ils avoient fait en arrivant ıvoit écarté de ces bords une biche qui ſe léſaltéroit avec ces fans à cette ſource bienfaiſante : dès qu'ils ſe ſont éloignés elle y evient, & s'approche de la languiſſante créature, qui ſembloit perdre pour toujours le peu de force qui lui reſtoit. Un inſtinct impérieux porte cet animal à donner à cet enfant une nourriture qui n'étoit réſervée qu'à ſes petits; elle paît tranquillement autour de ſon nourriſſon, elle ne quitte plus

ce ſéjour. Il ſemble que les monſtres des forêts lui aient abandonné la jouiſſance de ce canton fortuné, & ſi néceſſaire à leurs beſoins, au milieu des ſables brûlans & des déſerts arides qui les environnent : cependant des hommes viennent troubler ce repos.

C'étoit une bande de voleurs que la ſoif attiroit dans ces lieux : ils voient un enfant richement emmaillotté, & plus admirable encore par la beauté de ſes traits. Le chef des bandits s'en approche, le prend, & l'envoie tout de ſuite à ſa femme pour lui donner les ſoins néceſſaires, & l'élever comme s'il étoit le fruit de leur union. En le voyant, elle fut touchée des charmes de ſa figure, partage les vues bienfaiſantes de ſon mari, & procure ſur le champ à leur fils adoptif la meilleure nourrice de la horde. Un peu plus raſſurés maintenant ſur le fruit des amours de Bohetzad, ſuivons les traces de ces illuſtres voyageurs.

Le cœur rempli d'amertume du ſacrifice qu'ils avoient été forcés de faire, le roi & la reine avoient continué triſtement leur route juſqu'à la capitale du royaume

de Perſe, qui en étoit le terme : Kaſſera y régnoit.

Ce puiſſant monarque reçoit le prince fugitif & ſa charmante épouſe avec les égards dûs par une tête couronnée à un grand ſouverain ſon allié, contre lequel des ſujets rebelles ſe ſont révoltés ſous les étandarts d'un coupable uſurpateur. Il donne à Bohetzad un appartement de ſon palais, égal en magnificence à celui qu'il occupe lui-même ; & à Baherjoa un ſemblable à celui de la ſultane favorite. Telle étoit la richeſſe & la ſomptuoſité du palais où ſe trouvoient alors le roi de Dineroux & ſon épouſe, qu'outre les appartemens magnifiques dans leſquels ils étoient logés, on en comptoit vingt-quatre autres occupés par autant de femmes du ſultan, dont chacune étoit ſervice par cinquante eſclaves de leur ſexe de la première jeuneſſe & de la plus grande beauté.

Il ſembloit qu'on eût épuiſé les tréſors de l'Orient pour embellir ces ſuperbes demeures ; des jardins remplis des fleurs les plus rares & les plus brillantes ; des eaux dont le cours, diſtribué avec art,

préſentoit un coup-d'œil magnifique ; des arbres qui, par la beauté de leurs fruits & l'épaiſſeur de leurs feuillages, offroient en même temps l'image de l'abondance & le charme du repos. Des oiſeaux dont la variété des plumes & du ramage enchantoient ces heureuſes contrées : tout concouroit à annoncer les richeſſes du grand monarque de la Perſe, dont le pouvoir immenſe ſe démontroit encore par une armée de deux cent mille hommes, qui formoit ſa garde particulière. On voit qu'un prince auſſi puiſſant, auſſi magnifique ne dut rien ménager pour traiter convenablement à ſa propre grandeur les hôtes illuſtres qu'il avoit reçus dans ſon palais.

En même temps qu'il ordonnoit qu'on raſſemblât ſur les frontières une armée formidable avec les machines de guerre & les munitions néceſſaires, il s'étudia à diſſiper la mélancolie des deux époux, par les fêtes les plus brillantes & les mieux variées : mais la généroſité & la grandeur d'ame n'étoient pas les ſeuls motifs de ſes ſoins, un ſentiment moins noble & plus impérieux s'étoit emparé de ſon cœur ; il étoit

étoit devenu l'eſclave de Baherjoa, dont la beauté effaçoit toutes celles de ſon ſerrail : ſa paſſion pour elle ſe déguiſoit alors ſous le voile de l'amitié ; mais à la profuſion étalée dans toutes les occaſions, à la délicateſſe & à la prévenance de ſes ſoins, il eût été facile de reconnoître l'amour. La triſte Baherjoa, uniquement occupée de la perte de ſon fils & du malheur de ſon époux, étoit bien loin d'attribuer tant de prévenances à ce motif : ſon ame, douloureuſement affectée, ne pouvoit goûter aucun des plaiſirs qui lui étoient offerts ; & ſon cœur, véritablement touché, étoit inacceſſible à tout autre ſentiment qu'à celui dont il étoit préoccupé. Son fils abandonné dans un déſert aux ſoins de la providence ; ſon époux réduit par ſon père à mandier les ſecours d'un ſouverain étranger, étoient les ſeules réflexions qui l'agitoient.

Cependant l'armée que doit commander Bohetzad eſt aſſemblée ; il prend congé de Kaſſera pour ſe mettre à la tête de ce redoutable corps, & pénètre bientôt dans la Syrie. Aſphand, l'uſurpateur, inſtruit du danger qui le menace, en fait part à ſes

complices, les raſſemble auſſitôt, & vient au-devant de ſon ennemi à la tête de deux cent mille hommes.

Les armées ſont en préſence. Un viſir du roi de Perſe expérimenté commande le centre de l'armée de Bohetzad; lui, à la tête de quelques chevaliers d'élite, donne ſes ordres partout; il engage tout-à-coup le combat par ſa droite, en fondant ſur l'aîle oppoſée des ennemis avec tant d'ardeur, qu'elle eſt forcée de ſe replier ſur le centre, & y jette la confuſion & le déſordre. Le roi de Dmeroux ne perd pas un inſtant, il fait avancer alors ſon corps d'armée vers celui de l'ennemi comme s'il eût voulu l'attaquer; mais avare du ſang de ſes ſujets, dont il veut épargner le maſſacre, il ménage ce mouvement, & ordonne à ſon aîle gauche d'attaquer la droite de l'ennemi: celle-ci plie, & ſe retire en déſordre, & les trois quarts de l'armée d'Aſphand demeure enveloppée. Cet uſurpateur cherche en vain de rallier au combat des troupes déconcertées par une attaque auſſi vigoureuſe que prudente; la crainte, & ſurtout le remords, les ont déſarmées. On leur offre le pardon; elles

l'acceptent : & pour en paroître moins indignes, elles livrent de concert les chefs de la rebellion. Aſphand, ſa famille, & ſes principaux complices ſont maſſacrés ſur le champ de bataille.

Cette victoire décida de nouveau du ſort du royaume de Dineroux, qui rentra ſous les lois de ſon légitime ſouverain : ce monarque ſe rend dans ſa capitale, rétablit l'ordre dans tout ſon empire, & s'occupe des moyens de témoigner ſa reconnoiſſance au ſouverain qui lui a fourni d'auſſi puiſſans ſecours.

Le plus intelligent de ſes viſirs doit partir pour la Perſe, à la tête de douze mille hommes ; il fera conduire à ſa ſuite vingt éléphans, chargés de préſens magnifiques ; mais il eſt chargé en même temps d'une commiſſion plus délicate. Il doit paſſer par le déſert où le fils de Baherjoa fut abandonné, & chercher l'endroit près de la ſource qui lui ſervit de berceau ; interroger tous les êtres vivans qu'il pourroit rencontrer ſur cette route ; s'informer du ſort de ce dépôt précieux, & l'ayant trouvé, le rapporter dans les bras de ſa tendre mère, qu'il devra ramener à Iſſeſſara. Mais

des obſtacles vont s'oppoſer à ces démarches : le prudent envoyé fera parcourir vainement le déſert ; il ne réuſſira pas mieux à trouver cet enfant qu'à ramener ſa mère.

Kaſſera, éperdument amoureux de cette princeſſe, n'imaginoit pas qu'il pût jamais s'en ſéparer. A l'arrivée de l'ambaſſadeur chargé des préſens du roi de Dineroux, & des ordres pour le retour de la reine, le monarque éprouve quelques combats dans ſon cœur ; mais l'amour en triomphe. Cette paſſion tyrannique lui fait exagérer ſes bienfaits ; la ceſſion d'une femme n'en ſauroit être qu'une foible récompenſe. Il renonce, en un mot, au titre glorieux de protecteur généreux, pour mériter celui de lâche raviſſeur de l'épouſe de ſon allié.

Cependant il a paru recevoir avec reconnoiſſance la dépêche de Bohetzad, & les préſens qui l'accompagnoient. On l'inſtruit en même temps que les troupes auxiliaires qu'il avoit données à ce prince ſont rentrées en Perſe ; les officiers qui les commandent élèvent juſqu'aux nues le courage, les talens & la magnificence de Bohetzad : ils reviennent de ſes états, enchantés de ſa

perſonne, comblés de ſes bienfaits, étonnés de la puiſſance dont ils l'ont vu environné, & des reſſources du pays qui lui eſt ſoumis. Ces rapports unanimes livrent d'étranges combats dans l'ame paſſionnée de Kaſſera; il n'eſt point dans l'habitude de ſe vaincre, il a cédé juſqu'à ce jour à ſes moindres penchans : il s'agit à préſent de renoncer à une paſſion violente, ou au titre de bienfaiteur d'un ſouverain égal à lui en dignité & en puiſſance; au riſque d'attirer ſur la Perſe le fléau d'une cruelle guerre, & de ſe voir en horreur à l'Aſie. « Rougis, Kaſſera! ſe dit-il à lui-même, des vœux criminels que tu as formés. Rends grâces à la fortune de la faveur que tu en reçois, lorſqu'elle vient t'ouvrir les yeux ſur une démarche inſenſée. Que le roi de Dineroux ignore à jamais, qu'oubliant tout ce que tu devois à toi-même & à lui, tu oſas convoiter un bien qui lui étoit ſi cher : ſouviens-toi que tu as eu beſoin de rencontrer des obſtacles qui te rappelaſſent à ton devoir. Oh! puiſſance abſolue! que tu es à redouter pour celui qui ne ſait pas ſe commander à lui-même! En me laiſſant entraîner par mes déſirs, j'allois devenir cri-

minel, & me montrer indigne de régner ! mais je ſaurai réprimer mes paſſions, & renverſer mes projets. »

Le roi de Perſe ayant pris ſa réſolution, mande ſur le champ ſon grand tréſorier ; il ordonne qu'on faſſe préparer pour le retour de Baherjoa dans les états de ſon époux, une litière d'une magnificence à laquelle on n'eût rien vu d'égal ; elle devoit être revêtue de pierres précieuſes. Une ambaſſade conſidérable devoit la ſuivre, & porter des préſens magnifiques. C'eſt ainſi que Baherjoa reprit le chemin de la Syrie, après avoir été comblée de toutes les aſſurances de reſpect & d'attachement par le ſouverain qui s'étoit déterminé à ſe ſéparer d'elle. Bohetzad vint au-devant de ſon épouſe avant qu'elle fit ſon entrée à Iſſeſſara : on ne ſauroit peindre le charme & les tranſports de cette entrevue ; mais les tendres inquiétudes de cette mère, ſur le ſort de ſon fils, troublèrent bientôt les douceurs dont ces époux s'enivroient. Baherjoa demande à tout prix des nouvelles de ſon fils, & Bohetzad ordonne qu'on faſſe des perquiſitions plus exactes. Il y avoit bien apparence que ce tendre fruit de

leurs amours n'avoit pas été dévoré par des bêtes féroces, on eût trouvé dès les premières recherches quelques débris des vêtemens dans leſquels il avoit été enveloppé. Mille cavaliers ſont dépêchés pour retourner au déſert, & ſe répandre dans tous les alentours de la ſource : mais leurs recherches ſont vaines. Bohetzad en diſſimule l'inutilité à ſon épouſe inconſolable, en cherchant à calmer ſes peines & ſon chagrin. « Rien n'eſt encore déſeſpéré, lui dit-il, la faveur du ciel, qui ne nous a pas abandonné au milieu des dangers que nous avons courus, qui nous a rendu le trône ſur lequel nous ſommes aſſis, aura conſervé cette créature ſi chère à notre cœur : elle ſe réſerve à nous la montrer quand nous l'aurons méritée par notre ſoumiſſion à ſes volontés ; cette privation eſt douloureuſe, mais nous ſommes encore d'un âge à attendre des conſolations. Séchez vos pleurs, ma chère Baherjoa, ils font le tourment de ma vie ! » La reine parut plus tranquille, mais la plaie faite à ſon cœur ne pouvoit pas ſitôt ſe fermer.

Cependant, ce tendre objet de leurs inquiétudes, arraché des bras de la mort

par le chef des voleurs, élevé par ſon épouſe avec tous les ſoins de la plus tendre mère, croiſſoit en force comme en beauté. On occupoit ſes premiers loiſirs par la lecture & l'étude; bientôt il put ſe livrer à des exercices qui fortifièrent ſon corps. Il dévançoit tous les enfans de la horde par un talent prématuré, par une adreſſe, une force, une intrépidité ſurprenante à ſon âge; par une application à l'étude, dont il recueilloit les plus heureux fruits; & par l'exactitude des devoirs qu'exigeoit une ſociété peu faite pour lui, mais dont le haſard l'avoit rendu membre. Bientôt le chef des brigands le voyant auſſi adroit à manier les armes qu'à monter à cheval, l'aſſocie à ſes entrepriſes contre les voyageurs que leurs affaires conduiſoient dans ces contrées infeſtées par ſes déprédations: & le jeune Aladin (c'eſt ainſi qu'on l'avoit nommé) ſe montre auſſi habile que courageux.

Un jour la troupe attaqua une caravane revenant des Indes, & qui étoit chargée des effets les plus précieux, qu'une eſcorte formidable garantiſſoit de tout danger. L'avidité du butin ne permit pas aux bri-

gands de juger du péril qu'ils alloient courir; ils attaquèrent ce convoi avec une audace extraordinaire, mais ils furent bientôt repouſſés; les deux tiers de la troupe reſta ſur le champ de bataille, & le reſte prit la fuite. Aladin, jeune encore & ſans expérience, entraîné par ſa valeur, fut bientôt enveloppé & fait priſonnier.

Dans le cas où un voleur étoit pris les armes à la main, on devoit lui trancher la tête. L'air prévenant, les grâces & la beauté du jeune prince intéreſsèrent toute la caravane en ſa faveur, & le dérobèrent au ſort commun. On n'en croyoit pas même la naïveté de ſes réponſes, quand, interrogé ſur ſa naiſſance & ſa profeſſion, il s'avoua le fils du chef des voleurs. On ne pouvoit imaginer comment cet enfant réuniſſoit tant d'avantages naturels à un air auſſi diſtingué. Il fut conduit avec la caravane, qui arriva bientôt à Iſſeſſara, où ſon père Bohetzad tenoit ſa cour.

L'arrivée de la caravane fourniſſant une occaſion de diſtraction à la reine, encore affligée de la perte d'un fils qu'elle ne pouvoit éloigner de ſa mémoire, le ſouverain envoie le chef des eunuques pour choiſir

les étoffes & les effets précieux qui pourroient être les plus agréables à Baherjoa. Les marchands s'empreſsèrent de les étaler à ſes yeux; mais la figure d'Aladin, qui ſe trouvoit là comme eſclave, lui ſembla d'une beauté ſi raviſſante, qu'elle fixa plus particulièrement ſon attention : il voulut le conduire au palais, dans l'eſpérance que ſes ſervices pourroient agréer au monarque; ainſi, après avoir fait les emplettes convenables, ils retournèrent enſemble au palais, où le roi parut ſatisfait de ſes achats.

« Sire, dit l'eunuque, votre majeſté paroit contente de mon marché; mais le plus bel effet qui fût dans le Kane (1) eſt un jeune homme d'une beauté ſi achevée, que je le crois la parfaite image de celui dont il eſt dit dans l'alcoran : que les onze étoiles ſe proſternoient devant lui comme devant le ſoleil & la lune. » Le roi curieux de le voir, ordonne qu'on le faſſe venir avec ſon maître, & bientôt ils ſont tous deux préſentés au roi.

La vue du jeune étranger ne démentit

(1) *Le Kane* eſt un endroit aſſigné aux marchands étrangers pour y établir leurs boutiques, & mettre en vente leurs marchandiſes.

point l'opinion avantageuſe qu'en avoit donnée le chef des eunuques : le monarque ne peut croire que ce bel eſclave doive ſon origine aux hommes de la claſſe vulgaire dont la caravane eſt compoſée. Il en interroge le chef, auquel il fait part de ſes doutes à cet égard.

« Sire, lui répond le marchand, ce jeune homme n'appartient en effet à aucun de nous ; & nous ne connoiſſons ni ſa famille, ni ſon origine. Nous avons été aſſaillis dans le déſert par une bande de voleurs ; nous nous ſommes défendus avec courage, une partie eſt reſtée ſur le champ de bataille, le reſte a pris la fuite, & a laiſſé dans nos mains celui qui devient à préſent l'objet de votre curioſité. L'uſage le condamnoit à la mort, nous n'avons pu nous réſoudre à la lui donner ; nous l'avons interrogé ſur ſon état & ſur ſa famille, il nous a répondu qu'il étoit le fils du chef de ces brigands ; nous n'en ſavons pas davantage, & ne pouvons rien dire de plus poſitif à votre majeſté. — Qu'on le laiſſe ici, dit le roi ; je veux qu'il entre à mon ſervice. — Votre majeſté, reprit le chef, peut diſpoſer de ce qui appartient aux eſ-

claves de ſon trône. » Au même inſtant Aladin tombe aux pieds du monarque, met le front à terre, & baiſe ſa robe. Le roi donna ordre au chef des eunuques de l'admettre au rang des eſclaves qui approchoient le plus ſouvent de ſa perſonne.

La nature parloit dans le cœur du monarque en faveur de ſon nouveau page, il ne le voyoit pas ſans éprouver des émotions dont il ne pouvoit ſe rendre compte, il vouloit ſans ceſſe l'avoir auprès de lui; & ce qui ne paroiſſoit d'abord qu'une inclination naiſſante, devint bientôt un attachement des plus vifs. Un intérêt ſenſible lui faiſoit enviſager avec plaiſir les progrès de l'eſprit du jeune Aladin, ainſi que ceux du corps. Il admiroit ſon application; ſa prudence, ſa réſerve, ſa fidélité; & comptoit déjà ſes rares qualités comme le fruit de ſes ſoins.

Après une longue expérience de ſes talens & de ſon activité, il en vint juſqu'à lui confier la ſurintendance de ſes finances, & dépouilla ſes viſirs d'une adminiſtration qui les lui avoit rendu ſuſpects. Il finit enfin par ſoumettre à la ſagacité du jeune Aladin la déciſion des affaires les plus importantes.

La confiance du ſouverain ne fut point trompée ; plus il ſe repoſoit ſur les lumières de ſon favori, plus ſes revenus augmentoient ainſi que le bonheur de ſon peuple & la proſpérité du royaume ; ſa confiance n'eut bientôt plus de bornes. Aladin devint auſſi cher à ſon père que s'il eût été reconnu pour tel, & l'autorité des viſirs diſparut devant celle de ce jeune adminiſtrateur.

Jaloux d'un pouvoir qu'ils perdoient, les dix viſirs ſe raſſemblèrent ſecrètement pour concerter entr'eux les moyens de ſatisfaire leur ambition & leur avarice ; il falloit, à quelque prix que ce fût, hâter la perte d'un rival odieux, & malheureuſement il parut en fournir lui-même une occaſion favorable.

On avoit donné un grand feſtin dans le palais. Aladin étoit naturellement ſobre, mais ne cherchant qu'à partager les plaiſirs des convives, il ſe livra aux boiſſons ſpiritueuſes avec d'autant plus de ſécurité, qu'il n'en avoit pas l'habitude & n'en connoiſſoit pas les effets. A la fin du repas, il veut ſe retirer dans ſon appartement, ſes pieds chancellent, les vapeurs ont obſcurci ſes yeux, il perd bientôt l'uſage de ſes ſens ; le premier appartement qui ſe préſente ſur

ſon chemin ſemble préparé pour lui ; il eſt de la plus grande richeſſe ; pluſieurs bougies placées ſur des luſtres l'éclairent : mais Aladin n'a rien vu, il ne cherche que le repos; il trouve un ſopha, il s'y jette, & s'endort.

Il n'y avoit point là d'eſclaves pour l'avertir de ſon erreur ; ils ont été jouir de la fête, & ne reviennent dans l'appartement, qu'ils avoient laiſſé ouvert & abandonné, que pour remplir les caſſolettes de parfums, & préparer, ſelon la coutume des Orientaux, une collation de différens ſorbets & de confitures sèches. Des rideaux cachoient le ſopha ſur lequel Aladin s'étoit couché.

Tous ces préparatifs achevés, le roi & la reine viennent ſe rendre dans leur appartement. Bohetzad s'approche du ſopha, entr'ouvre les rideaux, & voit ſon ſurintendant couché & endormi : une fureur jalouſe s'empare auſſitôt de ſes ſens : « Quelle affreuſe conduite eſt la vôtre ! dit-il à Baherjoa ; cet eſclave n'a pu s'introduire dans votre appartement, & ſe placer ainſi ſans votre aveu ? — Sire, reprit la reine étonnée ; mais ſans confuſion ; je jure, au nom du grand prophête, que je n'eus jamais la moindre relation avec ce jeune homme ; je le vois pour

Quelle affreuse conduite eut la mauvaise femme d'Urie
n'a pu se glisser dans son cœur sans y causer de trouble ?

NAPOLI

la première fois, & je n'ai contribué en rien à ſa témérité. »

Au bruit qui ſe fit autour du ſopha, Aladin ſe réveille, ſurpris & confus de la ſituation où il ſe trouve; il ſe lève précipitamment. « Traitre! lui dit le roi hors de lui-même; ingrat! Eſt-ce ainſi que tu reconnois mes bontés? Tu oſes pénétrer dans l'appartement de mes femmes, ſcélérat! Tu ne tarderas pas à recevoir le châtiment de tant d'audace. » Après ces mots, Bohetzad, enflammé de colère, ordonne au chef de ſes eunuques d'enfermer la reine & le ſurintendant dans des priſons ſéparées. Ce monarque, dans l'agitation des paſſions les plus violentes & les plus oppoſées, voit la nuit s'écouler ſans qu'il puiſſe fermer l'œil. Au point du jour, il fait appeler le premier de ſes viſirs, qui, depuis long-temps, n'avoit pas été admis en ſa préſence. Il lui fait le récit de l'affront qu'il ſuppoſe avoir reçu, & duquel il croit la reine complice.

A ce récit, le viſir cache une joie ſecrète: l'envie, la haine, le reſſentiment vont triompher. Ce n'eſt point une foible victime qui ſe préſente; c'eſt un rival tout-puiſſant qu'il faut écraſer. Le vieux courtiſan recueille

ſes ſens ; il cherche à aigrir davantage ſon ſouverain en le déterminant à une vengeance éclatante, & d'un air contrit prend ainſi la parole.

« Sire, vos fidelles ſujets furent conſternés lorſqu'ils virent accorder votre confiance au fils avoué pour tel d'un chef de brigands ; la bonté de votre majeſté fut trop grande, lorſqu'elle admit auprès de ſa perſonne ſacrée le rejeton d'une tige auſſi criminelle. Vous ne pouviez en attendre que des trahiſons & des forfaits. Il eſt encore heureux que l'emportement de ſa paſſion l'ait tellement aveuglé, qu'il ait porté l'inſolence de ſes deſirs juſqu'au plus haut point de témérité. Mais me préſerve le ciel de ſoupçonner la reine de les avoir encouragés ! Sa conduite ſans reproches, ſa ſageſſe, ſes vertus, la mettent à l'abri du plus léger doute à cet égard. Permettez-moi, ſire, d'avoir un entretien avec elle, & j'oſe promettre à votre majeſté des éclairciſſemens qui diminueront les chagrins dont cette fâcheuſe aventure eſt pour vous l'occaſion.»

Le roi conſentit à ſa demande, & le vieux viſir ſe rendit à la priſon de Baherjoa : il trouva cette princeſſe dans les pleurs.

« Non, visir, lui dit-elle, dès la première question qu'il lui fit, je n'ai pas encouragé ce jeune homme à me faire cette insulte : j'ai ouï parler de lui, mais je ne le connus jamais. S'il s'est mis dans le cas de se faire appercevoir de moi, je ne laissai jamais tomber sur lui mes regards; pas même dans le moment fatal où nous l'avons surpris chez moi. »

A cette déclaration, qui portoit avec elle le caractère de l'innocence la plus pure, le visir connut aisément que la reine ne participoit nullement à l'affront dont le roi avoit à se plaindre, & se crut autorisé d'en assurer le monarque. Mais cela pouvoit affoiblir le crime de l'ennemi qu'il vouloit perdre; & le courtisan vouloit montrer sa faute sous un point de vue qui lui donnât l'apparence d'un crime irrémissible. « Madame, dit-il à Baherjoa; c'est sans doute un excès de folie qui a porté ce jeune téméraire à la démarche qu'il a faite; mais on aura de la peine à se le persuader : il faut envisager Aladin comme perdu par l'excès & la publicité de son imprudence. Il y a toute apparence que le roi, sur mon rapport, vous fera paroître devant lui; il vous fera plu-

ſieurs queſtions auxquelles, ſi vous me le permettez, vous ferez les réponſes que mon reſpectueux attachement pour votre majeſté me ſuggèrent dans ce moment : elles pourront rendre au roi le calme & le repos. Vous ſuppoſerez que le jeune homme vous aura fait propoſer par une eſclave inconnue de le recevoir dans votre appartement, avec promeſſe de reconnoître cette faveur par un préſent de cent diamans, d'une valeur inappréciable ; vous aurez rejeté la propoſition avec mépris, & l'eſclave aura diſparu. Par un ſecond meſſage, il vous aura fait dire que ſi vous perſiſtez dans vos refus, déterminé à mourir par l'excès de ſa paſſion, il eſt réſolu à vous envelopper dans ſon danger, en trouvant les moyens de s'introduire chez vous, & de vous faire paroître auſſi coupable que lui. » La reine ne ſuſpectant point les motifs de ce conſeil, témoigna ſa reconnoiſſance au viſir, & il ſe retira pour rendre compte à Bohetzad de ſon entrevue.

« Sire, lui dit-il, en rapportant toute la converſation qu'il venoit d'avoir avec la reine, & en ſuppoſant ſes réponſes analogues à celles qu'il avoit ſuggérées : vous

voyez quelle vipère votre majeſté avoit nourrie dans ſon ſein ! Mais la tige de l'Aconit ne porta jamais des graines ſalutaires ! le fils d'un brigand pourroit-il être un homme irréprochable ? »

A ce rapport du viſir, les yeux du monarque étincellent de rage ; il ordonne à l'inſtant, & ſans attendre les aveux de la reine, que le jeune homme, chargé de chaînes, ſoit amené devant lui.

« Scélérat, lui dit-il dès qu'il le vit, rappelle-toi l'excès de mes bontés & celui de ton ingratitude ! Que leur ſouvenir & tes remords ſoient les avant-coureurs du ſupplice qui t'attend ! Ta tête va tomber ſur l'échafaud. »

La colère & les menaces du roi n'ont pu faire changer de contenance à l'innocent & malheureux Aladin ; aucun trouble n'altère la beauté de ſes traits : il conſerve cet air doux, modeſte & aſſuré, qui lui avoit concilié juſqu'alors la bienveillance du monarque. Il va parler, & la candeur ingénue va ſortir de ſa bouche.

« Sire, l'évidence d'un crime paroît m'accabler ; mais la faute que j'ai commiſe fut involontaire. Si une indiſcrétion de ma part

m'a mis dans le cas d'être privé pendant quelques inſtans de l'uſage de ma raiſon, au point qu'elle n'ait pu me conduire, & qu'elle m'ait fait tomber dans la plus groſſière équivoque; le reſte fut l'ouvrage de la fatalité du ſort. Mon cœur vaincu par vos bienfaits, entièrement dévoué à votre majeſté, n'éprouva juſqu'ici de ſatisfaction que dans le bonheur de vous ſervir. Mais hélas! que ſervent les meilleures intentions, & tous les efforts du zèle, ſi une loi ſupérieure, dominant ſur nos deſtinées, peut donner le change à la pureté des motifs qui nous dirigent! ſi une ſeule de nos actions, néceſſitée par le déſordre momentané de nos organes, peut nous expoſer à paroître coupables d'un crime quand tous nos penchans ſont vertueux! Précipité du faîte du bonheur dans les horreurs de la diſgrace, je dois me ſoumettre au décret qui me frappe, comme fit ce marchand, dont l'hiſtoire mémorable eſt connue dans le palais même de votre majeſté.»

De quel marchand veux-tu parler? dit le roi. Qu'a de commun ſon hiſtoire & ton crime? Je te permets de la réciter.

Hiſtoire de Kaskas, ou de l'Obſtiné.

SIRE, il y avoit à Bagdad un marchand très-riche, digne par ſes mœurs & ſon intelligence de la confiance du public : il ſe nommoit Kaskas. La fortune juſqu'alors avoit tellement ſecondé ſes travaux, qu'il avoit à ſe glorifier de toutes ſes entrepriſes ; mais le ſort tout-à-coup ſe déclara contre lui : il ne faiſoit plus d'envois, & ne recevoit plus de retours, ſans qu'il ne fût forcé à des ſacrifices conſidérables. Il ſe détermina enfin à échanger la nature de ſon commerce. Il vendit ſes fonds, & employa la moitié de leur produit à acheter du grain, dans l'eſpoir que cette denrée augmenteroit de prix pendant l'hiver. Les circonſtances dérangèrent ſa ſpéculation, les grains diminuèrent de valeur. Pour éviter cette perte, il ferma ſes magaſins, en attendant une conjoncture plus favorable.

Sur ces entrefaites, un de ſes amis l'étant venu voir, voulut le déterminer à renoncer au nouveau genre de commerce qu'il avoit entrepris ; mais il ne déféra point à ce conſeil, & s'obſtina à garder ſon grain une troiſième année. Il ſurvint bientôt des ora-

ges ſi violens que les rues & les maiſons de Bagdad ſouffrirent des inondations. Quand les eaux ſe furent écoulées, Kaskas voulut voir ſi ſon bled n'avoit pas ſouffert, mais il le trouva tout germé & tombant en pourriture. Il lui en coûta cinq cent pièces pour éviter l'amende, en faiſant jeter dans le fleuve ce qu'il avoit accumulé à grands frais dans ſes magaſins.

Son ami revint à lui : « Vous avez négligé, lui dit-il, le conſeil que je vous avois donné. Défiez-vous de la fortune, elle ſemble conjurée contre vous ; ne faites plus aucune entrepriſe ſans l'avis d'un habile aſtrologue. » Il n'en manquoit pas à Bagdad, & Kaskas, inſtruit par ſes mauvais ſuccès, crut devoir déférer au conſeil de ſon ami. Le devin tira ſon horoſcope, & lui aſſura que ſon étoile étoit ſi maligne, qu'il ne pourroit jamais éviter la perte des fonds qu'il haſarderoit dans le commerce. Kaskas révolté d'une prophétie entièrement contraire à ſon goût, eſſaya de faire mentir l'aſtrologie. Il employa l'argent qui lui reſtoit au chargement d'un vaiſſeau, & s'y embarqua avec toutes ſes reſſources.

Après quatre jours d'une paiſible navi-

gation, il s'éleva une tempête affreuſe, qui briſa les mats & les voiles, emporta le gouvernail, & finit par ſubmerger le vaiſſeau & ſon équipage. Kaskas, après avoir vu périr le reſte de ſa fortune, échappa ſeul du naufrage ſur un débris du vaiſſeau, qui le porta vers une plage ſablonneuſe, où il put aborder enfin après bien des fatigues & des peines.

Nud & fatigué, il prit terre aux environs d'un village ſitué au bord de la mer. Il ſe hâta de s'y rendre pour implorer du ſecours, & remercier le ciel de l'avoir préſervé de la mort que ſes malheureux compagnons n'avoient pas évitée.

A l'entrée de cette petite peuplade, il rencontre un vieillard dont les traits & le vêtement inſpiroient le reſpect & la confiance. Cet homme, touché de la ſituation de Kaskas, le couvrit de ſon manteau, le conduiſit à ſa maiſon; où, après lui avoir donné les ſecours que ſes forces épuiſées néceſſitoient, il le fit habiller convenablement.

Il étoit naturel que Kaskas ſatisfit la curioſité de ſon hôte par le récit de ſes aventures; il s'en acquitta avec cet air de

candeur qui ne laiſſoit aucun doute ſur leur réalité. Comme ce vieillard venoit de perdre ſon intendant, il jugea Kaskas digne de le remplacer, & lui offrit cette nouvelle condition avec un appointement de deux pièces d'or par jour. L'état étoit laborieux, il falloit faire enſemencer une quantité de terrain conſidérable, diriger les ouvrages & les ouvriers, ramaſſer des récoltes immenſes, veiller ſur les troupeaux, & rendre ſur tout des comptes clairs & fidelles au bout de l'année. Le pauvre Kaskas rendit grâces à la providence de lui avoir ainſi fourni les moyens de ſubſiſter de ſon travail, lorſqu'il ne lui reſtoit au monde aucune autre reſſource, & il entra auſſitôt dans les fonctions de ſa nouvelle place.

Il les remplit avec aſſiduité, avec zèle & intelligence, juſqu'au moment où il devoit mettre en magaſin les différentes récoltes. Comme ſon maître juſqu'alors ne lui avoit rien donné ſur ſes gages, il douta de ſa bonne foi à remplir ſes engagemens, & pour s'aſſurer du ſalaire qu'il lui avoit promis, il mit à part autant de grains qu'il en falloit pour répondre de cette ſomme, & fit enfermer tout le reſte, dont il donna compte

compte à ſon maître. Celui-ci, plein de confiance ſur ſon adminiſtrateur, reçut ce compte; lui paya la totalité des gages qu'il lui devoit, en l'aſſurant de la même exactitude chaque année : Kaskas fut bien honteux des précautions qu'il avoit priſes, & des ſoupçons auxquels il s'étoit abandonné.

Il retourne auſſitôt au petit magaſin qu'il avoit fait, pour réparer ſon injuſtice s'il en étoit temps encore. Mais quelle fut ſa ſurpriſe ! lorſqu'il n'y trouva plus la proviſion qu'il s'y étoit réſervée. Il crut entrevoir dans ce larcin une punition du ciel, & il ſe décida à faire un aveu de la faute dont il s'étoit rendu coupable : le cœur rempli d'amertume, il revient à ſon maître.

« Vous paroiſſez dans le chagrin ? lui dit le vieillard. Quel en pourroit être le ſujet? » Alors Kaskas ſe flattant d'obtenir par ſa ſincérité le pardon de ſa faute, en confeſſa humblement le motif & toutes les circonſtances, juſqu'à l'enlèvement du grain qu'il avoit mis en réſerve, dont il lui avoit été impoſſible de découvrir les voleurs.

Le vieillard reconnoiſſant l'effet marqué de la mauvaiſe étoile de ſon intendant, crut qu'il ſeroit imprudent de le garder da-

vantage ; il ſe détermina à lui donner ſur le champ ſon congé. « Nous ne nous convenons pas, lui dit-il ; ſéparons-nous : mais comme il n'eſt pas juſte que je ſupporte la perte de ce que vous avez mal-à-propos mis en ſequeſtre, rendez-moi l'or que je vous ai donné, & cherchez dans la vente du grain que vous avez mis de côté, la récompenſe de vos peines : je vous l'abandonne. » L'infortuné Kaskas reconnut la juſtice de cet ordre, il y déféra ſans murmurer, & ſortit de chez ſon bienfaiteur un peu moins nud qu'il n'y étoit entré, mais ſans une ſeule pièce de monnoie, & plongé dans une profonde triſteſſe.

Ce triſte jouet du ſort ſuivoit ſans réflexion le rivage de la mer, lorſqu'il apperçut une tente dont il s'approcha. Il y trouva quatre perſonnes qui, démêlant ſur ſa phyſionomie, prévenante d'ailleurs, l'empreinte d'un violent chagrin, s'empreſsèrent de lui en demander le ſujet ; il ſatisfit leur curioſité, en faiſant le récit de ſes malheurs. A meſure qu'il parloit, il s'attiroit une attention plus marquée de la part de celui des quatre perſonnages

qui paroiſſoit avoir une ſorte d'autorité ſur les autres : bientôt celui-ci le reconnut pour un de ſes correſpondans de Bagdad, avec lequel il avoit fait jadis des affaires de conſéquence & lucratives. Le commerçant fut ému de compaſſion ; il s'occupoit alors d'une entrepriſe pour la pêche des perles, il étoit le chef des trois plongeurs qui étoient avec lui. « Jetez-vous à la mer, leur dit-il, & la première pêche de perles que vous ferez, ſera pour ce voyageur infortuné. »

Les trois plongeurs, touchés comme leur maître des diſgraces de Kaskas, ſe jettent à la mer, & ramaſſent, dans les coquilles qu'ils rapportent, dix perles d'une valeur ineſtimable par leur groſſeur & leur beauté. Le commerçant fut enchanté de la petite fortune qu'il pouvoit procurer à ſon ancien correſpondant. « Prenez ces perles, lui dit-il, vous en vendrez deux lorſque vous ſerez dans la capitale, & leur produit ſuffira à quelqu'entrepriſe que vous vouliez faire : ſoignez précieuſement les huit autres pour vous en ſervir au beſoin, & les vendre ſur des places où vous en puiſſiez tirer un parti avantageux. »

Kaskas, après avoir rendu grâces à ſon bienfaiteur, s'en ſépara, & prit la route qu'il lui avoit indiquée pour ſe rendre à la capitale. Il étoit en marche depuis trois jours, lorſqu'il apperçut de loin des gens à cheval ; dans la crainte que ce ne fuſſent des voleurs, il prit le parti de coudre huit de ſes perles entre les deux toiles de ſa veſte, & mit les deux autres dans ſa bouche : c'étoit celles-ci qu'il ſe propoſoit de mettre en vente. Sa conjecture ſur les perſonnes qu'il avoit vues n'étoit pas fauſſe ; c'étoient effectivement des voleurs : ils l'abordent, l'environnent, le dépouillent, & l'abandonnent ainſi ſur le chemin, n'ayant qu'un ſimple caleçon.

L'infortuné voyageur reconnoît à ce nouveau trait de la fortune l'effet du malheur dont il eſt pourſuivi. Cependant il s'applaudit d'avoir pu ſauver des mains des brigands les deux plus belles perles, ſuffiſantes pour le rétabliſſement de ſes affaires, & pour l'aider dans des entrepriſes lucratives. La capitale n'étoit pas éloignée, il y arrive & confie au Dellal (1), les deux perles qui lui

(1) *Le Dellal* eſt un crieur public.

reſtent, pour en faire la vente. Le Dellal annonce ces bijoux à haute voix au marché, & invite les curieux à miſer à l'enchère. Malheureuſement, depuis quelques jours, on avoit fait un vol de perles à un des plus riches joailliers de la ville : il crut reconnoître une partie des ſiennes dans celles qu'on expoſoit en vente, & il demande qu'on faſſe venir le propriétaire prétendu de ces bijoux : en le voyant auſſi mal vêtu il ſe perſuade qu'il a trouvé le voleur. » Voilà deux perles, lui dit-il, vous deviez en avoir dix : qu'avez-vous fait des huit autres ? » Kaskas, croyant que ce joaillier a été informé du préſent que lui a fait le pêcheur, répond ingénument : « J'en avois dix, il eſt vrai. Mais des voleurs que j'ai rencontrés en chemin m'ont enlevé les huit autres dans la doublure de ma veſte où je les avois cachées. »

A cet aveu, qui parut au joaillier une conviction, il prend Kaskas par la main, & le conduit devant le juge de police, en l'accuſant de lui avoir volé ſes perles. Ce juge, entraîné par les apparences, & ſur la dénonciation du riche citadin, con-

damne le pauvre Kaskas à la baſtonnade, & à garder la priſon autant de temps qu'il plairoit à ſon accuſateur de l'y retenir. Ce malheureux, jouet du ſort & de l'injuſtice des hommes, ſubit ſon châtiment, & fut contraint de gémir pendant un an dans la rigueur d'une dure détention, lorſqu'enfin le haſard conduiſit ſous les mêmes verroux un homme de ſa connoiſſance : c'étoit un des trois plongeurs du golfe Perſique, dont les travaux ſembloient lui avoir été ſi avantageux.

Le plongeur, étonné de le voir dans cette ſituation, lui en demande la cauſe : Kaskas lui raconte tout ce qui lui eſt arrivé depuis leur ſéparation. Ce nouveau confident adreſſe ſur le champ un placet au roi, en implorant la grâce d'être admis en ſa préſence pour lui confier un ſecret de la plus grande importance. Le roi fait amener le plongeur devant lui ; celui-ci ſe proſterne, & le monarque l'ayant fait relever, lui ordonne de découvrir le ſecret qu'il doit révéler.

« Grand roi, dit le plongeur, la grandeur d'ame de votre majeſté, ſon amour pour la juſtice ſont connus de tous ſes

ſujets : j'oſe réclamer aujourd'hui ces ſublimes vertus en faveur d'un malheureux étranger innocent, qui a ſouffert un châtiment injuſte pour une faute qu'il n'a pas commiſe, & qui eſt encore détenu dans le même cachot où j'ai été renfermé pour une faute légère : vous aimez, ſire, à punir les méchans ; mais c'eſt par un eſprit d'équité, & pour maintenir le bon ordre. Votre majeſté voudroit que le loup & l'agneau marchaſſent enſemble en toute confiance ; votre eſclave ſe fait un devoir de coopérer à vos vues bienfaiſantes, en vous mettant dans le cas de réparer une injuſtice commiſe contre un homme perſécuté par ſa mauvaiſe étoile, & digne de votre compaſſion. » Après cela, il entra dans le détail de l'aventure de Kaskas ſur la côte des perles ; il démontra comment la circonſtance avoit pu faire tomber le joaillier dans l'erreur, & le juge dans l'ignorance : il ajouta enfin. « Si votre majeſté doute encore de la vérité de mon récit, elle peut faire interroger le chef de la pêche & les plongeurs mes camarades. »

Le plongeur, déſintéreſſé dans une affaire qui ne concernoit qu'un homme mal-

heureux & ſans reſſource, parloit avec cette aſſurance & cette franchiſe que donne la vérité. Il vint à bout de perſuader le monarque de l'innocence de l'infortuné Kaskas; il ordonna auſſitôt au chef de ſes eunuques de le faire ſortir de ſa priſon, de le conduire au bain, & de l'amener devant lui, après l'avoir fait vêtir décemment.

L'eunuque obéit. On ramène Kaskas aux pieds du ſouverain; il confirme le rapport du plongeur, il fait le récit des vains efforts qu'il a faits pour déſabuſer le joaillier, & détruire la prévention du juge: il inſpira enfin tant d'intérêt au roi par le détail de toutes ſes aventures, qu'il en obtint ſur le même inſtant un logement au palais, & une place de confiance auprès de ſa perſonne avec de gros appointemens.

Quant au joaillier, après avoir été contraint de rendre les perles, il fut condamné à recevoir deux cent coups de baſtonnade: le juge en reçut le double, & fut deſtitué de ſa charge. Kaskas, comblé de bienfaits, ſe crut réconcilié pour jamais avec le ſort: il ſe fut bon gré de s'être roidi contre ſa mauvaiſe fortune, & arrangeoit déjà les plans de celle qu'il comp-

toit faire dans le nouvel emploi qu'il occupoit, quand ſa curioſité lui tendit un nouveau piège.

Il découvre un jour, dans l'appartement qu'on lui avoit deſtiné, une porte murée par un léger maſtic, que le temps faiſoit tomber en pouſſière au moindre effort; il n'en met aucun à forcer cette communication, la porte s'ouvre; il entre ſans réfléchir dans un riche appartement qui lui étoit abſolument inconnu, & ſe trouve ſans le ſavoir dans l'intérieur du palais.

A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il eſt apperçu par le chef des eunuques, qui en fait incontinent ſon rapport au roi. Le monarque arrive auſſitôt; les débris du maſtic encore ſur le terrain ſemblent prouver que la porte a été forcée; le ſtupide étonnement de Kaskas achève de démontrer qu'il s'eſt rendu coupable. « Malheureux! lui dit le roi, eſt-ce ainſi que tu reconnois mes bontés & tes obligations? Ma juſtice te ſauva quand je te crus innocent; coupable aujourd'hui, elle te condamne à perdre la vue. L'imprudent, ſans même avoir oſé chercher à ſe juſtifier, eſt livré tout de ſuite au bourreau, en

demandant pour toute faveur, qu'on lui mît dans la main les yeux qui devoient lui être arrachés.

Il les y portoit en parcourant à tâtons les rues de la capitale. « Voyez! disoit-il, ô vous qui m'écoutez, ce qu'a gagné le malheureux Kaskas en se roidissant mal à propos contre les arrêts du destin, & en méprisant les conseils de ses amis : voilà le sort de l'obstiné. »

Aladin ayant ainsi fini l'histoire du marchand, adressa directement la parole à Bohetzad.

« Sire, vous avez vu l'effet de l'influence du sort sur l'homme dont je viens de conter les aventures. Tant que son étoile lui fut favorable, il réussit à tout : lorsqu'elle vint à changer, il employa de vains efforts pour en corriger la malignité. Les instans passagers de bonheur, qui sembloient arrêter le cours de ses infortunes, le plongeoient bientôt dans des malheurs plus grands que ceux auxquels il venoit d'échapper. Des circonstances imprévues, des démarches innocentes le faisoient paroître ingrat &

criminel, lorſque tout le raſſuroit ſur la pureté de ſa conduite. Mon ſort, hélas ! n'a que trop de rapport avec le ſien : la fortune m'a ſouri lorſque je jouiſſois des bontés de votre majeſté ; mais ſes reſſorts cachés creuſoient en même temps l'abîme dans lequel je me vois précipité.

Le jeune homme avoit raconté ſi naturellement, & avec tant de grâces, les aventures du malheureux négociant de Bagdad ; il en avoit fait une application ſi heureuſe, que Bohetzad, toujours prévenu en faveur d'un coupable qu'il avoit tant aimé, ébranlé par l'exemple qu'il venoit de lui citer d'une trop grande célérité dans les jugemens, fit encore ſuſpendre juſqu'au lendemain l'exécution qu'il avoit ordonnée, ſous le prétexte que l'heure étoit trop avancée pour la faire le même jour. « Retourne à ta priſon, lui dit-il, je te permets encore de reſpirer juſqu'à demain ; je remets à ce terme le juſte châtiment qui t'eſt dû. »

Cependant le premier viſir attendoit avec impatience la nouvelle de l'exécution d'Aladin ; il apprend qu'elle a été différée. Il aſſemble ſes collègues, & parla ainſi au ſecond viſir.

« Le favori a trouvé le moyen de ſuſpendre l'ordre de ſa ſentence ; j'avois fait mon devoir en déterminant le roi à un acte de juſtice. C'eſt à vous maintenant à faire le vôtre, en lui repréſentant le tort qu'il ſe fait en oubliant les devoirs du trône, & en ſe refuſant ſi long-temps à la punition d'un crime avéré. Je vous ai communiqué le ſtratagême dont je me ſuis ſervi, en faiſant préſumer que j'étois porteur des propres paroles de la reine : vous concevez qu'il eſt eſſentiel pour cette princeſſe qu'on lui prête toujours le même langage ; ſa plainte lève toute eſpèce de doute, & l'affranchit elle-même du ſoupçon de connivence avec le coupable : faites vos remontrances à ſa majeſté, & donnez-leur toute la force qu'exige & ſon intérêt perſonnel, & le nôtre. »

Le lendemain matin, dès que Bohetzad fut acceſſible, Baharon (c'étoit le nom du ſecond viſir) ſe fait introduire auprès du roi.

« Sire, lui dit ce miniſtre, j'ai appris du fond de mon cabinet, & au milieu des grandes occupations qui me ſont confiées, que votre majeſté étoit dans l'affliction :

vos malheurs, s'il eſt permis que vous en ayez, deviennent communs à tous vos ſujets. Pardonnez au zèle qui m'anime, ſi je viens chercher à en pénétrer les motifs, & offrir à votre majeſté tous les ſervices qui pourroient dépendre de mon expérience & de mon dévouement, pour en arrêter les progrès. » Le roi crut que Baharon pouvoit ignorer en effet un événement qui s'étoit paſſé dans l'intérieur du palais, & lui fit le récit du crime dont Aladin s'étoit rendu coupable.

Le viſir ſembloit frémir en écoutant ce rapport : « Sire, dit-il au roi dès qu'il eût achevé de parler, ſi le fils d'un chef de brigands, élevé & nourri dans le crime, pouvoit être ſuſceptible de ſentimens vertueux, ce phénomène démentiroit l'expérience, & elle-même ſe trouveroit trompée. J'oſe ici rappeler à votre majeſté un apologue de nos ancêtres que la tradition nous a conſervé.

« On mit jadis un jeune loup à l'école, pour tâcher de corriger par l'inſtruction ſon penchant naturel à la voracité. Son maître, pour lui apprendre à lire, tranſcrivit en gros caractères les premières

lettres de l'alphabet, en eſſayant de lui donner l'intelligence de ces ſignes ; mais au lieu de lire *A B C*, comme il étoit écrit, le féroce animal lut couramment *Agneau*, *Brebis*, *Chevreau*. L'inſtinct le dominoit, & la nature en lui étoit incorrigible. Le fils d'un voleur eſt dans le même cas : le vice eſt inné avec ſon être ; c'eſt une maſſe infectée dès le principe, & qu'il eſt impoſſible de purifier. Mais ce qui m'étonne le plus, Sire, c'eſt qu'un criminel de cette nature ait ſurvécu d'un ſeul inſtant à l'attentat qu'il a formé, & dans lequel on l'a ſurpris. »

Les remontrances du ſecond viſir ayant aigri davantage l'eſprit du monarque, il ordonne que le priſonnier chargé de fers ſoit amené devant lui : on obéit.

Aladin ſe préſente. Le roi faiſant violence aux ſentimens qui l'agitoient en ſa faveur, lui adreſſe durement la parole : « traître ! lui dit-il, rien ne peut plus déſormais retarder ton ſupplice ; & l'univers ſera inſtruit de ton crime & de ma vengeance ! » Il donne en même temps au bourreau le ſignal homicide..... « Sire ! interrompit Aladin, dont la contenance

ferme & modeſte ne démentoit point le courage & l'innocence, ma tête eſt entre les mains de votre majeſté ; mais je la conjure encore de n'en pas précipiter la chûte ! Celui qui ne conſidère que le préſent ſans ſonder l'avenir, s'expoſe à des repentirs auſſi amers que ceux qu'éprouva le marchand dont on m'a dit l'hiſtoire. Mais au contraire, celui qui lit dans l'avenir, a droit de s'applaudir un jour de ſa prudence, comme il arriva au fils de ce même marchand.

Bohetzad ſe ſentit piqué, malgré lui, d'une nouvelle curioſité, & déſiroit d'apprendre l'hiſtoire qu'Aladin vouloit lui faire : « Je veux bien, dit le monarque, conſentir à entendre les aventures de ce marchand ; mais c'eſt de ma part un dernier effort de complaiſance.

« O Majeſté bienfaiſante ! reprit Aladin, ordonnez que l'homme qui tient le ſabre levé ſur moi, s'éloigne. Je crois voir l'ange de la mort. » Le bourreau s'étant retiré, ſur l'ordre du roi, Aladin remplit, en ces termes, l'engagement qu'il avoit contracté.

Hiſtoire d'Illage-Mahomet & de ſes fils, ou l'Imprudent.

IL y avoit, ſire, dans la ville de Naka en Tartarie, un commerçant qu'on nommoit Illage-Mahomet, qui voulant étendre ſon commerce juſqu'aux confins les plus reculés de la terre, fit conſtruire un vaiſſeau en état de ſoutenir la plus longue navigation, & de porter un chargement conſidérable. Ce bâtiment étant prêt à faire voile, il le remplit de marchandiſes, & voyant les vents favorables, il prit congé de ſon épouſe, embraſſa ſes trois enfans, s'embarqua, & cingla vers les Indes.

Une navigation heureuſe l'ayant conduit en peu de temps au port de la capitale des Indes, il ſe logea & fit placer ſes marchandiſes dans le Kane : tranquille ſur le ſort de ſes effets, il ſe répandit enſuite dans les différens quartiers, accompagné de quatre eſclaves, & ſe lia bientôt avec les marchands les plus renommés de la place. Comme ſa ſuite avoit ordre de faire connoître l'état de ſes marchandiſes, & d'en diſtribuer des échantillons, la foule

des acheteurs ne tarda pas à ſe rendre à ſes magaſins.

Le roi des Indes étoit dans l'uſage de ſortir ſouvent de ſon palais, pour parcourir la ville & s'informer de ce qui s'y paſſoit, ſous un déguiſement qui empêchoit de le faire reconnoître : le haſard ayant dirigé ſes pas aux environs du kane, il fut curieux de ſavoir quel intérêt y attiroit tant de monde. Il voit ce négociant étranger, qu'une phyſionomie heureuſe & prévenante, qu'un abord gracieux, annonçoit d'une manière avantageuſe. Il l'entend répondre avec complaiſance & avec clarté aux queſtions qu'on peut lui faire, & lui voit traiter les affaires avec une franchiſe qui gagnoit la confiance de tous: il déſiroit de s'entretenir avec lui ; mais la crainte d'être découvert lui fit renoncer pour le moment à ſon deſſein ; il retourne à ſon palais le plus vîte qu'il peut, reprend les habits convenables à ſa dignité, envoie chercher cet honnête marchand : celui-ci ſe rend auſſitôt aux volontés du monarque ; il eſt admis en ſa préſence ; le roi lui témoigne le déſir qu'il auroit de le connoître.

« Sire ! répond le commerçant, je ſuis né & établi à Naka près du Caucaſe : le commerce eſt mon état : la faveur & la liberté que votre majeſté lui accorde, ont dirigé mes ſpéculations vers vos états, & le ciel a favoriſé ma navigation. »

Le roi, ſatisfait de la réponſe ſimple & noble de cet étranger, voulut ſonder plus particulièrement le genre de ſes connoiſſances, en montrant tour-à-tour de la curioſité ſur certains objets, & de l'embarras ſur d'autres ; mais il ne fut pas moins content de toutes les réponſes qu'il reçut. Convaincu par tout ce qu'il venoit d'entendre, que ſes talens s'étendoient beaucoup au-delà de ceux qui étoient néceſſaires pour ſon trafic, il ſe détermine à l'attacher à ſon ſervice en l'élevant au poſte le plus éminent. Le but du ſouverain n'étoit pas de tenter l'étranger par l'appas des honneurs ; mais ſachant que le mérite diſtingué peut devenir inutile dans une place inférieure, & n'eſt ſouvent que l'objet de l'envie, il lui offrit la place de grand-viſir, afin qu'elle lui procurât les moyens de déployer avec un

plus grand avantage ſes connoiſſances & ſa capacité.

Illage reçut cette faveur avec les témoignages du reſpect & de la reconnoiſſance : « Je me tiendrois trop honoré, ſire ! d'être au nombre des eſclaves qui environnent votre trône : la dignité du poſte glorieux où votre majeſté m'appelle, ſurpaſſe beaucoup mon mérite & mes prétentions ; mais la haute idée que j'ai conçue de votre majeſté m'inſpire, avec un zèle ſans bornes pour ſon ſervice, la confiance de m'y dévouer entièrement. »

Le monarque, toujours plus content de ſon nouveau miniſtre, le fait revêtir d'une robe magnifique, lui aſſigne pour logement un palais dans le voiſinage du ſien, & le fait inſtaller dans ſa nouvelle dignité. Ce prince n'eut pas lieu de ſe repentir du choix, en apparence précipité, qu'il avoit fait : le nouveau viſir, aſſis au divan à la droite de ſon maître, n'étoit jamais embarraſſé dans la diſcuſſion des affaires, même les plus délicates ; il en démêloit avec ſagacité tous les rapports ; la juſtice & l'équité étoient le réſumé de ſes déciſions, enſorte que le peuple & le

monarque jouiſſoient, ſous l'adminiſtration de ce miniſtre éclairé, des douceurs d'un ſage gouvernement.

Deux années s'écoulèrent dans le travail & les plus grandes occupations ; mais enfin la nature reprit ſes droits ; le viſir, ſéparé depuis ſi long-temps d'une famille qu'il chériſſoit tendrement, déſira de la voir : la première demande qu'il en fit allarma le ſouverain ; mais il avoit l'ame ſenſible, il ne put réſiſter long-temps à la voix de la nature, & permit à ſon miniſtre d'entreprendre un voyage dont il lui limitoit le terme, ſous la condition qu'en ramenant avec lui toute ſa famille, il ne put, en le ſervant, être expoſé à aucuns regrets. Sur cette permiſſion, le viſir s'embarqua pour Naka, ſur un vaiſſeau de guerre dont il avoit le commandement.

Depuis le départ du négociant tartare, ſa famille ignorant ſon ſort avoit été livrée à de cruelles inquiétudes : heureuſement un marchand du pays, revenant des Indes, vint leur en donner des nouvelles, & rendit le calme à cette famille, qui fut au comble de la joie,

en apprenant l'élévation & les ſuccès de celui ſur le compte duquel ils s'étoient allarmés. La femme d'Illage ſe réſout au moment même à rejoindre ſon mari, moins pour partager ſa gloire que ſon amour : elle met ordre à ſes affaires, & après avoir pris toutes les meſures néceſſaires, elle s'embarque auſſitôt avec le même marchand qui lui avoit donné des nouvelles ſi conſolantes.

Après quelques jours de navigation, le vaiſſeau qui les portoit laiſſa tomber l'ancre près d'une isle où l'on devoit débarquer & échanger des marchandiſes ; les vents contraires avoient contraint Illage d'aborder au même endroit ; il avoit pris un logement aſſez près du port, & fatigué des mauvais temps qu'il avoit eſſuyés, il s'étoit jeté ſur un lit pour y prendre du repos. Son épouſe, qui habitoit dans un quartier plus éloigné, apprit bientôt qu'il étoit arrivé un vaiſſeau venant des Indes, & qui étoit parti de la capitale : elle envoie ſes enfans pour demander des nouvelles du grand-viſir, il étoit impoſſible qu'on ne leur en donnât pas.

Les jeunes gens ſortent de l'hôtellerie

où étoit leur mère, courant l'un après l'autre jusqu'à-ce qu'ils fussent parvenus sous les fenêtres de l'appartement où reposoit le visir : elles dominoient une éminence où l'on avoit rassemblé plusieurs ballots de marchandises pour les tenir au sec. Cette jeunesse imprudente vient folâtrer sur ces ballots, c'est à qui des deux pourra réussir à renverser son frère ; ces joyeux enfans, disputant d'adresse & de malice, annonçoient leur victoire & leur défaite par des cris si perçans, que le visir en est réveillé.

La patience lui échappe : il vient se mettre à la fenêtre pour faire cesser le bruit, & en se penchant au dehors, trois diamans que lui avoit donnés le roi s'échappent de ses doigts. L'agitation de la mer avoit mis en mouvement la bile du ministre ; l'habitude de commander rend l'homme impatient à souffrir ; l'isle sur laquelle il se trouvoit étoit encore du ressort de son gouvernement, il ordonne qu'on arrête ces enfans importuns, & descendit lui-même pour chercher ses diamans ; mais au milieu de tant d'embarras cette recherche fut infructueuse. Emporté par degrés

juſqu'au dépit & à la fureur, il accuſa non-ſeulement les jeunes gens d'être la cauſe de la perte de ſes bijoux, mais d'en être les voleurs ; leur innocence ne put les défendre du préjugé, il leur fit appliquer la baſtonnade, les fit lier chacun ſur une planche, & jeter à la mer ; ces innocentes victimes, en attendant une mort cruelle, devinrent le jouet des vagues & des flots.

Cependant la nuit approchoit, l'épouſe d'Illage ne voyoit pas revenir ſes enfans ; inquiète, éplorée, elle ſort de chez elle pour les chercher : les voiſins ne pouvoient lui en donner des nouvelles ; elle court de rue en rue ſans rencontrer perſonne qui pût ſatisfaire ſa juſte impatience. Cette tendre mère arrive enfin juſqu'au port ; là, ſur la deſcription qu'elle donne des trois perſonnes qui ſont l'objet de ſa recherche & celui de ſon trouble ; un matelot lui répond : « Madame, les jeunes gens que vous demandez ſont les mêmes qu'un homme puiſſant, arrivé des Indes depuis peu, vient de faire punir par ſes eſclaves pour un vol qu'il leur a imputé. On leur a donné la baſtonnade, on les

a liés ſur une planche, & jetés à la mer par ſon ordre. » A ces mots, la malheureuſe mère remplit l'air de ſes cris & de ſes gémiſſemens ; elle déchire ſes vêtemens ; elle s'arrache les cheveux. « O mes fils, diſoit-elle, où eſt le viſir, votre père, pour qu'il me venge de l'homme qui vous aſſaſſine ? » Son déſeſpoir vint frapper les oreilles de ſon mari, qui n'étoit pas éloigné ; cette voix ne lui ſemble pas inconnue, il apprend que c'eſt celle de la mère inconſolable dont il a condamné les enfans à la mort. Le cri de la nature rétentit dans ſon cœur, il ne doute plus que les enfans qu'il a punis ne ſoient les ſiens ; il ſe précipite vers l'infortunée dont il vient de faire le malheur, & la reconnoît auſſitôt. « Ah ! barbare que je ſuis, lui dit-il, je viens d'être le meurtrier de nos enfans ! Fatale puiſſance dont je ſuis revêtu ! tu m'as aveuglé, tu ne m'as pas laiſſé le temps d'être juſte ! Je ſuis le bourreau de mes enfans ! » En diſant ces mots, tous les ſignes du déſeſpoir le plus violent étoient caractériſés ſur ſon viſage, & ſe manifeſtoient au-dehors par des emportemens de toute eſpèce : ſa femme ſuccomboit

ſuccomboit à ſes pieds ſous le poids de ſa douleur. « Ne me pardonne jamais, ajouta-t-il ; je ſuis un monſtre, & d'autant plus coupable, que je me trouve placé dans ce moment au-deſſus des lois : il faut que je ſois ſans-ceſſe déchiré de mes remords, & accablé de tes reproches. Je me ſuis cru offenſé, j'ai précipité ma vengeance ſans me donner le temps d'y réfléchir ; j'ai vu le crime où il n'y en avoit pas, & j'ai frappé ſur l'innocence ſans prévoir que le coup rejailliroit ſur moi. »

« Vous voyez, ſire, ajouta Aladin, combien ce viſir eut à ſe repentir d'avoir cru des jeunes gens criminels ſur une apparence illuſoire, & d'avoir preſſé un châtiment rigoureux avant de juger ſur qui il devoit tomber. Il avoit oublié que les conſidérations de l'avenir doivent toujours régler le préſent. »

Ce malheureux miniſtre prenant en averſion & ſa gloire & ſon opulence, dédaigna la recherche des diamans, abandonna le vaiſſeau & ſon chargement, & ſoutenant les pas chancelans d'une mère éplorée, ils côtoyèrent tous les deux les bords de la mer, lui redemandant triſtement les

tréſors que le viſir avoit cruellement livrés à l'inconſtance de ſes flots.

« Votre majeſté, continua Aladin, me pardonnera ſi je lui fais perdre de vue pour quelques momens ce couple inconſolable ; mais je dois fixer ſon attention ſur leurs malheureux enfans. »

Les vagues, aux caprices deſquelles ils furent abandonnés, étoient tellement agitées, que, quoique jetés ſouvent l'un contre l'autre, ils furent cependant bientôt ſéparés. L'un d'eux, après avoir lutté pendant deux jours contre les flots, après avoir échappé au danger d'être briſé ſur les rochers contre leſquels il étoit ſansceſſe pouſſé, ſe trouve à ſec tout-à-coup ſur le rivage d'un royaume voiſin. Les liens qui le tenoient aſſujettis ſur la planche ont été limés par le ſable ; & malgré la fatigue & la faim, il lui reſte encore aſſez de force pour s'en dégager & prendre terre. Il y trouve un officier, qui venoit rafraîchir ſon cheval dans les eaux d'une ſource voiſine ; cet homme, touché du ſpectacle de ce malheureux enfant, lui donne une partie de ſes habits, le prend en croupe, & le conduit chez lui. Là,

des nourritures ſucculentes & du repos achevèrent de rétablir le jeune naufragé ; après l'avoir fait habiller décemment, ſon bienfaiteur le préſente au roi, déjà prévenu de cet événement.

L'heureuſe phyſionomie du jeune homme fit de l'impreſſion ſur le monarque, ſes réponſes achevèrent bientôt de donner de lui l'opinion la plus avantageuſe : il devint commenſal du palais, il y fut diſtingué des autres officiers, ſa conduite acheva de lui gagner l'eſtime & la confiance de ſon ſouverain. Ce prince, à qui le ciel n'avoit point accordé d'enfans, crut ne pouvoir rendre un plus grand ſervice à ſes peuples qu'en adoptant celui que la fortune avoit jeté dans ſes bras : ſon choix fut applaudi par toute la cour, & confirmé par le divan. Le peuple fut heureux, & les talens de ce jeune prince le firent bientôt placer au nombre des plus vaillans rois de l'Aſie. L'âge & les infirmités ne permettoient plus au ſouverain de ſupporter le fardeau de la couronne, il abdiqua le ſceptre en faveur de ce fils adoptif ; il le maria ; & terminant ainſi ſa glorieuſe carrière, il réſigna

paiſiblement ſa vie entre les mains de ſon créateur.

Le jeune ſouverain, pleurant la perte de ſon bienfaiteur, s'abandonna aux plus juſtes regrets; il voulut ſatisfaire aux devoirs de la reconnoiſſance & de la piété; & pour honorer les cendres de ſon prédéceſſeur par des prières & des cérémonies ſolemnelles, il fit convoquer ſon divan: on ſe rendit dans les moſquées; l'Amame, le Nabib, les derviches, & tous ceux qui les deſſervoient, rendirent à ſa mémoire les hommages qui lui étoient dus. Il fit répandre d'abondantes aumônes parmi les pauvres, & dans tous les hôpitaux du royaume. Ces devoirs religieux annoncèrent de bonne heure la ſageſſe de ſon règne, & ne furent point démentis par la ſuite. Il fut toujours un roi juſte, laborieux, & gouverna ſon peuple avec la tendreſſe d'un père.

C'eſt ainſi que le ſort avoit arraché un des enfans du viſir à la fureur des flots pour l'élever au faîte des grandeurs. Mais ce père infortuné gémiſſoit toujours ſur la perte de ſes deux fils, lorſque, dans une des isles où il avoit fixé ſa réſidence, il entendit le dellal annoncer à haute voix qu'il y

avoit un jeune eſclave à vendre, & qu'on invitoit les curieux à venir l'examiner ; Illage s'arrête, conſidère le jeune homme, &, entraîné par un intérêt dont il ne peut diſtinguer le motif, il ſe décide à l'acheter.

La figure de cet inconnu a pour lui des attraits auxquels il ne peut réſiſter, ſon âge répond à celui que pourroit avoir un de ſes enfans, & ſi les qualités de l'ame s'annoncent par la beauté de ſes traits, il eſpère qu'il pourra lui tenir lieu d'un de ceux qu'il a perdus : il retourne chez lui avec ſa nouvelle acquiſition.

Sa femme, qui les apperçoit de loin, reconnoît le jeune homme, & vient ſe précipiter dans ſes bras ; elle ſuccombe à cette ſurpriſe imprévue : & ſa joie, en lui raviſſant l'uſage de ſes ſens, lui permet encore de laiſſer échapper le nom de ſon fils. Les ſoins de ſon mari, ceux du jeune homme, qui l'arroſe de ſes larmes, la rappellent à la vie : le père, touché du ſpectacle qu'il a ſous les yeux, reconnoît le cri de la nature ; & remerciant le ciel de la faveur inattendue qu'il en reçoit, mêle ſes pleurs & ſes careſſes à ce tableau touchant, & partage les douceurs d'une recon-

noiſſance inespérée. Cependant une nouvelle inquiétude l'agite, la préſence de ſon fils lui rappelle ſon frère : Qu'eſt-il devenu ?

« Hélas ! répondit le jeune homme, les vagues eurent bientôt ſéparé les planches qui nous portoient, & il m'eſt impoſſible de vous rien dire ſur ſa deſtinée. » Cette réponſe redoubla l'affliction des époux ; mais l'eſpérance d'une autre faveur, ſemblable à celle dont ils venoient d'être comblés, ſembla les conſoler ; & dans cette heureuſe attente, leur tendreſſe ſe réunit ſur le fruit précieux que le ciel leur avoit enfin rendu.

Pluſieurs années s'écoulèrent : Achib, fils d'Illage, ſe fortifioit de plus en plus ; il acquéroit des connoiſſances, & ſe trouvoit en état de ſuivre le commerce, dans lequel ſon père l'avoit inſtruit. Celui-ci le voyant à même d'entreprendre un voyage utile, achète un vaiſſeau, le fait charger de marchandiſes, & le deſtine pour la capitale des isles dans leſquelles ils étoient établis, en lui en confiant la direction.

Achib étant arrivé dans la capitale, prend un magaſin dans le Kane, y dépoſe

ſes marchandiſes, & y paſſe quelques jours, occupé à placer avantageuſement ſes effets.

La fête du ramazan étoit venue, le jeune Achib, muſulman fidelle, ayant ſucé avec le lait la doctrine de l'alcoran, dont il avoit fait ſa principale occupation, poſſédoit encore à un tel point de perfection l'art du chant, qu'il étoit en état de remplir dignement les fonctions d'Amame (1). Il ſe revêtit de ſon faragi (2), & ſe rendit à la principale moſquée; le roi y aſſiſtoit avec toute ſa cour & les grands de l'état, à la prière du midi.

Le jeune homme ſe place à côté du ſouverain, & lorſque l'Athib (3) monte dans la tribune, & commence à entonner le falhea (4), Achib répondit par trois fois : *Alla-akpart.*

L'aſſemblée & le roi lui-même furent étonnés que ce jeune étranger eût pris la

(1) *Amame* eſt un prêtre qui fait la lecture & l'explication de l'alcoran.

(2) *Faragi.* Robe de cérémonie.

(3) *Athib.* Lecteur qui entonne la prière de plein-chant.

(4) *Falhea.* Profeſſion de foi des Muſulmans.

place qu'il occupoit auprès de ſa majeſté ; mais l'agrément de ſa voix mélodieuſe & touchante occaſionna une ſurpriſe ſi agréable, qu'on oublia bientôt la hardieſſe qu'il avoit priſe : on convenoit n'avoir jamais rien entendu de ſi beau & de ſi parfait. L'athib en fut jaloux, il ne ſuppoſoit pas qu'il y eût dans le monde une voix ſupérieure à la ſienne, le déſeſpoir qu'il éprouvoit lui en fit perdre l'uſage ; il la ſentoit mourir ſur le bord de ſes lèvres. Achib ne lui donna pas le temps de la rechercher : il continua la prière avec une force & une facilité que les efforts de l'athib n'auroient pu ſurmonter, quand il auroit eu le courage d'en faire.

Quand le roi eût fini ſa prière, & qu'il ſortit de la moſquée, il ordonna à ſes officiers d'attendre le nouveau chantre, de lui tenir un cheval prêt, & de le conduire au palais, où ſa majeſté déſiroit de le voir : Achib reçut avec reſpect cette invitation, & ſe rendit aux ordres du ſouverain.

Le monarque l'accueille avec bonté, en faiſant le plus grand éloge de ſes talens, & ſe ſentit prévenu bientôt en faveur de cet étranger, par une ſympathie dont il ne

ſavoit pas découvrir les motifs ; elle ſembloit en avoir de plus intéreſſans.

Achib n'avoit que dix-ſept ans ; il étoit doué des grâces extérieures du corps : ainſi tout ſembloit ſe réunir en faveur du penchant que montroit le roi pour cet étranger. Auſſi, ſoit à ce titre, ſoit pour exercer un acte de bienfaiſance, il le fit loger dans ſon palais, & lui donna une préférence marquée ſur les pages & ſur ceux qui compoſoient ſa maiſon.

Les officiers ſe réunirent bientôt pour conjurer la perte de leur rival. Cependant le vertueux Achib, après un ſéjour aſſez long à la cour, déſiroit de revoir ſes parens, & de leur rendre compte des marchandiſes qui lui avoient été confiées : dans la crainte qu'il n'obtiendroit pas du monarque la permiſſion d'aller les rejoindre, il leur écrivit en leur faiſant part de la faveur dont il jouiſſoit. Ce motif, & l'empreſſement qu'il témoignoit à les revoir, devoient déterminer la famille à ſe rendre bien vîte auprès de lui.

Illage & ſa femme portèrent ſur leur cœur la lettre qu'ils venoient de recevoir ; & flattés l'un & l'autre d'avoir un fils qui

avoit pu ſi jeune ſe concilier les bonnes grâces d'un roi, ils ſe décidèrent ſur le champ à accélérer leur départ, en prévenant leur fils de cette réſolution. Auſſitôt qu'Achib en reçoit la nouvelle, il achète une maiſon, la meuble convenablement, & y embraſſe bientôt les auteurs de ſes jours, auxquels le roi envoya des préſens, dont la magnificence indiquoit qu'ils étoient deſtinés pour la famille de ſon favori.

La belle ſaiſon ayant invité le roi de ſe rendre dans une de ſes maiſons de campagne, il s'y tranſporta, & y fit donner des fêtes pour l'amuſement de ſa cour. Un ſoir, ſe livrant contre ſon ordinaire aux plaiſirs de la table, il but d'une liqueur étrangère, dont il ne connoiſſoit pas la force : peu de temps après, il fut ſaiſi d'un étourdiſſement qui le força de ſe jeter ſur un ſopha, où il fut bientôt endormi ; les plaiſirs avoient écarté de lui tous les gens de ſon ſervice. Le ſeul Achib, ſuivant par affection toutes les démarches de ſon maître & de ſon bienfaiteur, entre dans l'appartement, & le trouve endormi.

Se plaçant alors en-dedans de la porte, il tire ſon ſabre, & s'y met en ſentinelle ;

un des pages étant revenu, fut ſurpris de le trouver dans cette poſture, & lui en demanda le motif. « Je veille, dit Achib, à la sûreté de mon roi : mon attachement & mon devoir me retiennent ici. » Le page courut raconter à ſes camarades ce qu'il venoit de voir ; ils jugèrent qu'ils pourroient aiſément profiter de cet événement pour le perdre, & vont en corps trouver le monarque : le témoin dépoſe qu'il a trouvé Achib dans la chambre de ſa majeſté, le ſabre nud à la main, tandis qu'elle dormoit ; il prête des intentions coupables à ce fidelle ſurveillant, & ſuppoſe que quelque frayeur ſoudaine aura ſeule détourné le coup qu'il méditoit de porter. « Si votre majeſté, ſire, ajouta-t-il, doutoit de la fidélité de mon rapport, elle n'a qu'à feindre de s'abandonner aujourd'hui ſans précaution au ſommeil, & nous ne doutons pas que le téméraire, conſommant ſon abominable projet, ne vienne renouveler ſa tentative. » Ebranlé par cette accuſation, le roi ne voulut pas cependant s'en rapporter entièrement à la dénonciation de ſes pages, il crut devoir éclaircir ſes doutes par lui-même.

Cependant les pages ont été trouver le jeune favori : « Le roi, lui dirent-ils, eſt très-ſatisfait du zèle que vous avez montré pour la sûreté de ſa perſonne : Achib, a-t-il dit, eſt pour moi comme un bouclier ; je puis m'endormir ſans crainte ſous ſa garde. »

La nuit étant venue, après un repas pendant lequel le roi affecta beaucoup de gaieté & d'inſouciance, il ſe retira tout-à-coup, & ſe jeta ſur un ſopha, en apparence dans le même état d'abandon où il avoit été la veille. Achib, qui ne le perdoit pas de vue, le ſuppoſant endormi, entre dans l'appartement pour s'y placer en ſentinelle, le ſabre nud & levé.

Dès que le prince vit briller la lame du cimeterre, un ſentiment de frayeur le ſaiſit, un cri lui échappe, & fait accourir auprès de lui tous les officiers de ſa garde ; Achib eſt arrêté par ſon ordre, il eſt chargé de fers, & conduit en priſon.

Le lendemain matin, après la première prière, le roi fait aſſembler ſon divan, monte ſur ſon trône, & fait paroître devant lui celui que des rapports calomnieux & infidelles, & une apparence trompeuſe,

ont fait préſumer ſi coupable : « Ingrat ! lui dit-il, eſt-ce en me donnant la mort que vous vouliez me prouver votre reconnoiſſance & me payer de mes bienfaits ? Je ne tarderai pas à tirer une vengeance éclatante de votre odieuſe lâcheté. » A ces reproches, Achib n'ayant oppoſé que le ſilence, fut renvoyé en priſon.

A peine fut-il ſorti, que deux des courtiſans les plus acharnés à ſa perte s'approchèrent du roi : « Sire ! lui dirent-ils, on eſt ſurpris de voir retarder l'exécution du criminel : nul attentat n'eſt comparable à celui qu'il vouloit commettre, & vous devez donner le plus prompt exemple d'une juſtice qui importe à votre ſûreté perſonnelle, & à la tranquillité de votre peuple.

« Ne mettons point de précipitation, répondit le roi, dans un jugement de cette nature ; le coupable eſt dans les fers, il ne peut échapper ; & quant à ce qui eſt dû à la vengeance publique, il ſera toujours temps de la ſatisfaire. Il eſt aiſé d'ôter la vie à un homme, & il eſt impoſſible de la lui rendre : elle eſt un bienfait du ciel que nous devons reſpecter, & nous ne devons pas en priver nos ſemblables

ſans les plus mûres délibérations : le mal une fois fait eſt irréparable ! Je ſuis maintenant le maître de réfléchir à ce que je dois faire, & je ne veux pas que l'avenir ait à me reprocher le mauvais uſage du préſent. » Après cela, le roi ayant congédié ſon divan, donna ordre qu'on préparât ſes équipages de chaſſe, & alla ſe livrer pendant quelques jours à cet amuſement.

A ſon retour, il fut de nouveau aſſailli par les ennemis d'Achib. Plus, ſelon eux, le ſupplice de ce criminel étoit retardé, plus le peuple étoit mécontent. La clémence & la modération ceſſoient d'être des vertus, lorſqu'elles épargnoient de pareils attentats. Ces nouvelles obſervations embarraſſoient le ſouverain, qui n'avoit plus rien à y oppoſer, dès que le délai qu'il avoit accordé ne lui avoit point apporté de lumières. Il ſe détermine au châtiment rigoureux que la juſtice paroît exiger de lui, & ordonne qu'on lui amène le coupable, accompagné des officiers de juſtice & du bourreau.

Achib eſt aux pieds du trône, le bandeau ſur les yeux ; l'exécuteur, le glaive en main, attend & demande les ordres du

roi : au même inſtant un bruit confus ſe fait entendre, un étranger perce la foule, & ſe précipite aux pieds du roi ; c'étoit le malheureux Illage !

« Miſéricorde ! ſire, miſéricorde ! s'écria-t-il : faites grâce au ſeul enfant que le ciel m'ait rendu ? Mon fils n'a pu vouloir attenter à vos jours, il n'a pu méditer cet affreux homicide ; votre vie lui eſt plus chère que la ſienne ! J'ai ſes lettres ; c'eſt elles qui me font voler auprès de votre majeſté, pour admirer de plus près des vertus dont je ſuis idolâtre. Mais, ô monarque ! dont la renommée publie les glorieuſes qualités juſque dans les extrémités les plus reculées de la terre ; juſtifiez l'admiration publique par un nouveau trait de ſageſſe, en ſurmontant les efforts du reſſentiment dont vous êtes animé ſur de trompeuſes apparences ! Conſidérez avec effroi les ſuites funeſtes d'un jugement trop précipité ! Voyez en moi un exemple terrible de cette conſéquence, lorſqu'entraîné par nos paſſions, nous nous livrons ſans réflexion à nos imprudentes vivacités. Le ciel m'avoit donné des enfans, ſire ! éloignés d'eux depuis leur plus tendre enfance, le

jour étoit venu où nous devions nous rejoindre ; ne les connoiſſant pas, & aveuglé par un mouvement de colère, j'abuſai de la puiſſance dont j'étois revêtu, je les fis lier ſur des planches & jeter à la mer. Celui que votre glaive menace, échappa ſeul du naufrage ; ſerois-je aujourd'hui le témoin de ſa mort ? Voilà le prix de ma coupable imprudence : mon cœur eſt rempli d'amertume, & mes yeux ne ceſſeront de répandre des pleurs, que quand la mort les aura fermés. »

Pendant ce diſcours, le roi étoit immobile d'étonnement : il vient d'entendre ſon hiſtoire. L'homme qui vient de parler eſt ſon père, celui qu'il ſuppoſe criminel eſt ſon frère.

Heureux d'avoir contracté dans l'exercice du pouvoir, l'habitude de ſe modérer & de ſe contraindre, il ſait ménager par degrés les dangers d'une reconnoiſſance trop ſubite, & la nature cédant enfin ſans effort à ſon empreſſement, il embraſſe tendrement l'auteur de ſes jours : il a fait délivrer ſon frère des fers honteux que l'envie lui avoit attachés, il ſe fait connoître à lui, & après s'être mutuellement

consolés : « Voyez, dit-il à son divan, à quel affreux malheur je m'exposois, si j'eusse cru légèrement des délations calomnieuses, & si sur vos rapports artificieux j'eusse précipité le châtiment que vous sollicitiez si vivement; allez & rougissez ! Est-il un seul d'entre vous qui ait pris le parti de l'innocence? Après ce peu de mots, le roi se retira dans ses appartemens avec son père & son frère, il les admit au partage de toutes les jouissances de sa cour, & envoya chercher sa mère par vingt esclaves vêtus avec magnificence : ainsi cette famille heureusement réunie, reconnoissante envers le Tout-puissant, fidelle à la loi écrite par son grand prophête, vécut dans les douceurs de la plus tendre union, jusqu'au moment où l'arrêt de leur destinée les appela de cette vie dans une autre meilleure.

Aladin finit ainsi l'histoire d'Illage-Mahomet ou de l'imprudent, en y ajoutant cependant quelques réflexions capables de faire impression sur l'esprit du souverain

dont il avoit eu le bonheur de fixer l'attention.

« Sire ! dit-il, ſi le fils, devenu roi, s'étoit conduit auſſi légèrement que le père quand il étoit miniſtre, l'innocence étoit ſacrifiée à la jalouſie, à l'ambition, & toute une famille auroit été pour la vie dévouée au malheur & aux remords : c'eſt ainſi qu'on gagne toujours à temporiſer. Les apparences ſont également contre moi, l'envie en profite pour me faire paroître criminel ; mais j'ai pour moi le ciel & votre ſageſſe. »

Quand le jeune homme eut fini de parler, Bohetzad ſe tourna vers ſes miniſtres : « Je ne prétends pas, leur dit-il, que le crime demeure impuni ; mais la vérité, nous vint-elle de la bouche même de notre ennemi, doit nous être précieuſe ; ce coupable a très-bien obſervé qu'on ne court point de riſque à ſe donner le temps de réfléchir ; qu'on le faſſe reconduire en priſon. »

Les viſirs frémiſſoient de rage, les délais pouvoient faire percer la vérité des nuages dont ils l'avoient couverte. Comme ils cherchoient de concert à cacher les manœuvres qu'ils tramoient ſourdement, le

ème d'entr'eux ſe préſenta de bonne
e à l'audience du lendemain. Le roi
orma ſi l'intervalle qui s'étoit écoulé,
oit donné lieu à aucun éclairciſſement
veau.

« Sire, répondit ce miniſtre, la police
nous exerçons ſous les ordres de votre
jeſté maintient la paix dans votre capi-
e, & tout y ſeroit fort tranquille, ſi
trône & votre lit avoient été vengés de
ffront de ce fils de brigand, dont votre
ajeſté diffère encore le châtiment : le
euple en murmure, & je croirois man-
uer à mon devoir ſi je cachois à vos yeux
on inquiétude, dont les ſuites peuvent être
angereuſes : on n'eſt pas toujours à temps
le prévenir les révoltes, & celle qui ſe
répare pourroit être bien funeſte. »

Entraîné par ces obſervations, le roi ordonna que le coupable fût amené devant lui : « Malheureux ! lui dit-il, tu ne pourras jamais me citer au tribunal d'en-haut pour avoir précipité ton châtiment. Quelques foibles & détournées qu'ayent été tes défenſes, je les ai toutes écoutées, j'en ai peſé la valeur ; mais il y a un terme à la réſerve & à la circonſpection ; mon

peuple murmure, ſa patience & la mienne ſont à bout : le ciel & la terre attendent juſtice de moi, & tu touches enfin à ton dernier moment.

« Sire, répondit le modeſte Aladin, le peuple attend un exemple de votre juſtice? Le peuple eſt impatient, c'eſt ſon défaut; mais la patience doit être aſſiſe ſur le trône, au milieu des vertus qui en ſont la baſe & la sûreté. Cette vertu néceſſaire à tous, & qui nous invite à la réſignation que nous devons avoir pour les décrets éternels, éleva le patient Aboſaber du fond d'un puits juſques ſur le trône.

« Quel eſt cet Aboſaber ? demande le roi : Abrège-moi cette hiſtoire. »

Hiſtoire d'Aboſaber le Patient.

« SIRE, dit Aladin, Aboſaber, ſurnommé le patient, étoit un homme riche & généreux, habitant d'un village qu'il rendoit heureux par ſes charités ; il étoit hoſpitalier, & bienfaiſant envers les pauvres & envers tous ceux qui s'adreſſoient à lui. Ses greniers étoient remplis, ſes charrues travailloient ſans ceſſe, ſes troupeaux couvroient les campagnes, il entretenoit l'a-

bondance dans le pays. Il avoit une femme
& deux enfans ; le bonheur de ce ménage
n'étoit troublé que par les dévaſtations d'un
ion monſtrueux, qui ravageoit les étables
& les bergeries des paiſibles cultivateurs
e ces heureuſes contrées, à proportion de
:s beſoins & de ceux de ſes petits.

La femme d'Aboſaber vouloit que ſon
ıari, à la tête de ſes gens, entreprît
: donner la chaſſe à cet animal, dont
s dégâts les touchoient plus particulière-
ent à cauſe de leurs richeſſes : « Ma
mme, lui dit Aboſaber, ayons de la
tience ! avec elle on vient à bout de
ıt : le lion auquel vous en voulez ſuit
ı inſtinct féroce ; nous ne ſommes pas
ſeuls à ſouffrir, il répand ſa voracité
:z nos voiſins, il en ſera tôt ou tard la
ɗime ſans que nous nous en mêlions ;
ındonnons au ciel le ſoin de notre ven-
ınce : il ne laiſſe jamais le crime impuni.»
Le roi du pays entendit parler des rava-
cauſés par ce lion, & il ordonna une
ſſe générale : on s'arme auſſitôt, on le
rche, il eſt bientôt environné de toutes
ts. Une grêle de flèches ſont décochées
lui, il devient furieux ; ſon poil ſe

hériſſe, ſes yeux s'enflamment, il ſe bat les flancs de ſa terrible queue, & pouſſant des rugiſſemens affreux, il ſe précipite avec fureur ſur celui d'entre les chaſſeurs qui ſe trouve le plus près de lui; c'étoit un jeune homme de dix-neuf ans, monté ſur un cheval vigoureux.

Aux cris du lion, le courſier eſt ſaiſi de terreur, les forces lui manquent à la fois; il tombe & meurt comme s'il eût été frappé de la foudre (1). L'intrépide cavalier eſt bientôt en pied, & en invoquant le nom du grand prophête, il enfonce ſon cimeterre dans l'énorme gueule qui s'ouvroit pour le dévorer. Ce trait de courage & de fermeté lui mérita, avec les applaudiſſemens de ſon ſouverain, la place de commandant général de toutes les troupes.

Aboſaber apprenant la défaite du lion, dit à ſa femme: « Voyez, ſi le châtiment n'atteint pas toujours le méchant! Voyez combien la patience nous a été utile! Si

(1) L'original arabe dit, que *le cheval mourut en rendant le ſang avec les urines*: nos lecteurs ne nous paſſeroient pas cette image vraie & hardie. Elle n'en eſt pas moins l'effet naturel du rugiſſement des bêtes féroces ſur les animaux privés.

ſſe ſuivi vos conſeils, & que je me
: expoſé à attaquer un animal contre
ıel il a fallu déployer tant de forces,
aurois perdu la vie avec tous mes
s. »

.e lion dangereux n'infeſtoit pas ſeul la
ible retraite d'Aboſaber. Les habitans
ſon village ne jouiſſoient pas tous d'une
le réputation. Un d'entr'eux fit un vol
ſidérable dans la capitale, & s'évada,
ès avoir aſſaſſiné le maître de la maiſon
l avoit dépouillée. Le roi, inſtruit de
double forfait, envoya chercher les
ens & les eſclaves de celui qui avoit été
ifié ſi indignement : on ne put lui don-
d'autre indice que des ſoupçons ſur les
itans du village où demeuroit Aboſaber,
paſſoient pour de très-mauvais ſujets,
ıui fréquentoient beaucoup la maiſon où
oit commis le meurtre & le larcin dont
cherchoit à découvrir les auteurs.

ur cette ſimple dénonciation, & ſans
ourir à d'autres preuves, le monarque
té charge un officier à la tête d'un déta-
ment de ravager le village, & d'en
ıener les habitans chargés de fers.

.es gens prépoſés aux exécutions rigou-

reuſes renchériſſent ſouvent ſur les ordres qu'ils ont reçus. Des troupes aſſez mal diſciplinées étendirent leurs ravages ſur toutes les campagnes des environs : on n'épargna que la demeure d'Aboſaber, & ſix perſonnes de ſa maiſon ; mais on ſaccagea ſes récoltes & ſes moiſſons avec celles de tous les habitans.

La femme d'Aboſaber pleuroit ſur ce déſaſtre : « On nous ruine ! dit-elle à ſon mari ; vous voyez qu'on enlève nos troupeaux avec ceux des autres coupables, malgré qu'on ait donné des ordres pour épargner ce qui nous appartient ; voyez avec quelle injuſtice on nous traite : parlez aux officiers du roi. — J'ai parlé, dit Aboſaber ; mais on n'a pas le temps de m'entendre : prenons patience, le mal retombera ſur ceux qui le font : malheur à celui qui donne en même temps des ordres rigoureux & preſſans ! Malheur à celui qui agit ſans réflexion ! Je crains que les maux que le roi nous envoie ne retombent bientôt ſur lui. »

Un ennemi d'Aboſaber avoit entendu ces propos, & fut les rapporter au roi : « C'eſt ainſi lui dit-il, que parle celu que la bonté

ité de votre majeſté avoit épargné ! »
ſitôt le monarque ordonna qu'Aboſaber,
emme & ſes deux enfans fuſſent chaſſés
village, & bannis de ſes états.
a femme du ſage & réſigné muſulman
oit éclater ſes murmures; elle ſe livroit
reproches, & portoit à l'excès ſon reſ-
iment : « Prenez patience, ma femme,
diſoit-il, cette vertu eſt le baume ſou-
ain contre l'adverſité, elle donne des
ſeils ſalutaires, elle amène devant elle
oir & la conſolation; marchons au
rt puiſque l'on nous perſécute ici. » Le
Aboſaber lève ſes regards en haut, &
it le Tout-puiſſant, en ſuivant ſa route
: ſa famille; mais à peine ſont-ils en-
dans le déſert, qu'ils ſont aſſaillis par
bande de voleurs : on les dépouille,
enlève leurs enfans, & ils ſont aban-
nés aux ſoins de la Providence, privés
oute reſſource & de ſecours humain.
ce nouveau coup du ſort, la femme
nt perdu ce qu'elle chériſſoit le plus,
a un libre cours à ſes douleurs, &
ſſant des cris plaintifs : « Homme indo-
! dit-elle à ſon mari, renoncez à votre
uciance. Courons après ces voleurs;

s'il leur reſte encore quelque ſentiment d'humanité, ils nous rendront nos enfans.

« Prenons patience ! répondit Aboſaber ; c'eſt le ſeul remède aux maux qui paroiſſent n'en pas avoir. Ces voleurs ſont bien montés ; nuds & fatigués comme nous le ſommes, il n'y a pas apparence que nous puiſſions les rejoindre ; & lors même que nous pourrions y réuſſir, peut-être que ces hommes féroces, importunés de nos lamentations, nous donneroient la mort. » L'épouſe ſe calma, parce que l'épuiſement de ſes forces ne lui permettoit pas de ſe plaindre davantage ; & tous deux arrivèrent au bord d'une rivière d'où l'on découvroit un village.

« Aſſeyez-vous ici, dit Aboſaber à ſa femme, je vais chercher un logement, & quelques hardes pour nous couvrir. » A ces mots il s'éloigne, en prenant le chemin de la peuplade dont ils n'étoient pas éloignés.

Aboſaber étoit à peine hors de la vue de ſa femme, qu'un cavalier, paſſant près d'elle, s'arrêta d'étonnement, en voyant une femme aſſez belle, dépouillée & abandonnée ainſi dans une route détournée : cet

objet piquant ſa curioſité, éveilla ſes déſirs; il lui fit pluſieurs queſtions que cette ſingulière aventure ſembloit autoriſer; elle y répondit avec aſſez de naïveté. Ces réponſes augmentèrent l'eſpoir du jeune homme: « Madame, lui dit-il, vous ſemblez faite pour jouir d'un ſort plus heureux, & ſi vous voulez vous livrer à celui que je vous prépare, ſuivez-moi, & je vous offre avec mon cœur & ma main, une ſituation digne d'envie. — J'ai un époux, lui répondit la Dame, quelque malheureux qu'il ſoit, je lui ſuis attachée pour la vie. — Je n'ai pas le temps, continua le cavalier, de vous convaincre que votre refus eſt une extravagance, dans la poſition où vous êtes: je vous aime; montez ſur mon cheval ſans répliquer, ou je vais terminer d'un coup de cimeterre vos malheurs & votre vie. »

La femme d'Aboſaber, forcée d'obéir à ſon raviſſeur, écrivit avant de partir ſur le ſable ces paroles: « Aboſaber, votre patience vous coûte la perte de vos biens, de vos enfans, & de votre femme qu'on vous enlève: faſſe le ciel qu'elle ne vous ſoit pas encore plus funeſte! »

Pendant qu'elle traçoit ces mots, le ca-

valier remettoit la bride à ſon cheval ; quand tout fut prêt, il s'empare de ſa proie & diſparoit.

Aboſaber de retour, cherche, appelle en vain ſon épouſe, il la demande à la nature entière qui reſte muette ; il laiſſe tomber ſes regards ſur le ſable, qui lui apprend ſon infortune : il ne put réſiſter aux premiers accens de la douleur, il s'arracha les cheveux, déchira ſa poitrine, ſe meurtrit de coups ; mais le calme ſuccédant bientôt à tant d'agitations : « Prends patience, Aboſaber ! ſe dit-il à lui même, tu aimes ta femme, & tu en es aimé. Dieu a permis ſans doute qu'elle tombât dans la poſition où elle ſe trouve, pour la dérober à des maux plus affreux ; te convient-il de ſonder les ſecrets de la Providence ? C'eſt à toi de te ſoumettre, en ceſſant de fatiguer & d'offenſer le ciel par tes cris & tes murmures. » Ces réflexions ayant achevé de le calmer, & abandonnant le projet de retourner au village d'où il venoit, il prit le chemin d'une ville, dont les minarets avoient de loin frappé ſes regards.

Comme il en approchoit, il apperçoit une multitude d'ouvriers occupés à la conſ-

ruction d'un palais pour le roi. Le conducteur de cette entrepriſe le prend par le bras, & l'oblige de travailler avec ſes manœuvres ſous peine d'être mis en priſon. Aboſaber eſt forcé de prendre patience en s'aidant de ſon mieux, n'ayant pour tout ſalaire qu'un peu de pain & de l'eau.

Il étoit depuis un mois dans cette pénible & infructueuſe poſition, lorſqu'un ouvrier, s'étant laiſſé tomber d'une échelle, ſe caſſa la jambe : ce pauvre malheureux pouſſoit des cris épouvantables, interrompus par des plaintes & des imprécations : Aboſaber s'approche de lui : « Compagnon, lui dit-il, vous aigriſſez vos maux loin de les ſoulager ; prenez patience ! l'effet de cette vertu eſt toujours ſalutaire, elle fait ſupporter l'infortune, & ſa puiſſance eſt telle, qu'elle peut conduire un homme ſur le trône, eut-il même été précipité dans le fond d'un puits. »

Le monarque du pays étoit dans ce moment-là à une des croiſées de ſon palais, où les cris du malheureux ouvrier l'avoient attiré : il avoit entendu le diſcours d'Aboſaber, & en fut irrité : « Qu'on faſſe arrêter cet homme, dit-il à un de ſes officiers, &

qu'on l'amène devant moi. » L'officier obéit : Aboſaber eſt en préſence du tyran, dont, ſans le ſavoir, il vient de révolter l'orgueil.

« Inſolent ! lui dit ce roi barbare, la patience pourroit donc conduire un homme du fond d'un puits ſur le trône ? Tu vas faire l'eſſai de ton impertinente maxime. » Il ordonne en même temps qu'on le deſcende dans un puits ſec & profond, qui ſe trouvoit dans l'intérieur du palais. Là, il le viſitoit régulièrement tous les jours, en lui apportant lui-même deux morceaux de pain : « Aboſaber ! lui diſoit-il, il me paroit que vous êtes toujours au fond du puits ; quand votre patience vous fera-t-elle monter ſur le trône ? »

Plus le monarque inſenſé inſultoit à ſon priſonnier, plus celui-ci ſe réſignoit. « Prenons patience, ſe diſoit-il en lui-même ; ne repouſſons point le mépris par le reproche, aucune eſpèce de vengeance ne nous eſt permiſe ; laiſſons le crime combler la meſure, le ciel nous voit, & Dieu nous juge : prenons patience. »

Le roi avoit un frère qu'il avoit toujours

aché à tous les regards dans un endroit ecret de ſon palais ; mais la défiance & inquiétude lui faiſant craindre qu'on ne enlevât un jour pour le placer ſur le trône, l'avoit deſcendu depuis peu, & ſecrètement, dans le puits dont nous venons de arler. Cette malheureuſe victime de la olitique eût bientôt ſuccombé à tant de naux ; il mourut, mais on ignoroit cet vénement, tandis que le reſte du ſecret voit déjà tranſpiré.

Tous les grands du royaume & la nation ntière, révoltés d'une cruauté capricieuſe ui les expoſoit tous au même danger, ſe oulevèrent de concert contre le tyran, & 'aſſaſſinèrent ; l'aventure d'Aboſaber étoit effacée de tous les eſprits depuis fort longemps : un des officiers du palais rapporta que le roi alloit chaque jour porter du pain & parler à un homme qui étoit dans le puits. Cette idée fit ſonger à ce frère ſi cruellement traité par le tyran ; on court au puits, on y deſcend, on y trouve le patient Aboſaber qui eſt pris pour l'héritier préſomptif de la couronne ; ſans lui donner le temps de parler & de ſe faire connoître, on lui fait prendre un bain, il eſt bientôt

revêtu de la pourpre royale, & on le place ſur le trône.

Le nouveau roi, toujours fidelle à ſes principes, laiſſe agir le ciel en ſa faveur, & prend patience. Son extérieur, ſa réſerve, ſon ſang-froid diſpoſent les eſprits à bien augurer de ſon règne, & la ſageſſe de ſa conduite juſtifie ces heureuſes préſomptions. Non content de peſer avec une patience infatigable les déciſions de ſes jugemens, il aſſiſtoit autant qu'il le pouvoit à toutes les affaires de l'état. « Viſirs, cadis, gens de juſtice, leur diſoit-il, avant de précipiter votre jugement, donnez-vous patience, & examinez. » On admiroit ſa prudence, & on ſe laiſſoit diriger par elle. Telle étoit la diſpoſition des cœurs à ſon égard, quand une ſuite d'événemens vint y apporter de l'altération.

Un monarque voiſin du royaume d'Aboſaber, chaſſé de ſes états par un ennemi puiſſant, vaincu, & accompagné d'une ſuite peu nombreuſe, vint ſe réfugier auprès de lui, & implorer à genoux l'hoſpitalité, les ſecours & les bienfaits d'Aboſaber, célèbre par ſes vertus, & ſurtout par ſa patience.

Aboſaber congédie ſon divan pour s'en-
:tenir avec le prince fugitif. Dès qu'ils
·ent ſeuls il lui dit : « Reconnoiſſez Abo-
)er, jadis votre ſujet, injuſtement dé-
uillé par vous de tous ſes biens, & banni
vos états. Voyez la différence que le ciel
mis entre les traitemens qui nous étoient
s. Je ſortis de mon village réduit par
us à la dernière misère ; je me réſignai
pendant à mon ſort, je pris patience,
la Providence m'a conduit ſur le trône,
ıdis que votre conduite fougueuſe, cruelle-
précipitée vous en a fait deſcendre. Il
: ſemble, en vous voyant ainſi livré à ma
ſcrétion, que je ſuis chargé d'accomplir
r vous les décrets du ciel pour l'inſtruction
s méchans. »

Après cette réprimande, & ſans attendre
e réponſe, Aboſaber ordonne à ſes offi-
:rs de dépouiller le roi fugitif & toute
ſuite, & de les chaſſer hors de la ville ;
ı ordres furent exécutés ſur le champ ;
ıis ils occaſionnèrent quelques murmures.
ı roi malheureux & ſuppliant pouvoit-il
re traité avec autant de rigueur ? Elle
mbloit contraire aux lois de l'équité, de
ıumanité & de la politique.

A quelque temps de-là, Aboſaber ayant été inſtruit qu'une bande de voleurs infeſtoit une partie de ſes états, envoya des troupes à leur pourſuite; ils furent ſurpris, enveloppés & conduits devant lui. Le roi les reconnut pour ceux qui avoient enlevés ſes enfans; il interroge le chef ſans témoins: « Dans telle circonſtance, lui dit-il, & dans un tel déſert, vous trouvâtes un homme, une femme & deux enfans; vous dépouillâtes le père & la mère, & emportâtes leurs enfans. Qu'en avez-vous fait? que ſont-ils devenus?

« Sire, répondit le chef des voleurs, ces jeunes gens ſont parmi nous, & nous allons les rendre à votre majeſté pour qu'elle en diſpoſe. Nous ſommes prêts d'ailleurs de remettre entre vos mains tout ce que nous avons ramaſſé dans le métier que nous faiſons: accordez-nous la vie & le pardon, recevez-nous au nombre de vos ſujets, nous voulons revenir de nos égaremens, & votre majeſté n'aura point de ſoldats à ſon ſervice qui lui ſoient plus attachés. » Le roi ſe fit rendre les jeunes gens, s'empara des richeſſes des voleurs, & leur fit couper la tête à tous ſur le

hamp, ſans avoir égard à leur repentir & leurs ſupplications.

Les ſujets d'Aboſaber en voyant cette rompte expédition, & ſe rappelant le raitement fait au monarque fugitif, ne reconnoiſſent bientôt plus le leur : « Quelle récipitation ! diſoient-ils ; eſt-ce ici ce roi ompâtiſſant qui, lorſque le cadi vouloit nfliger quelque châtiment, lui répétoit ans ceſſe : *Attendez, examinez, ne précipitez ien ; donnez-vous patience !* Leur ſurpriſe toit extrême ; mais un nouvel événement int l'augmenter encore.

Un cavalier vint porter des plaintes contre on épouſe : Aboſaber, avant de l'entendre, ui dit : « Faites venir votre femme ; s'il ſt juſte que j'écoute vos raiſons, il ne eſt pas moins que j'entende les ſiennes. » e cavalier ſortit & revint avec ſon épouſe eu d'inſtans après. A peine le roi l'a-t-il egardée, qu'il ordonne qu'on la conduiſe ans l'intérieur du palais, & qu'on tranche tête au cavalier qui eſt venu former des laintes contr'elle. L'ordre s'exécute. Les ifirs, les officiers, & tout le divan, murmurent aſſez haut pour qu'Aboſaber puiſſe entendre. « On ne vit jamais un pareil

trait de violence, ſe diſoient-ils entr'eux; c'eſt une barbarie ſans exemple. Le roi qu'on avoit égorgé n'avoit jamais rien fait d'auſſi révoltant, & ce frère ſorti du puits, annonçant d'abord la ſageſſe & la prudence, ſe porte froidement à des excès qui tiennent du délire. » Aboſaber écoute & prend patience, lorſqu'enfin un geſte de ſa main impoſant le ſilence, il prit ainſi la parole.

« Viſirs, cadis, gens de juſtice, & vous tous vaſſaux de la couronne qui m'écoutez. Je vous ai toujours engagés à ne point précipiter vos jugemens; vous me devez les mêmes égards, & je vous prie de m'entendre. »

Parvenu à un point de bonheur, dont je n'oſois pas même faire l'objet de mes vœux, tant les circonſtances qui devoient le rendre complet étoient difficiles à réunir. Indifférent pour la couronne que je porte, & à laquelle je n'avois aucun droit par ma naiſſance, il ne me reſte plus qu'à conquérir votre eſtime, en juſtifiant à vos yeux les motifs qui ont dirigé ma conduite, & me faiſant connoître de vous.

Je ne ſuis point le frère du roi que

ous jugeâtes indigne du ſceptre ; je ſuis
n homme d'une naiſſance ordinaire : per-
écuté, ruiné, chaſſé de ſon pays, je me
uis réfugié dans ce royaume, après m'être
u ravir dans la route mes deux enfans &
na femme. Je fléchiſſois religieuſement la
ête ſous les coups dont le ſort m'avoit
ccablé, quand, à l'entrée de cette ville,
n s'empara de moi par force pour me
aire travailler à la conſtruction du palais.
ntimément convaincu que la patience eſt
a vertu la plus néceſſaire à l'homme, j'ex-
ortois un de mes compagnons de travail
ſouffrir avec réſignation le malheur affreux
ui venoit de lui arriver en ſe caſſant la
ambe. *La patience*, lui diſois-je, *eſt une grande vertu qu'elle pourroit élever ſur le rône l'homme qu'on auroit précipité dans le ond d'un puits.*

Le roi, mon prédéceſſeur, m'entendit ; ette maxime le révolta, & il me fit deſ- endre au même inſtant dans le puits dont ous m'avez tiré pour me placer ſur le trône.

Quand un monarque voiſin, chaſſé de ſes tats par un uſurpateur, vint implorer mes ecours, je reconnus en lui mon propre ouverain, qui m'avoit injuſtement banni

& dépouillé de toutes mes propriétés; je n'avois pas été le ſeul objet de ſes cruautés capricieuſes, tous ſes ſujets en avoient gémi ſous mes yeux.

Les voleurs que j'ai fait punir m'avoient enlevé mes enfans, & réduit à la dernière misère.

Enfin, le cavalier auquel j'ai fait trancher la tête, eſt celui qui m'avoit ravi mon épouſe par violence.

Je n'ai point eu en vue de me venger par ces jugemens de mes offenſes particulières. Roi de ces états par votre choix, inſtrument de Dieu ſur la terre, je n'ai pas cru qu'il me fût permis de m'abandonner à une clémence arbitraire qui pouvoit affoiblir votre puiſſance; j'ai dû accomplir les décrets de la Providence ſur des coupables évidemment convaincus de l'être, & retrancher de la ſociété des mortels trop dangereux pour elle.

Un roi tyran, qui ne reſpecte plus les lois, qui n'obéit qu'à ſes paſſions & à ſes caprices eſt un fléau pour ſes peuples: s'il n'eſt pas permis d'attenter à ſa vie, il l'eſt encore moins de lui accorder des ſecours qui l'autoriſeroient à exercer continuelle-

nent ſes vengeances, à ſe livrer à l'in-uſtice & à l'atrocité de ſon caractère : l eſt même prudent de lui en ôter les noyens.

Des brigands qui ne ſont occupés qu'à ttaquer les caravanes, qu'à piller les oyageurs, qui n'ont d'autres habitudes que le déſordre, ne peuvent jamais devenir les citoyens utiles & eſtimables ; ils méri-ent encore moins d'être admis à l'honneur le la défenſe de la patrie. En les banniſſant on ne fait que les rendre à leur premier tat ; on en augmente le nombre, & on erpétue les malheurs de la terre.

Le raviſſeur d'une femme eſt un monſtre lans la ſociété ; il faut l'en délivrer : celui ui ſe permet ce crime, peut ſe permettre ous les autres.

Tels ſont les motifs de ma conduite ; la igueur me coûte plus qu'à perſonne ; mais e ſerois indigne de la confiance de mon euple, & je manquerois aux devoirs du rône, ſi je ne l'avois pas déployée dans ette circonſtance.

Si j'ai ſurpaſſé les bornes de l'autorité, je ſuis prêt à la réſigner dans vos mains ; réuni à mon épouſe & à mes enfans, & comblé

ainſi des plus précieuſes faveurs du Tout-puiſſant, il ne me reſtera qu'à déſirer pour vous des jours heureux, ſous un gouvernement plus ſage que le mien. »

Aboſaber ayant fini ſa juſtification, l'admiration & le reſpect continrent toute l'aſſemblée dans le ſilence. Mais bientôt un cri ſuivi de mille autres retentit dans le divan : « Vive Aboſaber ! vive notre roi ! vive le monarque patient ! qu'il vive à jamais ! & puiſſe ſon règne durer éternellement !

Le roi étant rentré dans ſon appartement fit venir ſa femme & ſes enfans, & après avoir ſatisfait aux douces impulſions de la nature : « Voyez, dit-il à ſon épouſe, les fruits de la patience, & les ſuites de la précipitation ; revenez enfin de vos préjugés, gravez ces grandes vérités dans l'eſprit de nos enfans : le bien & le mal s'opèrent ſous les yeux de la Providence, & ſa divine ſageſſe diſpenſe infailliblement la récompenſe ou le châtiment. L'homme patient, qui ſe ſoumet à ſon ſort, eſt tôt ou tard couronné de gloire. »

Après avoir terminé ſon hiſtoire, Ala-

ſe renferma dans les bornes d'un reſpectueux ſilence : Bohetzad ſembloit rêver. Comment les maximes de la ſageſſe, ſoit-il, pouvoient-elles ſortir de la bouche d'un homme dont le cœur devoit être corrompu & l'ame criminelle. Jeune homme ! ajouta-t-il, en s'adreſſant au prétendu coupable, je veux bien remettre encore à demain votre ſupplice ; on va vous reconduire en priſon : les avis que vous m'avez donnés ne demeureront pas ſans fruit. Un voleur de profeſſion doit être retranché de la claſſe des citoyens, de celle des défenſeurs de l'état & de toute la terre ; mais comme en même temps vous m'avez mis en garde contre la précipitation des jugemens, je conſens à vous laiſſer vivre encore pendant le reſte du jour & de la nuit qui doit le ſuivre. » Après ces mots, le roi congédia l'aſſemblée.

Les viſirs s'étoient concertés pour la marche qu'ils devoient ſuivre, afin d'aſſurer la perte du favori. Voyant le ſupplice tant de fois différé, il étoit queſtion d'allarmer le roi ſur les dangereux effets de ſa clémence, ſur ſa facilité à ſe laiſſer

entraîner par des diſcours, préparés dans le deſſein de ſuſpendre un acte de juſtice abſolument néceſſaire ; il falloit écarter chez le peuple tout ſoupçon de foibleſſe de la part du gouvernement, & lui faire voir que l'équité en étoit la baſe. Le détail adroit de ces raiſonnemens fut confié aux ſoins du quatrième viſir, & ce miniſtre vint s'en acquitter le lendemain matin auprès de Bohetzad.

Le poiſon de la flatterie ſe mêle avec art à des remontrances qu'un zèle déſintéreſſé ſemble dicter, & font une vive impreſſion ſur le roi. Il ordonne que le ſurintendant ſoit amené devant lui comme les précédentes fois, avec tout l'appareil du ſupplice. « Malheureux ! lui dit-il, j'ai aſſez balancé à te punir de ton forfait. Que ta mort, s'il ſe peut, m'en faſſe perdre le ſouvenir !

Sire, reprit Aladin, avec reſpect & fermeté, j'accepte avec ſoumiſſion l'arrêt de mon trépas. Il eſt dicté par les circonſtances, & ne le fût-il pas, je ſens que le malheur d'être tombé dans votre diſgrace ſeroit pire pour moi. Une fois le ſacrifice conſommé, je ne pourrois jamais

m'en repentir : mais un jour viendra que votre majeſté, regrettant ſon injuſte précipitation, ſe repentira de n'avoir pas aſſez conſulté les règles de la prudence, ainſi qu'il arriva à Bhazad, fils du roi Cyrus, fondateur de l'empire de Syrie. »

Hiſtoire de Bhazad l'impatient.

BHAZAD étoit un prince accompli dans toutes les qualités extérieures : ſa beauté, célébrée par les poëtes, étoit paſſée en proverbe chez toutes les nations ; il faiſoit l'agrément des ſociétés, qui ne s'occupoient preſque que de lui. Un jour, ſans qu'on l'eût apperçu, on s'y entretenoit de ſa beauté ; après qu'on en eût fait l'éloge, un des témoins de la converſation, qui juſques-là avoit gardé le ſilence, ajouta : « Le prince Bhazad eſt ſans doute un des plus beaux hommes de la terre ; mais je connois une femme qui réunit dans ce genre beaucoup plus d'avantages ſur les perſonnes de ſon ſexe qu'il n'en a ſur le ſien. »

Ce diſcours piqua davantage la curioſité de Bhazad que ſon orgueil ; & s'adreſſant en ſecret à celui qui parloit ainſi :

« Pourroit-on ſavoir de vous, lui dit-il, le nom de la beauté dont vous venez de faire l'éloge ? Prince, lui répondit cet homme, elle eſt la fille d'un des plus grands vaſſaux du trône de Syrie, & ſi elle enchante les regards par ſes charmes extérieurs, les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit ajoutent encore à ſes perfections. » Ce peu de paroles firent une vive impreſſion ſur le cœur de Bhazad ; il n'eſt plus occupé que de l'objet dont il a entendu l'éloge, & il cherche à en faire la conquête ; le feu dont il eſt conſumé altère bientôt ſa ſanté, le rend rêveur, ſolitaire, & le roi ſon père, ſurpris de ce changement, en demande & en apprend les motifs.

Bhazad, après avoir fait à Cyrus l'aveu de ſa paſſion, eſſuya de lui quelques reproches ſur la réſerve qu'il avoit gardée. « Pourquoi m'avez-vous caché l'état de votre cœur ? lui dit-il ; ignorez-vous que j'ai tout pouvoir ſur le prince dont vous déſirez d'épouſer la fille ? doutez-vous qu'il ne s'honore de notre alliance ? » Là-deſſus Cyrus envoya chercher le père de la jeune beauté, la demande pour ſon

fils, & on convint tout de ſuite de la dot, qui doit être de trois cent mille pièces d'or : mais le beau-père futur exige que la célébration du mariage ſoit retardée de neuf mois.

Neuf mois ſans la voir, ſe dit à lui-même l'impatient Bhazad ; neuf mois ſans la poſſéder ! je ne le ſupporterai pas. Il forme auſſitôt le projet de s'en approcher ; il monte le meilleur courſier de ſes écuries, ſe munit de quelques proviſions néceſſaires, ainſi que d'un arc, d'une lance & d'un cimeterre, & part incontinent. Il n'étoit pas bien éloigné de la capitale de la Syrie, lorſqu'il ſe vit aſſailli par une bande de voleurs ; ſa contenance ferme & ſon air martial leur en imposèrent, & loin de chercher à s'en défaire après l'avoir volé, comme ils avoient coutume de faire, ils lui proposèrent un arrangement d'une autre eſpèce, & lui promirent la vie, à condition qu'il s'aſſocieroit avec eux. En renonçant à la vie, Bhazad n'eut pas joui de ſon amour ; cependant le métier de voleur répugne à ſon caractère, il crut devoir faire connoître aux brigands ſon état, ſes pro-

jets, & ce fatal retard de neuf mois que ſon impatience ne lui avoit pas permis de ſupporter. Sur cet aveu, le chef des voleurs lui répondit : « Nous abrégerons ce délai ; nous connoiſſons le château dans lequel demeure l'objet de votre amour, & les forces qui le défendent. Marchez à notre tête, nous l'attaquerons, & ne trouverons aucun obſtacle qui nous réſiſte : nous ne vous demandons pour cet important ſervice que le partage de la dot, votre protection pour l'avenir, & un délai de quelques jours pour nous préparer à cette entrepriſe. »

Bhazad dans ſon impatience ſe croit déjà au terme de ſon bonheur ; tous les moyens lui ſemblent juſtes dès qu'ils peuvent ſervir ſa paſſion, & il ne met aucune délicateſſe dans leur choix ; auſſi ne délibère-t-il plus, & il continue ſa route à la tête des voleurs.

Ils rencontrèrent bientôt une nombreuſe caravane, les brigands entraînés par leur penchant naturel l'attaquèrent en déſordre ; mais ils furent repouſſés avec perte de pluſieurs hommes, & bon nombre de priſonniers, parmi leſquels Bhazad ſe

trouva enveloppé ; il fut conduit à la capitale du pays où ſe rendoit la caravane ; celui qui en avoit le commandement, après avoir fait le rapport de ſon aventure, préſenta Bhazad au roi : « Voilà, ſire, un jeune homme qui nous ſemble devoir être diſtingué des autres, nous prions ſa majeſté d'en diſpoſer à ſon gré. »

Le maintien du captif attira l'attention particulière du monarque : « Qui êtes-vous, jeune homme ? lui demanda le prince ; vous ne paroiſſez pas né pour la criminelle profeſſion que vous exercez, comment êtes-vous tombé dans les mains de la caravane ? »

Dans la crainte de déshonorer ſon véritable nom, Bhazad ne voulut point ſe faire connoître : « Sire, répondit-il, mon extérieur ne doit point en impoſer à votre majeſté, je ne ſuis, & ne fus jamais qu'un voleur de profeſſion.

« Votre réponſe, dit le roi, eſt votre arrêt de mort. » Cependant, ſe diſoit-il à lui-même, je ne dois rien précipiter, il faut avoir égard à ſa jeuneſſe, aux qualités extérieures qui ſemblent le diſtinguer des gens de ſa profeſſion ; ſi ce jeune

homme n'eſt en effet qu'un voleur, il mérite le châtiment; mais s'il étoit un infortuné jouet du ſort, qui demandât la mort pour échapper aux amertumes de la vie, on deviendroit complice de ſon crime, en ne prévenant pas l'inſtant de ſa déſtruction: ainſi ſe parloit le prudent ſouverain, & il fit renfermer Bhazad dans une étroite priſon, en attendant de plus grands éclairciſſemens ſur ſon état.

Cependant Cyrus ayant fait des recherches inutiles dans ſes états pour retrouver ſon fils, adreſſa des lettres circulaires à tous les ſouverains de l'Aſie. Il en parvint une à celui dans les états duquel Bhazad étoit détenu; au ſignalement qu'elle en donnoit, il ne douta pas que le jeune aventurier qu'il gardoit en priſon ne fût le fils bien-aimé du puiſſant monarque de Syrie. Que de raiſons de s'applaudir de n'avoir point précipité ſon jugement!

Il envoie auſſitôt chercher le priſonnier, & exige de lui qu'il ſe nomme: « Je m'appelle Bhazad, répondit le jeune homme. — Vous êtes donc le fils du roi Cyrus; mais quels motifs vous ont déterminés à cacher votre naiſſance? Si je n'avois été tardif dans l'exécution

l'exécution du châtiment, il vous en eut coûté la vie, & à moi le remords de vous avoir fait traiter comme un vil assassin. — Sire, répondit Bhazad, après lui avoir découvert le secret de son évasion, me trouvant arrêté parmi des voleurs, dont involontairement j'ai partagé les crimes, je préférois la mort à la honte, & ne voulois pas déshonorer un nom illustre.

« Mon fils, répondit le sage monarque, il y a eu beaucoup d'imprudence dans votre conduite; vous étiez amoureux, & assuré de jouir sous peu de mois de l'objet de votre passion. Voyez où vous a conduit une impatience téméraire. Au lieu d'attendre patiemment que vous pussiez devenir le gendre d'un des nobles vassaux de votre père, après avoir abandonné sans permission la cour de Syrie, & vous être exposé sans précaution à être massacré par les voleurs dont ces déserts sont infestés, vous vous réunissez à ces brigands pour enlever à main armée celle qu'on vouloit vous donner pour épouse; voyez dans quelle foule de crimes vous vous entraîniez; réprimez cette fougue, & calmez votre impatience. Je vais vous procurer les moyens de vous

réunir bientôt à la princeſſe dont vous déſirez d'obtenir la main ; mais tout devant être fait d'une manière convenable à ſon état & à votre rang, nous ne précipiterons rien. »

Après cela, le roi ayant fait habiller Bhazad avec magnificence, il le logea dans ſon palais, & l'admit à ſa table. Il écrivit à Cyrus, qu'il ſe tranquillisât ſur le ſort de ſon fils, dont on préparoit les équipages, pour qu'il pût paroître avec éclat à la cour du prince dont il devoit bientôt épouſer la fille.

L'impatient Bhazad voyoit avec peine ces préparatifs ; les ſoins qu'on y donnoit retardoient ſon bonheur : enfin, l'ordre eſt donné pour le départ, il peut ſe mettre en route, une petite armée lui ſert d'eſcorte, elle ne fait point de halte dont la durée ne paroiſſe un ſiécle à ce prince amoureux.

Des couriers dépêchés vers le père de la princeſſe, l'ont prévenu de l'arrivée de ſon gendre : il vient avec ſa fille, couverte d'un voile, le recevoir à l'entrée de ſon château, & lui deſtine un appartement magnifique à côté de celui de ſa future épouſe : tous les arrangemens ont été réglés d'a-

vance par les deux pères ; dans trois jours le terme des neuf mois eſt écoulé, & on achève tous les apprêts convenables pour cette union tant déſirée.

Bhazad n'eſt ſéparé de l'objet de ſes vœux que par l'épaiſſeur d'un foible mur : dans trois jours il pourra le voir & en jouir ; mais ce mur eſt pour lui le mont Arafat ; ces trois jours lui ſemblent l'éternité. Comme il s'informe ſans ceſſe de ce qu'elle fait, il apprend qu'elle eſt à ſa toilette, ſervie par ſes femmes eſclaves ; elle n'a plus de voile ; c'eſt-là qu'il pourroit la ſurprendre & la contempler à ſon gré : il viſite auſſitôt tous les détours de ſon appartement, pour trouver quelques moyens de ſatisfaire ſon impatience & ſa curioſité. Il découvre pour ſon malheur une petite fenêtre grillée, il y applique ſes regards ; mais un eunuque placé en ſentinelle à ce poſte, appercevant le curieux, lui plonge ſans le connoître la pointe de ſon cimeterre, qui lui perce en même temps les deux yeux, & lui arrache un cri aigu, qui raſſemble bientôt autour de lui tous les gens attachés à ſon ſervice.

On environne le bleſſé, on s'informe du motif qui peut l'avoir réduit dans l'état malheureux où il ſe trouve : ſon infortune l'a éclairé ſur ſon défaut : « C'eſt mon impatience, répond-il avec douleur ; j'ai trop oublié les ſages conſeils du roi mon bienfaiteur, j'aurois vu & poſſédé dans trois jours celle qui devoit combler ma félicité, je n'ai pas pu attendre patiemment ce petit délai : mes yeux ont voulu jouir d'avance du plaiſir de la voir, ils en ſont punis par la privation de la lumière. »

C'eſt ainſi, ajouta Aladin, que Bhazad l'impatient, au moment d'être heureux, perdit pour jamais cet eſpoir, & fut condamné à la plus cruelle des privations. Il auroit dû ſe rappeler à quels dangers ſes premières imprudences l'avoient expoſé ; avec quelle maturité de conſeils, avec quelle ſage lenteur, s'étoit conduit à ſon égard le monarque auquel il avoit été redevable de la fortune & de la vie, & déférer entièrement à ſes avis ; mais ce n'eſt point en agiſſant ſans réflexion, qu'on acquiert de l'expérience, & le ſage ſeul peut profiter de celle d'autrui. »

LE jeune ſurintendant ayant fini de parler, Bohetzad, plongé dans ſes réflexions, congédia le divan, & fit reconduire le prévenu dans les priſons.

Le lendemain étoit le jour du travail du cinquième viſir, il ſe rendit au palais, déterminé de hâter enfin le dénouement de la ſcène ſanglante tant de fois ſuſpendue: « Sire, dit-il au roi, avant de parler de toute autre affaire à votre majeſté, il eſt de mon devoir de vous repréſenter les éminens dangers que vous allez courir, dans le délai du châtiment que vous deviez infliger à ce fils de chef de brigands; la loi qui le condamne eſt poſitive : tout ſujet qui porte ſes regards ſur une femme encourt la peine de mort, & je ne puis penſer ſans frémir qu'il ait oſé lever les yeux ſur la reine elle-même; le reſpect du trône n'en a point impoſé au téméraire ſéducteur! Quelle loi ne ſera pas déſormais violée, ſi la tranſgreſſion de celle dont je réclame la force pouvoit demeurer impunie? Le peuple juſtement allarmé ſur les conſéquences, attend de votre majeſté

l'exemple d'une ſévérité mémorable. La voix du peuple eſt celle de Dieu. Ce ſage précepte, connu de tout temps, acquiert, dans ce moment ſurtout, la force d'un commandement. »

Bohetzad ſent ranimer en lui le reſſentiment de l'affront qu'il croit avoir reçu, & ſe reproche d'avoir trop balancé d'en tirer vengeance ; il ordonne que le coupable ſoit amené devant lui avec l'appareil du ſupplice : « Je t'ai trop écouté, lui dit-il, dès qu'il ſe préſenta ; tes paroles ſont des artifices & des menſonges ; ton crime eſt avéré, tu vas perdre la tête.

« Je n'ai point commis de crime, répondit Aladin, & mon innocence me garantit la protection du ciel. C'eſt aux coupables à trembler ; quant à moi je ſuis tranquille : il leur eſt impoſſible d'échapper à la punition, & de quelque ſuccès que leur malice puiſſe actuellement les flatter, je leur prédis qu'ils éprouveront tôt ou tard le ſort du roi Dabdin, & de ſon viſir.

« Voilà encore de nouveaux perſonnages ſur la ſcène, reprit Bohetzad. Quelles leçons pourront-ils nous donner à ton ſujet ? »

Hiſtoire de Ravie la réſignée.

SIRE, ajouta Aladin, Dabdin, monarque puiſſant, avoit deux viſirs, dont l'un s'appeloit Zorachan, & l'autre Caradan. Zorachan avoit une fille d'une beauté raviſſante à qui il avoit donné le nom de Ravie : ſes vertus égaloient ſes autres perfections, & repoſoient ſur une baſe ſolide ; elle étoit bonne muſulmane, adonnée particulièrement à l'étude du divin alcoran, religieuſe & aſſidue aux prières. Le roi Dabdin étant devenu amoureux d'elle ſur ſa ſeule réputation, il la demanda en mariage à Zorachan ſon père. Ce miniſtre demanda le permiſſion d'en parler à ſa fille ; le roi la lui accorda, à condition que la choſe ſe terminât promptement.

Le viſir ayant fait part à ſa fille des intentions du monarque : « Mon père, répondit Ravie, je n'ai aucun penchant pour le mariage. De deux alliances inégales qui ſe préſenteroient pour moi, je préférerois toujours celle qui paroîtroit me rabaiſſer, sûre au moins d'avoir un mari qui n'épouſeroit pas d'autre femme que moi. Au lieu qu'étant femme du roi, je ne ſerois que parta-

ger ſa couche, & me verrois réduite à la condition d'eſclave de mon mari : je ne me ſens pas la force de ſupporter cette humiliation & des rivales. »

Dabdin ſourit à cette réponſe, que lui rapporta Zorachan, elle étoit conforme aux ſentimens naturels d'une femme à qui l'on peut ſuppoſer de la délicateſſe & un eſprit réfléchi ; la découverte de ces qualités ne pouvoit pas affoiblir la paſſion du monarque : « Allez dire à votre fille que je l'aime, dit-il au viſir, que mon amour & mes feux diſſiperont ſes allarmes ; mais que je la veux avoir pour femme. »

Zorachan vint auprès de Ravie, pour lui intimer l'ordre du monarque : « Mon père, répondit-elle dans l'affliction & l'épouvante, je préfère la mort au ſacrifice que vous exigez, j'aime mieux partager dans les déſerts la pâture des animaux féroces, que de fléchir ſous cette tyrannie : J'y vais chercher un aſile, le grand prophête y veillera ſur mes jours. »

Zorachan, conſidérant la fermeté de ſa fille & les ordres du roi, ne ſait quel parti prendre : cependant, entraîné par ſa tendreſſe paternelle, il ſe détermine à fuir

avec Ravie dans un pays étranger, emportant avec lui ſes effets les plus précieux. Ils montent les meilleurs chevaux des écuries, &, ſuivis de quelques eſclaves, ils prennent enſemble le chemin du déſert.

Auſſitôt que Dabdin fut inſtruit de leur évaſion, il ſe met en campagne avec une nombreuſe eſcorte : quelques officiers montés ſur de leſtes courſiers le précédoient à la découverte ; en vain le viſir & ſa fille avoient preſſé leur marche, ils ſont atteints & arrêtés : Dabdin arrive, & d'un coup de dabour (1), il écraſe la tête de Zorachan, enlève Ravie, la ramène au palais, & la force d'accepter une main ſanguinaire.

La triſte Ravie ſe réſignant à ſon ſort, cacha dans ſon cœur les chagrins qui la dévoroient, en ſe voyant l'épouſe du meurtrier de ſon père. Son attachement à ſes devoirs, ſa religion, ſa piété, furent ſes conſolations, & malgré une mélancolie habituelle, la douceur de ſon caractère,

(1) *Dabour*. Eſpèce de ſceptre oriental : maſſue d'or à tête cannelée dont il ſort des pointes ; c'eſt une arme que portent avec eux les princes de l'orient.

jointe aux charmes de ſa figure, lui concilièrent de plus en plus l'amour de ſon barbare époux, qui ne pouvoit vivre qu'auprès d'elle. Cependant il falhut s'en ſéparer.

L'ennemi ſe montroit ſur les frontières, & menaçoit d'une invaſion : Dabdin rempli d'une ardeur guerrière ſe met à la tête de ſon armée, & vient affronter les dangers ; mais avant de partir, il dépoſa les rênes du gouvernement dans les mains de ſon viſir Caradan, en qui il avoit toute ſa confiance : « Prends ſoin, lui dit-il en même temps, de mon épouſe Ravie ; elle eſt, tu le ſais, ce que j'ai de plus cher au monde : préviens ſes déſirs, & tâche de les ſatisfaire : ta tête me répondra des plus légères plaintes qu'elle pourroit faire. Je te charge de commander en mon abſence, & je ſoumets tout à ton autorité.

Caradan fut très-flatté de la confiance dont il venoit d'être honoré, & ſurtout à l'égard de Ravie : mais il fut curieux de connoître par ſes yeux ce prodige de beauté dont le roi paroiſſoit ſi jaloux. Tout étant ſous ſes ordres pendant ſon abſence, il eût bientôt trouvé l'occaſion de ſe ſatisfaire ;

mais dès qu'il eût vu l'épouſe de ſon maître, il en devint ſi éperdument amoureux, qu'il en perdit le repos & bientôt la raiſon. « Certes, ſe diſoit-il, cette reine doit être née avec le firmament ? Ses beautés ſont divines ; elle eſt plus éblouiſſante que les étoiles du ciel, il faut en jouir à tout prix : c'eſt une femme, & ſuſceptible comme une autre d'une paſſion ; eſſayons de la toucher. » Ce deſſein formé, il lui écrivit en ces termes.

« Madame, l'amour que j'ai conçu pour vous me réduit dans un état affreux : conſentez, je vous en prie, à m'accorder un moment d'entretien. Si votre compaſſion s'y refuſe, c'eſt fait de la vie du malheureux Caradan. » La reine, confondue de l'inſolence de cette lettre, la renvoya ſur le champ avec cette réponſe.

« Viſir, le roi a mis en vous toute ſa confiance, & votre cœur doit être un dépôt ſacré de fidélité & d'obéiſſance : envoyez de pareils écrits à votre épouſe ; rempliſſez à ſon égard les devoirs d'un fidelle mari, & perſuadez-vous qu'une nouvelle imprudence de votre part expoſeroit infailliblement votre tête. »

Cette réponſe fit rentrer Caradan en lui-même ; la ſage conduite de la reine, loin de le raſſurer, l'allarma vivement : « Elle eſt dévote, dit-il, un motif de religion lui fera dévoiler au roi mon imprudence ; ma tête eſt en danger. Elle m'a renvoyé ma lettre, il faut me défaire de celui qui l'a portée, & puiſqu'elle n'a point de titre contre moi, il faut la perdre pour me ſauver. »

Pendant qu'il prenoit cette réſolution, la reine, par une ſuite d'égards & de bonté, envoyoit s'informer exactement de la ſanté du viſir ; on lui répondoit qu'il étoit obligé de garder le lit. Cette princeſſe n'imaginoit pas que cette indiſpoſition fut l'effet de l'agitation du crime que ce miniſtre préméditoit.

Dabdin, ayant vaincu ſes ennemis, revenoit triomphant à ſa cour ; Caradan ſe préſente des premiers pour le féliciter de ſes ſuccès, & lui rend compte en même temps de ſa geſtion d'une manière ſatisfaiſante ; mais l'artificieux Caradan ſe tait ſur un ſeul point, qu'il ſe fait preſſer de dévoiler : il croiroit manquer à la confiance dont il a été honoré ſi, malgré ſon

reſpect pour la reine, il ne ſe voyoit forcé, diſoit-il, de porter des plaintes ſur ſa conduite. Sous le voile d'une fauſſe dévotion, elle a manqué à ſes devoirs & à la religion, en ſouillant la couche où une préférence flatteuſe l'avoit uniquement admiſe. — « Avez-vous des témoins ? dit Dabdin en tremblant. »

Je ne voulois pas ajouter foi, répondit le miniſtre, au rapport qui m'en avoit été fait; mais malheureuſement je l'ai vérifié de mes yeux. Peu de jours après le départ de votre majeſté, je fus averti ſecrètement par une des femmes de la reine, qui m'introduiſit par une porte dérobée dans l'intérieur du palais, & me plaça près de la fenêtre du cabinet de Ravie; je l'obſervai attentivement derrière la jalouſie, & fus le témoin de ſon infidélité en vous préférant le vil Aboilkar, eſclave de Zorachan ſon père.

A ce récit, la fureur du roi s'étoit accrue de la violente contrainte qu'il s'étoit faite à lui-même. « Viſir, dit-il à Caradan, je veux qu'on ignore, s'il ſe peut, les circonſtances de cette infâme trahiſon; qu'Aboilkar ſoit plongé dans un cachot : faites venir ici le chef de mes eunuques. »

Le vifir remplit les ordres du ſouverain, & amène l'eunuque. « Eſclave, lui dit le roi, obéis à mes volontés, qu'on m'apporte à l'inſtant la tête de la reine ? » A cet ordre inattendu, l'eunuque, dont la condition entièrement paſſive ne permet pas la replique, inſpiré ſur l'inſtant par un mouvement dont il n'eſt pas le maître, dit au roi. « Sire, il ne me convient pas de pénétrer les motifs d'un ordre auſſi rigoureux; je dois en ſuppoſer la juſtice; mais Ravie eſt votre épouſe favorite, elle eſt reine; ce genre de mort ſouilleroit votre gloire, ſon ſang réjailliroit ſur vous, & vous ferez naître des ſoupçons déshonorans pour vous. Que votre majeſté la renvoie plutôt dans les déſerts, je me charge de l'y conduire; elle n'y pourra vivre ſans miracle, & le ciel n'en fait point en faveur des coupables. »

Le roi ſe laiſſa perſuader par ces raiſons, & intima au chef de ſes eunuques cette réſolution. Cet officier fit monter la reine ſur un chameau qu'il conduiſoit lui-même, & prit la route du déſert, ſans oublier cependant de ſe pourvoir de quelques proviſions de bouche.

Cet eunuque, bon muſulman, connoiſſoit l'attachement de la reine pour les devoirs de la religion, ſon exactitude aux prières; il ne pouvoit ſe perſuader qu'elle fut coupable de la moindre faute ; & convaincu de ſon innocence, il la traitoit avec tout le reſpect & les ménagemens qu'inſpiroient ſes vertus.

Après quelques jours de marche, il trouve une petite plaine aux pieds d'un rocher, d'où découloit un ruiſſeau qui avoit dépoſé de l'eau dans une cavité. Conſidérant cet endroit comme le moins mauvais de tous ceux qu'il auroit pu découvrir, pour abandonner à la providence celle que des ordres abſolus le forçoient de livrer à tant de dangers ; il la fait deſcendre du chameau, lui prépare un petit domicile dans le creux du rocher, où il dépoſe le peu de proviſions dont il s'étoit précautionné ; & les yeux baignés de larmes, il prend congé de cette infortunée. — « Arrêtez, lui dit alors Ravie, qui avoit obſervé le ſilence depuis ſon départ ; m'abandonnerez-vous ſans me dire les raiſons qui me conduiſent dans ces ſauvages lieux, dans ce repaire des monſtres de la terre ? » L'eunuque lui rend compte

des ordres qu'il a reçus, ne lui cachant point que les premiers avoient été bien plus rigoureux, & qu'il avoit été assez heureux pour les faire révoquer. — « Etes-vous instruit, lui dit-elle, du sujet de ma disgrace ? » Il répondit qu'il l'ignoroit.

La reine le remercia de ses attentions, de ses égards, & du soin qu'il avoit pris de ses jours. « Je les emploierai, ajouta-t-elle, à prier pour vous. Sans doute la calomnie en a imposé sur mon compte ; si jamais le voile qui couvre les yeux du roi vient à tomber, dites-lui bien, sage mortel, qu'il mette la tête dans la cendre pour avoir assassiné mon père ? S'il ne désarme la justice divine, dites-lui bien qu'elle l'accablera tôt ou tard. En me reléguant dans ce séjour affreux, il n'a fait qu'arracher une victime des bras d'un parricide. Je le plains, lui & tous ceux qui l'ont entraîné dans ce dessein barbare, & dans celui qu'il vouloit exercer d'abord sur moi. Mais, dans mon malheur, je peux encore lui avoir de l'obligation ; je le remercie du moins de m'avoir mis en état de contempler à loisir les merveilles d'un Dieu, qu'on a tant de peine à voir dans le palais des

rois. » A ces mots, ayant ceſſé de parler, l'eſclave partit, douloureuſement attendri ſur le ſort de ſa reine.

Ravie eſt ſeule au milieu d'un déſert, ſi toutefois il eſt une véritable ſolitude pour une ame comme la ſienne, que la patience & la réſignation accompagnent, qui s'entretient ſans ceſſe avec ſon Dieu par la prière & le recueillement. Cette pieuſe beauté habitoit tour-à-tour les différentes cavités du rocher; mêlant au peu de nourriture qu'on lui avoit laiſſée, quelques racines & des fruits ſauvages, & paroiſſant ne manquer de rien au milieu de toutes les privations. Si quelque bête féroce ſe préſente, elle l'évite aiſément en ſe réfugiant tranquillement dans le fond des ſouterrains, dont elle a rendu le paſſage étroit & difficile, & l'entrée impraticable aux monſtres des forêts. Ainſi, tandis qu'ils mugiſſent au-dehors de leur impuiſſance à ſe ſaiſir de leur proie, l'infortunée bénit le ciel qui donne à l'homme dans l'adverſité, le courage, la force & l'induſtrie.

Un jour qu'à l'entrée d'une de ſes cavernes, tournée vers le midi, elle offroit ſes hommages & ſes adorations au créateur,

elle fut apperçue de loin par le conducteur des chameaux du roi Kaſſera, qui cherchoit dans cette partie du déſert quelques-uns de ces animaux qui s'y trouvoient égarés.

Cet homme, étonné de voir une beauté ſi rare dans une ſituation ſi ſingulière, eut la curioſité de lui demander qui elle étoit, & qui l'avoit conduite dans cette ſolitude. « Muſulman, lui dit-elle, vous voyez ici l'eſclave de Dieu & du ſaint prophête; ils ont voulu que je fuſſe reléguée dans un déſert, j'accomplis leur volonté, & je les ſervirai toute ma vie. » Le conducteur des chameaux ſentit bientôt ſon cœur enflammé d'amour pour cette pieuſe beauté, & lui offrit avec ſa main le partage de ſa petite fortune, & tous les ſecours qui pourront dépendre de lui.

« Homme généreux, répondit Ravie, je veux ſervir Dieu, & non les hommes. Je ſerai cependant bien aiſe de devoir quelque choſe à votre bienfaiſance; les rochers qui m'environnent m'aſſurent des retraites sûres & commodes, mais j'y ſuis expoſée à manquer d'eau dans peu de jours, le ruiſſeau ſera bientôt à ſec. Conduiſez-moi dans un

Il faut savoir se dépouiller pour habiller son frere, et parlant sa nouriture pour le conserver

BIBLIOTECA NAPOLI

lieu où je puiſſe trouver les mêmes reſſources pour mon habitation, & où en même temps une ſource vive & intariſſable fourniſſe à mes ablutions journalières & ſerve à me déſaltérer. — Je connois un endroit favorable à vos déſirs, reprit le conducteur; mais il eſt bien éloigné d'ici, & à moins que vous ne montiez mon chameau, vous ne pourrez réſiſter à la fatigue. » Ravie accepte ſa propoſition, ils s'acheminent tous deux au nouveau gîte, où ils arrivèrent après pluſieurs heures de marche.

Le conducteur fait mettre ſon chameau à genoux, Ravie deſcend; il lui fait voir une belle ſource, près de laquelle il ſe trouve des cavités ſouterraines dans le roc, bien plus commodes que celles qu'elle avoit abandonnées; & après lui avoir remis toutes les proviſions qu'il portoit, il lui parla ainſi:

« Madame, je ſuis le conducteur des chameaux du roi Kaſſera, le plus puiſſant monarque de l'Orient. Il aime ſes chameaux avec une telle paſſion, qu'il ne ſouffre pas que perſonne que lui leur donne à manger. J'ai eu le malheur d'en laiſſer égarer trois de ceux auxquels il eſt le plus attaché, &

je n'oſe retourner auprès de lui ſans les avoir retrouvés, dans la crainte d'être puni de mort. Vous, madame, dont les ferventes prières doivent être exaucées d'en haut ; priez-le ciel, je vous en ſupplie, qu'il me faſſe retrouver ce que j'ai perdu.

« Homme de bien, répliqua la ſolitaire, vous venez à mon égard de remplir une œuvre de charité, vous en ſerez récompenſé. Cherchez vos chameaux, & vous les trouverez ſurement. »

Le conducteur, plein de confiance, s'éloigna de cet endroit pour chercher ſes chameaux ; il ne fut point trompé dans ſon attente, à peu de diſtance de-là ils ſe préſentèrent devant lui, &, plein de joie, il reprit avec eux le chemin de la ville, en penſant au bonheur qu'il avoit eu de rencontrer la belle inconnue.

Kaſſera vint comme à l'ordinaire viſiter ſes chameaux ; leur conducteur lui fit part de ſon aventure, ſi heureuſement terminée par le moyen de la jeune dévote. Le monarque, curieux de vérifier par lui-même un fait auſſi extraordinaire, monte à cheval bien accompagné, & ſe fait guider par le

conducteur à l'endroit du déſert que celui-ci lui avoit indiqué.

C'étoit l'heure du midi : Ravie, près de la ſource, & ſur les gazons qui en tapiſſoient les bords, faiſoit ſa prière, les yeux & les mains élevés vers le ciel, ſes cheveux flottant ſur ſes épaules; l'éclat de ſon teint, la beauté de ſes traits la faiſoient briller comme le lys au milieu des jardins. Elle étoit ſi abſorbée dans ſa méditation, que le roi eut le temps de s'approcher d'elle ſans en être remarqué, & de la conſidérer à ſon aiſe. Il la jugea bien au-deſſus des éloges qu'en avoit fait le groſſier conducteur, & lui adreſſant reſpectueuſement la parole : « Ma belle dame, lui dit-il, y auroit-il de l'indiſcrétion à vous prier de me dire qui vous êtes, & ce que vous faites ici ? —— Vous voyez une dévote ſolitaire, la ſervante de Dieu; & je ſuis en ces lieux pour le ſervir. —— Vous ne voulez point vous faire connoître, ajouta le monarque; quant à moi, j'aurai moins de réſerve avec vous : mais après ce trait de confiance de ma part, j'eſpère que vous conſentirez à la propoſition que je vais vous faire ? Je ſuis Kaſſera, roi des rois de l'Orient; &

en vous offrant mon cœur & ma main, je crois vous rendre un hommage digne de vous & de moi.

« Sire, répondit Ravie, je ne penſe pas que le plus puiſſant roi de la terre voulut s'abaiſſer juſqu'à prendre pour épouſe une femme errante dans le déſert, où tout rend témoignage de ſon indigence & de ſa baſſe origine. J'ai trop de reſpect pour les grandeurs humaines, pour porter mes regards ſur le trône. —— Ne me refuſez point, Madame, vous êtes à l'abri de toute violence de ma part; mais je ne le ſuis pas des vives impreſſions que vos vertus & votre beauté font ſur mon cœur. Vous dédaignez mes grandeurs, & dès ce moment j'en fais moi-même le ſacrifice volontaire, pour paſſer ma vie avec vous dans ce déſert, & y ſervir l'éternel & ſon divin prophète. »

Kaſſera parloit avec ſincérité; les premiers ordres qu'il donne en ſont les garans: il fait dreſſer deux tentes, l'une pour lui, & l'autre pour Ravie, & les remplit des proviſions qu'il avoit apportées.

Ravie ſentit le prix des ſacrifices de Kaſſera, ainſi que la délicateſſe de ſes ménagemens: elle réfléchit à la perte que

ſeroient ſes ſujets s'il renonçoit à les gouverner, à la déſolation de ſa famille, & chercha de détourner le monarque de ce deſſein funeſte, en parlant ainſi à l'eſclave qui étoit chargé de la nourrir : « Sa majeſté m'honore trop, lui dit-elle, cependant je ne puis accepter ſes offres, mon ambition eſt ſatisfaite en ſervant l'éternel ; mais Kaſſera ſe doit à ſes devoirs, il eſt ſur la terre le repréſentant de celui que j'adore, le diſpenſateur de ſa juſtice & de ſa clémence, il faut qu'il ſe faſſe aimer & craindre par des ſujets dont le bonheur dépend de la ſageſſe de ſon gouvernement. Ce monarque d'ailleurs a des épouſes & une famille, qui lui impoſent des devoirs bien plus ſacrés encore, & il ne lui eſt pas permis, ſans violer les lois de la nature & de l'équité, de s'enterrer avec moi dans cette ſolitude. Vous, qui paroiſſez avoir ſa confiance, portez-lui mes regrets, & repréſentez-lui les obſtacles que la religion me force de lui faire. »

L'eſclave s'acquitta auprès du roi de la commiſſion dont il étoit chargé, & rapporta en réponſe, que ce prince ſe ſentant coupable de bien des fautes, cherchoit

d'en obtenir le pardon, en embraſſant la vie pénitente.

Ravie fut embarraſſée ſur le parti qu'elle devoit prendre, en apprenant les dernières intentions de Kaſſera : enfin, après de ſaines réflexions, elle crut devoir ſe ſacrifier à la gloire d'une nation dont la perte étoit aſſurée, ſi elle étoit privée d'un chef auſſi ſage que reſpectable. Elle fit demander au roi un entretien dans la tente qui étoit deſtinée pour elle ; il s'y rendit : « J'attends vos ordres avec ſoumiſſion, lui dit Kaſſera.

« Sire, répondit la belle inconnue, ce n'eſt point par méfiance que j'ai fait un myſtère de mon nom à votre majeſté ; mais parce que j'avois ſincèrement déſiré d'achever mes jours dans cette ſolitude : la réſolution que vous avez priſe déconcerte mes projets. Un monarque auſſi grand, auſſi renommé, un roi chéri de ſes ſujets, un père tendre & compatiſſant, ne peut ſans crime ſe dérober à ſon devoir & à ſes obligations, & j'aurois à me reprocher la perte de vos états par mon obſtination ; je dois rendre un monarque à ſon peuple ; ainſi, pour prix des offres ſincères & avantageuſes dont

dont vous avez daigné m'honorer, j'accepte votre main, dès que cette union doit aſſurer le bonheur de vos ſujets ; mais il eſt temps de me faire connoître. » Alors elle fit un récit fidelle de ſes infortunes, & du détail de ſa vie depuis ſa première fuite avec Zorachan ſon père, juſqu'à l'injuſte prévention qui l'avoit ſacrifiée dans ce déſert ſauvage : « Je m'inquiétois peu, ajouta-t-elle, dans ma ſolitude, de la réputation que je laiſſois après moi ; mais devenue à préſent l'épouſe d'un grand roi, il eſt important pour ſa gloire de juſtifier ſon choix, il eſt important pour tous deux, que mon innocence éclate devant les hommes. Le roi Dabdin eſt vaſſal & tributaire de votre couronne ; ordonnez-lui de ſe rendre dans votre cour avec Caradan ſon viſir & le chef de ſes eunuques. Je ne dois pas m'aſſeoir ſur votre trône avant d'avoir été pleinement juſtifiée des odieuſes imputations qui m'ont attiré tant de malheurs. »

Kaſſera ſentit la juſtice de ſa demande, & approuva ſa délicateſſe. Il ordonna qu'on fit venir de ſa capitale la litière la plus magnifique, & ils retournèrent bientôt au palais. On lui deſtina un appartement riche

& commode, & plus vaſte qu'aucun de ceux qu'occupoient ſes autres favorites; une foule d'officiers & d'eſclaves des deux ſexes étoient empreſſés à la ſervir.

Incontinent après ſon retour, Kaſſera dépêcha un ordre au roi Dabdin, à ſon viſir Caradan, & au chef des eunuques pour ſe rendre ſur le champ auprès de lui; l'officier, chargé de cette miſſion, commandoit un détachement conſidérable, & devoit ſe faire obéir ſans délai.

Tandis que la belle Ravie avoit trouvé dans un affreux déſert le repos & la paix de l'ame inſéparable; le malheureux Dabdin dans le ſein des plaiſirs ne goûtoit plus aucun repos; la vie n'avoit plus pour lui de douceurs, depuis qu'il avoit écarté ſon épouſe auſſi cruellement: Caradan ne ſe livroit au ſommeil que pour le voir troubler par les plus funeſtes ſonges; le temps ne pouvoit adoucir leurs regrets.

Dabdin ſe trouvoit dans ce triſte état, lorſque les ordres de Kaſſera lui furent intimés. Caradan fut conſterné de la manière dont ils alloient être exécutés, les remords vinrent l'accabler. Il eſt cependant forcé de ſe mettre en marche avec

le roi ſon maître, dont l'inquiétude eſt égale à la ſienne, ignorant le motif qui avoit pu provoquer contr'eux un ordre ſi rigoureux ; le chef des eunuques étoit le ſeul qui faiſoit ce voyage ſans effroi : ils arrivent enfin à la cour de Kaſſera.

Ce monarque les attendoit avec impatience dans ſon appartement, avec Ravie, qui parla ainſi à Caradan.

« Viſir ! tu dois me reconnoître ? Je ſuis Ravie, l'ancienne épouſe de ton maître, que tu as indignement calomniée par tes rapports : tu as trahi ton devoir envers Dieu, envers ton ſouverain de qui tu avois la confiance, & envers moi qui devois être pour toi un objet reſpectable, après avoir oublié la témérité de tes propoſitions. Toi ſeul as commis tous ces crimes : rends hommage à la vérité s'il t'en reſte la force & le courage, & ne cherche pas par d'inutiles détours à attirer ſur toi la colère divine. »

Caradan confondu s'écria dans l'amertume de ſon ame : « Votre innocence, Madame, eſt ſur votre front, comme le crime eſt ſur le mien ! après que je vous eus ſollicitée en vain de correſpondre à

mes feux, un mauvais génie s'empara de moi, &..... Ah ! ſcélérat ! interrompit Dabdin, il n'eſt point de ſupplice que ton crime affreux ne mérite, & la vengeance céleſte ne ſauroit t'épargner. »

Kaſſera jouiſſoit du triomphe de l'innocente Ravie ; mais s'adreſſant à Dabdin, qui s'échauffoit contre Caradan : « Prince, dit-il, votre viſir n'eſt pas le ſeul coupable qui ſoit ici, vous êtes vous-même répréhenſible. Ceux qui ſont chargés de gouverner les autres doivent ſavoir ſe gouverner eux-mêmes. Ils ne doivent point précipiter leurs jugemens, encore moins leurs vengeances particulières ; ils doivent ménager les accuſés, & ne jamais les condamner ſans les entendre ; ils doivent ſcrupuleuſement examiner les accuſateurs, les témoins, & peſer les preuves avec équité ; ils doivent ſe défier de tout, pour tout éclaircir. Vous vous êtes comporté d'une manière téméraire, & votre conduite déshonore la royauté. Mais, quoique je ſois votre maître, je ne dois pas être votre juge ; il en eſt un ici plus éclairé & plus ſage, à qui je laiſſe l'examen de votre cauſe & de celle de votre viſir, & qui en prononcera le jugement.

« C'eſt vous, Madame, ajouta-t-il en parlant à Ravie, qui ſerez chargée de ce miniſtère ; la loi que vous méditez ſans ceſſe, va parler par votre bouche.

« Sire, répondit-elle, le devoir que vous m'impoſez eſt péuible à remplir ; mais ſi la loi doit parler ici, voici ce qu'elle a prononcé dans le divin alcoran : *Tout meurtrier volontaire doit périr de la même manière dont il a commis le crime.* Le roi Dabdin, qui eſt en préſence de votre majeſté, a écraſé d'un coup de dabour la tête de mon père, ſon ancien & fidelle ſerviteur : me préſumant coupable, il m'a dévouée à la mort ſans ſe donner le temps de la réflexion, ainſi il eſt ſujet à l'application de la loi. Le viſir Caradan déſiroit ma mort pour ſe défaire du témoin de ſa coupable témérité ; ſur ſa calomnieuſe imputation, j'ai été conduite & abandonnée dans le déſert ; il doit y aller prendre ma place : le bras protecteur du conſervateur des hommes m'a garantie de tout danger, la grâce de Mahomet & vos bontés, ſire, ont fait triompher l'innocence ; celui qui fait le bien en obtient tôt ou tard la récompenſe ; mais le criminel ne peut jamais échapper au châtiment. Le

chef des eunuques du roi Dabdin n'a été que l'inſtrument des volontés de ſon maître ; mais il a des droits à réclamer par la loi : il fut généreux & ſenſible, il fit changer ma ſentence de mort en un exil, dans lequel, au haſard de ſa propre conſervation, il me fournit des ſecours, des alimens, & me traita avec humanité & compaſſion : ſon cœur a reconnu mon innocence, tandis que des gens plus éclairés que lui la perſécutoient. Je viens d'expoſer les faits & la loi ; mais ce n'eſt pas moi qui dois en prononcer l'arrêt. »

Kaſſera, ſur ce rapport, fit aſſommer Dabdin d'un coup de dabour. Caradan fut abandonné dans le déſert, & le chef des eunuques reçut le titre de prince ; il fut décoré d'un ordre créé en ſa faveur, ſur lequel on liſoit cette inſcription : *A l'homme bienfaiſant.* Objet des bontés du roi & de la reine, il demeura toujours au palais, & y jouit de la confiance générale. Kaſſera fit bénir auſſitôt ſon mariage avec l'aimable Ravie ; les peuples célébrèrent cet hyménée, les impôts furent diminués, & des aumônes abondantes furent répandues dans toute la Perſe. A quelque temps de-

là on apprit que le malheureux Caradan avoit été la proie des animaux féroces.

APRÈS le récit de cette hiſtoire, Aladin s'arrêta un moment : puis s'adreſſant encore à Bohetzad : « Sire, lui dit-il, votre majeſté vient de voir dans l'hiſtoire de Ravie la réſignée, la juſte rétribution des peines & des récompenſes, la néceſſité pour un roi de ſuſpendre ſon jugement, avant de prononcer un arrêt de mort, & l'impoſſibilité de pécher même en ce cas, par un excès de prudence. Maintenant, ſire, Aladin attend vos ordres en ſilence, & ſoumet ſa tête avec reſpect ſous le coup dont elle eſt menacée. »

Le monarque, toujours plus ébranlé dans ſes déterminations, & ne voulant rien haſarder ſans de plus mûres délibérations, remit encore au lendemain le châtiment du prétendu coupable, qui fut reconduit dans les priſons.

Les dix viſirs, craignant de laiſſer échapper leur victime, s'aſſemblèrent de nouveau le lendemain, & députèrent trois d'entr'eux auprès du roi, pour frapper les

derniers coups contre le jeune Aladin : ils confirmèrent à Bohetzad que les ſuites dangereuſes de ſa clémence ſe faiſoient déjà reſſentir : « Chaque jour, dirent-ils, la juſtice ordinaire eſt occupée à reprimer les déſordres téméraires de vos ſujets, contre la ſainteté du mariage ; les coupables prévaricateurs oſent s'étayer de l'exemple qu'ils ont devant les yeux, & les délais que votre majeſté apporte dans cette affaire, ſont autant de titres qu'ils alléguent en leur faveur ; nous vous conjurons, ſire, de mettre fin à cette licence, dont vos miniſtres ne pourront bientôt plus retenir le frein. » Bohetzad, honteux de ſa trop grande indulgence, fait amener devant lui le ſurintendant. « Tu parois enfin, lui dit-il, pour la dernière fois ſur la ſcène que tu vas enſanglanter. Le crime que tu as commis ne me laiſſe plus de repos ; le glaive de la loi trop long-temps ſuſpendu entraîne un exemple fatal pour mes ſujets ; toutes les voix ſe réuniſſent contre toi, & pas une ne te juſtifie. — Les hommes me pourſuivent, interrompit Aladin ſans ſe troubler, je ſuis l'objet de la haine & de la calomnie ; mais ſi l'Eternel & ſon pro-

phête ſont pour moi, je n'ai rien à redouter dans ce monde : le ciel protège mon innocence, & le glaive ne peut me la ravir ; elle brillera toujours ſur mon front, lors même que ma tête ſeroit ſéparée de mon corps. Ma confiance eſt en Dieu, j'attends tout de lui, comme fit enfin le roi Bazmant après les revers qu'il avoit eſſuyés. »

Hiſtoire de Bazmant, ou le Confiant.

CE ſouverain, trop adonné aux plaiſirs de la table, ſe livroit un jour à la joie immodérée d'un feſtin ſomptueux, lorſque ſon viſir vint l'avertir que ſes ennemis venoient aſſiéger ſa capitale.

« N'ai-je pas, répondit le roi, d'excellens généraux & de bonnes troupes ? Qu'on pourvoie à tout, & qu'on ait ſoin de ne pas troubler mes plaiſirs. — J'obéirai, ſire, repliqua le viſir ; mais ſongez que le Tout-puiſſant diſpoſe des trônes, & que ſi vous n'invoquez pas ſon appui, votre puiſſance & vos richeſſes ne vous ſoutiendront pas ſur le vôtre. »

Sans égard à ce ſage conſeil, Bazmant s'endormit dans les bras de la volupté, & fut contraint de prendre la fuite à ſon

réveil, malgré la bravoure de ſes ſoldats; les ennemis par leur activité & leurs ſoins s'étoient rendus maîtres de la ville.

Le roi fugitif ſe retira chez un de ſes alliés, ſon beau-père & ſon ami, qui lui accorda une armée puiſſante, avec laquelle il eſpéroit de rentrer bientôt dans ſes états; & de ſe venger de ſon ennemi; plein de confiance dans ces ſecours, il marche à la tête de ſes troupes; s'avance vers la capitale qu'il a perdue; mais la victoire ſe déclara de nouveau en faveur de ſon uſurpateur; ſon armée fut miſe en déroute, & il ne dut lui-même ſon ſalut qu'à la rapidité & à la vigueur de ſon cheval, qui, pourſuivi par les vainqueurs, traverſa un bras de mer qui ſe trouvoit ſur ſon chemin, & ſe rendit bientôt ſur la rive oppoſée.

Non loin du bord étoit ſituée une ville fortifiée; c'étoit Keraſſin, qui étoit alors ſous la domination du roi Abadid. Bazmant s'y achemine, & demande un aſile dans l'hoſpice deſtiné à recevoir les pauvres étrangers. Il apprend que le roi Abadid réſidoit dans Medinet-Ilahid, capitale du royaume, il en prend le chemin, y arrive, & fait

emander une audience au ſouverain, qui
ı lui accorde auſſitôt. Son extérieur pré-
ient ce monarque en ſa faveur ; il l'in-
:rroge ſur ſon état, ſa patrie, & ſur
:s motifs qui l'ont conduit à Medinet-
lahid.

« J'étois, répond-il, un officier diſtin-
ué dans la cour du roi Bazmant, auquel
étois fort attaché ; il y a toute apparence
ue ce prince infortuné a ſuccombé dans
a dernière bataille qu'il a livrée à l'uſurpa-
eur de ſes états, auquel mon devoir &
na reconnoiſſance ne me permettent pas
le m'attacher, & dans la néceſſité où je
uis de me choiſir un maître, je viens de
préférence offrir ma perſonne & mes ſer-
vices à votre majeſté. »

Abadid, plein de prudence & de péné-
tration, conçut une opinion avantageuſe
de l'étranger qni venoit ſe donner à lui
avec autant de franchiſe ; il le combla de
préſens, & lui donna une place diſtinguée
dans le nombre de ſes officiers. Bazmant ſe
ſeroit glorifié de ſon nouvel état, s'il avoit
pu chaſſer de ſa mémoire la fortune dont il
avoit joui, & s'il n'eût été encore tout oc-
cupé de la perte de ſon royaume.

Une puiſſance voiſine menaçoit alors Abadid d'une incurſion dans ſes états ; ce ſouverain ſe mit en défenſe, & prit toutes les précautions néceſſaires pour repouſſer ſon ennemi ; il s'arme lui-même, & ſort de ſa capitale à la tête d'une armée redoutable ; Bazmant en commandoit l'avant-garde, la bataille fut bientôt engagée, Abadid & Bazmant s'y conduiſirent en chefs expérimentés, s'y diſtinguèrent par des prodiges de valeur & d'intrépidité, l'ennemi fut entièrement défait & repouſſé. Bazmant élevoit juſqu'aux cieux les hauts faits d'armes, & la ſageſſe des plans d'Abadid : « Sire, lui diſoit-il, avec une armée auſſi bien diſciplinée, & autant de conduite, vous viendrez aiſément à bout de terraſſer les nations les plus formidables. — Vous vous trompez, répondit le ſage monarque, ſans le ſecours de Dieu, je ne réſiſterois pas aux plus foibles atômes de la création ; c'eſt par notre confiance en lui ſeul, que nous avons les moyens de déployer nos forces avec avantage, de diriger nos plans avec ſageſſe, & de conſerver cette préſence d'eſprit qui eſt la règle de toutes nos opérations ; ſi je n'avois pas eu recours à lui, les plus

ands moyens s'évanouiſſoient dans mes ains.

« J'en ſuis convaincu, reprit Bazmant, les malheurs que j'ai éprouvés en ſont la euve. Une fauſſe prudence m'a fait cacher on nom & mes infortunes ; mais vos ver- s m'entraînent & m'arrachent mon ſecret ; us voyez devant vous le malheureux zmant, que trop de confiance dans ſes opres forces n'ont pu conſerver ſur le ône. »

A cet aveu, Abadid, ſaiſi d'étonnement, alut faire des excuſes à Bazmant ſur la ception qu'il lui avoit faite : « Com- nt m'euſſiez-vous reconnu, répondit prince détrôné, quand la honte & la ıfuſion me forçoient au ſilence ? Pou- z-vous lire ſur mon front un carac- e que la juſtice céleſte avoit effacé ? and roi ! ajouta-t-il en l'embraſſant, je is à votre généroſité un récit détaillé mes fautes ; prêtez-moi une oreille at- tive » : à ces mots Bazmant raconta ſon toire.

« Mon cher frère, lui dit Abadid après voir écouté, ceſſez de vous humilier de- nt un homme nourri dans vos mêmes

principes, & corrigé enſuite par une chaîne d'infortunes ſemblables aux vôtres : je n'ai pas été plus ſage que vous ; il ſemble que nous devons être inſtruits par le malheur ! J'avois mis autrefois ma confiance dans mes propres forces & ma capacité, & à la tête d'une nombreuſe armée je fus battu par un ennemi qui n'avoit qu'une poignée de monde à m'oppoſer. Contraint de prendre la fuite, je me retirai dans les montagnes avec cinquante hommes qui n'avoient pas voulu m'abandonner. La Providence me fit rencontrer un derviche dans ſon hermitage, où il s'étoit voué entièrement à l'exercice & aux pratiques de la religion : il m'apprit les motifs qui avoient été la cauſe de mes malheurs, il me dit que mon ennemi avoit placé ſa confiance en Dieu ſeul, & qu'ainſi il ſe trouvoit dans le cas de me porter des coups aſſurés, tandis que comptant ſur l'effort de ma lance & l'épaiſſeur de mes bataillons, plein d'un orgueil téméraire, j'avois négligé mon devoir, & je n'avois pas donné un ordre qui ne portât à faux. » « Mettez, me dit-il, votre confiance dans celui qui règle tout ici-bas, & ſi ſon bras agit en votre faveur, cinquante hommes

vous ſuffiront pour reconquérir vos états. »
« Les diſcours de ce ſage firent ſur moi une vive impreſſion, j'élevai mes regards en haut, & rempli d'une confiance ſalutaire, je repris le chemin de ma capitale. La proſpérité y aveugloit mon ennemi ; il avoit oublié, dans le ſein des voluptés, les ſages principes auxquels il étoit redevable de ſon triomphe ; tout lui paroiſſoit tranquille dans ſes états, il s'en croyoit le poſſeſſeur aſſuré, il négligeoit l'entretien de ſes troupes : j'arrive inopinément à l'entrée de la nuit, je cours au palais avec ma foible eſcorte, que la curioſité avoit cependant groſſie ; cette foule devint une armée redoutable dans l'intérieur du palais, l'épouvante & la terreur marchoient à ſa ſuite, l'uſurpateur n'eut que le temps de s'évader pour échapper au péril qui l'environnoit, & le lendemain, je fus de nouveau rétabli ſur mon trône, & paiſible poſſeſſeur de mes états. »

Le récit des aventures d'Abadid acheva de changer entièrement le cœur de Bazmant : « Vous venez, lui dit ce prince, de m'inſpirer une confiance égale à celle dont vous fûtes animé, & déſormais je ne la

placerai pas ailleurs ; Dieu ſeul & ſon grand prophête peuvent me rendre la couronne, & je ne ſuivrai pour la reprendre que la route que vous avez tenue. » A ces mots, il prit congé d'Abadid, & s'engagea dans un déſert qu'il devoit traverſer pour parvenir dans ſes états ; guidé par la confiance qu'il avoit miſe dans l'arbitre ſouverain des deſtinées, & implorant ſon appui par ſes prières, il arriva ſur le ſommet d'une montagne ; la fatigue l'avoit accablé, il s'y endormit, & eut en ſonge une viſion.

Il lui ſembla entendre une voix qui lui diſoit : « Bazmant, Dieu a exaucé ta prière ; il accepte ta pénitence, tu peux marcher ſans crainte à ta deſtination. » Ce prince a cru entendre ſon ange tutélaire, & il précipite ſa marche vers la capitale de ſon royaume. A peine a-t-il atteint les frontières, qu'il rencontre une partie des perſonnes qui lui avoient été le plus affidées ; elles vivoient ſous une tente, prêtes à chercher un autre aſile aux moindres atteintes de la tyrannie de l'uſurpateur. Sans ſe faire connoître, il raiſonne avec eux, & leur dit qu'il s'achemine à la capi-

tale ; on cherche à le détourner de ſon deſſein ; on lui dépeint les approches de la ville comme dangereuſes ; le ſoupçon & la crainte ſont ſur le trône ; les étrangers qui en approchent ſont crus des émiſſaires de Bazmant, & le tyran leur fait couper le tête ſans diſtinction. — Il fait donc regretter l'ancien roi ? leur demande le prince, aſſuré qu'on ne pouvoit le reconnoître. — Ah ! reprirent-ils, plût au ciel que notre digne monarque fût ici ! il trouveroit un aſile sûr dans tous les cœurs de ſes ſujets, & cent mille bras pour le venger. Le monſtre qui l'a détrôné, ſe repoſant ſur ſes forces, ſacrifie tout à ſes déſirs effrénés ; & diſſipe par le glaive la plus légère de ſes allarmes. — Il a tort, reprit Bazmant, de ſe confier dans ſon armée ; le véritable appui des rois eſt la faveur d'en haut : quant à moi, que nul autre deſſein n'attire ici que celui de m'inſtruire en voyageant, ſachant que perſonne ne peut me nuire, aidé de la protection divine, j'aborderai ſans crainte un endroit que les précautions inutiles de votre maître font enviſager ſi dangereux. — Nous vous conjurons de n'en rien faire, reprirent ces

bonnes gens d'un ton d'intérêt, ne nous faites pas pleurer ſur un malheur de plus; dès que vous êtes ſi bon muſulman, attendez patiemment que la juſtice céleſte ait frappé le tyran, ce moment ne tardera pas à venir, car il a comblé la meſure; & à défaut des bras des hommes, les colonnes de ſon palais tomberont ſur lui. » A ces mots, Bazmant ſent renaître ſes eſpérances; il renonce à tout déguiſement, & ſe déclare pour le monarque qu'ils redemandent. Au même inſtant, ces fidelles ſujets expatriés pour lui ſe précipitent à ſes pieds; ils baiſent ſes mains qui ſont mouillées de leurs larmes: une partie des chevaliers qui ſe trouvoient-là ſe conſacrent à ſa garde particulière, le reſte ſe répand aux alentours pour annoncer cet heureux retour, & former un point de ralliement. Une armée formidable eſt bientôt en état d'avancer vers la capitale; le tyran eſt abattu, & Bazmant reprend les rênes de l'empire aux acclamations de tout ſon peuple.

A la ſuite de cette hiſtoire, Aladin ſe permit encore de joindre ſes propres réfle-

xions. « Vous voyez, dit-il à Bohetzad, comment Bazmant remonta ſur le trône ſans autre ſecours que celui du ciel. Mon véritable trône, ſire, c'eſt mon innocence : & comme ſi j'étois inſpiré d'en haut, j'ai la certitude de croire que j'y ſerai rétabli ; je triompherai de mes ennemis. »

A meſure que le jeune ſurintendant mêloit à ſes récits de ſages vérités, le ſouverain, dont il ſe faiſoit écouter, ſentoit ralentir ſon courroux. Il ordonna de nouveau que le ſupplice fût différé, & le prévenu fut reconduit dans les priſons.

C'étoit au ſeptième viſir à répandre le lendemain ſur l'eſprit du monarque le poiſon de ces perfides inſinuations qui, juſqu'alors, avoient ſi peu réuſſi. Il arriva bien préparé ; il apportoit des placards ſéditieux, & une liſte des déſordres qu'occaſionnoient, diſoit-il, les infractions d'une loi qu'on avoit refuſé d'exécuter, en laiſſant impuni un crime que tout paroiſſoit prouver, & qui étoit préſenté d'une façon ſi ſpécieuſe.

Ces rapports, qui ſembloient être dictés par le déſintéreſſement & la fidélité, ranimèrent Bohetzad ; il reprit ſes premières

réſolutions, & fit revenir le coupable en ſa préſence. « J'ai trop balancé, lui dit-il, ta mort importe à la sûreté de mon empire ; & tu ne peux plus eſpérer de moi ni délais ni miſéricorde ?

« Sire, dit Aladin, toute faute mérite le pardon. J'en commis une en ſavourant un breuvage inconnu de moi, qui me fit perdre pour un moment la raiſon ; mais j'ai droit d'obtenir grâce de votre majeſté. Je ſuis incapable du crime dont on m'accuſe. Les ſouverains, ſire, ont un beau droit qu'ils tiennent du ciel, c'eſt celui d'uſer à propos de clémence. Suppoſons qu'après un peu d'attente & un examen réfléchi, vous ayez arraché un innocent au ſupplice, votre majeſté n'auroit-elle pas fait une action comparable à celle d'avoir reſſuſcité un mort ? Un acte peut ſouvent paroître de juſtice étroite, qui n'eſt dans le fond qu'une tyrannie deſpotique : & quelle gloire même n'y a-t-il pas à pardonner une offenſe ? Celui qui en a la force en obtient, comme Baharkan, la récompenſe tôt ou tard. »

Aladin, s'appercevant que Bohetzad paroiſſoit vouloir l'écouter, continua ainſi l'explication de ſon apologue.

Hiſtoire de Baharkan.

BAHARKAN étoit un prince intempérant; il ſacrifioit tout à ſes paſſions, & ne craignoit pas pour les ſatisfaire de tomber dans tous les excès de la tyrannie. Il ne pardonnoit jamais l'apparence même du crime; ainſi les fautes involontaires étoient punies comme des délits avérés.

Etant un jour à la chaſſe, un de ſes officiers laiſſa partir de ſon arc par inadvertance la flèche qu'il tenoit préparée; elle atteignit l'oreille du roi, & l'emporta malheureuſement. Baharkan, dans ſa fureur, ordonna que le coupable fût amené devant lui, & qu'on lui tranchât la tête. Auſſitôt que le malheureux jeune homme fut en ſa préſence, ayant entendu prononcer par le monarque irrité ſa ſentence de mort, il lui parla ainſi:

« Sire, la faute que j'ai commiſe n'a point été préméditée de ma part; elle eſt un effet de la fatalité du ſort; j'ai recours à votre clémence; j'implore votre pardon; il ſera méritoire devant Dieu, & vous rendra recommandable aux hommes. Au nom de la céleſte puiſſance, qui mit le

ſceptre entre vos mains, je demande grâce, & votre majeſté en recevra quelque jour la récompenſe. » Cette prière amollit le cœur inflexible du roi, & contre l'attente générale, le jeune officier obtint ſa grâce.

Son nom étoit Tirkan; ce prince s'étoit évadé de la cour du roi ſon père pour échapper au châtiment d'une faute qu'il avoit commiſe; après avoir erré inconnu d'états en états, il s'étoit arrêté enfin à la cour de Baharkan, où il avoit obtenu du ſervice: il y reſta encore quelque temps après l'accident qui lui étoit arrivé; mais ſon père, ayant découvert le lieu de ſa retraite, lui envoya ſon pardon, & l'engagea à retourner auprès de lui: il le fit en termes ſi tendres & ſi paternels, que Tirkan, ſe confiant dans les bontés de ſon père, partit auſſitôt. Son eſpérance ne fut point déçue, & il fut rétabli dans tous ſes droits.

Le roi Baharkan, déſirant un jour s'amuſer à la pêche des perles, fit équiper un vaiſſeau ſur lequel il monta pour aller ſur les côtes de ſes états chercher des perles. Un orage inattendu entraîna bientôt le bâtiment en pleine mer; battu des vents

& des flots il en fut le jouet ; déſemparé de tous ſes agrêts, il échoua bientôt ſur une rive étrangère, & fut briſé ſur les rochers qui la bordoient. Tout l'équipage avoit été ſubmergé ; & Baharkan ſeul, échappé du naufrage, s'étoit ſauvé ſur une planche qu'il avoit eu le bonheur de ſaiſir ; il prit terre heureuſement ſur les rives des états du monarque dont le fils lui avoit emporté l'oreille, & auquel il avoit pardonné cette faute involontaire. La nuit commençoit à tomber lorſque Baharkan fut à terre ; il ne manquoit ni de courage ni de vigueur ; il prit auſſitôt le premier chemin qui s'offroit à lui, qui le conduiſit à une grande ville fortifiée, dont les portes venoient d'être fermées : ainſi il fut obligé d'attendre au lendemain, & de paſſer la nuit dans un cimetière voiſin.

Le jour commençoit à pointer, & les portes furent ouvertes ; les premières perſonnes qui ſortirent de la ville rencontrèrent à la porte du cimetière un homme qui avoit été aſſaſſiné ; Baharkan en ſortoit au même inſtant, les efforts qu'il avoit faits pour aborder la veille ſur la côte avec ſa planche lui avoient fait quelques bleſſures

légères, dont le ſang couloit encore : cet indice parut ſuffiſant aux yeux des aſſiſtans, il fut pris pour le meurtrier, & conduit aux priſons.

Là, ce prince infortuné, livré à ſes reflexions, ſe parloit ainſi : Le ciel te châtie, Baharkan ! Tu fus cruel, vindicatif, inexorable ; l'humanité n'étoit pour toi d'aucun prix ; tu ſacrifiois tes frères ſur le moindre ſoupçon : te voilà maintenant au rang des plus vils humains : tu n'as que ce que tu mérites ! Comme il ſe rendoit à lui-même cette terrible juſtice, il apperçut dans les airs un vautour, qui planoit au-deſſus de la priſon dans la cour de laquelle il ſe promenoit ; il prit machinalement un caillou, qu'il lança vigoureuſement ſur l'oiſeau, qui évite le coup, mais la pierre, en tombant, alla frapper par haſard le même prince Tirkan qui, jadis, lui avoit emporté l'oreille d'un coup de flèche. Elle le bleſſe préciſément à l'oreille, mais moins malheureuſement que Baharkan ne l'avoit été ; la douleur arrache un cri au jeune prince, & raſſemble autour de lui tous les courtiſans qui l'accompagnoient.

On

On fait appeler des chirurgiens, qui portent remède à cette légère bleſſure.

Le roi ordonna qu'on fit des recherches pour découvrir celui qui avoit jeté la pierre; Baharkan fut accuſé par ſes camarades de l'avoir ramaſſée & lancée; on le conduiſit devant le monarque, qui le condamna à avoir la tête tranchée, puiſque d'ailleurs il le croyoit le meurtrier de l'homme qu'on avoit trouvé aſſaſſiné près du cimetière; l'exécuteur de la juſtice avoit déjà levé le turban qui le couvroit; il ſortoit le glaive du fourreau, lorſque le roi examinant avec attention la tête qu'on venoit de dépouiller, s'apperçut qu'elle portoit une oreille de moins. « Il paroît, dit-il au coupable, que tu n'as pas fait ici tes premiers eſſais: pour quel crime as-tu été déjà condamné à perdre une oreille? »

Baharkan, devenu homme depuis ſes infortunes, répondit avec aſſurance. « Sire, ſi je commis des crimes, je n'en dois compte qu'au ciel; & avant qu'il eût déterminé mon châtiment, la juſtice humaine n'étoit pas en droit de m'en infliger. Je fus, en un mot, votre égal; j'étois roi; l'oreille qui me manque fut emportée mal-

heureuſement par une flèche échappée de l'arc d'un de mes officiers, qu'on nommoit Tirkan ; entraîné par un premier mouvement de colère, je le condamnai à la mort, il me demanda grâce, & il l'obtint. Mon nom eſt Baharkan..... » Tirkan, ſans lui donner le temps d'achever, étoit déjà venu ſe précipiter dans ſes bras ; il reconnut à la fois ſon ancien maître & ſon libérateur. Baharkan, loin d'être puni comme un malfaiteur, fut traité en roi, & en roi malheureux. Il raconta l'aventure qui l'avoit fait aborder dans les états du père de Tirkan ; celui-ci fit part des ſiennes, & ſurtout de l'accident malheureux qui avoit bleſſé Baharkan. « Rappelez-vous, ſire, ajouta-t-il, qu'en ſollicitant mon pardon, j'oſai vous promettre de la part de Dieu la même grâce que j'attendois de vous ; il vient de vous la faire ici, dans les mêmes circonſtances, par l'organe de mon père. »

Après ces éclairciſſemens, les deux ſouverains s'embraſsèrent avec des témoignages d'eſtime & de bienfaiſance. Peu de temps après, Baharkan s'embarqua pour retourner dans ſes états ſur une flotte bien équipée, à la tête d'une armée de cinquante mille

hommes, commandée par le prince Tirkan.

« Ainſi, ajouta Aladin, Baharkan fut récompenſé pour s'être laiſſé fléchir quand il étoit perſonnellement offenſé; le ciel ne borna pas ſes bienfaits à lui faire éprouver le même traitement dans une circonſtance pareille, à le rendre à ſes ſujets, il lui accorda toutes les vertus néceſſaires à un bon roi; & en gouvernant ſes états, il le mit à même de ſe gouverner toujours lui-même. »

Bohetzad, ébranlé par ce diſcours, fit écarter de nouveau les apprêts de la mort, en ordonnant que le ſurintendant fût reconduit dans les priſons. Il prononça même ſi foiblement ces dernières paroles, que les viſirs, témoins, en furent allarmés.

Toute la conſpiration formée contre Aladin ſe réveilla avec plus de force; & il fut décidé que les dix viſirs ſe rendroient enſemble à l'audience du roi. Le danger devenoit pour eux ſi preſſant, ſi Aladin parvenoit à ſe juſtifier, qu'il falloit tout employer pour le perdre.

Le lendemain ils ſont tous au palais, &

celui dont l'éloquence a le plus de chaleur, porte la parole. Si le monarque veut l'en croire, le brigand conteur, dont les talens en imposent, n'en doit le succès qu'à l'art magique dans lequel il est fort instruit. Mais il faut se défier d'une illusion qui compromet à la fois les lois, la religion, les mœurs, la gloire du trône & le bien public. Il faut châtier un crime aussi révoltant, sans quoi le désordre n'aura plus de frein. Tous les autres visirs appuient de leur suffrage cette harangue insidieuse; chacun d'eux allègue son propre désintéressement, son zèle & sa fidélité. L'audace effrénée a osé se joindre à la ruse pour souiller la couche royale, & perdre une reine aussi vertueuse que belle, tout est en péril si ce forfait demeure impuni.

Bohetzad ne peut résister à l'unanimité de tant d'avis; on a réveillé sa jalousie avec sa colère, il ordonne que le coupable soit amené.

Aladin paroît enchaîné, le roi l'ayant apperçu s'écrie : « Qu'on coupe la tête de ce malheureux ! » Les dix visirs semblent se précipiter sur le fer du bourreau pour lui disputer l'exercice de sa fonction; ce

mouvement donna le temps à Aladin de prendre la parole.

Voyez, ſire, l'acharnement de vos viſirs à ſe baigner dans le ſang de l'innocence. L'équité pourſuit le crime ; mais ne ſe précipite pas ſur le coupable. Le zèle, comme toute autre vertu, doit être meſuré. Arrêtez-vous, hommes avides & méchans ! Je ſuis ici ſous la juſtice du roi, & non pas ſous la vôtre ; vous ne pouvez rien contre ma tête : elle eſt ſacrée pour vous, n'étant ni juges ni exécuteurs. Parlez ; montrez-vous à découvert tels que vous êtes ? Je vous offenſai en réprimant vos rapines : vous êtes mes ennemis, & de lâches calomniateurs. — Vous récriminez contre mes viſirs, interrompit le roi ; la vérité qui ſort de leur bouche vous confond. — Rien de leur part ne ſauroit me confondre, reprit Aladin ; pas même la noirceur de leur calomnie. Elle eſt innée avec leur être ; je la vois ſortir du fond de leur cœur, telle que l'enfer a pu l'y placer. Mais eux, qui m'ont mis dans la néceſſité de me défendre, je les interroge à mon tour ; ils ſont tous ici, qu'ils répondent. La loi n'ordonne-t-elle pas que tout accu-

ſateur ou dépoſant doit avoir été le témoin du crime ? Leur atteſtation eſt donc ici récuſable, la loi la rejette ; elle n'eſt dans ce cas que l'effet de l'envie & de la jalouſe rage dont ils ſont dévorés : jetez les regards ſur eux, ſire, & ſur moi. Le glaive eſt ſur ma tête, & j'oſe la lever, tandis que leurs yeux évitent les vôtres & les miens : le ciel me ſoutient, & les condamne, notre arrêt eſt écrit ſur notre front. Oh ! grand roi ! digne d'avoir de meilleurs miniſtres, craignez d'être entraîné dans la trame criminelle qu'ils ont ourdie ! Olenſa ſe repentit toute ſa vie d'en avoir cru le rapport de ſes miniſtres ſur un de ſes favoris.

« Certes, dit Bohetzad, ceci devient extraordinaire.... Mais ſachons encore comment cet Olenſa ſe repentit de ſes deſſeins. »

Hiſtoire d'Abaltamant, ou le prudent.

IL y avoit en Egypte, reprit Aladin, un homme qu'on nommoit Abaltamant, prudent, modeſte, ſage & fort riche. Le canton qu'il habitoit ſe trouvoit ſoumis à l'adminiſtration d'un prince tyrannique ; les citoyens cherchoient à ſouſtraire leur vie

& leur fortune aux vexations du deſpote, en s'expatriant de ſes états : Abaltamant fut de ce nombre. Après avoir pris les précautions néceſſaires pour éloigner ſes biens & ſa famille, il ſe réfugia dans le royaume d'Olenſa ; la réputation de ce monarque lui fit préférer cette retraite.

Porteur de préſens conſidérables, il fit demander audience à ce nouveau maître, qui ſe prévint bientôt en faveur de l'étranger ; il lui donna du terrain pour élever une maiſon, & le fit revêtir d'une très-belle robe.

Abaltamant fit bâtir un palais convenable à ſon état ; il y vivoit noblement, & admettoit à ſa table les étrangers, & toutes les perſonnes de diſtinction du pays. Il ſe conduiſoit enfin de manière à gagner la confiance générale ; le monarque lui-même en avoit conçu une ſi grande, qu'il lui fit propoſer d'entrer à ſon ſervice.

« Sire, répondit le prudent Abaltamant, je ſuis trop honoré de votre confiance, & vos bontés me pénètrent de reconnoiſſance ; ma fortune & ma vie ſont entre les mains de votre majeſté : mais ſi elle veut bien me permettre de ſuivre mes penchans, je

la ſupplierai, en me conſervant ſon eſtime, de me laiſſer terminer mes jours dans le repos, & loin du fracas de la cour. Je n'ai point d'ambition. La faveur de votre majeſté m'auroit à peine couvert de ſon ombre, que mille courtiſans, envieux & jaloux, chercheront à la diſſiper; & ſans les avoir mérités, ils ſauront me donner des torts, & m'arracher votre bienveillance. — Soyez ſans crainte à cet égard, lui répondit Olenſa; j'ai appris à connoître la cour; on me fait en garde contre l'intrigue & les intrigans: ſacrifiez-moi votre repos pour celui du trône & de mes peuples: je réponds de vos jours. »

Abaltamant ſe laiſſa gagner, & bientôt ſa conduite & ſes ſages conſeils achevèrent de lui attirer la confiance du ſouverain qui l'avoit fixé près de lui; il fut nommé viſir, & le département des affaires les plus importantes de l'état fut remis entre ſes mains; ſes collègues devinrent en tout ſes inférieurs, auſſi ne tardèrent-ils pas d'en témoigner leur jalouſie. Ils ſe réunirent pour perdre un rival auſſi dangereux; & comme ils ne pouvoient y réuſſir en parlant mal contre lui, ils réſolurent d'em-

ployer la voie des éloges & de la flatterie.

Le plus grand défaut du monarque étoit un penchant trop violent pour les femmes; il s'enflammoit aiſément pour elles. Ce qui n'étoit chez les autres qu'un ſimple déſir du moment, devenoit chez lui une violente paſſion.

Un des viſirs produit à la cour un peintre qui avoit une collection curieuſe des plus rares beautés de l'Aſie; ſon talent lui avoit donné les moyens de ſe la procurer; le roi voulut la voir, & donna de lui-même dans le piège qu'on lui avoit tendu.

Entre toutes ces belles peintures, on y diſtinguoit le portrait d'une princeſſe qui effaçoit toutes les autres en beauté, de manière que les regards étoient ſans ceſſe dirigés ſur elle. Le roi s'informa du nom de cette raviſſante beauté, le peintre la nomma, & aſſura en même temps que ſon pinceau n'avoit rendu que bien foiblement des charmes qui étoient au-deſſus de toute expreſſion: « Le roi ſon père, ajouta-t-il, plus vain de la beauté de ſa fille que de ſa couronne, met tout ſon orgueil à lui avoir donné le jour, il prend pour des inſultes les demandes qu'on oſe lui faire

de ſa main, & fait trancher la tête des ambaſſadeurs aſſez hardis pour lui en faire la propoſition; il en eſt venu depuis Tauris juſqu'à Samarkand, & leurs têtes expoſées aux portes de la capitale, jettent l'épouvante & l'effroi ſur les émiſſaires qui viennent de toutes parts. »

Le récit du peintre, loin de calmer les déſirs ardens d'Olenſa, ſembloit augmenter ſa paſſion, & piquer ſa curioſité : s'il étoit moins attaché à ſes peuples, il ſe chargeroit lui-même de l'ambaſſade ; mais il peut eſpérer de trouver quelqu'un dans ſa cour, qui pour le ſatisfaire haſardera cette démarche dangereuſe.

Chaque courtiſan, ſans préciſément témoigner de la crainte, ſe retranche ſur ſon inſuffiſance ; les viſirs de concert préſentent la choſe au roi du côté politique : « Un homme, diſent-ils, eſt trop heureux de trouver l'occaſion de riſquer ſes jours pour la gloire de ſon ſouverain. Mais s'il échoue dans ſon entrepriſe, ce ſouverain éprouve dans la perſonne de ſon miniſtre un affront dont l'éloignement des états ôte tout eſpoir de vengeance. — Je ſuis perſuadé, dit le monarque, qu'Abalta-

mant ſauveroit ſa tête, la gloire de ſon prince, & lui amèneroit la princeſſe. — Sire, reprirent-ils, la tête d'Abaltamant nous eſt auſſi précieuſe qu'elle l'eſt à votre majeſté & à vos peuples. Il eſt notre lumière dans vos conſeils, & nous le verrions s'éloigner de nous avec regret; mais s'il peut forcer l'envie elle-même d'admirer ſes talens, nous qui l'aimons, devons convenir que jamais perſonne ne porta auſſi loin le don d'entraîner à ſon avis; la perſuaſion coule de ſes lèvres, & l'on s'apperçoit que c'eſt uniquement à la force de la raiſon, & non à la ruſe de la ſéduction que l'on a cédé; nous n'imaginons pas que le ſouverain de la Cochinchine, dont vous voulez épouſer la fille, pût lui réſiſter plus qu'un autre, lorſqu'il s'agit ſurtout d'une alliance auſſi glorieuſe pour lui. »

Ce diſcours artificieux acheva de déterminer Olenſa à charger Abaltamant de cette pénible commiſſion. Tout en pénétrant les motifs dangereux de l'intrigue des viſirs, ce ſage favori ſe tint honoré de la nouvelle confiance de ſon maître, & ſe promit en même temps de ſe conduire de manière à ne pas attirer ſur ſa tête le

traitement barbare qu'ont éprouvé tous les précédens émiſſaires.

Déjà tout ſe diſpoſe pour ſon départ, il eut ſoin que tout annonçât dans ſes équipages l'opulence, la ſageſſe, & la gloire du ſouverain qu'il repréſente; il ſe mit en marche, & fit obſerver ſur la route la diſcipline la plus exacte à ſes troupes.

Dès qu'il fût entré ſur les terres de la Cochinchine, il fit redoubler ſes précautions & ſe concilia par des largeſſes & des aumônes la bienveillance des peuples, l'eſtime des magiſtrats & des commandans des places; il arrive enfin à la capitale, où la renommée l'avoit déjà précédé.

Admis à ſa première audience, il offrit au roi avec ſes hommages, les lettres de créance, & les ſuperbes préſens dont il étoit chargé. Il en reçut l'accueil le plus flatteur & le plus diſtingué, & après avoir été revêtu de la fourrure la plus magnifique, on le conduiſit dans un palais deſtiné pour lui & toute ſa ſuite: il avoit reçu l'ordre de retourner dans trois jours auprès du monarque, pour en recevoir ſa réponſe.

La princeſſe étoit informée par les bruits publics du motif de cette nouvelle ambaſ-

ſade. Au retour de l'audience, le roi ſon père vint lui en faire part, & lui laiſſa preſſentir les diſpoſitions où il ſe trouvoit, d'examiner ſérieuſement les propoſitions qui lui étoient faites.

« Sire, lui dit la princeſſe, j'attends de la complaiſance de votre majeſté, la permiſſion d'avoir un entretien particulier avec cet ambaſſadeur : on peut juger ordinairement du caractère d'un ſouverain, par le choix qu'il fait de ſes miniſtres ; tout le monde juſqu'ici donne des éloges à cet Abaltamant, vous en paroiſſez vous-même ſatisfait ; donnez-moi le temps d'examiner ſi ſa conduite privée eſt auſſi digne de louanges que celle qu'il déploie dans les fonctions publiques dont il eſt chargé ? Je me réſerve de le mettre à quelques épreuves : la demande de la princeſſe étoit raiſonnable.

Les trois jours de délai étant écoulés, Abaltamant parut à l'audience du roi ; après les civilités d'uſage, il ſe vit engagé à paſſer chez la princeſſe, qui demandoit à lui parler ; le chef des eunuques s'offrit à le conduire : la diſtance juſqu'à ſon appartement n'étoit pas longue ; cependant, tout

en la franchiſſant, le ſage ambaſſadeur ſe recueilloit, & rappeloit à ſon eſprit les inſtructions du philoſophe Egyptien qui dirigeoit jadis ſon éducation. *Celui qui ferme les yeux, ne doit rien appréhender pour ſa vue. Celui qui retient les mouvemens de ſa langue ne s'expoſe point aux reproches d'indiſcrétion, & celui qui tient les mains croiſées ſur ſon ſein ne ſauroit les voir couper.*

A peine a-t-il fini de ſe rappeler ces maximes, qu'il ſe voit en préſence de la princeſſe : elle le reçoit ſans voile & à découvert, revêtue d'une manière fort ſimple, & environnée d'eſclaves de ſon ſexe, dont chacune pouvoit prétendre à la beauté ; mais il n'en eſt point qui ne ſoit éclipſée par celle de la princeſſe. L'ambaſſadeur, les mains croiſées ſur la poitrine, & les yeux baiſſés, lui préſente avec modeſtie ſes hommages reſpectueux ; elle le fait aſſeoir, il obéit, & ſe place ſur un ſopha à quelque diſtance : cette jeune beauté lui parla ainſi :

« Quel eſt le motif de votre ambaſſade auprès du roi mon père ? — Le roi mon maître, répond Abaltamant, aſpire à l'honneur de devenir votre époux, Ma-

dame ; il met ſa félicité à obtenir votre main, & je ſuis chargé d'en faire la demande en ſon nom. » La princeſſe baiſſa les yeux, & ordonna qu'on fit briller à ceux de l'ambaſſadeur les rares bijoux dont elle lui faiſoit le préſent : recherchant ſoigneuſement dans ſes regards & ſon maintien l'effet que pourroit faire ſur lui la magnificence de ces pierreries. L'ame avilie par la cupidité & l'avarice ſe trahit par un coup-d'œil, un ſeul mouvement : elle avoit fait ſubir la même épreuve à tous les ambaſſadeurs des ſouverains qui avoient déjà recherché ſon alliance ; tous s'étoient laiſſé éblouir.

« J'accepte vos dons, dit-il à la princeſſe, avec reſpect & reconnoiſſance ; mais ſans le tréſor inappréciable que j'ambitionne pour le roi mon maître, ils ne ſeront point à moi. Votre cœur & votre main, Madame, ſont le ſeul objet de mes vœux, & du bonheur d'Olenſa. Honorez ma miſſion d'une réponſe favorable, vous comblerez ma félicité. »

Cette réponſe reſpectueuſe & ſage enchanta la princeſſe ; « Obtenez, lui dit-elle, l'aveu de mon père, je déſire qu'il vous le

donne, c'eſt m'expliquer aſſez. » Abaltamant, au comble de la joie, eut de la peine à en contenir l'expreſſion, il prit congé, & ſe retira chez lui.

Le roi vint le ſoir même rendre viſite à ſa fille : « Nous ſommes vaincus, mon père, lui dit-elle : vous vouliez me donner un époux qui me rendit heureuſe ; Olenſa doit être choiſi. Un ſouverain ſans mérite n'auroit pu s'attacher un miniſtre comme Abaltamant ; il en auroit été jaloux, & ne lui auroit pas accordé ſa confiance. » Après cet aveu de la princeſſe, le roi, déterminé à choiſir Olenſa pour ſon gendre, voulut cependant de nouveau entretenir ſon ambaſſadeur, & le fit inviter à ſe rendre au palais.

Abaltamant s'y rendit auſſitôt : le roi l'interrogea ſur l'effet qu'avoit produit ſur lui la vue de ſa fille.

« Sire, répondit-il, je ne ſuis point venu à la cour de votre majeſté pour voir la perſonne dont j'étois chargé de demander la main. Le roi mon maître, inſtruit par la renommée & par les éloges des poëtes qui ont célébré ſes perfections, n'a pas exigé de moi que j'élevaſſe mes regards ſur

la beauté qui fait l'objet de ſon amour. Lorſque la princeſſe m'a fait l'honneur de m'admettre en ſa préſence, je me ſuis reſſouvenu du reſpect que m'impoſoit la fille d'un grand roi, & l'épouſe future d'un monarque puiſſant, je me ſuis rappelé les maximes du ſage Abailaſſan : *Si tu fixes le ſoleil*, a-t-il dit, *l'éclat de ſes rayons fera fondre le criſtal de tes yeux.* — Mais, reprit le roi, elle vous a offert des préſens, pourquoi ne les avez-vous pas acceptés ? — Sire, je ne pourrai le faire qu'après le ſuccès de mon ambaſſade. La réponſe de votre majeſté éclairera la conduite que je dois tenir ; ſi elle doit combler les vœux du roi mon maître, je pourrai m'en attribuer le mérite, & ne me croirai pas indigne du bienfait qui m'a été offert avec tant de grâces. — J'ai juſqu'à ce jour, lui répondit le prince, refuſé dédaigneuſement à pluſieurs têtes couronnées le bien que vous allez m'enlever ; les émiſſaires, qui m'ont été envoyés, m'ont tous paru des préſomptueux, députés par des fous, ſe raſſurant ſur la prétendue dignité de leur caractère. Non contens d'avoir donné des preuves de baſſeſſe & de cupidité, ils ſe ſont oubliés

juſqu'à oſer élever leurs regards ſur ma fille ; leur témérité m'avoit tellement indigné, que pour me garantir de ſemblables entrepriſes, & après les avoir fait châtier, j'annonçai par un édit qu'on s'expoſeroit à la mort, en eſſayant de venir rechercher la main de ma fille, pour l'unir à des inſenſés qui ſeroient aſſez hardis pour m'envoyer des miniſtres, dont j'aurois à réprimer l'impudence, l'avarice ou la cupidité. Le choix que votre monarque a fait de vous, annonce ſi évidemment ſa ſageſſe & ſes lumières, que je croirois me refuſer au bonheur de ma fille en rejetant une ſemblable alliance. Je vous la confie : conduiſez-la à ſon époux, elle y arrivera comblée de mes bienfaits ; & vous, Abaltamant, recevez un gage de mon eſtime, dans ce collier d'émeraudes que je vous prie de porter à votre col, en ſouvenir de l'amitié que j'ai vouée au ſage miniſtre du grand Olenſa. Que le ſaint prophête dirige vos pas ! »

Le roi fit ordonner une eſcorte de l'élite de ſes gardes, pour accompagner la princeſſe, qui partit avec Abaltamant.

De retour auprès d'Olenſa, l'heureux

ambaſſadeur devint de plus en plus l'organe de ſes déciſions. Une protection inébranlable ſemble le ſoutenir, il partage également la confiance du roi & de la reine, qui réunis par les ſentimens les plus vifs & les plus tendres, voyant tout des mêmes yeux, n'ont plus auſſi qu'une même volonté. D'après ces heureuſes diſpoſitions, qui ne croiroit Abaltamant à l'abri de l'orage ! Cependant il gronde dans le port même, & l'aſile le plus aſſuré eſt environné de dangers.

La jalouſie eſt inſéparable de l'amour, & nous avons vu que le cœur d'Olenſa étoit fait de manière, que l'une & l'autre de ces paſſions y pouvoient être également funeſtes à ſon repos. Les viſirs, dont la haine eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſe couvre du poiſon de la flatterie, ſont parvenus à corrompre deux jeunes pages de la chambre du roi : ces enfans, élevés & nourris dans le palais, étoient accoutumés à reſter dans les appartemens intérieurs ; le roi n'en prenoit aucun ombrage, il leur permettoit de s'y divertir à toute heure pendant ſon travail, & même pendant les heures du repos qu'il

étoit accoutumé d'y prendre l'après-midi : habitué à entendre leur petit caquet, il n'en étoit pas importuné, il s'en amuſoit ſouvent, & il ne lui arrivoit jamais de leur impoſer ſilence. Tels ſeront les organes innocens de la calomnie & de l'intrigue des ennemis d'Abaltamant. Ces jeunes gens ont été inſtruits par les eſpions des viſirs : dès qu'ils s'apperçevront que le prince ſera ſur le point de s'endormir, ils doivent s'entretenir de quelqu'aventure piquante & curieuſe du palais, qu'on leur aura fait apprendre en cachette : « Si le roi vous écoute ſans vous faire taire, avoit-on dit aux enfans, il eſt sûr que vous l'aurez amuſé, & qu'il vous en aimera davantage. » Quand la petite ſcène eût été bien concertée, on abandonna les pages à leur propre talent, & dès le lendemain, ils mirent en exécution le plan propoſé, & avec le plus grand ſuccès.

Tout en faiſant ſemblant de dormir, le roi venoit d'apprendre qu'un de ſes vieux eunuques, amoureux d'une jeune eſclave, au lieu de la bonne fortune qu'il eſpéroit, avoit paſſé la nuit avec la plus vieille du ſérail, & comme on s'étoit entendu pour

le ſurprendre, il avoit été l'objet des railleries. Le roi ne trouva point de mal à cette aventure ; on réformoit chez lui les travers par le ridicule, & ce moyen ne ſauroit lui déplaire.

Le lendemain, dès qu'il fut ſur le ſopha, il s'arrangea pour écouter ; mais comme on n'avoit pas fait la leçon aux pages, il n'entendit rien d'intéreſſant. Le troiſième jour le plus âgé de ces enfans rencontrant un des viſirs, lui dit naïvement : « Hier nous ne dîmes rien dans la chambre du roi, parce que nous ne ſavions rien ; mais quoiqu'il dormît, nous apperçumes bien du coin de l'œil qu'il avoit bonne envie d'écouter, apprenez-nous quelque petite hiſtoriette.— En voici une, dit le miniſtre, l'ancienne favorite a perdu ſon diamant, c'eſt l'eſclave Abdialla qui l'a pris ; mais voici comment doit être tourné votre dialogue. Ton camarade te demandera ſi tu devines qui eſt celui qui a pris le diamant ; tu diras, c'eſt ſurement Abdialla ; car il ſe fâche trop, & crie plus fort que tous les autres. » Le page content le remercie, & le lendemain le roi fut régalé de l'hiſtoire du diamant. Abdialla fut dénoncé dès le ſoir même ;

mais le viſir avoit été inſtruit le matin par un Juif à qui le bijou avoit été offert. Olenſa n'en fut pas moins ſurpris du diſcernement de ces enfans, & commençoit à ajouter de la confiance en leurs rapports.

Le moment étoit venu de mettre en jeu les reſſorts qui devoient perdre Abaltamant. Les deux viſirs font venir les jeunes gens, ils les félicitent d'avoir réuſſi à divertir ſa majeſté, & leur aſſurent que depuis ce temps-là elle les traite avec plus de bonté qu'à l'ordinaire : « Si vous voulez nous croire, ajoutèrent-ils, vous deviendrez les plus riches & les plus puiſſans du palais, & en récompenſe de ce que vous avez déjà fait, voilà une jolie bourſe avec dix pièces d'or ; mais cachez-la ſoigneuſement, car il y a ce triſte Abaltamant qui ne peut ſouffrir qu'on devienne riche, s'il falloit le croire, on jeûneroit toute l'année dans le palais comme pour la fête du Ramadan, encore ſouffleroit-il toutes les lampes le jour des réjouiſſances pour en économiſer l'huile : vous-a-t-il jamais fait la moindre careſſe ? —— Non, répondirent les enfans avec ingénuité. —— Hé bien ! reprirent les

viſirs, il faut l'éloigner de la cour, & l'envoyer faire des économies à ſa campagne. Nous allons compoſer enſemble une petite hiſtoire que vous réciterez devant le roi, comme vous avez fait les autres, & ſi vous réuſſiſſez, vous aurez cent bourſes comme celle-ci. »

Une promeſſe ſemblable fit une vive impreſſion ſur les enfans ; les viſirs en profitèrent pour graver dans leur mémoire tous les propos qu'ils devoient tenir, ils les firent répéter pluſieurs fois, & le couple innocent, ſéduit par l'appas de l'or, revint au palais, bien déterminé à tout entreprendre pour être bientôt poſſeſſeur de cette fortune.

Le deſtin voulut qu'Olenſa fut moins ſobre qu'à l'ordinaire ; il rentre dans ſon appartement la tête troublée des vapeurs qui s'y étoient élevées, ſe jette ſur le ſopha & s'endort ; mais ſon ſommeil inquiet fut bientôt troublé par le babil ordinaire des deux pages, il entendit le nom d'Abaltamant, & cela le rendit attentif.

« Le chef des eunuques, dit l'un des enfans, m'a promis une belle ceinture ſi je ſuis bien ſage, & pour l'avoir, je veux être

auſſi ſage qu'Abaltamant. — Oui, répondit l'autre, & quand tu ſeras auſſi ſage que lui, tu partageras les careſſes de la reine. — Tu les as donc vus ? — Bon ! ſi je les ai vus. Dès que le roi eſt à la chaſſe, je vais me placer en ſentinelle près de la porte du cabinet, je les vois par le trou de la ſerrure qui s'embraſſent fort tendrement ; cela dure depuis qu'ils ſont arrivés de la Cochinchine. »

Olenſa, comme nous l'avons dit, avoit la tête troublée des ſuites de ſon intempérance : il aimoit la reine avec excès. A l'ouïe de ces propos il devint jaloux, & cette jalouſie fut bientôt un accès de rage. Il ne pouvoit ſuppoſer que l'impoſture fut ſur les lèvres innocentes de ces enfans, & il en crut la naïveté. Il ſe lève du ſopha, comme feignant de ſe réveiller, entre dans l'appartement où il donnoit ordinairement ſes audiences particulières, & ordonne qu'on aille ſur le champ chercher Abaltamant.

Ce favori fut empreſſé de ſe rendre auprès du roi, il ſe proſterne, ſuivant l'uſage, en ſigne de reſpect & d'obéiſſance : le ſouverain lui donnant à peine le temps de

de ſe relever, lui dit : « Abaltamant ! quelle punition mérite un homme qui corrompt la femme de ſon prochain ? — La loi, répondit le miniſtre, veut que tout homme ſoit traité comme il aura traité ſon ſemblable. — Elle doit s'expliquer encore plus clairement, reprit Olenſa ; & que mériteroit le téméraire qui auroit violé l'honneur du roi dans la perſonne de ſon épouſe ? — Une mort ſi prompte, répondit Abaltamant, qu'elle ne put laiſſer d'intervalle entre le crime & le châtiment. — Monſtre d'ingratitude ! s'écria le roi, tu viens de prononcer ton arrêt. » Au même inſtant il lui plongea ſon canjard dans le cœur, & fit jeter ſon corps dans le puits deſtiné pour la ſépulture des criminels.

Au premier mouvement qu'avoit fait le roi, en ſe levant du ſopha, les pages furent effrayés, & abandonnèrent en fuyant la bourſe & les dix pièces d'or que les viſirs leur avoient donnés.

Olenſa ayant aſſouvi ſa vengeance ſe retiroit dans ſa chambre, les premiers objets qui s'offrirent à ſes regards furent la bourſe & les pièces d'or qui y étoient répandues ; il appelle un eſclave pour lui demander

l'explication de cet argent. On répondit avoir vu la bourſe à la ceinture de l'un des pages, & l'on croyoit qu'elle étoit un bienfait de ſa majeſté à leur égard. « Je n'ai point donné d'or à ces enfans, reprit Olenſa, qu'ils paroiſſent ſur le champ devant moi. »

Ils arrivèrent tremblans & confus. « Qui eſt-ce qui vous a donné cet or ? » leur demanda le roi en colère. A cette queſtion, & ſurtout au ton qui l'accompagnoit, ces pauvres enfans, fondant en larmes, nommèrent les viſirs, & avouèrent bientôt toute l'intrigue qu'ils avoient tramée par leur organe, ainſi que la récompenſe qui leur avoit été promiſe. Ils n'avoient jamais penſé que le roi fit mourir ſi promptement Abaltamant, & étoient perſuadés que les viſirs étoient des méchans qui les avoient trompés & induits à faire le mal.

« Hélas ! s'écria ce prince tourmenté de remords, qu'Abaltamant avoit bien raiſon de vouloir ſe tenir éloigné de ma cour ! Je lui promis de n'écouter aucun délateur ; il ſe fia à ma parole ; je croyois la lui tenir exactement en fermant l'oreille aux inſinuations de ſes rivaux ; on

a ſu me tromper par deux enfans : je ſuis devenu dans un inſtant parjure, ingrat & aſſaſſin. O Abaltamant ! mon regret eſt de ne pas pouvoir te faire juſtice de moi-même ; mais je calmerai du moins les remords de ma conſcience en la faiſant de tes ennemis. »

Après cela, Olenſa fit amener devant lui ſes coupables viſirs. « Abominables corrupteurs, leur dit-il ; traîtres, impoſteurs ! Vous êtes-vous flatté que le ciel laiſſeroit impuni le crime obſcur, & que l'innocent ne ſeroit pas vengé ? Celui qui creuſe la foſſe de ſon ennemi doit y tomber lui-même ; Abaltamant avoit en horreur vos rapines. Délivré des ſoucis de cette vie, il repoſe maintenant entre les bras du divin prophête. Pour vous, les ſupplices vont ſe ſuccéder ſans relâche & ſans fin ; votre ame, arrachée de votre corps, ſera précipitée dans les abîmes, où le feu la dévorera ſans la détruire. »

A l'inſtant même, il fit trancher la tête aux deux viſirs, leur corps fut livré aux animaux féroces ; celui d'Abaltamant fut inhumé dans un mauſolée conſtruit pour lui. Le roi & ſon épouſe y alloient

ſouvent faire leurs prières, & répandre leurs larmes ſur le marbre qui le couvroit. Olenſa ne ſe pardonna jamais le meurtre que trop de précipitation lui avoit fait commettre.

« Voyez, ſire, pourſuivit Aladin, quelle amertume l'oubli de ſoi-même a répandu ſur la vie d'un ſouverain, digne d'ailleurs de l'amour de ſes peuples. Voyez combien des miniſtres corrompus ſont dangereux ! Ce n'eſt point ici le danger perſonnel qui m'effraie. Mort ou vivant, mon innocence me met ſous la garde de Dieu. Mais que de regrets & de larmes il en coûteroit un jour à votre majeſté, ſi elle me faiſoit mourir ! La providence ne tarderoit plus alors de vous dévoiler les trames odieuſes de mes ennemis. Ah ! faſſe le ciel que le cœur de votre majeſté ne ſoit jamais tourmenté de ſemblables remords ! »

Bohetzad, toujours plus ému, & vivement touché des diſcours qu'il entendoit, des réflexions, & des ſentimens qui y étoient mêlés, ne put ſe déterminer à faire

exécuter une ſentence tant de fois prononcée, & fit reconduire de nouveau le ſurintendant dans les priſons.

A ce trait de bonté, que les miniſtres taxèrent de foibleſſe, ils s'aſſemblent & concertent un dernier effort ſur l'eſprit du monarque. Si Aladin pout échapper une fois à leurs complots, toutes leurs têtes ſont compromiſes. Ils demandent audience à la reine, & y furent admis. « Madame, lui dit un d'entr'eux, le roi ſe laiſſant ſéduire par les paroles magiques du téméraire, qui vous a tous deux offenſés, diffère ſon châtiment ſans raiſon. Le peuple, attribuant cette indulgence à l'effet de votre protection, s'abandonne aux conjectures les plus injurieuſes pour vous. *Aladin eſt bien coupable*, dit-il, *mais il ne ſera pas puni ; la reine le protège.* »

Cette reine, perſuadée par-là que ſon honneur eſt flétri par des délais trop réitérés, en porte elle-même ſes plaintes au roi ; & ce ſouverain, entraîné par des ſollicitations ſi puiſſantes, ſe décide enfin à terminer l'irréſolution qui l'agite par le châtiment du coupable ; il ſe rend au divan, &

commande d'un air ſévère qu'on faſſe venir Aladin.

A l'air froid & réſervé du monarque, les viſirs s'applaudiſſent du ſuccès de leur démarche auprès de la reine. Dès que le priſonnier paroît, ils l'accablent à la fois des plus outrageantes invectives. « Malheureux, lui dirent-ils, la terre eſt altérée de ton ſang; les vers attendent ton corps! Ils penſoient entraîner ici l'opinion du ſouverain, & diriger ſa paſſion. Aladin ſans s'émouvoir, & dédaignant de leur faire une réponſe directe, prit ainſi la parole.

« On peut, mais ſans paſſion, porter un témoignage contre le prévenu. S'il eſt convaincu, la juſtice le condamne. Mais le juge, en qualifiant le crime, & prononçant ſon arrêt, ſe renferme dans les égards qui ſont dus à la créature de Dieu ſur qui le châtiment va tomber. Ici, je ne vois que fureur & jalouſe rage; on eſt dévoré de la ſoif du ſang, & l'équité n'eſt plus la baſe des jugemens. Toutes les imputations injurieuſes qui me ſont adreſſées s'évanouiſſent; une main inviſible imprime ſur mon front le calme de l'innocence : un ſentiment intérieur me dit qu'ayant vécu éloigné du crime, je ne ſerai

point confondu avec les coupables. Malheur à celui dont la conſcience rend un témoignage oppoſé ; c'eſt en vain qu'il s'efforce d'éviter le coup qui le menace : l'hiſtoire du ſultan Hébraïm & de ſon fils en eſt la preuve. »

Bohetzad, frappé d'étonnement ſur la fermeté intrépide d'Aladin, & la rage concentrée de ſes miniſtres ; indécis à la vue du tableau qu'il a ſous les yeux ; voulut entendre encore les aventures d'Hébraïm ; & le ſurintendant ayant obtenu la permiſſion de les raconter, commença ainſi.

Hiſtoire du ſultan Hébraïm & de ſon fils, ou le Prédeſtiné.

LE ſultan Hébraïm, appelé par ſa naiſſance à régir de vaſtes états, avoit encore étendu ſa domination par le ſuccès de ſes armes. Mais la privation d'un héritier altéroit la jouiſſance de ſa gloire : c'eſt en vain qu'il avoit peuplé ſon ſerrail des plus belles eſclaves ; il n'étoit parvenu qu'à ſatisfaire ſes déſirs, ſans combler ſes eſpérances. Un jour enfin une d'entr'elles donna des marques de fécondité.

A cette nouvelle inattendue, Hébraïm,

rempli de joie, combla de préſens cette favorite, ordonna des prières dans toutes les moſquées, & fit conſulter les plus ſavans aſtrologues ſur le ſort du prince dont il attendoit la naiſſance. En effet, le terme étant arrivé, cette mère donna le jour à un fils dont on célébra la venue par des réjouiſſances publiques & des fêtes qui, pendant quarante jours, annoncèrent au peuple le bonheur de leur ſouverain. Ce temps occupoit d'un autre côté les aſtrologues qui, à la veille de rendre compte au ſultan du ſuccès de leurs travaux, ſe virent embarraſſés & troublés dans leurs obſervations; ils ne purent diſſimuler au ſultan la nature des malignes influences de l'étoile qui avoit préſidé à la naiſſance de ſon fils; l'orbite de ſa planète, noire & teinte de ſang, annonçoit des revers auxquels il ſeroit difficile de réſiſter. Ils avouèrent enfin, d'une voix unanime, qu'avant l'âge de ſept ans l'enfant ſeroit expoſé à être dévoré par un lion; mais que s'il pouvoit éviter la fureur de cet animal, pendant cet eſpace de temps déterminé, ſa main deviendroit fatale à l'auteur de ſes jours, dont la vie ſeroit en danger; il ne pouvoit d'ailleurs échapper aux

malheurs dont il étoit ménacé, qu'en devenant par les fruits de l'éducation un prince éclairé, ſage & vertueux.

L'annonce d'un préſage ſi funeſte fit évanouir la joie d'Hébraïm, & ces jours de félicité publique devinrent pour lui des jours de larmes & de douleur. Cependant, comme l'eſpérance n'abandonne jamais l'infortune, il ſe flattoit, il aimoit à penſer que l'on pouvoit, par des précautions humaines, ſouſtraire aux décrets du ſort l'héritier de ſa puiſſance. Il ne lui ſembloit pas impoſſible de le garantir des attaques du lion juſqu'au terme des ſept années; & qu'après l'avoir ainſi dérobé aux premiers arrêts du deſtin, il ne pût, en veillant ſoigneuſement à ſon éducation, faire germer en lui les ſentimens de la ſageſſe, l'amour de la vertu, & faire démentir l'horoſcope que les aſtrologues venoient de tirer.

D'après ces réflexions, le ſultan fit conſtruire une retraite ſur le ſommet d'une montagne, dans laquelle il eſpéroit mettre ſon fils à l'abri des attaques du lion pendant les ſept ans déterminés par le ſort. Une multitude d'ouvriers furent employés à former dans le roc une excavation de cent pieds de

profondeur ſur cent cinquante de longueur & trente de largeur ; on y deſcendit les matériaux néceſſaires pour y bâtir une demeure commode : il s'y trouvoit une ſource d'eau, on lui procura un écoulement, ainſi qu'aux eaux de la pluie qui pouvoient ſe raſſembler dans ce creux ; on y porta de la terre, & on y mit des plantes qui proſpérèrent bientôt.

Après avoir bien meublé ce petit palais, on y deſcendit le prince & ſa nourrice à l'aide d'une poulie ; & avec eux, les approviſionnemens néceſſaires pour un mois. A la fin de chaque lune, Hébraïm venoit exactement viſiter ſon fils, la nourrice poſoit l'enfant ſur un panier de joncs qu'on élevoit juſqu'à l'extrêmité de l'embouchure ; & tandis que le ſultan ſe livroit aux plus doux mouvemens de la nature en careſſant ſon enfant, une garde nombreuſe écartoit au loin les animaux féroces par le ſon bruyant des inſtrumens. La viſite finie, on renouveloit les proviſions, & la corde roulant ſur la poulie, ramenoit doucement au fond du ſouterrain le panier & le nourriſſon.

Le jeune prince croiſſoit & proſpéroit dans cette habitation ſolitaire, qu'une végé-

tation très-active avoit embellie d'arbres & de plantes de toutes les eſpèces. Le terme fatal déſigné par les aſtrologues, étoit preſqu'entièrement écoulé ; vingt jours manquoient encore à l'accompliſſement des ſept années, lorſqu'une bande de chaſſeurs étrangers, pourſuivant vigoureuſement un énorme lion qu'ils avoient déjà bleſſé, parvint au ſommet de la montagne ne perdant pas de vue leur proie. Le furieux animal, épouvanté par les cris, atteint par les flèches qu'on lui tiroit de tous côtés, trouve l'excavation ſur ſes pas, & ſoit aveuglement, terreur ou déſeſpoir, il s'y précipite auſſitôt ; il tombe ſur un arbre, qui pliant ſous le poids, garantit en partie l'effort d'une chûte qui l'eut écraſé dans le fond de ce gouffre.

La nourrice épouvantée cherche à ſe cacher ; le monſtre trouve l'enfant, qu'il bleſſe grièvement à l'épaule ; ſes cris font accourir la nourrice, qui oubliant ſon propre danger, vole au ſecours de ſon nourriſſon ; le lion ſe jette ſur elle, & la met en pièces ; il alloit la dévorer, quand les chaſſeurs, arrivant tout-à-coup ſur le bord du précipice, décochent à la fois une grêle

de flèches ſur l'animal vorace ; ſon corps en eſt hériſſé, le ſang ruiſſelle de toutes parts, & bientôt une pierre énorme qu'on fit tomber ſur ſa tête l'écraſa ſur la place.

Après cet exploit, les chaſſeurs, curieux de connoître l'enfant dont les cris retentiſſoient dans cette affreuſe demeure, s'empreſsèrent d'y deſcendre ; quel ne fut pas leur étonnement d'y trouver un bel enfant, richement vêtu ! mais baigné dans ſon ſang des bleſſures qu'il avoit reçues, & giſant à côté d'une femme morte : leurs premiers ſoins furent de ſecourir l'innocente créature qui reſpiroit encore, ils lavèrent ſa bleſſure, & l'enveloppèrent avec des herbes ſalutaires ; dès que l'enfant parut plus tranquille, ils enſevelirent la nourrice, & firent l'examen de ce ſéjour biſarre. Les meubles de la petite maiſon paroiſſoient de la plus grande richeſſe, on y trouva une quantité de bonnes proviſions qui ſembloient y être deſcendues du ciel. Les chaſſeurs s'emparèrent de tout par droit de conquête, & cherchèrent les moyens de ſortir de ce précipice tout ce qui y étoit enfoui.

Le panier de joncs ſervit d'abord à tranſporter le jeune enfant, qu'on ſortit de cette

demeure, & ſucceſſivement tous les effets, meubles & proviſions ſe montèrent au moyen de la poulie qui étoit fixée au ſommet de l'excavation : quand tout fut dehors, le partage ſe fit ; le chef de la troupe s'empara du jeune enfant, à la conſervation duquel il ſe ſentoit vivement intéreſſé, & l'emmena avec lui dans ſa maiſon.

Le fils unique du ſultan Hébraïm étoit tombé en bonnes mains. Son bienfaiteur étoit un homme de diſtinction, riche, & n'ayant d'autre défaut qu'une paſſion démeſurée pour la chaſſe. Epris de la beauté & de la douceur de ſon jeune élève, il donna les plus grands ſoins à ſon rétabliſſement ; quand il le trouva en état de répondre à ſes queſtions, il chercha à ſavoir de lui qui il étoit, & pour quel motif on lui avoit fait occuper une habitation ſi extraordinaire.

« Je l'ignore, répondit l'enfant ; je vivois avec la femme que vous avez trouvée morte, elle me donnoit ce qui m'étoit néceſſaire. De temps à autre, un homme plus grand que vous venoit ſe placer au ſommet de la demeure où vous m'avez trouvé ; on

me faiſoit entrer dans un panier, & on me montoit vers lui; il me careſſoit beaucoup, & m'appeloit ſon cher enfant, j'appelois la femme nourrice, elle me nommoit auſſi ſon cher enfant, je ne ſais rien de plus.»

Le bienfaiteur ne pouvoit conclure de cette déclaration naïve, autre choſe ſinon que cet enfant devoit ſes jours à des parens d'un ordre diſtingué; mais que quelque raiſon très-extraordinaire, qu'il ne pouvoit découvrir, les avoit forcés de cacher ſon exiſtence par un moyen plus extraordinaire encore. En attendant que le temps pût dévoiler ce myſtère, il donna tous ſes ſoins à ſon éducation, le fit inſtruire dans les ſciences, & élever dans les exercices convenables à un ſujet de la plus haute naiſſance.

Le jeune élève répondit de bonne heure aux eſpérances de ſon ami; il excelloit particulièrement dans l'art de l'équitation, manioit avec adreſſe un cheval, ſe ſervoit fort bien de toutes ſortes d'armes, & prit en général toutes les connoiſſances néceſſaires au guerrier & au chaſſeur les plus déterminés.

Un jour qu'ils ſe trouvèrent l'un & l'autre engagés à la pourſuite de quelques tigres, tout-à-coup ils furent enveloppés par une bande de voleurs. Abaquir (c'étoit le nom du jeune homme) fit, ainſi que ſon maître, des prodiges de valeur; mais accablés par le nombre, ils furent tous les deux dépouillés; le protecteur d'Abaquir y perdit la vie, lui-même fut atteint de quelques bleſſures légères, & l'évanouiſſement qui en fut la ſuite étoit plutôt l'effet de la fatigue que celui des coups qu'il avoit reçus. Auſſitôt que les voleurs eurent diſparu, il revint à lui-même: naturellement courageux, il entreprit, quoique dépouillé de tout ſecours, de traverſer le déſert pour ſe rendre à quelqu'endroit habité, n'ayant pour toute défenſe qu'un épieu de chaſſeur qui avoit été oublié ſur le champ de bataille.

A peine eut-il marché quelques heures, qu'il apperçut dans la campagne un homme en habit de derviche, il ſe hâte de le joindre, l'aborde & le ſalue; le derviche le prévient en entamant lui-même la converſation: « Mon beau jeune homme, lui dit-il, vous êtes nud & bleſſé: qui vous

a donc réduit dans le fâcheux état où je vous vois ? » Abaquir n'héſite pas de raconter ſon aventure à celui qu'il prenoit pour un ſaint perſonnage, & lui demanda avec confiance de quoi ſe nourrir & ſe vêtir. « Il faut, répondit le derviche, ſavoir ſe dépouiller pour habiller ſon frère, & partager ſa nourriture pour le conſerver. » En même temps il couvrit le jeune homme de ſon manteau, le fit aſſeoir, ſortit d'une eſpèce de biſſac quelques dattes, du pain paitri avec du lait de chameau, & une outre de peau de chèvre, contenant cinq à ſix pintes d'eau : « Tenez, lui dit-il, vous ferez le repas d'un pénitent, je porte ceci ſur moi pour le beſoin d'autrui & pour le mien, mais nous irons à ma grotte ; vous y trouverez de quoi vous repoſer & un peu plus d'abondance. »

Abaquir, avant de manger, rendit grâces au ſaint prophête d'un ſecours envoyé auſſi à propos : après les premiers beſoins ſatisfaits, le derviche l'engagea de prendre avec lui le chemin de la grotte : elle n'étoit pas fort éloignée.

Abaquir y fut reçu avec toutes les marques d'une charité bienfaiſante, ſes bleſſures

Ne murmurez point contre l'ordre de Dieu et des Saints Prophètes !

BNF

furent lavées, on les panſa, & on lui donna une nourriture plus ſucculente. Dans cette ſauvage habitation, les tables & les ſiéges n'étoient compoſés que de pierres aſſemblées groſſièrement, les lits n'étoient qu'un tas de mouſſe ; mais c'étoit beaucoup pour Abaquir qui avoit été réduit à manquer de tout. D'ailleurs, les attentions de ſon hôte ſuppléoient aux commodités de ce ſéjour ; le jeune homme prenoit la plus haute idée de la profeſſion de derviche, puiſqu'elle inſpiroit des ſentimens ſi humains.

Mon cher enfant, lui diſoit l'affectueux perſonnage, prêtez-vous aux ſoins que je prends plaiſir à vous rendre, ne mettez pas tout ſur le compte de la religion. Vous m'inſpirez beaucoup d'intérêt, & ſi vous voulez-vous ſéparer de moi, il faut attendre que vous ſoyez parfaitement guéri de vos bleſſures ; car la ſortie de ce déſert eſt très-pénible. »

Le jeune homme ne pouvoit que ſe montrer bien reconnoiſſant de tant d'attentions, elles ne lui paroiſſoient point extraordinaires. Habitué aux tendres careſſes de ſa nourrice, à celles de ſon père, & à celles du généreux bienfaiteur qui avoit formé

depuis ſon éducation ; celles du derviche prétendu lui ſembloient affectueuſes & naturelles. Peu-à-peu celui-ci parvint à connoître toutes les aventures d'Abaquir, & paroiſſoit y prendre un intérêt toujours plus marqué.

« Ou je ſuis bien trompé, mon enfant, diſoit le ſolitaire, ou je vous vois réſervé pour les plus hautes deſtinées ; & je me dévoue à devenir votre conducteur dans cette route fortunée ; je vous ferai retrouver ce père qui prenoit tant de plaiſir à vous prodiguer ſes careſſes. — Ah ! ſi vous le pouvez, répondit Abaquir, conduiſez-moi vers lui ſur le champ. — Dans l'état où vous êtes ? non, mon enfant, vous ne connoiſſez pas les hommes ; la nature ne parle point chez les grands en faveur d'un inconnu, couvert d'un vieux manteau de derviche : avant de parvenir à vous faire entendre, vous éprouveriez les traitemens réſervés à l'impoſture, & il ſe trouveroit une quantité de gens intéreſſés à vous interdire tout accès. Mais vous êtes avec un homme qui vous aime, les reſſources avec moi ne ſauroient vous manquer ; le dégoût des richeſſes & des vanités de ce monde

m'a fait prendre le parti de la retraite ; mais demain, ſi je le veux, j'en poſſéderai plus qu'il n'en faut pour ſatisfaire l'ambition des plus riches potentats de la terre. Je peux vous en faire voir une partie ; la terre recèle des tréſors, je peux la forcer à me les livrer ; non loin d'ici, il y en a un très-abondant ; je vous y conduirai. Vous en ramaſſerez ce qui vous ſera néceſſaire pour arriver à la cour de votre père : précédé de cent chameaux, chargés des plus riches étoffes de l'Orient & conduits chacun par un eſclave, vous ſerez environné d'une garde qui vous fera reſpecter partout où vous paſſerez. »

Abaquir étoit dans l'admiration ; il ne pouvoit imaginer l'effet de ces magnifiques promeſſes, en voyant le manteau de bure groſſière dont il étoit couvert, les meubles & les uſtenciles bizarres de ſon hôte ; celui-ci, après l'avoir abandonné quelques momens à ſes réflexions, reprit ainſi la parole : « oh ! mon enfant ; que l'apparence ne vous trompe jamais ! Plus vous avancerez en âge, plus vous apprendrez à vous défier de ſes illuſions. Je ſuis derviche par inclination, mais un autre homme eſt caché

ſous mon manteau ; il vous a pris en amitié, & c'eſt lui qui veut accélérer votre bonheur. Tous les habillemens que je porte ne ſont pas vils ; en voici un que des hommes forts & puiſſans peuvent ſeuls revêtir. » En même temps le faux derviche entr'ouvrit ſa ſoutane, & fit voir une ceinture de ſoie rouge, jaune & verte. « Prenez confiance, jeune homme ! pourſuivit-il, demain je vous ferai voir de grandes choſes ; nous nous occuperons de votre fortune ; je ſaurai, ſans être obligé de tant courir, trouver cette ſingulière excavation dans laquelle vous fûtes élevé, j'en connoîtrai l'architecte ; & dans un mois, après avoir raſſemblé nos préparatifs ; nous partirons pour la cour de votre père, avec un cortège qui forcera tout le monde à venir au-devant de nous. »

La découverte de cette ceinture ſous des haillons a frappé d'étonnement Abaquir ; il fait fond ſur les promeſſes de ſon nouveau protecteur, & accepte ſes offres. « Au moins, ajouta encore cet homme extraordinaire, dès que vous ſerez chez votre père, & malgré ce que notre ſéparation doit vous coûter de peine, j'exige que

vous me laiſſiez revenir dans ma ſolitude. — Volontiers, répondit Abaquir ; mais vous ne m'empêcherez pas de vous y ramener. »

Le lendemain matin, le derviche fait prendre au jeune homme un panier avec des proviſions pour déjeuner, & un paquet de cordes ; & ils ſe rendent enſemble au pied d'une montagne eſcarpée. Quand ils y furent arrivés, le compagnon d'Abaquir l'engage à prendre de nouvelles forces. « Vous pourrez, lui dit-il, ſouffrir un peu de fatigue, mais en penſant que vous en devez recueillir le fruit, vous redoublerez de courage ; ne vous étonnez point des choſes que vous allez voir. Cette montagne renferme dans ſon ſein un tréſor qu'on ne ſauroit évaluer : ces richeſſes ſont abandonnées à des mages comme moi ; mais nous dédaignons d'en faire uſage pour nous-mêmes. Ne vous amuſez point à ramaſſer l'or que vous y trouverez en quantité, ne prenez que les pierres précieuſes, c'eſt le meilleur moyen de vous enrichir promptement. »

Après cette exhortation, le derviche ſe dépouille de ſon manteau, & paroît en

magicien : il n'eſt couvert que de ſa large ceinture bigarrée, qui lui garnit la poitrine & les reins, & dont les extrêmités pendent ſur ſes jambes ; il prend une bourſe ſuſpendue à ſa ceinture, un inſtrument propre à faire du feu, allume une bougie, fait brûler des parfums, & parcourant un livre qui couvroit ſa poitrine, il prononce à voix forte une conjuration magique. A peine l'a-t-il achevée que la terre s'ébranle ſous ſes pas, elle s'entr'ouvre devant lui, & fait appercevoir à quatre pieds de profondeur une pierre de marbre quarrée, au milieu de laquelle le magicien répand auſſitôt des parfums ; lorſqu'il préſume que l'air doit en être purifié & rafraîchi, il ceint Abaquir d'une corde ſous les bras, lui met une bougie à la main, & le deſcend dans cette ouverture.

Dès qu'Abaquir y fût arrivé, ſes yeux furent éblouis par l'éclat des richeſſes dont il ſe voyoit environné : mais fidelle aux avis du magicien, il ne ramaſſa que des pierres précieuſes, dont il remplit le panier que ſon guide lui avoit fait deſcendre avec une corde. Quand il fut rempli & remonté hors de la foſſe, le magicien le prit ; &

au même inſtant un bruit affreux ſe fit entendre, la trappe fatale ſe referme, & le jeune Abaquir ſe trouve englouti dans les entrailles de la terre, ſans eſpérance d'en jamais ſortir.

Il ſe crut trahi par le magicien, & ſans l'énergie de ſon caractère, il ſe ſeroit abandonné au déſeſpoir; mais après avoir répandu quelques larmes, il retrace à ſa mémoire les événemens de ſa vie. Menacé dans ſa première enfance de devenir la proie d'un lion, la providence l'avoit garanti de ce danger; attaqué depuis par des voleurs, la même protection l'avoit ſauvé: « le bras qui m'a défendu, diſoit-il, ne ſe laſſera point encore, je ſuis innocent & trompé! » Dans cette confiance, il ſe proſterne devant celui qui tient la clef des abîmes; & ſe repoſe avec aſſurance ſur ſon ſecours.

A la faveur de la bougie qui brûloit encore, il examine l'immenſe caverne qui lui ſert de priſon; il croit appercevoir dans le fond un paſſage, dont le ſentier ne pouvoit ſe ſuivre debout; il en approche avec ſa lumière, mais il en ſort un air ſi vif qu'elle s'éteint ſur le champ. Loin de

diminuer ſon eſpérance, cet accident ſemble l'avoir accrue ; un vent ſi violent lui annonce un paſſage extérieur ; il s'engage péniblement & preſqu'en rampant dans cette obſcurité ; en approchant il entend un bruit ſourd, dont le murmure lui préſage quelqu'événement ſingulier ; il s'apperçoit bientôt qu'il trempe ſes mains & ſes genoux dans une ſource d'eau vive, il lève la tête, & voyant qu'il peut prendre quelque repos, il s'aſſied ſur une pierre qu'il a rencontrée, au milieu du murmure de pluſieurs autres ſources, qui s'échappent de ces profondes cavités. Il remplit le creux de ſa main de cette eau fraîche & délicieuſe ; il en boit ; & après avoir repris des forces il continue cette route fatigante. Mais les petits ruiſſeaux, qui juſques-là ne faiſoient que courir ſur la terre, ſe ſont creuſés un lit ; il eſt forcé d'y entrer, plus il marche, & plus le riſque augmente ; il ſe met à la nage. Enfin l'obſcurité commence à ſe diſſiper autour de lui ; la caverne s'étend, s'aggrandit, & donne une foible entrée au jour, qui ſemble annoncer une prochaine iſſue : les forces du nageur augmentent avec ſon eſpoir ; & il ſe trouve bientôt

bientôt ſous la voûte des cieux, au moment où le ſoleil en abandonnoit la parure à la déeſſe des ténèbres.

Il étoit temps qu'Abaquir ſe reposât ſans crainte, ſes forces étoient épuiſées : il ſe coucha ſur la terre, & vaincu par la fatigue il s'endormit bientôt. Il n'eut pas beſoin de ſe débarraſſer du peu de vêtemens mouillés qu'il avoit reçus du magicien; les frottemens des cailloux en avoient emporté une partie, & le reſte n'étoit plus que des lambeaux.

Cependant le chant des oiſeaux annonçoit le retour de l'aurore; les premiers rayons du ſoleil réveillèrent Abaquir. Ce jeune prince en ouvrant les yeux ſe rappelle les dangers auxquels il vient d'échapper; il en retrace à ſa mémoire les plus légères circonſtances; il crut ſe reſſouvenir d'avoir apperçu dans l'affreux ſouterrain qu'il a traverſé, les cadavres des victimes de l'ambition du malheureux magicien; ce ſouvenir rempliſſoit ſon ame de terreur & d'épouvante, mais en même temps il ſentoit le prix des bienfaits de la main Toute Puiſſante qui l'avoit miraculeuſement arraché de ce tombeau; ſes yeux élevés au ciel, remplis

de larmes, exprimoient ſa reconnoiſſance; & ſes lèvres célébroient les louanges de Dieu & de ſon prophête.

Ces premiers devoirs étant remplis, il falloit appaiſer par quelque nourriture la faim dont il étoit dévoré; en parcourant les bords du petit lac où il ſe trouvoit, il apperçut quelques roſeaux dont il ſuçoit les tiges & broyoit les racines avec ſes dents; il fouilloit de tous côtés la terre, qui lui procuroit les reſſources dont il avoit un preſſant beſoin: à force de ſoins & de patience il a enfin repris ſes forces avec le courage: alors il ramaſſe quelques lambeaux de ſes habits déjà ſéchés par le ſoleil, les attache à une ceinture faite de feuilles de roſeaux; à force de recherches, il parvient à trouver un bâton qui lui ſert à-la-fois d'appui & de défenſe, & arrive avec beaucoup de fatigues ſur une petite plaine, d'où il découvre une ville voiſine; dont il ſuivit le chemin qui s'offroit devant lui.

Dès qu'il fut apperçu des habitans, un d'entr'eux courut au-devant de lui, & parut jaloux de lui prodiguer les ſecours dont ſon extérieur annonçoit les beſoins; il le força bientôt de prendre un aſile dans

ſa maiſon : il y fut reçu avec bonté, on écoute avec intérêt le récit de ſes aventures, il a trouvé des confidens de ſes malheurs. Et ſans nous inquiéter pour le moment du ſort de ce jeune prince, revenons auprès du ſultan Hebraïm ſon père, bien plus tourmenté que lui, par l'accompliſſement du préſage fatal.

Le ſurlendemain de la défaite du lion étoit le terme rigoureux aſſigné par les aſtrologues : le ſultan croyant recueillir enfin le fruit de ſes ſoins & de ſa prudence, ſe préſente au ſommet de l'ouverture ; & annonce comme à l'ordinaire ſon arrivée par le bruit du cor : mais perſonne n'ayant répondu à ce premier ſignal, Hebraïm, inquiet de ce ſilence, fait deſcendre des officiers dans la foſſe, qui après bien des perquiſitions inutiles n'y trouvèrent qu'une patte de lion ; ce malheureux père ne doute plus de la perte de ſon fils, il revient en hâte à ſon palais, & fait venir les mêmes aſtrologues qu'il avoit conſultés ci-devant ſur le ſort de ſon fils : « Infortuné que je ſuis ! leur dit-il, votre fatale prédiction eſt vérifiée, mon fils a été dévoré avant l'expiration des ſept années ; car je n'ai

retrouvé dans la retraite que je lui avois ménagée, que la patte d'un énorme lion. — Invincible ſultan! répondirent les aſtrologues, puiſque l'événement vous force à reconnoître la vérité de notre horoſcope, nous devons vous féliciter aujourd'hui d'être à l'abri d'une mort inévitable, que celui dont vous pleurez la perte vous auroit donnée : votre fils ſuccombant à ſa deſtinée eſt mort innocent, & vous êtes préſervé.

Cette réflexion apporta quelque ſoulagement à la juſte douleur du ſultan, & le temps acheva d'en effacer le ſouvenir.

Cependant Abaquir, que nous ne devons pas perdre de vue, s'ennuyoit de ſon oiſiveté dans la petite ville où on l'avoit ſi bien reçu. Son hôte avoit, avec une nombreuſe famille, peu de reſſources pour ſon entretien. Le jeune prince ne voulant pas lui être à charge, alloit ſouvent chaſſer dans la campagne; un jour qu'il avoit tué un daim, & qu'il ſe diſpoſoit à le charger ſur ſes épaules, il ſe vit environné tout-à-coup d'une troupe de cavaliers, & ſe trouva ſans s'en douter au milieu d'une bande de voleurs. « Camarade! lui dit le chef, vous chaſſez à pied & ne portez qu'un arc; il y

a cependant dans ces déſerts bien des lions & des tigres, & quelque jour vous pourriez trouver votre maître. Venez à la chaſſe avec nous, & nous vous donnerons un excellent cheval. »

Abaquir, déjà porté pour la chaſſe, crut avoir trouvé l'occaſion de ſuivre ſon inclination, & de ſoulager ſes hôtes de ſon entretien : il répondit naïvement à cette offre, en acceptant, dit-il, la grâce qu'il vouloit lui faire de l'admettre parmi eux. Le chef de la troupe comprit par cette réponſe que le jeune homme, encore novice, n'avoit pas ſaiſi le vrai ſens de ſa propoſition ; & reprit ainſi la parole : « puiſque vous voulez bien vous joindre à nous, nous déjeûnerons enſemble pour lier connoiſſance. » Là-deſſus le reſte de la troupe deſcendit de cheval, on ouvrit les havre-ſacs, & chacun ſe mit en devoir de ſatisfaire ſon appétit. « Puiſque vous êtes des nôtres, dit le chef ; il faut que je vous mette au fait des loix par leſquelles nous nous gouvernons ; nous nous aimons & nous ſecourons en frères, nous partageons nos proies également, & nous nous jurons une fidélité à la vie & à la mort. — J'ai

déjà vécu parmi des chaſſeurs, reprit Abaquir; j'aimois cet état, & vous apprendrez de moi que ſi je ne leur dois pas le jour, je leur ſuis redevable de la vie : vos loix me paroiſſent fort équitables. — Puiſqu'il eſt ainſi, dit le chef, il ne me reſte plus à vous inſtruire que de notre police. Quoique je ne ſois que votre égal, tout ici me rend obéiſſance comme au chef; & comme il faut qu'on me craigne & qu'on me reſpecte, je traite avec la dernière rigueur tous ceux qui n'obéiſſent pas à mes ordres. — Dès que vous marchez en troupe, dit Abaquir, il faut bien qu'il y ait de la ſubordination. — Jurez donc ſur l'alcoran, & par le nom du ſaint prophête, reprit le chef, de vous ſoumettre à toutes nos loix ſans reſtriction. » Dès qu'Abaquir eut entendu parler du divin livre, il crut être avec des ſaints; & ſans héſiter il prit l'alcoran, le porta trois fois ſur ſon cœur, ſur ſa tête, & ſur ſes lèvres; & promit au-de-là de ce qu'on exigeoit de lui : il s'enrôloit ainſi, ſans le ſavoir, au nombre des premiers ſcélérats des déſerts. Tous ſes nouveaux camarades l'embraſsèrent avec joie; il monte un beau cheval, on

le couvre d'un manteau, & il eſt armé d'un ſabre, d'un arc, & d'une lance : Abaquir étoit content, & ne s'apperçut que le lendemain de la témérité des engagemens qu'il avoit contractés.

Ces brigands ſe répandent bientôt dans les déſerts, volent & pillent les voyageurs & les caravanes ; leur nombre s'augmente chaque jour par le ſuccès de leurs funeſtes expéditions ; les ravages deviennent ſi conſidérables, que le ſouverain de ces contrées ſe met lui même à la tête de quelques troupes pour les pourſuivre ; c'étoit le ſultan Hebraïm. Il parvient à envelopper de toutes parts les brigands ; Abaquir ſe trouvant à la tête de la bande, fut particulièrement l'objet de la pourſuite du ſultan ; mais le jeune homme prévenant le danger qui le menace, bleſſe ſon adverſaire d'un coup de flèche, tandis que d'un autre côté les ſujets du prince ſe ſont rendus maîtres des voleurs ; ce qui ne périt pas ſous le glaive, reſte priſonnier, & ils ont enfin purgé ces déſerts de cette troupe vagabonde & funeſte.

Cependant le ſultan étoit bleſſé aſſez grièvement ; de retour à ſa capitale, & après avoir fait apporter quelques remèdes

à ſon mal, il fit venir les aſtrologues : « Impoſteurs ! leur dit-il, aviez-vous prévenu que je duſſe mourir de la main d'un brigand ? Vous qui me menaciez uniquement de celle de mon fils. — Sultan ! répondirent-ils ; tout ce que nous vous avons prédit n'eſt que trop malheureuſement vrai ; que votre hauteſſe examine le coupable, qu'elle s'informe de quelle main eſt partie la fatale flèche, & qu'elle nous juge enſuite. »

Hebraïm fait amener en ſa préſence tous les priſonniers, leur promet la vie & la liberté, s'ils lui font connoître celui qui l'a bleſſé.

« C'eſt moi, dit Abaquir avec courage : j'ai eu le malheur d'attenter ſur les jours de mon ſouverain que je ne connoiſſois pas, & je mérite la mort. — Raſſurez-vous, jeune homme ! dit le ſultan étonné : dites-moi ſeulement qui vous êtes, & quel eſt votre père ? A cette demande, Abaquir entra dans tous les détails qui étoient à ſa connoiſſance, juſqu'à celui où le lion le bleſſa & dévora ſa nourrice. Le récit fut interrompu par l'altération ſenſible qui ſe fit remarquer ſur le viſage du ſultan ; mais un peu remis de cette première émotion,

Hebraïm ſollicita vivement le récit de ſes aventures ; le jeune prince continua de parler, & finit par dépeindre la frayeur dont il avoit été ſaiſi en combattant le ſultan..... « Arrêtez ! dit Hébraïm les larmes aux yeux ; approchez-vous de moi, faites-moi voir la morſure du lion : Abaquir obéit. » Je touche la vérité, s'écria le ſultan en examinant la cicatrice : « Ne balancez plus, mon cher fils, venez dans mes bras ; que j'aie du moins la conſolation avant de deſcendre au tombeau de retrouver mon fils unique. » Aſtrologues ! dit-il, en ſe tournant de leur côté : « vous m'avez dit la vérité autant qu'il vous étoit poſſible de la dire ; mais j'eus tort de vous conſulter ſur ma deſtinée ; nous devons nous réſigner en ſilence au décret prononcé ſur nous, en cherchant à l'éviter nous ne faiſons qu'en aggraver le poids. » Puis s'adreſſant à toute ſa cour : « Viſirs ! & grands du royaume, leur dit-il, reconnoiſſez pour votre légitime ſouverain Ben-Hebraïm mon fils unique, aidez-le à remplir dignement les penibles fonctions du trône. »

Abaquir ayant été couronné ſur le champ ſous le nom d'Abaquir-Ben-Hebraïm, ſon

père ſe réſigna à la mort ; il fit arracher de ſon corps la flèche qui y étoit entrée, & ſa vie s'échappa avec le ſang qu'il perdit de cette large bleſſure, en reſpectant le décret dont il avoit attiré ſur lui l'exécution, & béniſſant Dieu de laiſſer un digne héritier de ſa couronne.

Ben-Hebraïm, appelé de bonne heure à régir des états, mais inſtruit par l'adverſité, nourri dans l'activité, & vertueux par principe, ſe montra digne de la confiance publique. L'aventure du magicien & des brigands l'avoit mis en garde contre les apparences ; il fit grâce à ces derniers ; mais il déſiroit ardemment que le ciel fit tomber l'autre ſous ſa main, pour qu'il pût en faire un exemple de juſtice.

Un jour que ce jeune ſultan parcouroit les marchés de la ville, à la faveur d'un déguiſement, il apperçut dans le Kane un étranger autour duquel la curioſité attiroit la foule. On y admiroit des diamans & des bijoux de la plus grande beauté.

Ben-Hebraïm obſerve avec attention cet étranger, & ſous les riches vêtemens d'un Arménien, il reconnoît ſon malheureux derviche ; l'accent de ſa voix,

& ſon air emphatique le caractériſoient à ne pouvoir s'y méprendre.

Le ſultan revient auſſitôt à ſon palais, & fait venir ſecrètement le plus jeune des voleurs, qu'il avoit gardé auprès de lui, à cauſe des heureuſes diſpoſitions qu'il avoit découvertes en lui, & de l'averſion qu'il avoit témoignée pour l'état qu'il avoit jadis embraſſé par contrainte.

« Margam ! lui dit-il, j'ai beſoin de vous, pour m'aider à délivrer la terre d'un homme des plus dangereux : & il lui traça en même temps la conduite qu'il doit tenir dans le plan qu'ils ont arrêté entr'eux.

Deux jours après, Ben-Hebraïn envoya au Kane ſon premier eunuque accompagné de quatre officiers du palais, & une ſuite d'eſclaves, pour inviter le jouaillier arménien Doboul à ſe rendre au palais de la part du ſultan ; on lui menoit pour cet effet le plus beau cheval des écuries.

Le faux Arménien eſt ſurpris de tant d'honneurs, & n'imaginant d'autre motif à cette invitation que celui de la curioſité, il raſſemble ſes effets les plus précieux, & ſe propoſe d'éblouir tous les yeux par

la magnificence du préſent qu'il va porter au ſultan ; il en charge deux de ſes propres eſclaves, & ſe laiſſe conduire par le premier eunuque.

Dès qu'il arrive aux portes du palais, une députation du ſultan, ayant un officier à ſa tête, vint lui préſenter une boite richement ornée & remplie de Bétel (1). Toutes les ſalles du palais qu'il traverſa étoient parfumées d'aloës & de ſandal ; il pénètre ainſi juſqu'au cabinet le plus reculé de l'appartement du ſultan.

Margam ſous les habits du ſultan, aſſis ſur un ſopha élevé, bien inſtruit de ce qu'il devoit faire & dire, attendoit l'étranger. Avant de ſe concerter avec lui, Ben-Hebraim avoit acquis des lumières ſur le coſtume magique, dont on apperçevra bientôt l'effet.

A l'aſpect de Doboul, Margam deſcend du ſopha, vient au-devant du faux Arménien ſans lui donner le temps de faire les génuflexions d'uſage, le fait aſſeoir

(1) *Bétel.* Plante qui croît dans les Indes. Elle s'attache aux arbres comme le lierre. Les Indiens en font grand cas & la croient propre à affermir les gencives & pour l'eſtomac.

à ſes côtés ſur le ſopha en lui cédant la droite. « Permettez cet hommage, ajouta-t-il, c'eſt celui d'un jeune magicien envers ſon maître. Doboul étonné gardoit le ſilence : » Voici mes preuves ! pourſuivit Margam, & en découvrant ſon Doliman, il fit appercevoir la ceinture rouge, jaune & verte, qui chamarroit ſa poitrine. « J'aſpirois, continua le faux ſultan, à me rapprocher d'un homme pour lequel des moyens extraordinaires m'avoient inſpiré autant de reſpect que de curioſité, le moment eſt venu, & je m'en félicite.

« Sultan ! répondit Doboul, quand la ſcience eſt réunie au pouvoir, il faut que tout fléchiſſe, & vous me voyez dans l'admiration d'être à portée de baiſer les pieds d'un autre Salomon. — Laiſſons aux hommes ordinaires, dit Margam, le goût pour les reſpects extérieurs, je déſire acquérir de nouvelles lumières ſans rechercher de vains hommages. Qu'eſt-ce, d'ailleurs, qu'une ſouveraineté terreſtre, aſſujettie à tant de travaux, expoſée à tant de périls, auprès de celle dont vous jouiſſez ? Quel bonheur de pouvoir acquérir d'immenſes richeſſes, & d'en répandre les

dons, ſans être à charge à perſonne ! — Je ne puis, ô ſage ſultan, répartit Doboul, qu'applaudir à cette noble ambition & à ces ſentimens vertueux. Nous pouvons nous rendre maîtres de bien des choſes avec beaucoup de facilité, & ſans livrer des peuples entiers aux horreurs des combats, & à la misère ; nous ne ſacrifions qu'un ſeul homme. Voilà préciſément, interrompit Margam, ce que je voudrois éviter ; je voudrois pouvoir ſauver un homme, & c'eſt à ce ſujet que je deſirois vous conſulter. Le ſauver ? dit Doboul. Dès qu'il y eſt prédeſtiné, on ne le préſerveroit pas même en ſe mettant à ſa place. — En ce cas, il faut l'abandonner ; mais je voudrois du moins que ce ne fut qu'un eſclave : « Sultan ! vous n'obtiendrez rien, il faut que la victime ſoit de prix, & d'une naiſſance diſtinguée. — Mais il me ſemble, dit Margam, qu'on s'expoſe dans un choix pareil à des reſſentimens dangereux. — On a le moyen de conſulter auparavant, répondit le magicien ; c'eſt ce que je fis dans la dernière recherche, & il me fut répondu : *Pour que Margam courût quelque danger, il faudroit qu'il ſe rencon-*

trât ſur terre avec ſa victime. Or, lui en ayant mis plus de deux cent toiſes ſur la tête, je ne crains plus le danger de ſon retour. »

Après avoir fait ſemblant de rêver, Margam ajouta : « Il faudra donc vaincre mes ſcrupules ; il ne me reſte qu'une choſe à déſirer de vous. Nous pourrons opérer enſemble pendant votre ſéjour ici, je vais vous montrer le livre que j'ai ſur la poitrine, communiquez-moi le vôtre. Doboul ne peut refuſer, il eſt dans un lieu où tout eſt ſoumis au pouvoir du ſultan : Margam prend le livre, il s'approche ſans affectation d'une caſſolette ardente, & le jette dedans : le magicien veut l'en retirer, au même inſtant le vrai ſultan ſortant de derrière un rideau, prévient ſon mouvement & l'arrête. « Scélérat ! lui dit-il, ton heure eſt venue ; tu es en préſence d'Abaquir ta victime, & en même temps de Ben-Hebraïm ſouverain de ces lieux ; puis adreſſant la parole à ſon page : » Margam ! lui dit-il, quittez vos habillemens royaux, & faites avancer mes eunuques ! Infâme magicien ! continua-t-il en parlant à Doboul ; vois comment les fauſſes illuſions de ton

art t'ont précipité ſous le glaive dont tu devois être frappé ; où s'enfuira le crime quand le ciel le pourſuit ? quand la vengeance divine ſort des entrailles de la terre pour le frapper ?

A ces paroles, le magicien demeuroit pétrifié, mais bientôt les remords affreux déchirant ſa conſcience, ſembloient opérer chez lui l'effet du braſier ardent qui dévoroit ſon livre abominable : « Je brûle, » s'écria-t-il à diverſes repriſes, en pouſſant des cris douloureux. « Qu'il ſoit conduit hors du palais ! dit le ſultan, & qu'on lui tranche la tête en préſence de ſes eſclaves, & du peuple qui y eſt raſſemblé.

Aladin finit ainſi l'hiſtoire du ſultan Hebraïm & de ſon fils. Et après un moment de ſilence, il adreſſa de nouveau la parole à Bohetzad.

« Sire ! Je pourrois appliquer ici à mes propres aventures les juſtes réflexions qui découlent de l'hiſtoire que vous venez d'entendre ; mais ſi le décret du ciel n'a pas marqué ma délivrance, il n'eſt aucun moyen qui puiſſe me ſauver du péril où je me trouve

engagé : les caractères imprimés ſur mon front décident de mon ſalut, du ſuccès ou de la honte de mes ennemis ; mais à tout événement je demeurerai riche de mon innocence, & elle triomphera tôt ou tard.

Bohetzad, plus irréſolu que jamais, décida par un ſigne qu'on eut à reconduire le ſurintendant dans les priſons.

Le dixième jour venoit de paroître, depuis que la condamnation du jeune Aladin ſe trouvoit ainſi différée, c'étoit un temps de fête. Les grands, les courtiſans, la nobleſſe du royaume ſe raſſembloient auprès du trône, c'étoit pour eux un devoir d'obligation. Les dix viſirs avoient là toutes leurs créatures ; quelques-unes d'elles, autoriſées par les fonctions de leur état, entreprirent de parler contre le ſurintendant, en répétant tout ce qui avoit été dit de plus fort & de plus captieux, pour décider le ſouverain à armer contre ce criminel prétendu toute la ſévérité de la juſtice. On finit par inſinuer que, né de caſte de brigands, on ne devoit attendre de lui que des forfaits : chacun paroiſſoit

appuyer ces assertions par les regards & les attitudes.

L'unanimité de ces avis, en apparence si désintéressés, ébranlèrent de nouveau le monarque. Il se crut obligé de reconnoître ces marques de zèle par un remercîment, & de justifier l'indécision de sa conduite. « Je ne prétends point, dit-il, que l'attentat demeure impuni; mais je voudrois que le coupable lui-même, convaincu d'avoir mérité la mort, fût forcé de reconnoître l'équité du jugement qui l'y condanne. Après cette observation, il ordonna que le coupable, toujours chargé de ses fers, fut ramené devant lui : « Audacieux jeune homme, lui dit-il; tu vois autour de moi les représentans de ma nation, pour qui la durée de tes jours est un supplice; ce n'est que par ta mort que les clameurs de mon peuple peuvent être appaisées.

« Sire! répondit Aladin avec respect & dignité, je rejette toujours loin de moi jusqu'à l'ombre du soupçon, pour le crime odieux dont tant de voix semblent m'accuser & poursuivre la vengeance. Si la nation étoit ici dignement représentée,

ſa voix ſeroit celle de Dieu & s'élèveroit en faveur de mon innocence ; cette voix, aux ſons de laquelle tout eſt ſourd dans ce moment, retentit cependant au fond du cœur de votre majeſté. L'oiſeleur a moins de pouvoir pour étouffer dans ſes mains le foible oiſeau qu'il y tient, que vous n'en avez pour m'ôter la vie ; votre ſeule clémence ne vous feroit pas auſſi long-temps délibérer, ſi le doigt de Dieu ne balançoit pas dans votre cœur l'atrocité des imputations dont on me charge ; & ſi la force de l'étoile qui dirige mon ſort ne s'oppoſoit pas à ma chûte. Je retrouve dans les aventures de la famille de Selimansha une foule de rapports avec les miennes. Balavan ſon fils éprouva, en voulant faire mourir un de ſes neveux, que toute la puiſſance humaine ne peut avancer l'inſtant de la mort marqué par la Providence. — Je ſerois curieux de ſavoir, dit Bohetziad, ſi tu nous feras retrouver dans l'hiſtoire de cette famille, l'exemple d'une ingratitude ſemblable à la tienne ? »

Hiſtoire de Selimansha, & de ſa famille.

SIRE, reprit auſſitôt le jeune ſurinten-

dant : l'hiſtoire nous a conſervé la mémoire d'un roi de Perſe, nommé Selimansha, qui poſſédoit toutes les qualités d'un grand ſouverain : ſa famille conſiſtoit en deux princes : mais elle s'étoit augmentée d'une fille unique de Kalisla ſon frère, que celui-ci en mourant avoit confiée à ſes ſoins. Senſible à cette préférence, Selimansha n'oublia rien pour répondre à cette confiance : l'amour fraternel, joint aux vertus les plus pures, l'engagèrent à donner les plus grands ſoins à l'éducation de cette princeſſe, qu'il regardoit comme ſa fille ; des attentions ſi marquées, des prévenances ſi délicates, trouvèrent dans cette jeune élève les diſpoſitions les plus heureuſes, & en firent bientôt un chef-d'œuvre de perfection.

Dès l'âge de douze ans, les agrémens du corps & les grâces de l'eſprit la faiſoient remarquer des perſonnes de ſon ſexe, ainſi que l'étoile du matin au ſein du firmament. Sa mémoire très-ornée lui fourniſſoit des reſſources continuelles pour faire briller la ſolidité de ſon jugement ; elle poſſédoit l'alcoran de manière à en réciter les chapitres à volonté, elle en expliquoit le ſens

moral avec une préciſion qui charmoit tous ſes auditeurs.

Selimansha voyant ſon aimable nièce en âge d'être mariée, crut ne pouvoir mieux diſpoſer de ſa main qu'en faveur d'un de ſes fils ; il en fit la propoſition à la princeſſe, la laiſſant maîtreſſe abſolue du choix. « C'eſt votre bonheur que je cherche, ma fille ; prononcez, & ma volonté ſuivra votre déciſion.

« A qui puis-je mieux m'en rapporter qu'à vous? répondit Chamſada, je m'abandonne à la tendreſſe dont le père le plus chéri me donne chaque jour des preuves ſi touchantes, & je me ſoumets avec plaiſir à tout ce que votre ſageſſe ordonnera de moi.

Je ſuis flatté de votre confiance, reprit le bon monarque, & je redoublerois de tendreſſe pour vous, ſi je croyois qu'elle pût augmenter. Puiſque vous me laiſſez le maître de diſpoſer de votre ſort, je l'attacherai à celui de mon ſecond fils ; l'heureux rapport que j'ai remarqué dans vos caractères, ſemble me promettre l'union la mieux aſſortie ; je diſtingue en lui des vertus, qui ſe développant, deviendront

quand ſon mérite n'auroit pas été un titre à cette préférence, il ſavoit que les ſouverains de cette partie de l'Orient étoient les maîtres de choiſir leurs ſucceſſeurs dans leur famille, ſans égard aux prérogatives de l'âge ; mais l'impétueux Balavan penſoit qu'on devoit déroger en ſa faveur à l'uſage, & ſe conformer à celui des autres nations.

La naiſſance d'un fils, dont la reine accoucha heureuſement, vint augmenter la rage de ce furieux, & fut un obſtacle de plus à ſes prétentions ; cet événement mit le comble à ſon déſeſpoir, il trouva le moyen de s'introduire ſecrètement dans l'appartement du roi ſon frère, & d'une main forcenée lui plongea ſon poignard dans le ſein ; il pénètre avec les mêmes précautions & le même deſſein dans celui où repoſoit l'enfant ; mais découvrant le voile qui cachoit ce jeune prince, plus beau que le jour, un ſentiment ſurnaturel ſembloit retenir ſon bras : « Tu ſerois mon fils, ſe diſoit-il, ſi l'injuſtice ne m'eut pas ravi le cœur & la main de Chamſada, » & reconnoiſſant en même temps dans cette innocente victime les traits de celle dont il adoroit les

charmes, une émotion involontaire lui fit porter un coup mal assuré, le poignard vacille dans sa main tremblante, & frappe sans blesser mortellement.

Balavan n'eut pas épargné sa belle-sœur, s'il ne se fut flatté d'obtenir sa main; mais cet espoir retint son bras homicide : quant à Selimansha, il put échapper au monstre par la vigilance de ses gardes. Au moment où celui-ci s'approchoit de l'appartement de son père, dans l'affreux dessein de couronner ses forfaits par le parricide, il fut apperçu par un esclave, qui aidé des eunuques de la garde, força le meurtrier de renoncer à l'espoir que sembloit lui promettre le succès du crime qu'il alloit commettre; voyant alors qu'il ne pouvoit échapper aux soupçons, il prit la fuite, & fut se cacher à l'extrémité des frontières, dans un château fortifié par la nature & par l'art.

Le jour, qui commence à paroître, va révéler bientôt les horreurs de cette nuit sanglante. Aux premiers rayons de l'aurore, la nourrice vient allaiter son tendre nourrisson, dont le sang innonde le berceau; éperdue, elle court à l'appartement du roi

& de la reine annoncer cette fatale nouvelle ; le déſeſpoir & les cris la précédent, & réveillent Chamſada. Cette malheureuſe reine ouvre les yeux, l'époux qui reſpiroit à ſes côtés ne vit plus, les cris de la nourrice lui font redouter des malheurs plus terribles encore : épouſe & mère éplorée, elle court au berceau de ſon fils, le prend dans ſes bras, il reſpiroit encore! Elle conçoit l'eſpoir de le ſauver ; tout le palais eſt en mouvement, Selimansha arrive avec ſes eunuques, les chirurgiens ſont appelés, l'art & les ſoins vont rendre la vie à cette innocente créature ; mais ils s'épuiſent en vain ſur le corps du jeune monarque dont l'infortunée Chamſada pleure la perte.

Les herbes aromatiques & vulnéraires, les beaumes de l'Orient ont opéré ſur la bleſſure de l'enfant, & ranimé les eſpérances de ſa mère : il a repris le ſein de ſa nourrice, & l'héritier préſomptif de Selimansha eſt enfin hors de tout danger.

Cependant le vieux monarque cherchoit à découvrir le meurtrier de ſes enfans : la fuite précipitée de Balavan, ſon poignard teint de ſang qu'on retrouva dans l'appar-

tement, décidèrent bientôt des ſoupçons que ſon caractère vicieux avoit fait naître d'abord. Le vieillard infortuné réſiſtoit avec peine à l'excès de ſa douleur : « Ciel! s'écrioit-il, éloignez de moi l'ange de la mort, puiſque vous voulez que je ſois encore utile ſur la terre : » après cela il fit aſſembler les grands, les viſirs, & leur annonça qu'il alloit prendre les rênes du gouvernement.

Ses premiers ſoins furent de conſoler la triſte Chamſada, & de concert ils dirigèrent leurs attentions ſur l'aimable nourriſſon que la Providence avoit préſervé ; en fortifiant ſon tempérament, on formoit auſſi ſon eſprit & ſon cœur : la mère lui expliquoit les paſſages de la loi, dont les préceptes devoient diriger ſes mœurs & ſa conduite, & le vieillard l'inſtruiſoit dans la grande connoiſſance du monde & des hommes.

Dès l'âge de huit ans, le jeune prince étoit ſi robuſte qu'il étoit en état de manier les armes, & de ſupporter les fatigues du cheval. Au bout de quelques années toutes ſes qualités morales ſe développèrent, & promirent d'effacer un jour

toutes celles dont avoit brillé le roi ſon père.

Alors Selimansha jugeant que ſon petit-fils, aidé de bons conſeils, étoit en état de porter la couronne, lui remit les rênes de l'empire au milieu du divan aſſemblé, & le fit proclamer roi ſous le nom de Shaſeliman, aux acclamations du royaume, dont les peuples, conſternés encore du coup affreux qui leur avoit enlevé un ſouverain adoré, ſembloient promettre à ſon héritier le même attachement, & en attendre le même amour.

Le nouveau roi, dirigé par de ſages conſeils, ne démentit point les heureuſes préventions de ſes ſujets en ſa faveur, les cadis & les viſirs rempliſſant dignement les devoirs de leurs charges firent aimer les lois, dont l'exécution ſage & prompte aſſuroit le bonheur de tous. Auſſi exact aux devoirs de la religion, qu'à ceux du trône, Shaſeliman faiſoit régulièrement ſes ablutions, aſſiſtoit aux prières dans les moſquées, tenoit trois divans par ſemaine, travailloit journellement avec ſes miniſtres, & ſe portoit ſur le champ dans tous les endroits où ſa préſence néceſſitoit le retour

de la tranquillité & du bon ordre. Les peuples heureux ſous ſon gouvernement jouiſſoient en paix de leur félicité, quand de nouveaux forfaits vinrent la troubler, & ravir l'eſpérance d'un bonheur durable.

Le ſcélérat Balavan, pourſuivi par les remords du crime affreux qu'il avoit commis, ne ſe croyant pas en ſureté chez un peuple à qui il étoit odieux, ſortit de la place forte dans laquelle il s'étoit réfugié, & tenta de ſe retirer en Egypte pour implorer la protection du ſouverain de ce vaſte empire : là, déguiſant ſes forfaits, il ſe préſente comme un prince infortuné, victime d'une femme, & ſacrifié par un père que ſon grand âge rend imbécille. Le roi d'Egypte l'accueille avec bonté, & ſe préparoit à lui donner des ſecours, lorſqu'un envoyé de Selimansha arriva & demanda audience.

Ce vieux monarque, inſtruit par ſes émiſſaires de la route qu'avoit priſe Balavan, avoit député à toutes les cours auprès deſquelles ce ſcélérat pouvoit mendier une retraite ou de l'appui; un ſignalement fort détaillé dépeignoit le fugitif, & faiſoit connoître tous ſes crimes.

Le ſoudan, en communiquant au coupable les dépêches qu'il venoit de recevoir, ordonna ſur le champ qu'il fût renfermé dans une étroite priſon, en attendant l'arrêt que prononcera contre lui un père irrité. Tel fut l'ordre intimé à Balavan, tel fut le ſens de la réponſe de celui-ci au roi Selimansha ; mais ce père trop foible & trop tendre commit à la fois deux fautes majeures en politique.

Pour armer contre ſon fils toute la colère du ſouverain d'Egypte, il lui avoit diſſimulé que le jeune Shaſeliman avoit échappé au coup mortel dont il avoit été frappé : il ne détruiſit point dans ſa ſeconde lettre cette opinion, & engagea le roi d'Egypte à rendre la liberté au coupable. « Déjà trop malheureux, diſoit-il, je ne veux pas ſouiller ma main en traçant l'ordre du trépas de mon fils : qu'il erre partout, privé de reſſources & de ſecours, n'ayant pour compagnons que ſes remords, pour ſociété que les tigres moins inhumains que lui. Qu'aſſiégé de beſoins, rongé de douleur, odieux aux autres, il ſoit lui-même l'inſtrument de ma vengeance, que j'abandonne au roi des rois. »

Sur cette réſolution, le ſoudan fit ſortir Balavan de priſon, & le bannit à jamais du royaume : il en rendit compte à Selimansha, & entama avec lui une négociation moins déſagréable.

La réputation des charmes & des qualités eſtimables de Chamſada avoit percé juſqu'en Egypte. Benſirak, ce même ſoudan dont nous venons de parler, voyant qu'il étoit poſſible d'obtenir ſa main, en fit la propoſition à Selimansha, dans les termes les plus preſſans & les plus reſpectueux, le priant de lui ménager l'aveu de celle que la nature & le ſang lui avoient ſoumiſe comme nièce & belle-fille.

Le vieux monarque de Perſe, ſatisfait d'une demande qui offroit à ſon aimable nièce le plus avantageux des établiſſemens, lui en fit ſur le champ l'ouverture. La ſenſible Chamſada ne put l'entendre ſans répandre des larmes, ſon cœur étoit encore tout entier à l'époux qu'elle avoit perdu, & il falloit s'arracher des bras de ſon oncle & de ſon enfant, pour ouvrir ſon ame aux impreſſions d'une nouvelle tendreſſe : « Ah ! mon oncle, diſoit-elle, quels ſentimens remplaceront jamais ceux dont j'é-

prouve ici la douceur ? Où trouverois-je des devoirs plus agréables à remplir — Ma chère fille, reprit Selimansha, vous êtes recherchée par un des plus puiſſans monarques du monde ; on fait un grand éloge de ſes vertus, on parle avantageuſement de ſa perſonne. Votre fils, que j'ai placé ſur mon trône, a beſoin d'une protection plus active & plus durable que la mienne ; vous ſaurez ménager par votre adreſſe une étroite alliance entre les deux monarques ; mais n'oubliez pas que pour obtenir l'expulſion de Balavan, je l'accuſai du double crime d'avoir aſſaſſiné ſon frère & ſon neveu. Shaſeliman règne en Perſe comme un deſcendant de ma maiſon, ſa mère doit être inconnue de Benſirak. Vous lui deviendrez plus chère, lorſqu'il pourra eſpérer de ne partager vos affections avec perſonne, & qu'elles ne ſe répandront que ſur les enfans qui naîtront de votre union. Mon expérience m'apprit à connoître les foibleſſes du cœur humain : l'homme puiſſant ſe défie toujours des diſcours de l'intérêt perſonnel ; vous pouvez rendre à votre fils, ſur le trône de Perſe, des ſervices importans, comme à un parent éloigné, ſans

qu'on vous ſoupçonne de ſacrifier les intérêts de votre mari & de vos enfans, & ſi vous parliez pour un fils, vous pourriez paroître une mère aveuglée par un excès d'amour. Nous ſommes d'ailleurs trop heureux que Beuſirak, épris de vos charmes, attende de notre grâce ce que ſa puiſſance pourroit nous ravir : n'attirons point par un refus le fléau de la guerre ſur nos peuples, & ſacrifions à leur repos & à nos intérêts le plaiſir que nous aurions de vivre enſemble. »

Chamſada n'oppoſa rien à des raiſons plus ſpécieuſes que ſolides, & Selimansha répondit auſſitôt au ſoudan, que ſa nièce ſe trouvoit trop honorée du choix du puiſſant ſouverain de l'Egypte, & qu'elle étoit prête à s'unir à lui. A la réception de cette nouvelle, le ſoudan enivré de joie envoya un ambaſſadeur avec un ſuperbe cortège pour aller chercher ſon épouſe : Selimansha, inſtruit de l'arrivée du miniſtre Egyptien dans ſes états, fut à ſa rencontre à vingt lieues au-delà de ſa capitale, le reçut dans un camp magnifique, & après l'avoir fêté pendant deux jours, il lui remit ſa nièce. On abrégea

les cérémonies, autant pour ſatisfaire l'impatience du ſoudan, que pour cacher à l'ambaſſadeur le ſecret de l'exiſtence du fils de Chamſada : le vieux monarque ſe donnoit alors la qualité d'envoyé du roi de Perſe pour remplir les conditions du traité.

Dès que Chamſada fut arrivée dans la capitale de l'Egypte, le ſoudan manda le muphti & le cadi pour le contract & la cérémonie du mariage. Leur ſoumiſſion fut ſur le champ récompenſée par un préſent de peliſſes & de cinq mille pièces d'or. La princeſſe entre dans l'appartement deſtiné pour les nôces ; une foule d'eſclaves de la plus grande beauté & magnifiquement vêtues la conduit au bain, portant des caſſolettes où brûloient les plus précieux aromates : au ſortir du bain, elle eſt couverte de vêtemens dont l'éclat obſcurcit les lumières des appartemens ; mais ſa beauté éclipſe aiſément celle des objets qui l'environnent : elle eſt ainſi conduite auprès du ſoudan.

Ce monarque la reçut avec les démonſtrations de l'amour le plus tendre, la fit aſſeoir à côté de lui : on ſervit un ſouper

où la délicateſſe des mets enchériſſoit ſur la profuſion ; il préſenta à ſa future épouſe pluſieurs écrins garnis des bijoux les plus rares, & couronna enfin ce beau jour par remplir les obligations que l'hymen lui impoſoit.

Cependant au milieu de ces fêtes, Chamſada, loin de partager la félicité publique & le bonheur de ſon époux, dévoroit en ſecret ſes ennuis ; ſéparée de ſon fils, elle n'étoit plus occupée que du ſeul bien auquel ſon cœur fût véritablement attaché ; ſecondant les vues politiques & chimériques de ſon oncle, elle n'haſardoit rien auprès du ſoudan qui pût affoiblir le caractère de ce reſpectable vieillard ; elle n'oſoit parler de ſon fils. Que de maux cependant n'eut-elle pas prévenus par une confiance légitime ! & que ne devoit-elle pas attendre de l'amour de Benſirak, qui s'enflammoit chaque jour davantage !

Le ſort devoit juſtifier bientôt les tendres inquiétudes de la reïne ſur le compte de ſon fils. Balavan, informé du mariage de ſa belle-ſœur avec le ſoudan d'Egypte, inſtruit que Selimansha régnoit en Perſe, ſentit réveiller dans ſon cœur ſes projets

de vengeance : il ſe voyoit privé du fruit de ſes attentats, du trône de Perſe, objet de ſon ambition, de la beauté dont il déſiroit la conquête ; le ſcélérat, livré à ſes penchans, infeſtoit par des excès de tout genre les états qu'il comptoit envahir après la mort de ſon père ; il vivoit de rapines & de brigandages.

Enfin Selimansha, ſuccombant ſous le poids des années, remit ſon ame à ſon créateur ; dès que Balavan fut informé de cet événement, il accourut à la tête des brigands dont il étoit le chef, ſoufflant la révolte, entraînant avec lui de nouvelles troupes, gagnant les uns par des promeſſes pompeuſes, ſéduiſant les autres par l'appas de l'or que ſes crimes avoient amaſſé ; ils concertent enſemble leurs projets ; il détrône ſon neveu, le précipite dans un cachot, & ſe fit proclamer à ſa place.

Ce cruel uſurpateur, non content de ſes ſuccès, réſolut de faire égorger l'innocente victime qui avoit jadis miraculeuſement échappé à ſon bras homicide ; mais la compaſſion qui ne pouvoit trouver d'ac-

cès dans ſon ame, étoit entrée dans le cœur des ſcélérats ſes complices : « Nous ne pouvons conſentir à la mort d'un enfant qui n'a fait aucun mal, dirent-ils à Balavan ; aſſurez-vous de lui, ſi vous redoutez ſon crédit ; mais conſervez-lui la vie. » Il fut forcé d'acquieſcer à leur demande, & fit enfermer ſon neveu dans un caveau.

Chamſada ayant appris cette nouvelle affligeante ne pouvoit contenir l'excès de ſa douleur ; mais elle ne pouvoit inſtruire ſon époux du malheur de ſon fils, ſans expoſer la mémoire de ſon oncle Selimansha, ſans le rappeler comme un impoſteur, puiſqu'il avoit écrit que le jeune Shaſeliman avoit été aſſaſſiné ; elle remit à Dieu ſa confiance & ſon eſpoir. Cependant l'odieux Balavan avoit achevé la conquête de la Perſe ; tous les grands du royaume étoient venus lui rendre hommage : le jeune Shaſeliman demeura quatre ans renfermé, on fourniſſoit à peine à ſa ſubſiſtance ; accablé par l'infortune, il dépériſſoit à vue d'œil, & ſa beauté ne retraçoit plus l'image de ſa mère dont il étoit l'exacte reſſemblance ; enfin la Providence

qui veilloit ſur lui voulut le ſouſtraire un inſtant à tant de maux.

Balavan aſſis au divan, environné d'une cour brillante, ſembloit jouir en paix d'une autorité qui paroiſſoit inébranlable : au milieu des grands dont il croyoit avoir la confiance, & des courtiſans dont il recevoit l'encens, une voix s'élève. Cette voix conſacrée à la vérité, & dévouée encore à la mémoire de Selimansha, s'exprimoit ainſi.

« Sire ! le ciel vous a comblé de proſpérités ; en vous donnant, avec cet empire, le cœur de vos peuples, ce trône paroit aſſis ſur une baſe inébranlable ; montrez-vous digne de plus en plus de faveurs du très-haut. Jetez un regard de compaſſion ſur un foible enfant dont l'innocence eſt le ſeul ſoutien, qui n'ouvrit les yeux à la lumière que pour répandre des larmes ; dont tous les inſtans de l'exiſtence ont été marqués par les ſouffrances & le malheur. L'infortuné Shaſeliman n'a pu jamais vous offenſer, rendez-lui ſa liberté. — Je conſentirois à votre demande, répondit Balavan, ſi je n'avois quelques raiſons de craindre qu'il ne formât un parti contre moi, &

ne devint le chef des mécontens qu'un roi ne manque jamais de faire malgré ſes meilleures intentions. — Hélas ! ſire, répliqua le prince qui avoit porté la parole ; qui pourroit ſuivre un jeune homme chez qui la nature eſt en partie détruite par les ſouffrances, & dont l'ame n'a plus d'énergie ? Vos ſujets vous étant tous dévoués, où trouveroit-il des inſenſés qui fomentaſſent contre vous des projets ambitieux ? » Balavan ſe rendit à ces motifs, & affectant aux yeux de ſa cour une clémence politique, il fit ſortir de priſon le jeune Shaſeliman, le fit revêtir d'une ſuperbe peliſſe, & lui donna le commandement d'une province éloignée : il penſoit moins à lui procurer un ſort avantageux, qu'à ſe défaire de lui, en l'appelant à la défenſe d'un pays expoſé aux attaques continuelles des infidelles : il préſumoit avec quelque fondement qu'il y ſacrifieroit ſa vie, puiſque jamais aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit échappé aux dangers dont cette partie de la Perſe étoit menacée.

Le jeune prince partit avec une foible eſcorte ; à peine fut-il arrivé à ſa deſtination, que les preſſentimens de ſon oncle

Balavan ſe vérifièrent en partie : les infidelles firent une irruption, Shaſeliman n'ayant à leur oppoſer qu'une poignée de monde fut obligé de céder au nombre, & il tomba lui-même entre les mains de ſes ennemis. Ceux-ci renonçant en faveur de ſon âge & de ſa beauté, à l'uſage cruel qu'ils pratiquoient dans ces occaſions, au lieu de lui donner la mort, ſe contentèrent de le deſcendre dans un puits, où étoient déjà renfermés pluſieurs priſonniers muſulmans. Ce malheureux prince, victime conjurée du deſtin, vit s'écouler un an entier dans cette horrible captivité.

C'étoit une coutume de ces peuples infidelles, de faire monter tous les ans, à un jour fixé, les priſonniers qu'ils avoient pu faire, ſur le ſommet d'une tour très élevée, pour les précipiter ſur la terre.

Shaſeliman fut tiré du puits, conduit au haut de la tour, & précipité avec les autres ; mais la Providence, qui veilloit ſur ſes jours, le fit tomber ſur le corps d'un de ſes compagnons d'infortune : au moment même où l'on venoit de lancer celui-ci, ce corps le ſupportant en partie, & l'air ſoutenant ſes habits, le pré-

ſervèrent tous deux d'une chûte meurtrière. Il fut étourdi de la rapidité du mouvement, mais il n'eſſuya ni rupture ni contuſion ; & un long évanouiſſement fut le ſeul accident qu'il éprouva.

Il fut enfin rappelé à la vie au milieu des infortunés qui l'avoient perdue ; ſon premier mouvement fut d'élever ſon ame à Dieu ; & de lui témoigner ſa reconnoiſſance par l'interceſſion du grand prophête : il reconnut qu'il étoit dans une immenſe forêt ; les cadavres qui l'environnoient devoient attirer néceſſairement les bêtes féroces, il s'éloigne de cet endroit dangereux, il marche toute la nuit ; & dès qu'il ſe crut à l'abri des hommes & des animaux, il monta ſur un arbre, cherchant à ſe dérober dans ſon feuillage aux regards des voyageurs, & ſe nourriſſant de fruits ſauvages. Ce fut en s'obſervant de cette manière, qu'il parvint juſqu'aux états de Balavan ſon oncle.

Il étoit près d'entrer dans la première ville de Perſe, lorſqu'il apperçut cinq ou ſix hommes qui s'entretenoient enſemble ; les ayant reconnus pour muſulmans, il les aborda, & leur fit le récit du traitement

qu'il avoit reçu des infidelles, & de la manière miraculeuſe dont il avoit été ſauvé: la naïveté de ſon rapport n'en laiſſant pas ſuſpecter la vérité, ils furent touchés de compaſſion en ſa faveur, & le conduiſirent chez eux, où il jouit des droits de l'hoſpitalité. Après quelques jours de repos, il prit congé de ſes bienfaiteurs pour continuer ſa route vers la capitale où régnoit Balavan; ſes hôtes, après lui avoir fourni tout ce dont il avoit beſoin, lui indiquèrent ſon chemin, ſans ſe douter que le jeune homme qu'ils avoient ſi obligeamment accueilli fût le neveu de leur ſouverain.

Le jeune prince marchoit nuit & jour; fatigué, haraſſé, les jambes & les pieds déchirés par les ronces & les cailloux, il arrive enfin ſous les murs d'Iſpahan, & s'aſſied auprès d'un baſſin qui ſervoit de réſervoir à une ſource voiſine: à peine a-t-il eu le temps de reprendre haleine, qu'il voit venir à lui pluſieurs cavaliers; c'étoient des officiers du roi qui revenoient de la chaſſe; ils venoient déſaltérer leurs montures. En promenant leurs regards, ils apperçurent le jeune Shaſeliman; quel que fut le déſordre de ſes vêtemens, quel-

qu'altération que les ſouffrances & l'abattement apportaſſent aux charmes naturels de ſa phyſionomie ; ils en diſtinguoient aiſément la douceur & le beauté, & ils ne purent le voir ſans éprouver pour lui l'émotion du plus tendre intérêt.

« Que faites-vous ici, jeune homme ? lui demanda l'un des officiers : — Mon frère ! répondit le ſage Shaſeliman, vous ſavez le proverbe : *ne demandez pas à l'étranger qui eſt nud, où eſt ſon habit ? Il vous répond pour moi.* J'ai faim & ſoif, je ſuis foible & privé de tout ſecours. » A cette réponſe, un des officiers courut à un porte-manteau, en tira un morceau de gibier & du pain, & le lui apporta. Dès qu'il eut mis à profit ce bienfait, & pris en apparence aſſez de force pour pouvoir continuer la converſation : « Frère ! lui dit un des premiers officiers de la troupe, votre ſort nous intéreſſe, ferions-nous indiſcrets en vous priant de nous donner quelques détails ſur votre ſituation ? Avant de vous ſatisfaire, répartit le malheureux prince, répondez, s'il vous plaît, à une queſtion très-importante pour moi. Le roi Balavan votre ſouverain vit-

il encore ? — Connoiſſez-vous le roi ? — Oui, & vous voyez devant vous ſon neveu Shaſeliman. — Comment pourriez-vous être Shaſeliman, répliqua l'officier, puiſque nous ſavons que ſon oncle, après l'avoir fait ſortir du cachot où il avoit été renfermé pendant quatre ans, lui a donné le commandement d'une province où il étoit preſqu'impoſſible qu'il ne mourût pas de la main des infidelles ? Nous avons appris, d'ailleurs, qu'il a été précipité par eux, avec beaucoup d'autres muſulmans. »

Alors le jeune prince, pour achever de les convaincre, entra dans le détail de toutes ſes aventures, de la manière miraculeuſe dont la Providence avoit préſervé ſes jours. A ce récit, tous les officiers furent touchés d'admiration, ils ſe proſternèrent à ſes pieds, & arrosèrent ſa main de leurs larmes : « Vous êtes roi ! Seigneur, lui dirent-ils, le fils de notre légitime ſouverain, & digne en tout d'un meilleur ſort ; mais hélas ! que venez-vous chercher dans une cour où vous ne pouvez trouver que la mort ? Rappelez-vous les cruautés dont vous avez été la victime, les traitemens que vous avez eſſuyés, le piége dangereux par

lequel, ſous l'ombre du pouvoir, vous fûtes dévoué à une mort certaine dans le poſte qu'il avoit confié à vos ſoins : fuyez ! cherchez le pays où la belle Chamſada règne en ſouveraine ſur le cœur du ſoudan d'Egypte ? C'eſt-là que vous trouverez le bonheur : — Eh ! comment pourrois-je porter mes vues ſur l'Egypte ? Selimansha mon grand père abuſa le ſouverain de cet empire par l'aſſurance de ma mort ; ma mère & lui paſſeroient pour des impoſteurs, ſi je m'expoſois à y paroître. — Vous avez raiſon, lui répliqua-t-il, mais fuſſiez-vous réduit à vivre caché en Egypte dans un état inférieur, vous y ſerez à l'abri des entrepriſes de votre oncle, dont vous n'éviterez jamais les cruautés, s'il apprend que vous ſoyez en vie. »

En conſidération de ces avis, le plus âgé des officiers joignit auſſi ſes prières : « O mon maître & mon roi ! dit-il au prince, en ſe jetant à ſes genoux, ſeul & vrai rejeton de Selimansha ! faut-il, hélas ! que l'eſclave qui fut ſoumis trente ans à ſes ordres, qui fut le témoin de ſes vertus & l'objet de ſes bienfaits, vous voie réduit à ce comble d'infortune ? Le

ſort pourſuit-il donc au de-là du tombeau ce monarque adoré ? Fuyez, cher prince ! & n'attendez pas que de plus grands malheurs vous pourſuivent.

Auſſitôt chacun d'eux s'empreſſa de ſatisfaire aux beſoins les plus preſſans de Shaſeliman ; l'un ſe dépouilla d'une partie de ſes vêtemens pour l'en habiller, l'autre partagea ſes petites proviſions, & tous enſemble formèrent une petite ſomme d'argent qui put l'aider à continuer ſon voyage ; le prince infortuné profitant de leur bienfaiſance & de leurs conſeils, prit congé d'eux ; les officiers s'en ſéparèrent non ſans lui donner des preuves de leur attachement, & Shaſeliman ſe mit en route, ſe recommandant à Dieu & à Mahomet ſon grand prophête.

Après une marche longue & pénible, il parvint enfin en Egypte, où régnoit Chamſada ſa mère : lorſqu'il fut près du grand Caire, il ne voulut pas entrer dans cette grande ville, pour ne pas s'expoſer à être découvert, & s'arrêta dans un village peu écarté de la route, dans la réſolution de s'attacher au ſervice de quelqu'un de ſes habitans : en conſéquence,

il fut ſe préſenter chez un fermier de l'endroit pour garder ſes troupeaux ; il ne fut point difficile ſur ſon gage, & vécut dans cet état obſcur & miſérable, trouvant à peine de quoi ſubſiſter dans les reſtes qui tomboient de la table de ſon maître.

Mais tandis que l'héritier préſomptif du trône de Perſe étoit réduit dans une ſituation ſi étrange, que faiſoit la reine Chamſada ? Chaque jour cette mère inconſolable ſentoit augmenter ſon inquiétude ; combattue par ſa tendreſſe pour ſon fils, & le ſecret qu'elle devoit garder auprès du monarque pour l'honneur de ſon oncle, ſa ſituation étoit auſſi pénible que celle de Shaſeliman. Il ſe trouvoit à la cour de Benſirak un ancien eſclave de Selimansha, qui avoit accompagné la reine en Egypte, & qui depuis lors étoit reſté à ſon ſervice : il avoit toute ſa confiance, & ſouvent il fut le dépoſitaire des chagrins de de cette tendre mère : elle l'apperçut un jour qu'il étoit ſeul, & lui fit ſigne de s'approcher. « Eh quoi ! lui dit-elle, vous connoiſſez mon attachement pour mon fils ; vous ſavez mes allarmes à ſon ſujet, & vous ne vous êtes donné aucun mouvement

pour ſavoir ce qu'il eſt devenu ? Reine ! répondit l'eſclave, ce que vous demandez eſt bien difficile à ſavoir, & je ne connois aucun moyen pour m'en informer. Vous ſavez que vous avez vous-même confirmé le bruit de ſa mort atteſté par Selimansha, & quand par un effet du haſard votre fils pourroit ſe montrer ici, comment détruiriez-vous l'opinion publique ? Comment pourriez-vous l'avouer, & le faire connoître ? — Ah ! plût à Dieu que mon fils fût dans ces contrées ! Quand même je ſerois privée du plaiſir de le voir : il me ſuffiroit de ſavoir qu'il reſpire encore, pour aſſurer mon repos & mon bonheur. — Reine ! reprit l'eſclave, je ſuis prêt à vous ſacrifier ma vie ; qu'exigez-vous de moi ? — Prenez dans mon tréſor, dit la reine, la ſomme que vous jugerez néceſſaire pour votre voyage, allez en Perſe, & amenez mon fils. — L'argent ſeul eſt encore moins néceſſaire ici que la prudence, il faut donner un prétexte plauſible au voyage que votre majeſté me propoſe : vous ſavez que le ſoudan m'honore de ſes bontés, & qu'attaché à ſon ſervice, je ne puis m'éloigner de ſa cour

ſans une permiſſion expreſſe de ſa part : il faut la demander vous-même, & l'obtenir ſous un motif ſpécieux qui éloigne de lui tout ſoupçon, en même temps qu'il aſſurera vos ſuccès : dites-lui, que pendant les troubles qui ont précédé la mort de votre époux, vous fites cacher dans un endroit connu de moi ſeul, un coffre de bijoux précieux que vous déſiriez mettre à l'abri des événemens ; ſuppliez ſa majeſté de vous accorder la permiſſion de m'envoyer en Perſe à la recherche de ce tréſor. Le ſoin du reſte me regarde. » La reine ſatisfaite du dévouement de ſon eſclave, & approuvant ſes conſeils, fut ſur le champ les mettre en exécution, & n'eut aucune peine à obtenir ce qu'elle déſiroit.

Le fidelle émiſſaire déguiſé en marchand, pour ne pas être reconnu en Perſe, partit auſſitôt. Après bien des fatigues il arrive à Iſpahan ; & s'informe en ſecret du ſort de Shaſeliman : les premières nouvelles furent affligeantes pour lui.

Quelques jours après, ſe promenant aux environs du palais, il trouva par haſard un des officiers qui avoient ſecouru le jeune

prince

prince, lorſqu'il étoit aſſis auprès de la ſource dont nous avons parlé ; tous deux avoient ſervi ſous le règne de Selimansha, ils ſe reconnurent, s'embraſsèrent, & liè-rent converſation enſemble. « Vous venez d'Egypte, dit l'officier, auriez-vous rencontré le prince Shaſeliman? — Shaſeliman ! reprit l'eſclave, eh ! ſeroit-il encore en vie, après les nouvelles affreuſes qu'on répand ici ſur ſon compte? — Oui, il vit : & je vais vous dire, ſous le ſecret, comment nous l'avons appris. » Alors il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, ainſi qu'aux autres officiers, lorſqu'il eurent fait la rencontre du prince, & comment, d'après leurs conſeils, celui-ci avoit pris la route d'Egypte.

Le faux marchand, tranſporté de joie, voulut à ſon tour répondre à la confiance de ſon ancien camarade, & lui dévoile tout le myſtère de ſa miſſion en Perſe : après cela il prit congé de lui pour retourner en Egypte. Dans tous les endroits où il s'informoit avec ſoin des nouvelles du jeune prince, en dépeignant ſon ſignalement, comme le lui avoit donné l'officier : arrivé au village où il croyoit le rencon-

trer, il fut fort ſurpris que perſonne ne put lui en donner des nouvelles ; comme il ſe diſpoſoit à ſuivre ſa route, il rencontre au ſortir du village un jeune homme endormi ſous un arbre, auprès duquel paiſſoient tranquillement quelques moutons.

Il jette un regard de compaſſion ſur cette pauvre créature, dont les vêtemens déchirés annonçoient la misère ; « Hélas ! dit-il, il eſt impoſſible que ce ſoit ici l'homme que je cherche. C'eſt ſans doute l'enfant de quelque malheureux pâtre, mes peines vont être perdues ; cependant que riſqué-je de réveiller ce jeune homme, & de m'informer de celui que je cherche ; ne négligeons pas cette foible reſſource. L'ayant auſſitôt réveillé, il lui adreſſa les queſtions qu'il avoit coutume de faire à chacun.

« Je ſuis étranger dans ces lieux, répondit Shaſeliman, qui craignoit de ſe faire connoître, ſans avoir ſondé les motifs de cette curioſité ; mais ſi je ne me trompe pas, à la deſcription que vous venez de faire, vous cherchez Shaſeliman, le jeune roi de Perſe, petit-fils de Selimansha : ſon père fut tué par ſon barbare frère Balavan, qui

uſurpa ſon trône ; le fils fut égorgé au berceau, mais Dieu conſerva la vie de ce malheureux enfant.

« O ciel ! s'écria l'eſclave, je jouis du bonheur d'entendre parler de Shaſeliman ! Comment, jeune homme ! avez-vous déviné le motif qui m'a fait voyager d'Egypte en Perſe ? Qui a pu vous en inſtruire ? Savez-vous donc ce que peut être devenu cet infortuné prince ? Recueillirois-je enfin le fruit de mes ſoins & de mes travaux ! où pourrois-je le trouver ? »

Quand Shaſeliman fut convaincu que celui qui lui parloit ainſi étoit un émiſſaire de ſa mère, il crut pouvoir ſe découvrir à lui : « Vous courriez en vain par toute la terre, lui dit-il, pour trouver Shaſeliman, puiſque c'eſt lui qui vous parle. » A ces mots, l'eſclave tombe aux genoux de ſon ſouverain, il couvre ſes mains de larmes & de baiſers : « Ah ! s'écria-t-il, dans quelle ivreſſe de joie ſera Chamſada ! Quelle heureuſe nouvelle je vais lui porter ! Reſtez ici, mon prince ; je vais chercher tout ce qui vous eſt néceſſaire pour venir avec moi. » Il court auſſitôt au village, en ramène un cheval de ſelle & des vêtemens plus convenables à Shaſeli-

man, & tous deux prennent le chemin du grand Caire.

Un événement imprévu vint interrompre le cours de ce voyage : en traverſant un déſert ils furent enveloppés par des brigands, ſaiſis, dépouillés, & deſcendus dans un puits. Renfermé dans cette affreuſe priſon, l'eſclave ſe livroit à la douleur : « Quoi ! vous vous déſolez ? dit le jeune prince ; eſt-ce l'appareil de la mort qui vous effraye ! — La mort n'a rien qui m'épouvante, répondit-il, mais puis-je être inſenſible à la rigueur du ſort qui vous pourſuit ? Puis-je enviſager la perte que va faire la triſte Chamſada ? — Raſſure-toi, lui dit Shaſeliman, il faut que j'accompliſſe les décrets de Dieu, tout ce qui m'eſt arrivé étoit écrit dans le livre de vie ; & ſi je dois finir mes jours dans cette horrible demeure, aucune puiſſance humaine ne peut m'en arracher, je dois être ſoumis & réſigné. » C'eſt dans ces ſentimens & dans cette affreuſe poſition, que ce vertueux prince & ſon eſclave paſsèrent deux jours & deux nuits.

Cependant l'œil de la Providence veilloit ſans ceſſe ſur Shaſeliman. Elle conduiſit le roi d'Egypte à la pourſuite d'un

chevreuil, jusqu'à l'endroit où ce prince étoit renfermé ; l'animal atteint d'un trait mortel vint s'abattre & mourir sur les bords de ce puits.

Un chasseur, précédant la suite du roi, vint le premier se saisir de la proie ; comme il en approchoit, il entendit du fond du puits une voix plaintive ; après avoir prêté l'oreille, & s'être assuré de la vérité, il courut en faire son rapport au monarque, qui s'étant avancé aussitôt avec sa suite, ordonna qu'on descendît dans le puits. Shaseliman & l'esclave en sont retirés sur le champ ; on coupe les liens dont ils étoient embarrassés, des liqueurs spiritueuses les rappellent à la vie, & dès qu'ils eurent ouvert les yeux à la lumière, le monarque reconnut son officier : « N'êtes-vous pas, lui dit-il, l'homme de confiance de Chamsada ? — Oui, sire, je le suis. — Eh ! qui vous a mis dans cet état ? — Je revenois, dit l'esclave, chargé du trésor que la reine m'avoit ordonné de chercher en Perse ; des brigands m'ont assailli, dépouillé & jeté vivant dans ce sépulcre. — Et qui est ce jeune homme ? — C'est le fils de la nourrice de l'auguste épouse de votre majesté ; je l'ame-

nois à votre cour, dans le deſſein de lui procurer une place. »

Après qu'on eût fait prendre de la nourriture à ces deux infortunés, le roi reprit le chemin de ſon palais ; il fut ſur le champ rendre compte à Chamſada de ce qu'il avoit vu, du retour de ſon eſclave avec un jeune homme, & de l'arrivée de ſon tréſor. A cette nouvelle la reine ſentoit ſon cœur enivré de joie ; mais lorſqu'elle apprit qu'ils avoient été précipités dans un puits, ſa gaieté diſparut, la douleur s'empara de ſon ame, elle étoit prête à en donner des marques, quand ſurmontant ſon chagrin ſous un calme apparent, elle chercha de cacher l'excès de ſon déſordre, démenti par l'altération ſenſible de ſes traits. Le roi, qui l'examinoit, s'appercevant des efforts qu'elle employoit pour ſe contraindre, voulut pénétrer les motifs de ſon trouble : « Qu'avez-vous donc, Chamſada ? lui dit-il, la perte de votre tréſor vous afflige-t-elle ? Ne pouvez-vous pas diſpoſer des miens ? — Je jure par votre tête, ô glorieux ſultan, répondit-elle, que je pleure bien moins la perte de mes tréſors, que celle du pauvre eſclave dont j'ai été la cauſe ; j'ai

le cœur ſenſible, & vous ſavez combien les malheurs d'autrui ont de priſe ſur moi. » Cependant à meſure que le roi continuoit de raconter l'aventure du puits, qu'elle apprit qu'on en avoit retiré l'eſclave & le jeune homme, elle revenoit à elle-même, & ſes ſens ſe calmèrent tout-à-fait, à la fin du récit de ſon époux.

« Conſolez-vous, ma chère Chamſada, lui dit-il : ſi tout ce que je poſsède ne ſuffit pas pour racheter la perte de votre tréſor, ſongez que vous en avez un inépuiſable dans la tendreſſe d'un cœur qui eſt à vous pour la vie : » ayant dit ces mots, il ſe retira.

Dès que Chamſada ſe vit ſeule, elle fit appeler ſon eſclave : il lui rendit compte de la manière dont il avoit été informé des aventures du prince, des moyens que la Providence avoit employés pour le préſerver des cruautés, des piéges de ſon oncle, de la barbarie des infidelles, & même de ſon trop de confiance, lorſqu'échappé au malheur d'être écraſé par la chûte dont aucun muſulman avant lui ne s'étoit ſauvé, il vint ſe livrer de nouveau au pouvoir du barbare Balavan : il pourſuivit

ſon récit juſqu'au moment où tiré du puits, le jeune prince avoit paru ſous les regards du monarque d'Egypte, dont il avoit excité la curioſité.

Alors la reine l'interrompit : « Ah ! lui dit-elle, qu'avez-vous répondu au roi, lorſqu'il vous a interrogé ſur le ſort de ce jeune homme ? — Hélas ! répondit l'eſclave, j'ai dit un menſonge, me le pardonnerez-vous ? J'ai dit qu'il étoit le fils de votre nourrice, & qu'il ſe deſtinoit ici au ſervice de ſa majeſté. — Sage & fidelle ami ! s'écria Chamſada les yeux baignés de larmes, & encore émue de ce qu'elle venoit d'entendre ; quelle reconnoiſſance payera jamais le ſervice que vous rendez à la plus tendre mère ! Veillez ſur mon fils ; je le confie à votre zèle & à votre prudence ; je conſerverai une éternelle obligation de ce que vous avez déjà fait pour lui, & de ce que votre attachement pourra faire encore. — Reine ! la recommandation eſt inutile, je fais ce que je dois au ſang de mes ſouverains, & il n'eſt aucun ſacrifice que je ne ſois prêt à faire pour votre majeſté.

Ce n'étoit point là de vaines promeſſes, l'eſclave n'étoit pas courtiſan : conſidérant

combien de ſoins & de ménagemens il falloit employer pour réparer une ſanté & un tempérament épuiſés par les ſouffrances & les fatigues, il en fit ſon unique étude. Une nourriture ſaine & légère, l'uſage des bains, un exercice modéré parvinrent par degrés à ranimer les forces du jeune prince; la nature reprit ſon empire, le corps & l'eſprit leur énergie, & tous les charmes extérieurs rendirent enfin à la plus belle des reines, le plus beau prince de la terre.

Une heureuſe ſympathie lui gagna le cœur du monarque, il diſtingua ce page au-deſſus de tous les autres; il devint bientôt ſi néceſſaire à ſon ſervice, qu'il fut le ſeul admis dans l'intérieur de ſon appartement; ce monarque ne ceſſoit de vanter ſes qualités, & de louer ce nouveau favori aux grands de ſa cour, en tâchant de le leur rendre auſſi cher qu'il l'étoit à lui-même.

Au milieu des éloges flatteurs qui retentiſſoient aux oreilles de Chamſada, quels combats de tendreſſe cette mère ſenſible n'éprouvoit-elle pas dans la privation de

ſon propre fils ! Elle l'appercevoit ſouvent, ſans haſarder ſur lui un coup-d'œil careſſant ; elle étoit forcée de concentrer la tendreſſe de ſon cœur, ſans la manifeſter par aucun ſigne apparent : chaque jour elle obſervoit ſes pas, & déſiroit en ſecret l'inſtant où elle pourroit épancher ſon ame dans ſes embraſſemens. Un jour qu'il paſſoit devant la porte de ſon appartement, & qu'elle préſumoit n'être apperçue de perſonne, elle cède tout-à-coup aux tranſports maternels, ſe jette à ſon col, & oublie dans cet heureux inſtant pluſieurs années de douleur.

Tandis que cette tendre mère ſe livroit aux plus douces impreſſions de la nature, le danger l'environnoit ; un des miniſtres du roi, ſortant par haſard de l'appartement voiſin, fut, ſans le vouloir, le témoin de cette ſcène ; il en fut interdit : comme Chamſada étoit voilée, il a pu la méconnoître ; mais s'étant informé auprès des eunuques du nom de la Dame qui habitoit l'appartement devant lequel il venoit de paſſer, il arrive tremblant auprès du monarque, jaloux de révéler le myſtère dont le haſard l'a rendu le témoin : le

charmant page l'avoit déjà précédé auprès du trône.

« Auguſte majeſté, dit le miniſtre, vous me voyez encore tout épouvanté du crime qui vient de ſe commettre, & dont mes yeux été les témoins ; pardonnez-moi, ſire, ſi je ſuis forcé de vous dévoiler l'infidélité d'une épouſe qui vous fut trop chère ; mais en paſſant devant ſon appartement, je l'ai vue dans les bras du vil eſclave qui eſt à côté de vous, en recevoir & lui rendre les careſſes les plus tendres. »

On ne connoit pas l'empire des paſſions, ſi l'on ne ſe fait pas une idée de la prompte révolution qu'occaſionna ce rapport dans l'ame de l'amoureux ſultan ; la confuſion de Shaſeliman ſembloit encore l'augmenter, & ne laiſſer aucun doute ſur la vérité du fait. Au même inſtant le ſultan ordonna que le jeune homme & l'eſclave qui l'avoit amené de Perſe fuſſent précipités dans un cachot : « Qu'elle horrible trahiſon ! s'écria-t-il : quoi ! ce tréſor prétendu n'étoit qu'un eſclave qu'on faiſoit venir de Perſe pour m'offenſer, & déshonorer à-la-fois mon trône & mon lit ! » & courant auſſitôt à l'appartement de Cham-

ſada : « qu'eſt devenue, lui dit-il en l'abordant, celle dont la renommée n'avoit pas aſſez de trompettes pour publier les vertus? Celle dont la prudence, la ſageſſe, & l'amour faiſoient la gloire de ma cour, & le modèle des épouſes ? Comment ce miroir de perfections a-t-il pu ſe ternir dans un moment ? Comment devient-elle ma honte après avoir été ma véritable couronne, & l'opprobre de l'univers après en avoir été l'admiration ? Combien, hélas, les apparances m'ont trompé ! Déſormais toutes les femmes ſeront déshonorées dans mon eſprit, depuis les générations paſſées & préſentes, juſqu'à celles qui doivent ſuccéder à l'avenir. » Le roi ſortit après avoir dit ces mots; & ſon ame, combattue entre l'amour & la jalouſie, la fureur & le dépit, ne pouvoit s'arrêter à aucune détermination.

Chamſada étoit conſternée des reproches qu'elle venoit d'entendre, & tourmentée des faux ſoupçons auxquels ſe livroit un époux qu'elle chériſſoit ; mais comment pouvoit-elle les diſſiper ? Elle avoit toujours confirmé auprès du ſultan l'impoſture de la mort de ſon fils, répandue à deſſein par Selimansha ſon père ; elle n'eût

pas haſardé de le découvrir à préſent, ſans l'expoſer aux plus grands dangers : ah ! quand on s'eſt écarté ſi long-temps de la vérité, eſt-il poſſible d'y revenir ? Peut-on regagner la confiance, alors qu'on n'a pas ſu la mériter par un aveu ſincère fait à temps ? « Non, non, diſoit-elle, j'ai voulu & j'ai dû ſans doute ménager la réputation de mon oncle : aujourd'hui j'eſſayerois en vain de la ternir. Oh ſouveraine ſageſſe ! divine bonté ! ſeule reſſource des innocens, j'élève vers vous mon cœur & mes mains. Vous sûtes par des voies imprévues, arracher mon malheureux fils aux piéges de la mort qui l'ont environné de tous côtés ; il y retombe encore malgré ſon innocence : la fatalité de ſon étoile nous y entraîne avec lui, mon fidelle eſclave & moi, & juſqu'au ſultan mon époux, que la trop juſte préſomption de notre crime accable ; délivrez-nous, ô Dieu ! de l'horreur des ſoupçons. Et toi, grand prophête ! ſi tu portes dans ton cœur les vrais muſulmans, ſi toutes les prières que tu fais pour eux ſont exaucées, fais parvenir les nôtres auprès du Dieu de juſtice ! & puiſque toute la ſageſſe de l'univers ne

pourroit délier le nœud fatal dans lequel nous nous trouvons embarraſſés, veuille y employer le travail de tes puiſſantes mains! » Après cette invocation, elle mit en Dieu ſa confiance, & en attendit l'effet avec réſignation.

Cependant l'ame irréſolue du ſultan ſe livroit aux plus étranges incertitudes : ſa paſſion pour Chamſada ſembloit prendre de nouvelles forces à meſure qu'il eſſayoit de la détruire ; il ne ſavoit à quel parti ſe vouer : Comment ſe vengera-t-il des coupables ? Comment pourra-t-il diſtinguer ſi tous deux le ſont également ? Comment connoîtra-t-il celui qui doit être épargné ? Comment frappera-t-il deux objets qui lui ſont chers ? Combattu par ces idées pénibles & affligeantes, il perd le repos & la ſanté : ſa nourrice, qui demeuroit encore dans le ſerrail, fut allarmée de ce changement. Cette femme, que l'âge & l'expérience ont rendue prudente, ayant mérité la confiance de ſes maîtres, s'eſt acquiſe le droit de les approcher quand elle le juge à propos ; elle va trouver le ſultan.

« Qu'avez-vous, mon fils ? lui dit-elle,

vous n'êtes point dans votre état naturel, vous vous éloignez des amuſemens qui juſques ici avoient paru flatter vos inclinations; l'exercice du cheval, la promenade, & la chaſſe ne paroiſſent plus vous faire plaiſir; vous ne raſſemblez plus votre cour autour de vous, plus de fêtes & de feſtins, je ſais même que vous ne prenez preſque plus de nourriture; quel chagrin ſecret vous dévore? Ouvrez-moi votre cœur, mon fils. Vous connoiſſez mon tendre attachement, & ne devez rien redouter de mon indiſcrétion. Souvent nous nous laiſſons préoccuper par des fantômes, & je pourrai peut-être évanouir en un moment ceux qui vous tourmentent l'imagination; confiez-moi vos peines, mon fils, & j'eſpère les ſoulager. »

Quelque confiance que ce prince eut en ſa bonne nourrice, & malgré le cas diſtingué qu'il faiſoit de ſes excellentes qualités, il ne jugea pas à-propos de s'ouvrir à elle; il falloit parler contre Chamſada, & ce ſouvenir faiſoit ſaigner la bleſſure qu'elle avoit faite à ſon cœur. La ſage vieille ne fut point dégoûtée du mauvais ſuccès de ſa première démarche, elle épioit

toutes les occaſions de ſe faire voir à ſon maître, les regards attendris qu'elle jetoit ſur lui, ſembloient lui dire : « O mon cher fils ! parlez-moi, ouvrez votre cœur à votre bonne nourrice ; » mais tous ſes ſoins étoient inutiles.

Voyant qu'elle ne pouvoit réuſſir par ce moyen ; préſumant que Chamſada devoit être inſtruite des chagrins du ſultan, & prévoyant ſurtout qu'une femme ſeroit moins difficile à lui découvrir le ſecret qu'elle vouloit ſavoir, elle fut chez la reine, qu'elle trouva plongée dans un chagrin auſſi profond en apparence que celui qui conſumoit le ſultan. Elle employa tout ce que l'adreſſe & l'expérience lui fournirent de moyens pour mériter la confiance de Chamſada, & l'amener au point où elle vouloit. La ſultane obſervoit le ſilence : Mais pourquoi cette cruelle réſerve avec moi ! diſoit la bonne nourrice ; ma fille, conſidérez mes cheveux blancs ! Si l'âge & le temps ont ſillonné mon front de leurs rides, ils m'ont auſſi donné l'expérience ; je ne ſuis plus acceſſible aux paſſions, & mes conſeils ſeront ceux de la prudence. Chamſada ébranlée, ſans être vaincue par

ces motifs, lui répondit: « Mon ſecret eſt bien peſant, ma chère nourrice, il écraſe mon cœur, mais il eſt impoſſible qu'il en ſorte; il faudroit qu'en vous le confiant, je fuſſe certaine qu'il ſe renfermât pour toujours dans votre cœur. — Vos vœux ſeront remplis, dit la vieille, je ſuis diſcrète, & jamais mes lèvres ne divulgueront votre ſecret; mais qu'il n'en ſoit plus un pour celle qui s'intéreſſe ſi vivement à votre bonheur! » Enfin Chamſada ne réſiſta plus, elle lui raconta ſes aventures, & lui apprit que le jeune homme qui étoit devenu l'objet de la jalouſie du ſultan, étoit ſon fils Shaſeliman qui avoit paſſé pour mort.

« O grand prophète! je vous remercie, s'écria la nourrice. Loué ſoit Mahomet! Nous n'aurons à combattre que des chimères! Raſſurez-vous, ma fille, tout va ſe diſſiper, je vois l'orient du beau jour qui va luire. — O ma bonne mère! nous n'y touchons pas encore; on ne croira jamais que ce jeune homme ſoit mon fils; on nous taxera d'impoſture, & je préfère que lui & moi perdions la vie, au malheur d'être ſoupçonnés de cette infamie. — Je loue votre délicateſſe, dit la nourrice;

mais mes précautions ſauront bien aller au-devant de tout ce qui pourroit la bleſſer. » Là-deſſus elle ſortit, & entra ſur le champ dans l'appartement du ſultan, qu'elle trouva dans le même état d'abattement & de chagrin où elle l'avoit laiſſé; elle l'embraſſa, & lui prit la main.

« Mon fils, lui dit-elle, c'eſt trop vous affliger: ſi vous êtes bon muſulman, je vous conjure par le nom du grand prophête, & par le divin Maiéhouarblathaſarſourat (1) de me découvrir la véritable cauſe du chagrin qui vous afflige. » Ne pouvant réſiſter à la puiſſance de cette interceſſion, le ſultan ſe vit forcé à révéler toutes ſes peines.

« J'aimois Chamſada de tout mon cœur, dit le ſultan; ſes grâces, ſa ſageſſe, ſes vertus, tous les charmes, en un mot, dont elle eſt parée me ſembloient un jardin délicieux où mes penſées ſe promenoient agréablement. Tout eſt changé pour moi en un déſert affreux, où je ne vois que

(1) *Maiébouarblathaſarſourat*: c'eſt le nom arabe des 114 chapitres de l'Alcoran, qui tombèrent ſur la poitrine de Mahomet, lorſque Dieu les lui envoya par l'ange Gabriel.

des monſtres horribles, & des précipices épouvantables : Chamſada eſt infidelle, fauſſe en tout : Chamſada que j'adorois, & que j'aime encore, me trahit ; elle a donné ſon cœur à un vil eſclave : je ſuis tombé du faîte d'un bonheur imaginaire dans un enfer où tous les maux enſemble me tourmentent ; les deux coupables doivent périr, il ne me reſte à préſent qu'à proportionner le châtiment au crime, & de chercher à diſcerner ſur lequel des deux doit tomber la plus grande ſévérité de ma juſtice : mais hélas ! qu'il va m'en coûter pour rendre ce fatal arrêt ! En faiſant percer le cœur de Chamſada que j'adore, le même trait va porter au mien le coup mortel.

« Mon fils ! ne précipitez rien, dit la nourrice, vous pourriez vous expoſer à des regrets éternels ; ceux que vous croyez coupables ſont entre vos mains, vous aurez toujours le temps de les punir, donnez-vous celui de les examiner. Le temps, dit le proverbe, eſt le plus ſage de tous les conſeillers, c'eſt lui & la patience qui nous découvre bien des choſes. — Ah ! ma bonne nourrice, quel éclairciſſement puis-

je attendre ? En eſt-il un ſeul qui puiſſe détruire un fait avéré ? Chamſada aime ce jeune homme, & en prétextant qu'elle avoit un tréſor en Perſe, elle abuſa de ma confiance & de ma tendreſſe pour obtenir de moi l'ordre d'aller chercher l'adultère qui devoit nous déshonorer. — Mon cher fils, calmez-vous, dit la vieille, j'ai le moyen de vous faire lire dans l'ame de Chamſada, comme vous le feriez dans un livre : faites enſorte que vos chaſſeurs m'apportent une aigrette (1), je ferai arracher le cœur de cet oiſeau, je vous le remettrai ; dès que Chamſada ſera endormie, vous l'approcherez du ſien, & il lui ſera impoſſible de vous cacher le moindre de ſes ſecrets. »

Le roi, enchanté de pouvoir découvrir auſſi facilement le myſtère qui le tenoit dans une ſi grande perplexité, ordonne à l'inſtant à ſes officiers d'aller prendre une aigrette dans ſes jardins : on lui en apporte une, qu'il remit auſſitôt à la vieille nourrice ; celle-ci lui arracha le cœur, non

(1) *Aigrette.* C'eſt un oiſeau qui porte une houpe ſur la tête.

ſans avoir accompagné cette action fort ſimple en elle-même, d'une conjuration magique, & le ſultan devint poſſeſſeur du cœur fumant de cet oiſeau.

Tandis que ce prince réfléchiſſoit ſur les vertus ſurprenantes de ce moyen, la nourrice a paſſé dans l'appartement de Chamſada : « Tout va bien, lui dit-elle, que votre cœur ſoit rempli d'eſpérances, que votre bouche ſe prépare à dévoiler la vérité ſans réſerve ! Attendez-vous à recevoir cette nuit une viſite myſtérieuſe ; ce ſera celle du ſultan lui-même, avec un cœur d'aigrette à la main ; dès que vous appercevrez qu'il l'approchera du vôtre, tout en feignant de dormir, répondez avec préciſion à toutes les queſtions qu'il pourra vous faire, & que la vérité ſorte de votre bouche ſans être obſcurcie par le plus léger ſcrupule. » Chamſada fit à la nourrice ſes plus tendres remercîmens, & ſe diſpoſa à ſeconder ſa ruſe innocente, en demandant au ſaint prophète la grâce de perſuader celui qui cherchoit à connoître la vérité.

Dès que la nuit eut répandu ſes ombres, Chamſada, contre ſa coutume, témoigna

qu'elle avoit beſoin de repos: elle renvoya ſes eſclaves, & ſe jeta ſur un ſopha: elle y étoit à peine depuis deux heures, que le ſultan, dans l'impatience de faire l'épreuve du ſecret de ſa nourrice, ſe préſente à l'appartement de ſa favorite; il y trouve le chef des eunuques: « Que fait Chamſada? lui demanda-t-il. — Elle a eu beſoin de repos, répondit l'officier, & je la crois ſur ſon ſopha. » Le ſultan pénètre dans l'intérieur ſans faire le moindre bruit, & la trouve endormie; il s'en approche de très-près pour mieux juger de la force de ſon ſommeil, & le croyant profond, il juge à propos d'haſarder ſon expérience; il applique doucement le cœur de l'oiſeau ſur celui de Chamſada, & lui dit: « Chamſada, quel eſt ce jeune homme que vous careſſiez lorſqu'un de mes miniſtres vous a ſurpris? — C'eſt Shaſeliman, répondit-elle ſans ſe réveiller, le fruit unique de mon premier mariage avec le fils aîné de Selimansha mon oncle. — Ce fils fut égorgé au berceau, j'en ai la certitude par les lettres de votre oncle lui-même. — Il fut bleſſé en effet, mais le coup ne fut pas mortel; d'habiles chirurgiens le rendirent

à la vie, & le ſecret en fut gardé au meurtrier de mon mari. — Pourquoi me l'avez-vous caché, à moi qui vous aimois ſi tendrement? Parce que mon oncle, dont je chéris & voulois faire reſpecter la mémoire, vous en avoit impoſé ſur ce fait par une raiſon politique: ſi ce que je vous dis ne vous paroît pas poſſible, interrogez le jeune homme, & ſa bouche confirmera la vérité de cet aveu. »

Eclairé par ce trait de lumière, le ſultan ceſſa ſes queſtions; il ſe ſépara de ſon épouſe, qu'il ſuppoſoit encore endormie, ſortit de ſon appartement, & ordonna qu'on allât ſortir des cachots le jeune homme & l'eſclave qui y étoient renfermés: cet ordre fut exécuté ſur le champ.

L'infortuné Shaſeliman, qui languiſſoit dans ſa priſon, entend tout-à-coup les voûtes retentir du bruit des verroux & des clefs; il crut ſon heure arrivée, & que l'ignominie des ſupplices alloit terminer ſon exiſtence: « Grand Dieu! dit-il, en élevant au ciel ſes mains innocentes, ma vie eſt dans tes mains, je te l'abandonne; mais veille ſur les jours de ma mère! »

Shaſeliman & l'eſclave ſont en préſence du ſultan; ce prince ne laiſſe point à d'autres le ſoin de vérifier un fait ſi important à ſon honneur & à ſon repos: il court au jeune homme, & cherche ſur ſon ſein la cicatrice du poignard de Balavan, il la trouve, & dans le tranſport de ſa joie il s'écrie : « O Dieu! ſoyez à jamais béni, pour m'avoir préſervé du crime affreux que j'allois commettre! & toi, ſon grand prophête, dont les vertus de Chamſada m'ont attiré une marque de protection auſſi ſignalée, ajoute à tant de grâces celle de me rendre aſſez puiſſant, pour être en état d'effacer par mes bienfaits, les chagrins affreux que j'ai cauſés, & l'idée des injuſtices que j'allois commettre! » Puis ſe jetant dans les bras de Shaſeliman: « Venez, cher & malheureux prince, approchez-vous de mon cœur! Que votre image s'y joigne à celle de ma chère Chamſada, pour que mes plus tendres affections ne ſoient déſormais concentrées que dans un ſeul objet!.... mais daignez ſatisfaire ma curioſité! Par quelle chaine d'évènemens avez-vous été conduit ici, ignoré du monde entier? Comment avez-vous exiſté?

Parlez,

Parlez, prince, il me tarde de connoître plus particulièrement celui qui me rend le bonheur ! »

Alors Shaſeliman, encouragé par les démonſtrations d'une bonté ſi touchante, ne diſſimula point le détail de ſes aventures, depuis l'inſtant où, précipité du trône dans un cachot, juſqu'à celui où réduit à l'humble condition de pâtre, il fut retrouvé par le meſſager de ſa mère, enveloppé par des brigands, retiré du puits où ils l'avoient deſcendu, & conduit à la cour du ſultan.

Tandis que ce récit fixoit l'attention de Benſirak, Chamſada ſon épouſe, quoique moins tourmentée que les jours précédens, n'étoit pas tout-à-fait dans une ſituation tranquille : les événemens étoient devenus trop importans pour elle : elle cherchoit à pénétrer à quel deſſein le ſultan, après l'avoir interrogée, s'étoit ſéparé d'elle ſi promptement : elle n'avoit pu ſavoir ce qu'il avoit fait ni ce qu'il étoit devenu depuis les aveux qu'elle avoit faits : elle ſe livroit à ſes réflexions, & demeuroit comme enſevelie dans le ſommeil où le ſultan paroiſſoit l'avoir ſurpriſe. Tout-à-coup vingt eſclaves portant des flambeaux viennent éclairer ſon appar-

tement ; ils précédoient le ſultan, conduiſant par la main & careſſant des yeux le fils chéri de la mère la plus vertueuſe ; il avoit fait revêtir Shaſeliman des habits les plus magnifiques, il étoit orné des plus beaux diamans dont Benſirak aimoit à ſe parer dans les jours de triomphe : « Calmez vos chagrins ! adorable Chamſada, lui cria-t-il ; la faveur du ciel vous rend un époux & un fils, dont les ſentimens & la tendreſſe aſſurent à jamais votre félicité. » Il ſe précipite en même temps dans les bras de ſon épouſe, Shaſeliman à genoux couvre de baiſers les mains de ſa mère, des larmes conſolantes ſont les expreſſions des ſentimens du fils & des époux.

Auſſitôt que le jour eut ſuccédé à cette heureuſe nuit, le ſultan fit raſſembler l'élite de ſes troupes, & ſe mit à leur tête accompagné de Shaſeliman : il prend le chemin de la Perſe, ſe faiſant précéder par des hérauts d'armes, qui annoncent aux peuples de ce royaume, qu'il vient rétablir ſur le trône leur roi légitime aſſaſſiné, perſécuté, & détrôné par l'uſurpateur Balavan. A peine ſont-ils ſur les frontières de Perſe, qu'une partie des fidelles ſujets de

l'ancien roi Selimansha, toujours attachés au ſang de cette famille auguſte, viennent ſe ranger ſous les étendarts du ſoudan d'Egypte, & de Shaſeliman. Le perfide Balavan apprend ces fâcheuſes nouvelles ; il cherche à raſſembler ſes forces, pour diſputer le terrain au puiſſant ennemi qui vient l'accabler, mais perſonne ne veut ſe ranger ſous ſes drapeaux, & il ſe voit obligé de ſe renfermer dans ſa capitale avec ſa garde ordinaire, & le peu de ſujets ſur la fidélité deſquels il croit pouvoir compter.

Mais ſi la vertu pourſuivie par une force majeure fut ſi ſouvent abandonnée, quelle ſera la reſſource du crime ! Iſpahan eſt inveſti ; Balavan, trahi par ſes miniſtres, eſt livré au ſoudan Benſirak, qui détourne ſes regards d'un monſtre qui a ſouillé le trône par les crimes les plus horribles : « Mon fils ! dit le ſoudan à Shaſeliman, je vous livre le bourreau de votre père & le vôtre, le fléau de vos ſujets, diſpoſez de ſon ſort, & ordonnez de ſon ſupplice.— Oh ! mon bienfaiteur ! oh mon père ! ce n'eſt point à moi à en diſpoſer, répondit Shaſeliman, la vengeance doit venir d'en haut ; qu'il aille ſur la frontière garder le

poſte dangereux dont il m'avoit chargé ; s'il fut innocent, il ſera préſervé comme je le fus ; s'il eſt criminel, ſon arrêt eſt prononcé & rien n'en peut ſuſpendre l'exécution. » Le ſultan approuva la déciſion de Shaſeliman, & Balavan partit pour tenir tête aux infidelles : mais la juſtice divine l'attendoit à ce terme pour le frapper : il fut pris, enchaîné, plongé dans le puits fatal, où les remords déchirans & l'affreux déſeſpoir ne l'abandonnèrent qu'au moment où les débris de ſon corps enſanglantèrent les rochers du ſommet deſquels il fut précipité.

Cependant l'héritier préſomptif de la couronne de Perſe, l'heureux Shaſeliman, aſſis ſur le trône de ſes ancêtres, reçoit le ſerment de ſon peuple ; il commence un règne dont la ſageſſe & la piété jeta les premiers fondemens, & rappelle aux Perſans les ſublimes qualités du grand calife Moavie. Le ſoudan d'Egypte, après avoir vu briller ce jeune ſouverain de l'éclat des vertus les plus rares, & l'avoir tendrement embraſſé, retourne dans ſes états, & va combler de joie par ſa préſence l'aimable Chamſada : rien ne troubla déſormais le

repos de ces heureux époux, & parvenus enfin au terme des grandeurs humaines, ils s'endormirent dans la paix qui est le partage des fidelles musulmans.

« Sire ! dit Aladin au roi Bohetzad après avoir fini son récit, voyez par quelles routes secrètes & admirables la providence arracha Shaseliman des mains de la persécution ! Voyez comme elle conduisit Balavan dans l'abîme qu'il avoit creusé pour un autre ! Non, Dieu ne permettra jamais que le crime triomphe, & que l'innocent soit puni ; rien ne peut échapper à sa vigilance & à sa justice, & il déchirera tôt ou tard le voile dont le méchant se couvre. Quant à moi, sire ! rassuré par ma conscience, persuadé que l'homme ne peut rien changer aux décrets de ma destinée, je suis toujours ferme & dans l'espérance. Je ne crains votre justice que pour vos visirs mes accusateurs ! »

A ce discours également ferme, sage & modeste, le roi demeure plus irrésolu que jamais : « Qu'on suspende l'exécution de la sentence ! dit-il : qu'on remette ce jeune

homme en priſon. Le ſilence de la nuit & les réflexions que ſon récit me feront faire, pourront éclairer mon jugement, & demain il me ſera moins difficile de prendre un parti. »

Dès qu'Aladin eut été reconduit à ſon cachot, un des viſirs prit la parole. « Sire ! votre majeſté ſe laiſſe ſubjuguer par la magie des diſcours de ce jeune impoſteur. Vous préſerve le grand prophête de vous livrer à des ſentimens d'indulgence à ſon égard ! Alors que le crime demeure impuni, l'éclat du trône eſt obſcurci : vous n'y êtes aſſis que pour rendre juſtice, le crime de ce brigand eſt manifeſte, la punition doit en être éclatante; le choix en doit être impoſant, pour ſervir d'exemple à ſes ſemblables..... Qu'on ordonne ſur le champ, interrompit Bohetzad vivement, de faire préparer une croix hors des murs de la ville, ſur la ſituation la plus élevée, & que le coupable y ſoit cloué ! Que la frayeur de cet appareil épouvante ceux qui ſeroient tentés de marcher ſur ſes traces ! Telle eſt ma dernière volonté, qu'on la faſſe annoncer au peuple par les crieurs publics. »

Les dix viſirs furent bien contens d'en-

tendre cette réſolution; ils eſpèrent enfin par leurs ſourdes menées de faire ſuccomber ſous le glaive de la juſtice l'objet de leur envie, & s'empreſſent d'ordonner les apprêts du ſupplice.

Le lendemain matin, qui étoit le onzième jour depuis la détention d'Aladin, les dix viſirs entrèrent chez le roi : « Sire ! dirent-ils, vos ordres ſont remplis, vos volontés ſont connues, & le peuple raſſemblé auprès de la croix n'attend plus que celui qui doit y terminer ſa vie. »

Bohetzad ordonna que le coupable lui fût amené. Dès qu'il parut, la voix des viſirs s'éleva contre lui : « Scélérat ! race de brigands ! lui dirent-ils, la faulx de la mort eſt levée ſur ta tête, tes ruſes ſont épuiſées, & tu vas recevoir le prix de tes forfaits & de ta témérité. — Miniſtres audacieux ! leur dit Aladin, en les regardant d'un air aſſuré, mais modeſte : ce n'eſt pas à vous qu'il appartient de marquer mon front du ſceau de la mort ! Si le décret qui me frappe ne vient pas du ciel, à quoi peuvent ſervir tous les vôtres ? Le crime ſeul peut en être effrayé, mais dès que je n'ai rien à me reprocher, euſſai-je la tête ſous le glaive

fatal, je ſerois préſervé du coup, comme le fut un eſclave priſonnier, accuſé quoiqu'innocent..... Sire! interrompirent à-la-fois les viſirs, impoſez ſilence à ce téméraire! Il veut encore tromper votre majeſté par un nouveau conte. — Je n'en veux point impoſer au roi, répondit Aladin; c'eſt vous qui nourriſſez le menſonge & l'impoſture. — Arrêtez! lui dit Bohetzad, je veux bien encore mettre ma patience à un dernier effort, & conſentir à entendre l'hiſtoire de votre eſclave, & de ſa délivrance.

« O clémence de mon roi! répartit Aladin, puiſſe le cœur de votre majeſté démêler enfin la vérité, dont l'accès eſt ſi difficile à votre cour! Je ne veux point tromper votre majeſté par un faux récit, l'hiſtoire que je vais raconter eſt notoire dans toute la Caldée. »

Hiſtoire du roi de Haram, & de l'Eſclave.

Le roi d'Haram, inquiet de la manière dont ſes viſirs & ſes cadis adminiſtroient la juſtice dans les états de ſa domination, ſortit un ſoir de ſon palais, déguiſé, & ſous la ſeule eſcorte de deux ennuques. Le haſard le fit paſſer près d'un ſoupirail, d'où

il entendit une voix plaintive & lamentable : il apprend que cet endroit correſpond à la priſon où étoient renfermés les criminels condamnés à mort ; il s'approche de plus près du ſoupirail, pour diſtinguer les accens plaintifs qui paroiſſoient ſortir des entrailles de la terre. Ces mots frappèrent ſon oreille.

« O ſouverain puiſſant ! vous qui veillez ſans-ceſſe ſur l'infortuné accablé ſous le poids de ſa misère, permettrez-vous que l'innocence fauſſement accuſée ſuccombe ſous des préſomptions qu'un ſort fatal accumule ſur elle ! Miſéricorde infinie ! aucune de vos créatures n'eſt mépriſable à vos yeux, vous entendriez les plaintes d'un vermiſſeau, écoutez celle de votre eſclave, Dieu de bonté ; & ſi ma mort n'eſt pas un ordre de votre providence, arrêtez le coup dont je ſuis menacé. »

Un ſilence entremêlé de ſoupirs ſuccéda à cette prière. Le roi d'Haram retourne au palais, le cœur ému de ces lamentations, & l'eſprit troublé de cette rencontre ; en vain chercha-t-il le repos, l'idée de la mort d'un innocent l'agitoit, & il n'attendoit

que le retour de l'aurore pour éclaircir ce myſtère.

Auſſitôt que le ſoleil eut éclairé la terre, il fait aſſembler ſes miniſtres, & leur déſigne le lieu d'où partoient les plaintes qui avoient ému ſa pitié. On lui apprend que le malheureux confiné dans ce cachot, eſt deſtiné à expirer dans le jour même ſur l'échafaud; on repréſente la procédure, le crime y paroit prouvé, & deux témoins certifient que l'eſclave que ſa majeſté a entendu en eſt l'auteur. Le roi d'Haraïm ne peut ſe refuſer à ce que la juſtice humaine appelle l'évidence, & confirma ſur le champ l'ordre de ſon exécution.

On avoit tiré du cachot l'eſclave prévenu du crime; il marchoit au ſupplice avec une contenance ferme & modeſte, les mains liées, & les yeux élevés au ciel, qui n'étoit plus alors que ſon unique eſpoir : il eſt au pied de la croix, les bourreaux ſe diſpoſoient à arracher ſes vêtemens, lorſqu'un bruit inattendu changea tout-à-coup l'aſpect de cette ſcène de mort. Un parti ennemi ayant formé le projet de ſe rendre maître de la ville, attendoit que le peuple, attiré par la curioſité de cette exécution en

ſortit : il quitte précipitamment l'embuſcade où il s'étoit caché, ſe jette ſur la garde & la diſſipe : tous ceux qui cherchèrent à la défendre tombèrent ſous le glaive des ennemis ou dans leurs fers, il n'y eut de libre que le malheureux qu'une mort ignominieuſe alloit frapper, mais auquel elle ne pouvoit ôter l'honneur & l'innocence.

Les ennemis redoutant l'approche du roi, s'éloignèrent pour groſſir leurs forces, emportant avec eux le butin qu'ils avoient fait, & remirent à un autre temps la conſommation de leur entrepriſe.

Cependant le pauvre eſclave, délivré de ſes fers par les mains de l'ennemi, craignant toujours qu'on ne détachât des gens à ſa pourſuite, gagnoit la campagne, il marchoit nuit & jour ſans relâche ; accablé enfin de fatigue, il s'arrête ſous l'ombrage d'un laurier, qui par ſa groſſeur & ſon élévation paroiſſoit auſſi ancien que le monde, il s'aſſied. Vis-à-vis de cet arbre, & fort près de lui, étoit l'entrée d'une ſombre caverne ; deux flambeaux y jetoient une lueur effrayante, ſans toutefois en diſſiper l'obſcurité ; ſes regards ſe fixèrent avec étonnement ſur ces objets, & en furent

bien épouvantés, lorſqu'il crut voir ces deux lumières remuer, & s'avancer près de lui. Ces feux brillans n'étoient que l'éclat d'un lion monſtrueux qui ſortoit de la caverne, & s'approchoit à pas lents du malheureux eſclave, qui n'avoit aucune défenſe à lui oppoſer. L'animal l'enveloppe avec ſa queue, ſans le bleſſer, le charge ſur ſon dos, & le porte dans ſon antre : il en reſſortit ſur le champ, pour abattre du premier coup de queue l'énorme laurier ſous lequel l'homme étoit aſſis auparavant, il le place à l'entrée de la caverne comme pour en fermer le paſſage, & l'horrible bête court dans le déſert chercher ſa femelle, que le beſoin de nourriture pour ſes lionceaux avoit écartée de leur commun repaire.

L'entrée de la caverne, exactement fermée par le tronc de l'arbre, étoit inacceſſible à toute force humaine; cependant il reſtoit encore aſſez de jour à l'eſclave pour reconnoître l'intérieur de cette horrible demeure, en diſtinguer les habitans, & y voir les débris des os & des alimens dont le terrain étoit couvert : il y vit deux lionceaux couchés ſur un tas de mouſſe, que

ſa préſence n'avoit point effrayés ; il apperçut dans un angle oppoſé un monceau d'oſſemens humains, triſtes débris des malheureux qu'attiroit vers cet affreux ſéjour le même ſort qui l'y avoit conduit. Cependant, au milieu de ces objets, l'effroi n'a point glacé ſon courage, il ſe tourne vers le midi, &, fidelle muſulman, il adreſſe ſa prière au grand prophête, avec autant de zèle & de ferveur que s'il eût été dans la moſquée la plus brillante, & dans l'aſile le plus aſſuré.

Plein de confiance dans l'arbitre ſouverain des deſtinées, entièrement rendu à lui-même par l'effet de cet acte religieux, il continue à promener ſes regards dans les ſombres cavités de cette demeure : il y avoit pluſieurs habits, met la main dans une des poches, & y trouve une pierre & un morceau de fer propre à battre le feu, la terre étoit couverte d'une mouſſe ſéche qui ſervoit de litière aux féroces habitans de ce manoir. La poſſibilité d'en ſortir ranime ſon courage, l'entrepriſe eſt à peine conçue qu'il l'exécute ; il enflamme la mouſſe qu'il a raſſemblée à l'entrée de la caverne, la flamme pénétre dans l'écorce

humide des racines du laurier ; bientôt le feu augmente, & l'arbre manquant de baſe tombe avec fracas ſur le côté, de manière à débarraſſer l'ouverture. En viſitant la caverne, il y a vu un arc, des ſabres, des poiguards qui peuvent ſervir à ſa défenſe ; il a découvert auſſi à la lueur du braſier de l'or monnoyé, & des morceaux de ce métal, avec des bijoux précieux de différentes eſpèces : pourvu de cette manière de tout ce qui peut aſſurer ſon évaſion, il s'arme de tout ce qui lui eſt néceſſaire, écarte avec ſon ſabre les branches encore ardentes qui s'oppoſoient à ſa ſortie, & en béniſſant Dieu il recouvre enfin ſa liberé.

A peine l'eſclave étoit-il ſorti de l'antre dangereux, qu'il apperçut le lion à quatre portées de ſon arc, & la lionne plus éloignée dans la plaine. Il place ſur ſon arc une flèche meurtrière, & lorſque le lion croit s'élancer ſur ſa proye, il accourt avec rapidité au devant du trait qui lui eſt décoché, le fer atteint ſon cœur, & il tombe comme une maſſe.

L'eſclave débarraſſé de cet ennemi a bientôt l'autre ſur les bras, la lionne vient à lui : il lance ſa flèche, mais elle ne fait

qu'une légère bleſſure ; devenu d'autant plus furieux, l'animal s'élance ſur lui pour le terraſſer, l'eſclave lui oppoſe ſon poignard & le plonge dans ſes flancs ; la lionne rugiſſante fait un nouvel effort, mais de ſon cimeterre il lui coupe une patte de devant & la met hors de combat ; elle roule à terre en faiſant retentir les échos de ſes rugiſſemens, les lionceaux de la caverne y répondent par des cris affreux, qui rempliroient de terreur l'ame la plus aguerrie. Cependant le vainqueur aſſure ſa victoire en perçant la bête dans les parties les plus ſenſibles ; elle ſuccomble enfin à la vigueur de ſon bras : il court auſſitôt maſſacrer les lionceaux, & les tire hors de leur caverne. Après cette valeureuſe expédition, il cherche des yeux dans la campagne l'arbre dont les fruits peuvent le nourrir, le ruiſſeau dans lequel il peut ſe déſaltérer ; & toujours ſecouru par la providence, il ſemble que tout eſt ſoumis à ſes déſirs, que tout vient s'offrir ſous ſa main.

Ayant enfin rétabli ſes forces épuiſées par tant de fatigues, il rentre dans la caverne dont il a détruit les habitans, ſe rend maître des tréſors qu'elle contient, en ferme

l'entrée avec des branches d'arbre, & armé auſſi avantageuſement qu'il a pu l'être, muni d'or & d'argent pour ſatisfaire à ſes beſoins, il prend la route de ſa patrie. Il y arrive au bout de quelques jours, & raconte ſon aventure à ſes parens : on détache des chameaux & des eſclaves pour reprendre les effets précieux qu'il avoit laiſſés dans le repaire des lions. Poſſeſſeur de tant de richeſſes, l'eſclave bienfaiſant les partage avec les indigens ; il fait bâtir non loin de ſa demeure un aſile pour les caravanes, les pélerins, les voyageurs qui ſont obligés de faire cette route ; & d'un ſéjour de monſtres, il en fait un temple de charité.

« Sire ! ajouta Aladin après avoir fini ſon récit ; voyez comment cet eſclave condamné à périr ſur la croix, ſur le faux témoignage de ſes ennemis, expoſé à être dévoré par des lions, fut merveilleuſement délivré de ces dangers : tandis que ſes accuſateurs & ſes ennemis, curieux de repaître leurs ſens du ſpectacle de ſes tourmens, furent maſſacrés & punis. Le roi de Haram, privé d'une partie de ſes ſujets, porte la peine de ſa négligence en n'examinant pas lui-même les procédures, & n'écoutant pas

assez des plaintes qui, en n'ébranlant que sa pitié, n'ont point armé sa justice. »

Bohetzad étoit étrangement combattu entre son pouvoir, les récits & les réflexions d'Aladin, & les sollicitations de ses ministres. Une voix intérieure réclamoit avec force dans son cœur contre le jugement qu'il avoit prononcé, mais cependant la publicité des ordres qu'il avoit donnés, l'appareil de la croix déjà dressée hors des murs de la ville, la foule du peuple impatient de jouir de cette exécution si longtemps différée, tout sembloit augmenter l'embarras du roi. Ses visirs le voyant balancer de nouveau, s'empressent de fixer sa résolution par de plus fortes remontrances, & en lui retraçant les motifs déjà allégués, ils finissent par l'allarmer sur la durée de sa puissance : « Eh bien! dit le roi, je sens malgré vous que mon cœur répugne à ce que je fais; cependant, comme le crime me paroit avéré, & que la sûreté de mon règne dépend de cet arrêt, je cède à vos raisons; que le coupable soit conduit au supplice! »

Au même instant, la garde se saisit d'Aladin; il est garotté, chargé de fers, & con-

duit hors de la ville, à l'endroit où les tourmens doivent finir ſa vie. Le roi lui-même, monté ſur un éléphant, & ſuivi de toute ſa cour, ſe rendit au lieu du ſupplice; il s'aſſied ſur un trône d'où il étoit le témoin de cette exécution. On dépouilloit déjà l'infortuné Aladin, quand tout-à-coup un étranger perçant la foule, & écartant les gardes & tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à ſon paſſage, ſe jette dans les bras d'Aladin : « O mon fils ! mon cher fils ! s'écria-t-il, en répandant un torrent de larmes : il ne put en dire davantage, la douleur étouffoit ſa voix. » Cet événement imprévu émeut tout le peuple, le roi ordonne que cet étranger ſoit amené devant lui.

« Souverain monarque, lui dit-il, en embraſſant ſes genoux, ſauvez la vie du jeune infortuné que votre arrêt condamne à la mort : s'il faut qu'un coupable expire, ordonnez de mon ſupplice, je l'attends à vos pieds.

« Qui êtes-vous ? dit le roi : quel intérêt prenez-vous à ce criminel ? — Sire ! je ſuis le chef d'une bande de voleurs. Un jour, cherchant dans le déſert une ſource pour y

déſaltérer ma troupe, je trouvai ſur le gazon, au bord d'une fontaine, & aux pieds de cinq palmiers qui lui donnoient de l'ombrage, une étoffe de drap d'or & des langes, ſur leſquels reſpiroit un enfant qui venoit à peine d'ouvrir les yeux à la lumière. Emu de compaſſion en faveur de cette innocente créature, je l'emportai chez moi, & ma femme l'a nourri. Cet enfant n'eſt pas à nous, ſire ! mais il a été pour nous un don du ciel, il nous eſt devenu plus précieux que les nôtres ; il eſt doué de ſi belles qualités & de tant de vertus, qu'il nous faiſoit regretter l'abandon de celles que l'exercice de notre profeſſion nous a fait oublier ; car enfin, je l'avoue à ma honte, ſire, nous étions des voleurs, il nous ſuivoit dans nos expéditions, & nous donnoit dans toutes les occaſions des exemples de bravoure & d'humanité ; nous le perdîmes dans une circonſtance où vaincus par le nombre..... » Il n'en fallut pas davantage pour apprendre au roi, que celui qu'il alloit faire périr étoit l'unique fruit de ſes amours avec Baherjoa ; il ſe précipite auſſitôt de ſon trône, il vole vers Aladin, coupe lui-même avec ſon poignard les liens de ſon fils ; le

ſerre dans ſes bras avec les marques de la plus vive tendreſſe : « Ah ! mon fils, s'écria-t-il, j'ai été ſur le point d'enfoncer à jamais dans mon cœur le glaive du repentir. Grand Dieu ! quelle n'eſt pas la profondeur de votre ſageſſe, l'immenſité de votre puiſſance ! mon cœur devoit été déchiré à la vue d'un cruel ſupplice, & vous changez cet appareil de terreur & d'effroi, en un ſpectacle de triomphe & de joie, dont mon ame peut à peine ſoutenir le raviſſant éclat ! » Il embraſſe de nouveau Aladin, le fait monter ſur un éléphant, & rentre au palais au bruit des fanfares & des acclamations de tout le peuple.

Baherjoa venoit d'être prévenue du bonheur inattendu qui lui arrivoit, en retrouvant un fils dont le ſort lui avoit cauſé tant d'allarmes : bientôt le roi lui-même lui préſente cet enfant chéri, revêtu d'habits ſi brillans, qu'ils empêchoient de diſtinguer l'altération qu'une longue détention avoit produite ſur lui. La joie de cet événement ſe communiqua bientôt dans tous les ordres de l'état ; les courtiſans, les négocians, les artiſans la partagèrent ; les moſquées furent ouvertes, la foule du peuple y ren-

dit grâces à Dieu & à ſon prophête ; des réjouiſſances publiques témoignèrent la joie univerſelle ; la ville d'Iſſeſſara fut transformée dans ce jour en un lieu de délices ; tout, juſqu'aux oiſeaux du ciel, chantèrent la gloire du monarque, & la délivrance d'Aladin.

Les dix viſirs ſeuls, loin de participer au bonheur public, furent jetés dans le fond d'un cachot obſcur, où les remords de leur conſcience anticipèrent les tourmens du ſupplice qu'ils devoient ſubir, après les trente jours de fêtes qui avoient été ordonnés ; enfin l'ordre du ſouverain les traduiſit aux pieds du trône devenu pour eux ſi redoutable. Aladin y eſt aſſis à la droite de ſon père ; ils détournent leurs coupables regards, & après un ſilence qu'impoſoient le reſpect & la terreur, Bohetzad leur parla en ces termes.

« Prétendus appuis de mon trône ! leur dit-il, miniſtres ſi jaloux de ma gloire ! Voilà ce coupable que votre zèle pourſuivoit avec tant d'acharnement & un empreſſement ſi marqué ; je devois l'envoyer au ſupplice ſans l'entendre ; en l'écoutant, je compromettois ma gloire, ma ſûreté,

le repos de mes ſujets : juſtifiez-vous ſi vous le pouvez, je vous permets de parler. »

C'étoit en vain que le roi eſſayoit de faire ouvrir la bouche à ces miniſtres coupables ; un froid mortel les avoit ſaiſis, leurs regards fixés ſur la terre ne pouvoient plus s'en détacher, leurs lèvres étoient tremblantes, leurs jambes mal aſſurées plioient ſous leurs genoux & ſembloient prêtes à ſe dérober. « Parlez donc, leur dit à ſon tour Aladin; qu'eſt devenu cet attachement pour les devoirs de la juſtice, qui vous rendoit ſi éloquens contre le fils d'un chef de voleurs coupable à vos yeux, & ſurtout par votre fait, d'un crime qu'on devoit lui faire expier par le plus infamant de tous les ſupplices ? Votre courage & votre zèle pour la gloire du royaume ſont-ils anéantis ? Produiſez les témoins du crime que j'ai commis en eſſayant de ſéduire la reine par des préſens, & de l'effrayer par des menaces ; mais le crime pèſe ſur vous, les remords vous écraſent, & la honte vous confond.

« Votre arrêt, déjà écrit dans le ciel, reprit Bohetzad, va s'exécuter ſur la terre ; qu'on faſſe élever neuf autres croix à l'en-

droit où celle de mon fils étoit dreſſée, & que ces dix ſcélérats y terminent enfin leur exiſtence ; que les crieurs publics annoncent au peuple cet arrêt ! » L'ordre fut exécuté ſur le champ.

Après cela Bohetzad ramenant ſon fils au palais, ne ceſſoit de lui réitérer les tendres preuves de ſon amour : « Ah ! mon cher fils, lui diſoit-il, comment avez-vous été aſſez peu intimidé de la mort qui vous environnoit, pour rappeler à votre mémoire tous les faits que vous m'avez racontés ? Où avez-vous donc puiſé cette foule de maximes & de réflexions judicieuſes, qui ne peuvent être que le fruit de l'expérience & de l'étude ?

« Sire, répondit Aladin, ce n'eſt pas moi qui parlois, j'étois inſpiré d'en-haut : mon enfance n'avoit pas été négligée, & je me ſuis perfectionné dans la ſageſſe depuis l'heureux inſtant que j'ai eu le bonheur d'être auprès de votre majeſté. Celle que je prenois pour ma mère fixa de bonne heure mon attention ſur le divin koran, comme devant régler par ſes ſaintes maximes la conduite de ma vie ; mais ce qui vous paroîtra le plus extraordinaire, ſire ! c'eſt que ſon mari,

emporté par la force de l'habitude, nourri dans le crime preſque dès l'enfance, ne ſe faiſant aucun ſcrupule de piller les caravanes, eut craint de manquer à ſa parole : il étoit bon mari, bon maître avec ſes eſclaves, plus que tendre père à mon égard, & le moins avide de tous les hommes pour le butin. Il me chériſſoit, & moins inſtruit alors que je ne le ſuis à préſent, je l'honorois comme un bienfaiteur, & je l'aimois comme un père.

« C'en eſt aſſez ſur ſon compte, mon fils, reprit le roi. Le peuple, de retour du ſpectacle exemplaire qu'on vient de lui donner, appelé par le ſignal que les Muczins font rétentir du haut des moſquées, va bientôt les remplir. Faites-vous ſuivre par mon tréſorier ; que les plus abondantes aumônes, que la charité accompagnent partout vos pas ; annoncez dignement l'héritier que le ciel vient de me rendre, pour la proſpérité de mon empire ! »

Dès que les cérémonies religieuſes furent terminées, le roi ordonna que le chef des voleurs, qu'on ſavoit être demeuré à Iſſeſſara, fut conduit aux bains ; qu'on le fit habiller décemment, & qu'on l'amenât au palais

palais pour jouir du triomphe de ſon fils adoptif : loin de lui faire aucun reproche ſur l'état qu'il avoit profeſſé juſqu'alors, préſumant beaucoup des principes naturels de cet homme dès qu'il ne ſeroit plus entraîné par l'exemple, ſéduit par les occaſions, & provoqué par le beſoin, il le nomma au commandement d'une province frontière, où il devoit néceſſairement en impoſer par ſon activité & ſes talens militaires.

Bohetzad, Baherjoa & Aladin réunis par les liens du ſang, de l'amour & de l'amitié paſsèrent de longues années dans une union inaltérable, trouvant ſans ceſſe les moyens de reſſerrer les nœuds qui les attachoient l'un à l'autre. Enfin l'âge & les forces avertiſſant le monarque qu'il étoit temps de réſigner un ſceptre dans des mains plus fermes ; il aſſembla ſon divan, ſes miniſtres, viſirs, cadis, gens de loi, princes, ſeigneurs, & tous les grands du royaume.

« La nature, leur dit-il, avoit appelé mon fils à ma ſucceſſion ; mais le ciel, en vous le conſervant par des prodiges, a marqué bien plus décidément ſa volonté ; en le couronnant aujourd'hui, je ne fais qu'obéir à

ſes décrets, & vous donner un maître plus digne que moi de commander. »

L'EXTRÊME tranquillité qui régnoit dans le palais du ſultan, annonçoit que tout y jouiſſoit encore du repos, lorſque la ſultane eut achevé de raconter l'hiſtoire du roi Bohetzad & de ſes dix viſirs : Dinarzade attentive à l'emploi du temps, prit la parole : « Ma ſœur, dit-elle à Scheherazade, vous avez l'art de nous intéreſſer pour les héros que vous nous montrez ; il en eſt un que vous nous faites attendre depuis long-temps, il ne vous eſt pas indifférent, car vous vous plaiſez ſouvent à chanter ſes productions : il avoit quatre eſpèces de mérite, qui font toujours beaucoup d'effet lorſqu'ils ſont réunis ; il étoit amoureux, vaillant, poëte & dévot. — Vous voulez parler, ma ſœur, reprit Scheherazade, du chevalier Habib ; j'entreprendrai avec plaiſir le récit de travaux & de ſes amours. »

HISTOIRE

d'Habib & de Doratil-goaſe, ou le Chevalier.

LA tribu de Ben-Hilac, la plus nombreuſe & la plus vaillante de l'Arabie, avoit jadis pour Émir Ben-Hilac-Salamis, l'homme le plus renommé de ſon temps par ſon courage, ſes talens militaires, ſa religion, ſa probité, en un mot, par toutes les vertus qui caractériſent l'homme d'état & le guerrier. Tant de qualités réunies l'avoient établi le chef de ſoixante-ſix tribus, qu'il gouvernoit avec ſageſſe, & dont il avoit mérité la confiance : le bonheur & la proſpérité, qui ſont ſouvent les fruits d'une bonne conduite, l'avoient ſuivi dans les combats, & ne le quittoient point dans les temps de paix. Parvenu à l'âge mûr, ce prince ne déſiroit qu'un héritier pour mettre le comble à ſa félicité, il n'avoit point encore obtenu du ciel cette faveur.

Pendant la fête de l'Haraphat, Salamis ne ceſſoit de couvrir l'autel de ſacrifices ; proſterné ſur les marches du tabernacle, il adreſſoit des prières au ſaint prophête, &

il attendoit avec réſignation & reſpect une grâce ſi néceſſaire à ſon bonheur. Un jour qu'il avoit rédoublé l'encens de ſes ſacrifices, il reſſentit tout-à-coup une conſolation ſalutaire dont il conçut la plus flatteuſe eſpérance ; elle ne fut point trompée, & la groſſeſſe d'Amirala ſon épouſe s'étant déclarée au bout de quelque temps, neuf mois après cette princeſſe donna le jour à un enfant mâle, comparable pour la beauté à l'étoile brillante qui nous dédommage pendant les nuits d'été de l'abſence du ſoleil. Amirala prit ſon enfant dans ſes bras, & le careſſant avec un tranſport mêlé d'amour & d'enthouſiaſme,

« Aimable enfant, dit-elle, qui repréſente ſi bien le bel arbre dont tu es le fruit ; que les baiſers de ma bouche te ſoient auſſi ſalutaires que les rayons du ſoleil le ſont à la jeune plante qui vient d'éclore ! Viens ſur mon ſein pour y goûter les premiers fruits de ma tendreſſe.

« Et vous, grand prophête ! vous à qui le très-haut a remis la clef des grâces céleſtes ! vous, à qui nous devons ce précieux tréſor ! faites tomber ſur lui les influences de votre divin eſprit ! Qu'à votre

voix puiſſante, la plus forte, la plus brillante, mais la plus douce des étoiles ſe charge de la conduite de ſes deſtinées!

« Heureuſes tributs des riantes campagnes de l'Arabie! c'eſt pour vous que notre Habib nous a été donné! Venez voir la tête de mon jeune cèdre! Vous la diſtinguerez au-deſſus de tous les autres: glorifiez-vous, heureuſes tribus! un jour il vous couvrira de ſon ombre. »

Tandis qu'Amirala célébroit ainſi le bienfait du Tout-Puiſſant, l'Émir ayant raſſemblé tous les mages de la nation, faiſoit interroger les aſtres ſur les deſtins de ſon fils: à l'heure annoncée, les yeux des aſtrologues ſont dirigés ſur la voûte azurée; on diroit qu'il s'y paſſe un combat. Un aſtre paroît s'oppoſer à un autre, une étoile très-brillante ſemble obſcurcie, diſparoître ou s'éteindre, ainſi que ces météores qui ſe précipitent quelquefois du firmament; mais cependant elle n'a point abandonné ſa place, quelques inſtans après elle brille d'un nouvel éclat, & ſe montre ſous les conjonctions les plus favorables.

Alors le plus âgé des aſtrologues prit la parole: « Prince, dit-il à Salamis, votre

fils vivra glorieux & admiré; mais jamais mortel n'éprouvera autant de dangers que lui; les haſards & les revers l'attendent, mais il aura des reſſources étonnantes: l'amour & la gloire couronneront ſes travaux, ſi ſon courage & la force de ſon ame ſurmontent toutes ces épreuves. — Quelle étrange deſtinée! reprit l'Émir, ne pourroit-on rien oppoſer à ſa rigueur? — Prince, nous venons de nous aſſurer que la grande planète & les ſept qui l'environnent ne ſont point d'accord; elles nous ont paru déployer toutes leurs forces, pour venir au ſecours de l'étoile de votre fils, ou pour en contrarier les mauvais effets: l'aſpect de ces combats eſt effrayant; mais comme l'étoile d'Habib a reparu, vous pouvez avoir quelque eſpérance; les dangers nous ont été montrés clairement, mais comme l'homme peut échapper en partie aux coups du ſort, c'eſt aux vertus d'Habib à tempérer ſes mauvais influences, & à forcer ſon étoile à lui être favorable. »

Salamis étoit l'homme le plus courageux, & en même temps le plus réſigné: « Les revers qui attendent mon fils, ſe diſoit-il, ne pourront ſans doute excéder

les forces humaines : il faut en faire un homme, & faire germer en lui toutes les vertus ; Amirala ſecondera mes projets, & nous les ferons triompher, par notre exemple & nos leçons, des dangers qui le menacent. »

A peine Habib circoncis peut-il articuler quelques paroles, que ſes tendres organes, au lieu de laiſſer échapper des mots vides de ſens, prononcent ſa profeſſion de foi ; il benit déjà le créateur, Mahomet ſon apôtre, le ciel, la terre, les êtres qui les habitent, les immenſités qui les ſéparent. Les lettres de l'alphabet deviennent ſes jouets, il les aſſemble pour en former des mots qu'un ſens a bientôt lié ; au lieu de tracer l'image d'une petite cabane en jouant avec des roſeaux, il a l'idée d'une moſquée : ſes jeux, ſes goûts, ſes penchans annoncent de bonne heure un être au deſſus du vulgaire.

Des que ſon corps acquiert des forces, les heures de ſes repas ne ſont point réglées. Il faut qu'il ſe familiariſe avec ces tyrans de l'humanité, les beſoins ; on commence à lui en faire éprouver les premières atteintes, pour lui apprendre à les ſuppor-

ter une fois ſans murmure. Il faut qu'il s'accoutume à tout, la natte ſur laquelle il couche lui eſt ôtée, & il trouve le même repos ſur la terre la plus dure; on l'expoſe à l'intempérie des ſaiſons, pour que ſon corps ne ſouffre jamais leur rigueur.

On lui fait monter de jeunes chevaux indomptés; mais ſon adreſſe déjà exercée dans des jeux moins périlleux, lui fait ſur le champ trouver ſon équilibre; ſi quelqu'accident le fait tomber, ſon corps ſvelte & léger reprend bientôt ſa poſition.

C'eſt ainſi qu'Amirala formoit le corps de ſon élève: à l'âge de ſept ans il ſurpaſſoit en forces & en agilité tous les autres enfans: ſon cœur & ſon eſprit n'étoient pas négligés, il récitoit tous les chapitres de l'alcoran, & en expliquoit le ſens. Accoutumé par ſa mère à conſidérer les merveilles de la nature avec une ſorte d'enthouſiaſme, il en décrivoit de même les beautés.

Il étoit temps que Salamis ſongeât à perfectionner une éducation ſi heureuſement commencée; mais il falloit trouver un inſtituteur auſſi parfait pour la jeuneſſe qu'Amirala l'avoit été pour l'enfance. Il

y avoit dans ſon camp un vieillard philoſophe, nommé Ilfakis, inſtruit dans toutes les ſciences & d'une conduite irréprochable ; mais il étoit atteint d'une maladie qui le conduiſoit lentement au tombeau : « Ah ! ſi Dieu pouvoit me rendre le ſage Ilfakis ! diſoit-il devant un de ſes miniſtres. —— A quoi le deſtineriez-vous ? répondit celui-ci ; je ſors de ſa tente, il m'a dit avoir pris d'un élixir dont l'effet a opéré d'une manière miraculeuſe, je l'ai trouvé debout, il a fait quelques pas devant moi d'une marche très-aſſurée, & je ne doute pas, ſi vous déſirez le voir, qu'il ne ſoit en état de ſe rendre ici. —— Allez l'en prier, dit l'Emir ; je regarde ſon rappel à la vie comme une merveille, opérée plus encore pour mon avantage que pour le ſien. »

Ilfakis ſe rend aux ordres de l'Emir, il accepte la propoſition qu'il lui fait, le jeune Habib part avec ſon nouveau maître, & ils habitent enſemble ſous la même tente ; les ſoins du gouverneur (1) trou-

(1) *Les ſoins du gouverneur.* Les Arabes ſont les premiers qui nous ont fait connoître & approfondir

vent un terrain ſi bien diſpoſé, que tout y germe ſans difficulté; Habib peut déjà nommer toutes les étoiles du ciel, décrire le cours des planètes; il ſait calculer leur volume & leur diſtance : il diſtingue les différentes eſpèces d'arbres & de plantes, & il en indique les propriétés : s'il parle de la végétation, il ſait comment la chaleur & l'humidité produiſent la fécondité : s'il parle de la mer, il ſait qu'elle eſt le produit des fleuves; il ſuit les vapeurs que le ſoleil en élève juſqu'au ſommet des montagnes, pour les voir retomber en ſources fécondes, & perpétuer ainſi les travaux admirables de la nature : il n'eſt aucun animal auquel il ne puiſſe aſſigner ſa claſſe; s'il s'étonne des différentes merveilles qui ſont le produit de leur inſtinct, il les voit toujours ſubordonnées aux prodiges que peut opérer la raiſon.

Tandis qu'avec l'aſſiſtance d'Ilfakis, il cherche à donner de l'ordre à cette multitude d'idées, il travaille en même temps

---

les merveilles de la nature; nous leur devons les traductions des philoſophes grecs : dès-lors tout ce qui eſt dit ici ſur les rapides progrès du jeune Habib, ne peut ſurprendre perſonne.

à les fixer, & il a appris l'art d'écrire avec des plumes taillées de ſept façons (1).

Salamis voulut un jour que ſon fils lui fit part de ſes connoiſſances : « Mon père, lui dit-il, c'eſt à mon màître qu'il faut les demander, c'eſt lui qui peut en parler ; quant à moi, il faut que long-temps tout yeux & tout oreilles, l'uſage de la main ait précédé de bien loin celui de la langue, il faut qu les caractères que je forme ſortent d mes mains auſſi purs que les perles qui ſont dans l'eau. Salamis, enchanté de cette réponſe, demanda au ſage gouverneur s'il étoit encore quelque choſe qu'il pût enſeigner à ſon fils : « Déjà le jeune Prince, répondit Ilfakis, quand il m'interroge, pourroit prévenir toutes mes réponſes : j'ai ouvert à ſes yeux le grand livre du monde, chaque pas qu'il y fera ſeul maintenant l'avanceront d'un ſtade ; l'inſtruction, qui exclut ſouvent le grand travail de l'application, ne feroit que retar-

(1) *Des plumes taillées de ſept façons.* Les plumes dont les Arabes ſe ſervent ſont des roſeaux ; on ignore quel mérite ces peuples peuvent attacher à la ſcience de les tailler de cette manière, mais on ſait qu'ils en attachent beaucoup à bien peindre en écrivant.

der ſes progrès : il eſt temps, prince, que mon élève s'occupe des arts néceſſaires à l'homme qui doit un jour dominer ſur ſoixante ſix tributs belliqueuſes : mes ſecours dans ce genre ne pourroient plus lui être utiles, & mon corps, que la terre redemande, n'aſpire qu'à ſe rendre dans ſon lieu de repos. — Quel noir preſſentiment ! reprit l'Emir ; vous pouvez vous promettre de longues années encore, & mes tréſors vous en feront jouir dans l'abondance. — Prince ! dit le ſage, un grain de ſable & les richeſſes de la terre ſont à mes yeux la même choſe ; je ſuis mort depuis longtemps à tous les beſoins. Ce corps chétif, que je n'ambitionne plus de conſerver, ne doit la prolongation de ſon exiſtence qu'à des vues ſecrètes de la providence pour l'avantage de Salamis, les deſtins ont marqué aujourd'hui ſa deſtruction..... J'ai trouvé ma récompenſe en rempliſſant mes devoirs, & je n'en veux point d'autre ici-bas. — Adieu donc, vertueux Ilfakis ! dit l'Emir ; recevez les embraſſemens de mon fils & les miens, votre abſence nous coûtera bien des larmes ; mais nous en adoucirons l'amertume en allant ſouvent ſous

votre tente..... Vous n'y reviendrez plus, répondit-il; ma tente eſt comme une vapeur que le vent va diſſiper, & je ſuis ſemblable à la pouſſière qu'il entraîne : adieu Salamis, adieu mon cher Habib ; ſouvenez-vous de moi au milieu des peines qui doivent vous aſſaillir. »

Combien le jeune Habib fut touché de cette ſéparation ! mais que ſa ſenſibilité fut miſe le lendemain à une rude épreuve ! Son ſage gouverneur mourut en rentrant ſous ſa tente ; ſon corps fut enterré ſur le champ, pour préſerver le camp de l'infection qu'il avoit répandue, au moment où l'eſprit qui l'animoit l'avoit abandonné. Le jeune élève verſa ſes larmes dans le ſein de ſa mère, Amirala jouiſſoit de ſa ſenſibilité en cherchant à le conſoler : elle l'engageoit à porter ſes regards au-deſſus de cette terre, inſuffiſante à notre félicité : ces idées conſolantes calmoient le jeune Habib, mais il voulut rendre les derniers devoirs à ſon bienfaiteur, répandre quelques fleurs ſur ſa tombe, & offrir ſes prières au très-haut. Il arrive ſous la tente d'Ilfakis, portant dans ſa main trois couronnes de fleurs ſymboliques ; une douce mélancolie s'em-

pare de ſon ame, elle ouvre le paſſage aux larmes qui viennent ſans effort inonder ſes joues; il garde un moment le ſilence pour jouir d'une affliction qui n'a rien de pénible : enfin il élève la voix.

« Je foule la terre ſous laquelle répoſe le corps de mon cher Ilfakis : anges de la mort ! quand vous vous approchâtes de lui pour enlever ſon ame, n'étiez-vous pas auſſi émus que moi ?

« O grand prophête ! tu as reçu dans ton ſein ce vertueux muſulman ? Tu lui donnas des couronnes qui ne ſont point périſſables : rends immortelles celles que j'apporte ſur ſes cendres.

« L'ame de mon cher Ilfakis n'eſt point errante dans ces lieux; elle feroit germer ſur ces terrains arides les plantes & les fleurs, ainſi qu'un ſeul de ſes regards & un mot de ſa bouche faiſoient germer dans mon cœur les tréſors de la ſageſſe & les charmes de la vertu.

« Jouis, dors, repoſe en paix, ame bienfaiſante ! Réçois l'hommage de ma reconnoiſſance, je viens couronner tes froides dépouilles ! Tu me fis connoître la raiſon, aimer mes devoirs, ſentir les dou-

ceurs de l'amitié ; voilà le prix de la mienne.

Salamis attendoit le retour de ſon fils : « Habib ! lui dit-il, après avoir ſatisfait aux devoirs naturels de votre reconnoiſſance, il faut ſonger à acquérir maitenant des connoiſſances plus directement utiles à votre état : vous êtes mon fils, le ciel vous deſtine après moi au commandement des vaillantes tributs qui ſont ſous ma domination : vous êtes appelé à marcher à leur tête dans toutes les expéditions militaires ; mais il faut apprendre à les conduire, vous endurcir aux fatigues, & vous mettre en état de terraſſer l'ennemi qui oſeroit vous réſiſter ; la force jointe à l'adreſſe doivent faire de vous le ſoldat le plus intrépide de vos armées. Vous avez commencé à vous habituer au port des armes ; le lâche ſeul ſuccombe ſous leur poids, l'homme de courage s'y familiariſe. Ah ! que ne puis-je trouver dans le nombre de mes guerriers, l'homme auſſi propre à vous inſtruire dans ce métier, que l'étoit Ilſakis dans les ſciences qu'il vous a fait connoître ? Un guerrier parfait eſt un Phénix difficile à trouver. Le grand

prophête fit un miracle en notre faveur en nous conſervant Ilfakis; il n'y a que lui qui pourroit m'envoyer l'homme extraordinaire que je voudrois attacher auprès de vous.— Mon père! dit Habib, j'attaque dans mes jeux vos chevaux les plus vigoureux, la force & le courage ne m'abandonnent jamais : changez cette robe de lin qui me couvre en cuiraſſe de fer? &, chargé du plus épais bouclier, armé de la plus forte lance, je vous offrirai un digne compagnon d'armes! Ah! quand pourrai-je abandonner ces habits, qui rendent preſque mon ſexe équivoque, & ne laiſſent rien préſumer des forces que la nature m'a données? Elles ont beſoin d'être réglées, & je n'aſpire qu'à connoître l'art d'en diriger l'emploi.— Digne préſent du ciel! dit l'Emir en embraſſant ſon fils, heureux enfant! Eſpoir de mes tribus! Celui qui met en vous de ſi glorieuſes diſpoſitions, nous fera trouver les moyens de les cultiver. »

A peine cette converſation étoit terminée, qu'un guerrier ſe préſente aux barrières du camp de Salamis; il demande d'être admis à l'honneur de ſa préſence : « Qu'on le laiſſe approcher, dit l'Emir;

mon cœur, jaloux de voir régner ſur la terre la juſtice & la paix, n'aſpire qu'à vivre parmi ceux qui en ſont les protecteurs : l'étranger arrive. »

Le ſuperbe courſier qui le porte le couvrant de ſa belle crinière, ne laiſſe diſtinguer que le cimier du caſque & le panache qui flotte au-deſſus ; il approche de la tente, & deſcend de ſa monture. Habib, qui étoit allé au devant de lui, ſaiſit la bride du cheval, qu'il remit enſuite à un des écuyers de l'Emir : « Vaillant chevalier, lui dit celui-ci, quel deſſein vous conduit-ici ? — Je viens, répond l'inconnu, rendre hommage aux vertus, au courage, & à la puiſſance du grand Emir Ben-Hilac-Salamis, & demander au jeune Habib le partage des faveurs dont il eſt comblé par l'aimable fille de l'Hyemen : le guerrier qui peut la tenir de ſes mains, oubliera bientôt les dangers qu'il a courus, en s'enivrant de ce jouiſſance.

L'Emir n'ayant rien compris à cette converſation, en demanda l'explication à ſon fils : « Mon père ! lui dit Habib, avec un tendre intérêt, ce noble chevalier demande à vous rendre le ſalut, & à partager ma

taſſe de café : » Puis ſe tournant vers l'étranger : « Guerrier ! lui dit-il, déſirer les faveurs de la fille de l'Hyemen, c'eſt ſe montrer digne de celles qu'elle ſe plaît à verſer dans le cœur des amans de la gloire ; rien ne peut vous être refuſé ici, le héros que vous voyez, eſt l'Emir Salamis, & je ſuis ſon fils Habib.

Alors les deux héros ſe ſaluèrent. Salamis ne vit jamais d'homme d'une plus belle taille, d'une figure à-la-fois plus majeſtueuſe & plus pleine de grâces ; l'acier de ſon armure réfléchiſſoit ſi vivement les rayons du ſoleil, qu'il ſembloit plutôt en dérober l'éclat que l'emprunter ; ſemblables à ces météores qui brillent au firmament, ſon caſque paroiſſoit une lumière de feu, la lame de ſon cimeterre flamboyoit au loin, l'or & les diamans ne relevoient aucune des parties de ſon armure, elle devoit tout ſon éclat à ſa ſimplicité, & aux ſoins du guerrier.

Pendant que l'inconnu prenoit le café, Salamis fut curieux d'apprendre de ſa bouche les motifs qui l'avoient attiré dans ſon camp.

« Puiſſant & glorieux Emir ! reprit le

chevalier, je ſuis Parthe d'origine & né dans le fond des Indes : j'aimai la gloire dès mon enfance, & la cherchai dans la profeſſion des armes ; celle que vous aviez acquiſe en Arabie a réveillé mon émulation, j'ai déſiré connoître de plus près celui dont la renommée me ſervoit de modèle. En arrivant dans la première tribu de votre domination, j'appris que vous cherchiez un inſtituteur qui pût aider aux progrès du jeune Habib ; & quoiqu'il dût tout apprendre ſous ſon père Salamis, j'ai cru qu'ayant beſoin d'être ſuivi de près dans tous ſes exercices, mes ſervices pourroient lui être utiles, & je viens vous les offrir.

« Chevalier ! reprit l'Emir, votre procédé me touche, & la loyauté de votre caractère me décide. Mais s'il faut que mon fils ſoit en état de commander un jour aux états de ma domination, & que ma valeur m'a fait conquérir ; celui qui n'aura pu ſe montrer ſupérieur à moi dans un combat, ne ſauroit prétendre à être le ſien dans l'inſtruction : meſurons nos forces enſemble, diſputons la victoire de bonne foi : je ne demande qu'à être vaincu, pour trouver l'homme à qui je dois confier mon fils.—

C'eſt un honneur qu'ambitionneroient les plus fameux guerriers, répondit l'inconnu; j'accepte le défi du grand Salamis, & j'avouerai ſans honte d'avoir eu pour vainqueur, celui qui n'en a jamais reconnu. »

Les miniſtres témoins de ce défi vouloient en diſſuader Salamis, en lui diſant qu'il avoit tort de ſe compromettre avec un homme dont on ignoroit l'état & la naiſſance : « Qu'importent le rang & la naiſſance ? leur répondit l'Emir, je cherche un guerrier & non pas un roi : ſi la préſomption aveugle ce chevalier, je ne ſaurois être compromis : ſi ſon courage égale ſa noble aſſurance, nous ne le ſerons ni l'un ni l'autre, & je ſerai entré en lice avec mon pareil. » Puis ſe tournant vers l'étranger : « Chevalier ! prenez quelque repos, que votre courſier reprenne haleine; je ne veux pas vous mettre dans le cas de combattre avec déſavantage : ſi je déſire me meſurer avec vous, ce n'eſt pas pour vous refuſer mon eſtime, mais pour vous mettre à portée de la conquérir : après demain nous marcherons au camp.

Habib conduiſit l'inconnu dans une tente qui lui avoit été préparée : celui-ci, tou-

ché des bontés & des égards qu'on lui témoignoit, lui dit en le regardant avec intérêt,

« Le jeune cep chargé de fruits engage le voyageur qui paſſe à lui donner de l'appui ! Si le raiſin peut venir à maturité, il s'offrira de lui-même à la main du voyageur. »

Après cela ils ſe ſaluèrent, & Habib ſe retira ſous la tente de ſon père. Dès que le jour fut venu, il courut à la tente de celui qui commençoit à remplir dans ſon cœur la place qu'y tenoit Ilſakis ; il le trouve occupé à polir ſes armes, & à viſiter les harnois de ſon courſier : « Quoi ! vous-même ? lui dit le jeune ſultan : — Oui, mon prince ! Quand on eſt jaloux de ſa gloire, on ne doit négliger aucun des objets qui doivent y concourir ; un vrai chevalier n'a d'autre miroir que ſes armes. »

Cependant l'arêne dans laquelle Salamis & l'inconnu doivent entrer en lice eſt préparée, les trompettes guerrières y appellent, une foule innombrable de ſpectateurs environnent les barrières, les guerriers paroiſſent, & tous deux avec tant d'avantage, qu'il eſt impoſſible de préſumer de

quel côté pourra pencher la balance. Les lances dont ils ſont armés ſont égales pour le poids, les courſiers égaux en taille & en vigueur; ils s'élancent comme l'éclair l'un contre l'autre; malgré ce premier choc, les cavaliers reſtent immobiles ſur leurs montures, & leurs lances volent en éclats : Salamis, qui n'éprouva jamais une ſemblable réſiſtance, eſt étonné d'avoir en vain porté un coup auſſi furieux; & ſon adverſaire, par d'autres motifs qu'il n'eſt pas encore temps de développer, eſt lui-même dans une plus grande ſurpriſe. L'Emir fait ſigne à ſon adverſaire qu'il veut lui parler, l'inconnu s'arrête, deſcend de cheval, & vient à lui.

« Vaillant chevalier! dit l'Emir, vous venez de me donner une grande preuve de vos talens; ils me font eſpérer que demain, le cimeterre à la main, je trouverai un rival digne de moi. — Grand prince, répondit l'inconnu, jamais mortel n'a eu ſur moi d'avantage : je viens d'apprendre à mon grand étonnement, qu'il en eſt qui peuvent me réſiſter; je priſe trop l'honneur que vous me faites pour refuſer le nouveau défi que vous me propoſez pour

demain. » Après cela les deux guerriers s'étant ſerré la main, ſe ſéparèrent, & furent ſe déſarmer. Habib alla à la tente de ſon père, s'acquitter des devoirs que l'amour filial lui impoſoit dans cette circonſtance, & cédant enſuite aux ſentimens de l'amitié, il revint bientôt à celle de l'étranger, qui ſe faiſoit déſarmer par les gens que l'on avoit attachés à ſon ſervice : « Enfin, lui dit Habib, vous ne dédaignez plus d'employer les perſonnes qui doivent obéir à vos ordres? — Non, mon aimable ſultan! je vais vous dire un apologue dont je n'applique le ſens qu'au métier que je profeſſe, le premier qui ſoit au monde. Quand le ſoleil ſe lève, il n'emploie d'autres mains que les ſiennes pour ſéparer les rayons qui doivent l'environner : lorſqu'il ſe couche, il laiſſe aux flots de la mer le ſoin de les éteindre quand il s'y précipite.

« Je vais répondre par un autre apologue, dit Habib, ou plutôt par une vérité dont vous me pénétrez.

« Le héros qui, ſans en être ébranlé, a ſoutenu le poids énorme de la lance de mon père, a ébloui mes yeux par ſon éclat, &

celui dont je le vois briller encore, ne sauroit s'éteindre jamais.

« Un jeune aiglon, reprit l'inconnu, n'étant pas encore revêtu de son premier duvet, ouvroit pour la première fois les yeux à la lumière ; il apperçut un verluisant sur un feuillage voisin, il en fut ébloui ; le prince des oiseaux ne se doutoit pas alors qu'il regarderoit un jour fixement le soleil.

« Sans-doute que le Phénix qui me parle, dit Habib, renaît tout nouvellement de sa cendre, & méconnoit encore ses avantages. — Je n'en ai point avec vous, charmant Habib, dit le guerrier en l'embrassant, à moins que l'inclination que vous m'avez inspirée ne m'en donne sur la façon d'aimer. — Si je pouvois vous ouvrir mon cœur, dit Habib, vous vous avoueriez vaincu ; mais il ne faut pas que mon père soit privé plus long-temps du plaisir de vous voir ; je sais qu'il aime les héros, & vous en êtes un, quoique vous ne l'ayez pas dit. — Il se peut, répondit l'étranger, qu'un de nous deux le devienne un jour ; jusqu'à présent je n'en vois point ici. » Tout en parlant ainsi, ils cheminoient ensemble vers

vers la tente de Salamis en ſe tenant par la main ; l'Émir vit naître avec plaiſir un attachement réciproque, qu'il étoit réſolu de fortifier.

Dès que Salamis voit le chevalier inconnu, il l'aborde avec les démonſtrations de la plus parfaite eſtime : « Je ne vous crois plus embarraſſé de faire vos preuves, lui dit-il ; ce n'eſt plus pour fonder ſur vous mon opinion, que je demande à mettre à l'eſſai votre courage & vos forces ; mais je commande une nation belliqueuſe & jalouſe de ſa gloire, & ne veux lui laiſſer aucun doute ſur le mérite éminent de celui qui doit obtenir des préférences ſur elle. Je porterai la délicateſſe, (& vous m'en ſaurez gré) juſqu'à ouvrir la lice à celui qui ſe croiroit en droit de diſputer votre triomphe, quand vous aurez fini vos épreuves avec moi : en attendant jouiſſons enſemble du moment préſent, demain nous forcerons l'envie à vous admirer. »

Le lendemain éclaira le combat le plus ſurprenant dont les Arabes euſſent été témoins : les deux héros oppoſant bouclier à bouclier ſe portèrent les coups les plus terribles ; ils étoient prévus auſſitôt

que conçus, & la parade les ſurprenoit toujours avant la chûte. On abandonne le bouclier & le cimeterre ; & la lutte corps-à-corps commence, les vents déchaînés eſſayeroient en vain d'ébranler les cèdres du Liban, la terre tremble ſous eux, mais aucun effort ne peut les déraciner.

L'Émir Salamis ne jugea pas à propos de faire durer plus long-temps l'étonnement des ſpectateurs : plus ſatisfait d'avoir trouvé ſon égal qu'il n'eut pu l'être d'une victoire : « Arrêtons un moment, vaillant chevalier ! lui dit-il, ma ſurpriſe redouble à chaque inſtant, je n'avois jamais trouvé perſonne qui me réſiſtât, j'étois moins glorieux de mes triomphes que touché des foibleſſes de notre nature, en la comparant aux avantages de certains animaux. Je reviens de mon préjugé, & je priſe moins la force du lion depuis que j'ai éprouvé la vôtre, délaſſons-nous du pénible exercice que nous venons de prendre, faiſons ſeller nos courſiers, & attaquons-nous avec le javelot. »

Ce nouveau genre de combat fut un nouveau triomphe pour les deux combattans ; tout ce que l'adreſſe, la ruſe & la

force pouvoient fournir de moyens, furent déployés dans cette occaſion. Cependant l'Émir commençoit à perdre ſes avantages, la jeuneſſe de ſon adverſaire étoit un obſtacle qu'il ne pouvoit plus ſurmonter malgré ſa valeur ; convaincu d'ailleurs que l'inconnu poſſédoit au plus haut degré les qualités néceſſaires pour l'emploi qu'il lui deſtinoit, ſa prudence mit un terme au combat ; il s'arrête, & fait ſigne à l'étranger d'en faire autant, ils ſe prennent par la main & reviennent au camp.

« Chevalier ! dit Salamis, mon fils va retrouver dans vous un ſecond père ; vous ſavez comment vos forces ſe ſont augmentées par un exercice ſoutenu, ce qu'il vous en a couté pour y joindre autant d'adreſſe ; combien il faut être accoutumé aux dangers pour qu'ils ne faſſent jamais perdre le ſang-froid ! Je vous abandonne l'unique objet de mes eſpérances ; faites-lui connoître la véritable gloire, & tous les moyens qui y conduiſent le guerrier. »

Le jeune Habib avoit depuis long-temps prévenu par ſes vœux & ſon inclination les deſſeins de ſon père ; auſſi ſuivit-il

avec transport les pas de son nouveau maître : « Je vais enfin profiter de vos leçons, lui dit-il, je dois imiter mon père & vous, puissai-je ne pas rester trop loin de mes modèles !

« Nous partagerons nos occupations, mon cher Habib, lui dit Il'Haboul : (c'étoit le nom du chevalier indien,) le jour sera employé à vous perfectionner dans l'art qui doit vous rendre aussi fort, aussi adroit, que vaillant. Le soir nous nous entretiendrons des qualités qui vous seront nécessaires pour commander au peuple le plus indépendant de la terre ; il sacrifia de tout temps les jouissances du luxe à la liberté, le courage que règle la sagesse est son idole ; c'est à ces titres que l'Émir votre père règne sur soixante-six tribus : vous n'hériterez de sa puissance qu'en vous appropriant ses vertus. »

Voilà le plan sur lequel Il'Haboul dirigea l'éducation d'Habib : elle produisit bientôt les fruits les plus heureux. L'Émir Salamis eut une guerre à soutenir, dans laquelle le jeune sultan fit des prodiges de valeur ; chargé d'un commandement délicat, il s'y distingua par sa prudence

& ſa fermeté ; appelé dans les conſeils de ſon père, il étonnoit les miniſtres par la ſageſſe de ſes avis.

L'ouvrage d'Il'Haboul étoit achevé, une néceſſité abſolue le forçoit à ſe ſéparer de ſon élève, il fallut s'en expliquer avec lui : « Mon fils, lui dit-il, je dois vous quitter, des ordres ſupérieurs m'appellent dans une autre contrée. — Quoi ! vous m'abandonneriez ? lui répondit Habib. — Je ne vous ſuis plus néceſſaire ici, d'ailleurs je ſuis forcé de céder aux deſtins. — Que je ſuis malheureux ! reprit le jeune élève, la mort m'enleva Ilfakis mon premier maître, je n'en ſuis pas encore conſolé, & des ordres rigoureux me vont ſéparer de vous ! Mais ſera-ce pour toujours ? .... N'en puis-je ſavoir les raiſons ? .... Mon père ne pourroit-il changer votre réſolution ? — Toute la puiſſance humaine ne peut rien ici, dit Il'Haboul, mais j'eſpère que nous pourrons nous revoir. Cependant, mon cher Habib, je puis conſoler en partie vos chagrins ; celui que vous avez aimé ſous le nom d'Ilfakis vous eſt toujours attaché, il n'eſt point mort. — Comment ? reprit Habib ; j'ai ſuivi

moi-même ſes funérailles, j'ai verſé des pleurs ſur ſa tombe !

« Mon fils, dit Il'Haboul, l'hiſtoire du mort dont vous parlez eſt liée avec celle de bien d'autres hiſtoires qui vous intéreſſent ; peut-être même avec la vôtre & la mienne. Ecoutez le récit que je vais vous faire, rappelez-vous votre horoſcope, & vous ne ſerez plus ſurpris de ce que je vais vous dire. Penſez d'abord que celui qui vous aime & vous parle n'eſt pas de nature humaine, mais un génie chargé de guider vos premiers pas vers vos hautes deſtinées.

HISTOIRE

D'Illabouſatrou, du roi Schal-goaſe & de Camariſzaman.

VOUS n'ignorez pas, mon cher prince, que parmi les génies de la race d'Eblis il y en a qui ont fléchi le genou devant le grand Salomon : Illabouſatrou eſt un des premiers d'entr'eux, je ſuis de cette race, j'ai pris le même parti ; & ſuis ce qu'on appelle parmi les miens, un cadi, par la

grâce de Dieu & de Salomon! Pour nous ſouſtraire au reſſentiment & à la vengeance du parti que nous avons abandonné, & pour engager le prophête, à qui nous ſommes ſoumis, d'alléger en notre faveur le joug qu'on nous impoſe, nous faiſons des alliances avec les enfans d'Adam, & nous jouiſſons par elles des douceurs terreſtres.

Illabouſatrou avoit eu d'une femme mortelle une fille d'une grande beauté, qu'il avoit nommée Camarilzaman : il déſiroit aſſurer ſon repos & ſa félicité en lui faiſant épouſer un des grands ſouverains de la terre.

Dans ce temps-là régnoit ſur les isles qui ſont au milieu des ſept mers, à l'extrêmité de l'Orient un monarque puiſſant nommé Schal-goaſe.

Illabouſatrou lui apparoît ſous la figure d'un vieillard, lui propoſe une alliance dont la belle Camarilzaman devoit être le gage : le monarque voit la princeſſe, s'enflamme & l'épouſe.

Les génies ſujets d'Illabouſatrou ſe fixèrent en grande partie dans les terres de la domination de Schal-goaſe; la mer des

environs en fut peuplée, & nulle part ſous le ciel les génies & les enfans des hommes ne vivoient avec autant d'intelligence: ce bonheur parut redoubler tout-à-coup par la naiſſance de la charmante Dorathil-goaſe, premier fruit des liens qui unif-ſoient Schal-goaſe à Camarilzaman.

Si les dons du ciel étoient toujours dans ce monde des garans de la proſpérité, perſonne ne devoit y jouir d'une félicité plus parfaite que cette aimable princeſſe: elle ſembloit éclairer le berceau qui la reçut, chaque jour vit développer en elle une nouvelle perfection; mais lorſque ſon père & ſon grand-père eurent conſulté les aſtres ſur ſes deſtins, le même déſordre qui ſembloit troubler le ſyſtême planetaire à votre naiſſance, ſe fit voir à la ſienne, avec un ſi grand rapport, qu'il fut dé-montré que vous étiez le prince Arabe iſſu de la tribu la plus chère au grand pro-phête, auquel le ſort la deſtinoit au milieu des dangers les plus éminens, au péril de l'un & de l'autre, & que cette union ſeule pouvoit aſſurer ſa tranquillité, ſon bonheur, ſa fortune & la vôtre.

Dès ce moment Illabouſatrou me com-

mit le ſoin de votre éducation, mais les ordres de Salomon ne me permettoient pas encore de m'approcher de vous. Je n'en pus obtenir de favorables à nos deſſeins qu'au moment, où, au ſortir de votre enfance, on vous chercha un inſtituteur. Ilfakis, ſur lequel l'Émir votre père avoit inutilement jeté ſes vues, alloit mourir; je m'approchai de lui, je ſaiſis l'inſtant où l'ange de la mort venoit enlever ſon ame, je ſubſtituai mon eſprit à ſa place; à l'aide d'un puiſſant élixir je ranimai le corps dont je m'étois emparé, & vous fûtes redevable d'un gouverneur à ce premier prodige.

Quand je vis qu'il étoit temps de vous occuper de travaux différens, je rapportai le corps d'Ilfakis dans ſa tente; je le rendis à l'action de la nature humaine qui avoit été ſuſpendue, & il fut détruit dans un inſtant.

Je m'occupai du ſoin d'aller vous chercher un vaillant chevalier, j'en trouvai un qui alloit expirer ſur le champ de bataille, qu'il avoit couvert de morts auparavant; je m'emparai de ſon corps, j'arrêtai le ſang qui couloit de ſes bleſſures, je les cicatriſai avec un beaume bien plus puiſſant

que celui de la Mecque, je le rétablis dans toute ſa première vigueur, je l'armai du cimeterre qui avoit ſervi à Salomon, & vous voyez devant vous ce chevalier; c'eſt ſous cette forme que je me préſentai à l'Émir Salamis, que je vous demandai à partager les faveurs de la fille de l'Hyemen, & que vous devintes mon diſciple.

Mon cher Habib, vous avez pris ſous mes deux formes une tendre amitié pour moi, votre cœur ne vous a pas trompé: jamais un être de ma nature ne conçut pour un enfant d'Adam une auſſi tendre inclination que celle que je reſſens pour vous, vous devez être ſans défiance. Rappelez-vous les leçons que je vous ai données ſous le nom d'Ilfakis; en vous inſtruiſant dans la connoiſſance des taliſmans, je vous en expliquai l'uſage; mais je vous mis en garde contre les eſprits qu'ils pourroient vous aſſujettir. La race d'Eblis eſt généralement bien méchante & bien corrompue; heureux celui d'entre nous que le grand Salomon a ſcellé de ſon ſceau! Les autres ne ſont occupés que de notre deſtruction & de la vôtre. C'eſt ainſi qu'ils pourſuivent dans la belle Dorathil-goaſe,

celle qui pourroit les arracher à la malédiction dont ils ſont frappés, comme étant fille de l'homme & des génies. C'eſt ainſi que vous leur êtes déjà ſuſpect comme fidelle muſulman, & comme le héros deſtiné à venger Dorathil-goaſe de leurs entrepriſes & de leurs trahiſons.

Cette princeſſe eſt devenue ſouveraine par la mort de ſon père ; Illabouſatrou, ſon grand-père lui a donné pour viſirs les plus habiles génies, mais l'isle dans laquelle ſa capitale eſt ſituée eſt la ſeule tranquille ; les ſix autres & les ſept mers, qui compoſent ſes états, ſont ou révoltées ou infeſtées, il n'eſt qu'une ſeule reſſource pour elle, & les conſtellations l'amènent ; c'eſt l'inſtant où le jeune Habib, à qui elle a donné ſon cœur, pourra parvenir juſqu'à elle, & la délivrer de ſes ennemis.

Pendant tout ce récit d'Il'Haboul, le jeune ſultan paſſant tour-à-tour de l'eſpoir à la crainte, de ſurpriſes en ſurpriſes & de merveilles en merveilles, étoit demeuré l'œil fixe, la reſpiration ſuſpendue ; des mouvemens, inconnus juſqu'alors, agitoient à-la-fois ſon cœur & ſon eſprit. Appelé par ſes deſtinées au trône des ſept mers,

à recevoir la main d'une princeſſe dont la félicité ne dépendoit que de lui ſeul, il éprouvoit une émotion involontaire, il brûloit déjà de s'expoſer aux dangers dont il étoit menacé, les feux de l'amour, le déſir de la gloire l'encouragent à une entrepriſe dont le ſuccès lui promet une double couronne.

« Cher & puiſſant génie, dit-il à ſon protecteur, quel chemin dois-je prendre? Daignez, avant de vous ſéparer de moi, m'indiquer les moyens les plus efficaces pour voler au ſecours de celle qui attend tout de ma valeur. Le ſacrifice de mon repos & de ma vie ſont bien peu de choſe, pour juſtifier le penchant qui la décide en ma faveur, & les arrêts du deſtin qui voulut nous unir l'un à l'autre.

« A cet élan de la gloire, répondit Il'Haboul, je reconnois mon élève & le fils du grand Émir Salamis! mais ſouvenez-vous, mon cher Habib, que les génies, vos rivaux auprès de Dorathil-goaſe & vos ennemis déclarés, agiront contre vous, ils révolteront les hommes corrompus qui leur obéiſſent ſans le ſavoir; les animaux, les élémens, la nature entière ſerviront de

concert leurs trames odieuſes. — Dieu & mon courage ne m'abandonneront pas, dit Habib, & vous-même contribuerez à mes ſuccès. — Ah! ſans doute, reprit le génie, je pourrois vous être d'un grand ſecours, ſi je n'étois pas forcé de rendre à la terre la dépouille mortelle du chevalier indien; mais je ſuis aſſujetti à une loi rigoureuſe que je ne peux pas éluder. Perſiſtez avec courage dans vos nobles deſſeins! n'attendez pas que je vous indique à préſent la route que vous devez ſuivre : vous êtes ſéparé de votre amante de toute la longueur de la terre, & les ordres du deſtin peuvent vous ouvrir ſes états, que la malice de ſes ennemis rend inacceſſibles.

« Vous m'avez dit une fois, mon cher Il'Haboul, que l'homme courageux pouvoit forcer les deſtins. — Vous pouvez prendre les partis extrêmes toutes les fois qu'il ne vous en reſtera pas d'autres à choiſir; mais attendez que quelqu'événement vous inſtruiſe ſur ce que vous devez faire, je penſe que ce que vous entreprendriez maintenant ne pourroit tourner que contre vous. Allez attaquer des lions, vous en

avez déjà détruit un ſans moi, avec le ſecours ſeul de votre poignard; familiariſez-vous ainſi avec les dangers, afin de vous préparer d'avance à ceux qui vous attendent..... Adieu, mon cher Habib, je ne rentrerai pas dans le camp de Salamis, je dois fuir avec lui toute explication, & s'il doit apprendre de vous qui j'ai été & qui je ſuis, il faut que tout le monde l'ignore. Comptez toujours ſur l'attachement de celui qui ne fut pas toujours l'ami de vos pareils; mais vous m'avez reconcilié avec les enfans des hommes.... Embraſſez-moi. » A ces mots, il monte ſon courſier, & s'éloigne.

Dès qu'il eut perdu de vue le jeune ſultan, il s'enfonce dans le déſert, & s'arrête au pied d'un côteau: il abandonne le cheval qu'il montoit, & s'étant creuſé une foſſe profonde, il y étend le corps terreſtre dont il étoit revêtu; dégagé de cette dépouille mortelle, & profitant des deux derniers jours que lui laiſſoient encore les ordres de Salomon, il ſe tranſporte auſſitôt ſur les frontières des états de Dorathil-goaſe.

Un noir bataillon lui en défend les ap-

proches ; mais il apprend par un eſprit transfuge, que l'isle blanche, l'isle jaune, l'isle verte, l'isle rouge & l'isle bleue ont été ſubjuguées par le génie rebelle Abarikaf, qui n'étant maître d'abord que de l'isle noire, s'étoit emparé de toutes les autres & des mers qui les ſéparoient.

La princeſſe, renfermée dans Medinazilbalor (1) ſa capitale, n'étoit plus maîtreſſe que du pays dans lequel cette ville étoit ſituée. C'étoit tout ce que la protection d'Illabouſatrou ſon grand-père, & les efforts des génies qui lui ſervoient de viſirs, avoient pu ſauver des attaques du rebelle, qui avoit raſſemblé de l'abîme des mers une légion d'eſprits révoltés. Les ſix isles, livrées au pouvoir des ſcélérats, étoient gouvernées par des chefs encore plus méchans & tyranniques ; les peuples étoient la victime de leurs vices, & le jouet continuel de leurs noirs enchantemens. Dorathil-goaſe demandoit en vain le libérateur annoncé par les deſtins, toutes les iſſues étoient gardées, ſon abord étoit impénétrable aux hommes ; la nature

(1) *Medinazilbalor.* La ville de Criſtal.

entière paroiſſoit aſſervie à ces génies malfaiſans.

Il'Haboul gémiſſoit en ſecret des obſtacles dangereux qui s'oppoſoient à la valeur de ſon élève; mais réduit alors à l'inaction & au ſilence, il attendoit impatiemment le moment où ſa protection lui ſeroit néceſſaire; il ſe rendit à ſes premiers devoirs, retourna à ſon poſte ordinaire, & veilloit ſur les événemens.

Cependant Habib, au départ de ſon précepteur, étoit accouru auprès de Salamis & d'Amirala, & leur faiſoit part des choſes ſurprenantes qu'il venoit d'apprendre : le feu de ſes regards, l'émotion de ſa voix, le déſordre de ſes diſcours, peignoient à-la-fois les dangers & les charmes de Dorathil-goaſe, ſon embarras & ſes eſpérances : « C'eſt ſur moi ſeul qu'elle doit compter, diſoit-il avec une noble aſſurance ; il n'eſt plus de repos pour moi que je ne l'aie délivrée ; les momens ſont chers, & perſonne ne peut me frayer le chemin qui conduit à elle!... Que devenir dans cette incertitude ! »

Ses parens virent que cette paſſion extraordinaire étoit moins l'effet de la ſim-

patie, que celui de la puiſſance des aſtres qu'ils ne pouvoient pas contrarier; auſſi, loin de combattre ſes réſolutions, ils ſe bornèrent à lui retracer ſes devoirs, & à lui rappeler les ſages conſeils de ſon gouverneur; & le jeune ſultan, autant pour s'y conformer que pour éviter une inaction qui lui paroiſſoit odieuſe, ſortit des tentes, & fut chercher l'aſile ſolitaire qu'il s'étoit pratiqué avec Il'Haboul, dans un petit vallon champêtre, qu'environnoient les montagnes voiſines du camp de Salamis.

C'étoit là, que pour ſe délaſſer de leurs travaux belliqueux par une plus douce occupation, ils avoient arrêté par une digue le cours d'un petit ruiſſeau, ſes eaux s'étoient raſſemblées dans un baſſin formé par la nature; des arbres lui prêtoient un ombrage charmant, & leurs branches laiſſoient à peine quelques paſſages à la vue, pour ſe repoſer ſur les côteaux d'alentour. Les fleurs les plus variées, les plantes les plus rares, les herbes aromatiques croiſſoient abondamment ſur les bords du ruiſſeau, & la terre, heureuſement garantie de l'ardeur du ſoleil par la fraîcheur de l'eau, étaloit en profuſion les richeſſes de

la nature. Plus loin étoit une cabane, ou plutôt un palais formé de branches d'arbres, couvert de joncs, & tapiſſé de nattes; les peaux des bêtes féroces qu'ils avoient détruites couvroient leurs ſophas, une enceinte extérieure de pieux étroitement ſerrés préſervoit cet aſile écarté de l'incurſion des ennemis.

En engageant Habib à former cette retraite, Il'Haboul lui enſeignoit les moyens de ſe ſuffire un jour à lui même. Aſſis à à la porte de cette ſingulière demeure, il lui faiſoit conſidérer le bel amphithéâtre ſur lequel il dominoit : « Ne trouvez-vous pas du plaiſir, lui diſoit-il, à ne devoir qu'à vous-même les petites jouiſſances que nous goûtons ici ? C'eſt ainſi que nous ne pouvons jamais être parfaitement heureux que par nous-mêmes. »

Ce ſéjour, qui plaiſoit beaucoup à Habib, étoit bien propre à nourrir ſa paſſion naiſſante; il vint s'y renfermer pour rêver à l'unique objet de ſes penſées, & aux moyens de le joindre.

Un jour qu'il s'abandonnoit à ſes rêveries; les yeux fixés ſur l'Almos ſans y lire, & l'imagination abſorbée par ſes penſées amou-

reuſes & guerrières, il entendit tout-à-coup un bruit extraordinaire dans les airs : il ſe met à genoux, écarte doucement les branches qui bornoient ſa vue, & apperçoit une ombre conſidérable ſur le baſſin; elle venoit d'en-haut, & après avoir parcouru un peu d'eſpace, l'objet qui la produiſoit ſe repoſa ſur le bord de l'eau : c'étoit un oiſeau noir & gris d'une groſſeur prodigieuſe, il portoit ſur ſon dos un pavillon, dont les murs paroiſſoient de gaſe, la porte & les croiſées étoient ceintrées de fleurs.

L'oiſeau s'étant abattu, le pavillon s'ouvrit : il en tombe une échelle d'or, au ſommet de laquelle parut une figure, ſoutenue par d'autres non moins remarquables par leur beauté. Elle portoit ſur ſa tête une tiare formée des treſſes de ſes cheveux & de filets de perles : ſi le lis étoit relevé des nuances de la roſe, on pourroit lui comparer la beauté de ſon teint : l'éclat de ſes yeux, & les foſſettes qui bordoient ſes lèvres vermeilles, ſembloient animer tour-à-tour les grâces du ſourire & le feu du ſentiment.

Elle leva les yeux au ciel, & le ſoleil

en fut obſcurci ; elle les fixa ſur la terre, & elle fut couverte de fleurs ; elle ſourit, & toute la nature parut riante autour d'elle. Mais que devint Habib, quand il la vit marcher & agir, & ne pas faire un mouvement qui ne fut accompagné d'une grâce auſſi noble que touchante ? Enfin, s'appuyant ſur le bras d'une des beautés qui étoient avec elle, elle s'achemine auprès de la retraite du ſultan, & s'aſſied ſur un banc de gaſon à deux pas de lui ſans l'appercevoir.

Elle porte ſes regards de côté & d'autre, & ſoupire..... « Il n'y eſt pas, dit-elle, on m'a trompée, il ne fait pas ici ſon ſéjour !..... Mais ces riants boſquets, le doux murmure de ces eaux, ces fleurs que l'art & la nature entretiennent, tout ici eſt ſon ouvrage !.., Mais, il n'y eſt pas !.... Oh ! vous, gaſons, boſquets, qui devez vos progrès aux ſoins de mon cher Habib, prenez des oreilles pour m'entendre, empruntez une voix pour vous expliquer, & dites à mon amant quand il portera ſes pas dans cette aimable ſolitude, que la tendre Dorathil-goaſe vint chercher ſon héros du fond de l'Arabie

pour lui offrir un trône & ſon cœur, & accomplir par là ſes deſtinées !.... Sera-t-elle dont forcée d'abandonner ces contrées, ſans avoir vu l'idole de ſon ame ! » Ainſi parloit cette inconſolable princeſſe en portant ſes mains ſur les yeux, comme pour arrêter les larmes prêtes à couler : Habib a ſaiſi ce moment pour ſe précipiter à ſes pieds ; ils ſont baignés de ſes pleurs, avant qu'elle ait pu s'appercevoir du mouvement, & le prévenir.

« C'eſt donc vous que je vois ! » s'écria-t elle, en jetant à-la-fois les yeux ſur celui qui étoit à ſes genoux, & ſur le portrait qu'elle avoit toujours daus ſon ſein : « N'eſt-ce plus une illuſion ? mon cher Habib ! — C'eſt votre amant, votre libérateur, ô reine de ma vie ! » répondit-il en couvrant ſa main de baiſers : le ſilence fut alors la ſeule expreſſion de l'amour & de l'admiration.

Cependant cette jouiſſance auſſi douce que pure ne fut que d'un moment ; un bruit ſoudain ſe fait entendre, un oiſeau paroit dans les airs, il approche, & changeant tout à-coup de nature, on apperçoit un génie ſous une figure humaine,

qui se présente à Dorathil-goase : « Quoi ! c'est vous, Ilbaracas ? lui dit-elle ; quel motif si pressant vous a fait sortir de Medinazilbalor pour venir me chercher ici ?

« Reine, reprit le génie, votre absence vous expose à la perte entière de vos Etats. Le rebelle Abarikaf en profite pour attaquer la seule isle qui vous reste ; votre grand-visir s'oppose en vain aux ennemis innombrables dont vos côtes sont infestées : tous les génies rebelles sont venus se ranger sous les drapeaux de votre adversaire, les flots de la mer en sont noirs, les rives en sont couvertes ; les rugissemens des lions, des taureaux marins, des hyppopotames effrayent vos peuples ; le rétentissement des échos imprime la terreur jusques dans votre capitale : venez opposer la magie de votre talisman à cette rage, profitez encore du seul passage qui vous est ouvert, en planant au-dessus de la moyenne région de l'air. »

A ce récit, le sang bouillonnoit dans les veines du jeune Habib ; il porte la flamme dans ses regards, sa taille paroit s'élever au-dessus de ses proportions ordinaires, sa voix rauque & animée répand l'épouvante :

« Marchons à ces monſtres, s'écria-t-il, j'en purgerai la terre & les mers, je vengerai le ciel & la reine. — Prince! répondit Ilbaracas étonné, ſi vous étiez armé comme on doit l'être, vous ſuffiriez à cette entrepriſe; mais les ennemis du grand Salomon ne peuvent être vaincus que par les armes de Salomon; il faut les aller chercher ſur les hauteurs du Caucaſe, & mille dangers effrayans ſont ſur la route: » Puis s'adreſſant à la reine: « Partons, Madame, les inſtans ſont précieux; un ſeul de perdu dans l'inaction, peut faire triompher le criminel Abarikaf! »

Les deux amans, après s'être tendrement embraſſés, ſe ſéparèrent avec un courage digne de leur grand cœur: Dorathil-goaſe rentre dans ſon pavillon, le roch prend ſon vol, & diſparoit. Habib la ſuivit des yeux, & ſe livra enſuite avec plus de paſſion que jamais aux feux de l'amour, & aux déſirs de la gloire.

« Adieu, ſource bienfaiſante, s'écria-t-il, qui me déſaltéras de tes eaux, & me fournis des bains ſalutaires: tu n'es plus d'aucun ſecours pour moi; mon cœur, mon

ſang & mes entrailles brûlent d'un feu que tu ne pourras jamais éteindre.

« Adieu, gaſons que mon amante a foulés ; conſervez à jamais l'empreinte de ſes pas, ſi mes yeux doivent vous revoir un jour !

« Adieu, tendres arbuſtes, qui lui prêtates votre ombre ; glorifiez-vous à jamais d'avoir caché tant de charmes !

« Adieu, terre témoin de ma félicité, ne crains pas qu'Habib t'oublie jamais ! Les palais de la terre ſeront toujours vils à mes yeux auprès de toi ; c'eſt ici que mon ame s'ouvrit au bonheur, & que je reſſentis pour la premiére fois les feux brûlans de l'amour !.... mais c'eſt ici que j'éprouvai la plus cruelle des privations ; ici Dorathil-goaſe me fut enlevée !... Oui, je braverai les enfers qui me la diſputent ! Grand prophête ! frayez-moi la route qui peut m'y conduire ! J'y veux percer le cœur du traitre Abarikaf ; & toi, grand Salomon ! ſi je ne ſuis pas indigne de me charger des inſtrumens de ta gloire, donne-moi des aîles pour voler ſur le Caucaſe. Que je puiſſe, couvert de ton bouclier, renverſer les ennemis de la reine de mon cœur ! »

Habib

Habib ayant, après cela, fait ſa prière & ſon ablution, revint aux tentes de ſon père, déterminé à prendre la route du Caucaſe, dès qu'il aura pu en obtenir la permiſſion. On peut juger avec quelle force il peignit auprès de Salamis & d'Amirala, les détails de ſa derrière aventure; toutes ſes paroles étoient autant de tableaux animés; mais quelle ne fut pas la ſurpriſe de ces parens, lorſqu'il leur fit le vœu ſolemnel de ne plus repoſer ſa tête ſous aucune tente qui ne fût tendue ſur le mont Caucaſe.

« Quelle entrepriſe déſeſpérée, mon fils, lui dit l'Emir; ignorez-vous que ce mont eſt aux extrémités de la terre, que pour y parvenir il faut traverſer des déſerts affreux? Vous pouvez vaincre des hommes, mais comment ſupporterez-vous les rigueurs des climats que vous ne connoiſſez point? Quelle reſſource aurez-vous contre la diſette générale qui déſole les pays immenſes que vous devez parcourir? Ce ſont des ennemis que vous ne pouvez vaincre. — Ah! mon père, reprit Habib, eſt-il aucune crainte qui puiſſe me retenir, quand je ſuis commandé par l'amour, la gloire & les deſtinées

Et n'euſſai je pas connu tous ces maîtres, la haine des tyrans eſt dans mon cœur, je fouillerois dans les entrailles de la terre pour y trouver Abarikaf. »

Salamis fut forcé de céder aux ſentimens qu'il avoit nourris dans le cœur de ſon fils, & que répondroit-il qui ne détruiſit ſes propres principes ? il fit un choix de vingt perſonnes, dont le courage & la prudence lui étoient bien connus, les aſſocie à ſon fils, leur donne un équipage convenable & peu embarraſſant ; deux chameaux doivent porter les tentes & le bagage.

Le jour du départ étant arrivé, il fallut s'arracher des bras de ce tendre fils ; la ſéparation fut pénible & douloureuſe, la ſenſible Amirala s'écrioit en pleurant :

« Mon cèdre, retenu par de fortes racines, ſurpaſſoit en beauté ceux du Liban ; les oiſeaux du ciel faiſoient leur nid dans ſes branches, nos troupeaux paiſſoient ſous ſon ombre, & voilà qu'il eſt emporté tout-à-coup au milieu des ſables arides & des déſerts.

« Vents déchaînés, ne cherchez pas à l'ébranler, il fut créé pour arrêter votre furie !

« Sombre nuages, éclairs, tempêtes, précurseurs de la foudre, reſpectez la tige ſur laquelle eſt le ſceau du grand prophète!

« C'en eſt aſſez, ma chère Amirala, lui dit Salamis, le deſſein de notre fils eſt noble, ſon vœu l'engage à cette entrepriſe : la lionne ne nourrit pas ſes petits pour elle ; quand l'âge & l'ennemi les appellent aux combats, elle les lance elle-même contre les tigres. »

Enfin la caravane part : Habib eſt en route, couvert d'une cuiraſſe d'Haoudi (1) ; ſon bouclier, qui lui ſemble léger, fatigueroit le bras le plus robuſte : l'arbre qui ſeroit auſſi fort que ſa lance pourroit déjà fournir de l'ombrage ; & le poids de ſon cimeterre écraſeroit le corps que le tranchant de la lame n'auroit pas partagé.

La fatigue du voyage n'eſt rien pour celui qui marche à la gloire, & à Dorathilgoaſe ; les chemins lui paroiſſent ſemés de fleurs : cependant Habib eſt au centre des déſerts, au milieu des privations de tout genre, & éprouvant les rigueurs de la ſoif

(1) *Haoudi.* C'eſt la cuiraſſe la plus peſante, & en même temps la plus forte.

& de la faim ; de temps à autre le haſard lui préſente quelques fruits ſauvages, & l'écoulement de quelques ſources lointaines ; ces petites reſſources lui font oublier bientôt les privations qu'il eſſuie. Mais les guerriers qui accompagnoient le jeune ſultan n'étoient ni des amans ni des héros ; deux mois de fatigues commencent à les laſſer, leurs premières plaintes furent modérées. Une circonſtance heureuſe leur fit rencontrer un endroit habité par des pâtres, où ils trouvèrent du lait, dont ils remplirent quelques outres : Habib imagina que ce ſecours ineſpéré devoit ranimer leur courage & diſſiper la mauvaiſe humeur, mais ſon cortège eſtimant qu'il étoit impoſſible de parvenir juſqu'au Caucaſe ſans être expoſé à périr de faim & de fatigues, ils adreſsèrent au jeune ſultan leurs obſervations à ce ſujet.

« Je croyois que mon père m'avoit fait accompagner par des hommes, leur dit-il, mais je vois que vous êtes des femmes en cuiraſſe : je n'abuſerai point de la foibleſſe de votre ſexe. Cependant je vous obſerverai que vous êtes déjà venus trop loin, pour vous expoſer à reculer ſans danger ;

mais puiſque vous jugez ceux que je vais courir plus difficiles à ſurmonter, donnez-moi ma part du tréſor que vous a confié mon père. Emportez vos bagages, emmenez vos chameaux. Je ſais me coucher & dormir en plein air. Ce n'étoit pas pour mon ſecours, que j'ai conſenti à être avec vous; je jugeois que vous étiez faits pour la gloire, & que vous l'aimiez. J'étois jaloux de partager la mienne avec de braves Arabes, & des frères; ce titre ne vous convient plus, ſéparons-nous. Allez revoir Salamis; dites-lui que vous avez laiſſé ſon fils ſur le chemin de la gloire, armé de force & de courage, ſous la protection du grand prophête, & plein d'eſpérance pour le ſuccès. »

La fermeté de ce diſcours étonna les compagnons de voyage du jeune ſultan, mais ne les ébranla point; ils le regardèrent comme un fou opiniâtre qui ſacrifioit tout pour des chimères: « Nous ſommes comptables de notre exiſtence, ſe diſoient-ils entr'eux, à nos femmes & à nos enfans; & nous ſerions des inſenſés de ſuivre les caprices d'un jeune homme, qui va chercher la mort en courant après ce

mont Caucaſe qui paroit s'enfuir devant nous ; nos harnois s'uſent, nos chevaux dépériſſent, nous nous trouverons ſans reſſource au milieu des déſerts. ..... Cependant, ajoutoient-ils, ſi nous retournons ſans lui en Arabie, Salamis nous regardera comme des lâches qui ont abandonné ſon fils, & nous ne pourrons pas échapper à ſa vengeance.... Si cet Habib pouvoit mourir ici !.... Il ne manque pas de plantes pour l'embaumer, nous le placerions ſur un de nos chameaux, & le ramènerions tranquillement à ſon père ? »

La lâcheté mène à l'ingratitude, & celle-ci précède le crime : ces perfides amis le projettent bientôt, mais comme ſurprendre le vigilant Habib ? Toujours armé, toujours prêt à vendre chèrement ſa vie à ceux qui oſeroient la ravir, la nuit il repoſe ſur ſon bouclier, il eſt réveillé au moindre bruit, ſa valeur & ſon activité ne ſe perdent jamais dans le repos.

Parmi ces conſpirateurs, il en étoit un à qui le crime répugnoit, mais il n'oſoit haſarder ſes véritables ſentimens ; il craignoit de s'expoſer au reſſentiment des autres, d'autant plus qu'il avoit murmuré comme

eux : en révélant cette trame à Habib, il expoſoit toute la troupe à ſa vengeance, & pouvoit ſe trouver compromis dans l'événement : ſi le héros étoit vainqueur, il ſe voyoit néceſſairement attaché ſeul à ſa ſuite.

Dans cette incertitude, il parla ainſi à ſes compagnons.

« Pourquoi, leur dit-il, vous expoſer à une lutte dangereuſe ? Habib ne quitte jamais ſon poignard ; & avant que vous l'ayez privé de tout mouvement, fuſſiez-vous couverts de vos cuiraſſes, ſa main trouvera ſans peine le chemin de votre cœur. Mais il eſt un moyen moins ſanguinaire & plus sûr ; je connois une herbe particulière qui croît dans ces lieux, la feuille eſt revêtue d'une pouſſière blanche qui a une activité plus puiſſante que l'opium ; j'en ramaſſerai, & comme je ſuis principalement chargé des proviſions du ſoir, je ſaurai trouver le temps de lui faire prendre ce ſoporatif ; & vous ſerez alors plus en état d'exécuter votre projet ſans danger. Si nous parvenons à l'endormir, & à remplir nos deſſeins, pourquoi tremperions-nous nos mains dans ſon ſang ? Il n'offenſa jamais aucun de nous ; s'il nous

oblige d'expoſer inutilement notre vie pour parvenir à un but chimérique, il ne ménage pas mieux la ſienne; le déſordre de ſa raiſon l'entraîne à une perte inévitable, & nous pouvons pourvoir à notre ſûreté, ſans attenter à ſa vie: c'eſt le fils du vaillant Salamis, nos femmes & nos enfans dorment en paix dans ſes états, nos troupeaux paiſſent en ſûreté à l'ombre de ſon bouclier; il fut toujours un bon père à notre égard, eſt-il un ſeul d'entre nous avec qui il n'ait partagé ſa ſubſiſtance juſqu'à la dernière extrêmité? Ne ſouillons donc point nos mains dans le ſang innocent! Le grand prophête nous le redemanderoit un jour. Abandonnons Habib dans ces déſerts; quand nous l'aurons privé de ſes armes, & de tout ſecours, ne craignez pas qu'il puiſſe jamais nous reprocher notre ingratitude. »

Les conjurés ſe rendirent à l'avis de Rabir, & il fut chargé de l'exécution du projet. Il recueillit ſur la plante qu'il connoiſſoit le dangereux poiſon; il en ménagea ſoigneuſement la quantité pour lui éviter une mort certaine, & la tint en réſerve pour l'occaſion: elle ſe préſenta dès le ſoir même.

On arrivoit dans une plaine où la fraîcheur d'un petit ruiſſeau entretenoit un excellent paturage ; Habib ſe laiſſa conſeiller de prendre du repos, & plus par prudence que par beſoin il ſe rendit à leur conſeil. Il ſe retire avec ſécurité ſous la tente, prend quelque nourriture, & avale d'un trait le poiſon qu'on avoit préparé dans une coupe de lait. Les conjurés, profitant du profond aſſoupiſſement de leur chef, enlevèrent tout ce qu'ils purent, & partirent à la hâte ; ne laiſſant au jeune Habib que ſon bouclier qui étoit ſous ſa tête, le manteau ſur lequel il étoit couché, & le poignard qui étoit embarraſſé dans ſa ceinture. Ce fut ainſi que les vingt chevaliers, choiſis par Salamis pour accompagner ſon fils, l'abandonnèrent ; ils reprirent la route de l'Arabie, & après bien des fatigues, ils virent enfin flotter les banderolles des tentes de l'Emir.

Cet inſtant qui ſembloit devoir être pour eux celui de leur bonheur, devint celui de l'embarras, des inquiétudes & des remords : comment nous préſenter devant Salamis ? diſoient-ils ; que lui dirons-nous ſur la perte de ſon fils ? Rabir ! vous qui

avez déjà commencé & si bien conduit notre projet, aidez-nous à le terminer heureusement. — Vous vous êtes trompés sur mes desseins, répondit-il : quand je vous vis résolus de sacrifier le sang d'Habib, je cherchai à vous détourner d'un crime en feignant de vous y inviter; & ce fut pour cela seul que je parus être alors votre complice : maintenant les remords me déchirent; je ne serois pas en état d'inventer un mensonge pour déguiser notre trahison; mes regards, ma contenance, mon silence, ma confusion, tout serviroit à nous trahir. Inventez vous-mêmes une fable; que le plus hardi d'entre-vous la débite; je ne vous démentirai point; mais il m'est impossible de vous aider. — Hé bien! reprit un d'entr'eux, je m'en charge.

La caravane arrivé dans le camp de Salamis; l'Emir & son épouse Aminata viennent au devant de la troupe, empressés de revoir leur fils : mais quelle fut leur surprise! ils ne virent que des larmes couler, ils n'entendoient que des sanglots! Celui qui s'étoit chargé de porter la parole, s'avança près de Salamis, & lui dit. » Puissant Emir! nous revenons ici pé-

nétrés de douleur de la nouvelle affligeante que nous avons à vous annoncer ; mais que ſerviroient nos ménagemens ! Vous cherchez votre fils, & le ciel l'a ravi à vos eſpérances. Les déſerts que nous avons traverſés ſont infeſtés de ſerpens vénimeux ; ces reptiles ſont cachés dans les ſables. Un ſoir le jeune ſultan voulant faire ſa prière, étendit ſon manteau par terre pour s'y mettre à genoux ; au moment qu'il ſe baiſſoit, le ſerpent s'eſt élancé ſur lui, & l'a piqué au viſage ; les plus affreux accidens en ont ſuivi, & la mort les a terminés. Nous avons voulu embaumer ſon corps pour le rapporter avec nous, mais la violence du venin l'avoit tellement ravagé que nous avons été forcés de le couvrir de ſable, pour éviter la contagion peſtilentielle dont nous étions menacés. »

A cette nouvelle l'Émir déchire ſa robe, arrache ſa barbe, & couvre ſon corps de pouſſière ; l'inconſolable Amirala fait rétentir le camp de ſes cris, & les ſoixante-ſix tribus de Salamis ſont plongées dans le deuil.

Cependant que faiſoit le jeune Habib ? a-t-il ouvert les yeux à la lumière, ou l'ac-

tivité du poiſon a-t-elle privé la reine des ſept mers de ſon plus doux eſpoir?

Le ſoleil ſe montroit à l'Orient dans toute ſa pompe, à travers un horiſon entièrement dégagé de vapeurs, ſes rayons brûlans dardoient ſur les paupières d'Habib; les oiſeaux, qu'il avoit réveillés, faiſoient entendre leur ramage ſur le ſommet des arbres qui ombrageoient les prairies; le parfum des fleurs frappoit l'odorat du jeune héros; tandis que le léger zéphir agitant ſes cheveux, répandoit une douce fraîcheur ſur ſes joues: toute la nature arrachée au repos, le ſollicitoit lui-même au réveil, & la puiſſance du breuvage, anéantie, ne pouvoit plus y mettre obſtacle. Il ouvre les yeux; & touché du ſpectacle raviſſant qui l'environne, il ſe croit encore plongé dans les illuſions d'un ſonge enchanteur.

Mais ſon erreur fut paſſagère: il ſe lève, rappelle ſes ſens & ſa mémoire; cherche en quel lieu il peut être, le ſilence règne autour de lui; il jette au loin la vue, & n'apperçoit que les déſerts; il demande ſes compagnons, ſes armes, ſon courſier; tout a diſparu: « O trahiſon! s'écria-t-il;

tes chevaliers ſont ſans vertu ; ils ont redouté les travaux & la mort ; pour échapper à la crainte, ils ſont tombés dans l'infamie : pleure, malheureuſe Arabie !

« Tu n'es plus glorieuſe, malheureuſe Arabie ! arrache tes cheveux ; couvre-toi de pouſſière, baigne-toi dans tes larmes ! Crie, gémis, heurle, rugis juſqu'à épouvanter les tigres & les panthères ! Tu viens d'engendrer le crime affreux de la déloyauté ! Ah ! qui ſera loyal ſur la terre, ſi le chevalier Arabe a ceſſé de l'être ? Hommes ! vous ſerez vils à jamais, le grand prophète a mépriſé les ſiens. Riches terrains de nos contrées ! vos ſemences ſeront avortées ; vous ne produirez plus que des fruits ſauvages. Troupeaux heureux de nos vallées ! vos abondantes mamelles vont tarir.

« Peuples actifs & induſtrieux ! qui portiez avec vous l'abondance juſques dans les campagnes arides d'Heſebon & de Philarioth ; qui diſiez au déſert : tu ne ſeras plus déſert ; voyez les banderoles de nos tentes flotter dans les airs ; jouiſſez de vos ſuccès ! Et vous, peuples jadis fortunés ! deſcendez de ces lieux où vous poſ-

ſédiez tout; déſarmez-vous, vos boucliers & vos lances chargent vos bras inutilement; préparez-vous à la fuite, ou à l'eſclavage. Les traits que vous lancez, la flèche qui s'échappe de l'arc, ſont devenus de vils roſeaux depuis que l'honneur a diſparu de l'Arabie! Tendez les mains aux fers; là où il n'y a plus de vertu, la liberté n'a plus d'empire.

« N'inſultez plus à la molleſſe de l'Egypte, au Syrien qui ſe livre à l'inconſtance des flots pour acquérir des richeſſes: ſongez que vous n'aurez plus de défenſeurs.

« O Salamis! O mon père! quand tu redemanderas à ces lâches, le tréſor que tu leur avois confié; quand ta voix redoutable dira: » *où eſt mon fils*?.... « Ah! qu'ils ſeront remplis d'épouvante! Les entrailles de la terre s'ouvriront trop tard pour les engloutir. Lâches! ne retournez pas en Arabie, n'affligez pas par votre odieuſe préſence ceux que vous allez deshonorer! Vous avez craint, en me ſuivant, les travaux, la diſette & la mort: que la mort, la diſette & les travaux vous pourſuivent de déſerts en déſerts!

» Aſtre, qui préſidiez à la naiſſance d'Habib; vous l'appeliez à de hautes deſtinées à travers mille dangers : jetez vos regards ſur lui ! Il mépriſe le péril préſent, & va marcher au-devant des autres. Puiſſe ainſi votre influence braver tous les obſtacles & & le ſoutenir dans ſa courſe !

» Rempart des muſulmans ! tombez à ſes pieds. »

A ces mots Habib ſe met à genoux, à côté de la ſource ; fait ſon ablution, & adreſſe ſa prière à Dieu & à ſon grand prophète, avec plus de ferveur ſans doute, mais avec autant de tranquilité que s'il eut été ſous les tentes de ſon père.

Il jette les regards du côté de l'étoile du Nord qui doit être déſormais ſon guide ; il apperçoit une haute montagne eſcarpée qu'il ſe détermine à franchir : il voit auprès de lui ſon manteau & ſon bouclier : » Chers préſens du ciel ! s'écria-t-il, vous fûtes arrachés des mains de la perfidie, vous ſerez mon boulevard & ma défenſe ! il retrouve ſon poignard à ſa ceinture ; ne craignez plus rien, ma chère Dorathil-goaſe ! ajouta-t-il, votre chevalier n'eſt plus déſarmé, on

lui a laiſſé de quoi vous venger de vos ennemis. »

Avant de partir, il ſe pourvut de quelques plantes ſauvages qu'Il'Haboul lui avoit fait connoître, & dont les racines pouvoient lui ſervir d'aliment; il s'achemine enfin vers ſon but avec moins d'inquiétude que lorſqu'il étoit accompagné de vingt mécontens : il ſupportoit, tête nue, toute l'ardeur du ſoleil, & en bravoit l'incommodité : la légéreté jointe à la force lui faiſoit un chemin rapide : il ne s'arrêtoit que pour faire ſes trois prières, ſe rafraîchiſſant de temps en temps la bouche avec les racines dont il avoit fait proviſion.

Il arriva avant la nuit au tiers de la montagne qu'il avoit apperçue le matin : il y vit une ravine pleine d'eau, mais à une profondeur à laquelle il ne pouvoit atteindre qu'à force d'induſtrie. Un arbre ſe panchoit ſur le creux formé par la rapidité de la chûte des eaux; il en déracine une autre avec ſon poignard, le joint au premier, & ſe laiſſe gliſſer doucement juſqu'au fond de la ravine, pour y étancher la ſoif ardente qui le dévoroit. Cependant, touché de la grâce inattendue qu'il venoit de re-

cevoir, il ne satisfit à son besoin qu'après avoir fait son ablution, & remercié l'auteur de la nature & Mahomet son prophête : après cela il resortit de la ravine.

Il fallut passer la nuit dans cet endroit, & se garantir des bêtes féroces : il apperçut à quelques pas de lui un rocher creusé par les eaux ; il rassemble bientôt d'énormes pierres, & se forme une espèce de caverne où il pourra dormir en sûreté : il y étend son manteau, arrange son bouclier sous sa tête, & se livre au sommeil, non sans réfléchir sur sa situation.

« Le courageux, se disoit-il, trouve sa tente partout, quand l'homme vil ne sait où reposer sa tête.

« Heureux celui qui apprit dans les camps à dormir au son des trompettes! Il ne s'éveille point à celui du tonnerre.

« Il'Haboul & mon père m'enseignèrent à être un homme : je suis ici l'homme fait par Salamis & Il'Haboul.

« Salamis ! Il'Haboul ! Dorathil-goase ! voyez votre fils, votre élève, votre amant ! Il repose en paix sur un rocher, en attendant qu'il s'éveille pour la gloire.

« Etoiles ennemies de notre bonheur !

vous vous oppoſez aux décrets du ciel, un jour vous en ſerez bannies : je vous brave à l'abri de la maſſe énorme qui me couvre ; un pavillon fait des mains des hommes me laiſſeroit en but à vos coups. »

En diſant ces paroles, Habib s'endormit. Les féroces habitans des bois, attirés ſur ce rocher par la trace du voyageur, vinrent roder autour de ſa caverne ; ils pouſſoient d'affreux mugiſſemens, & ſe diſputoient d'avance la proie dont ils ſe croyoient déjà maîtres : l'amour pouvoit tenir éveillé l'amant de Dorathil-goaſe, la crainte ne pouvoit troubler ſon ſommeil. Il avoit beſoin de repos, & malgré le bruit épouvantable des lions & des tigres, la nature bienfaiſante verſa ſur lui ſes pavots.

Enfin le ſoleil ſe fait jour au travers des fentes de l'énorme clôture dont Habib s'eſt environné ; il ſort, redeſcend dans la ravine, il y fait ſon ablution & ſes prières ; rafraîchit le peu de racines qui lui reſte, vient reprendre ſon manteau & ſon bouclier, & ſe met en route.

A peine eſt-il arrivé ſur le ſommet d'un mont, qu'un autre plus inacceſſible ſe préſente devant lui ; aucune route, au-

un chemin praticable ne s'offre à ſes yeux ; il faut franchir en ſautant des rochers : s'il eſt en plaine, il marche ſur un ſable épais & brûlant, pas une touffe d'herbes dans l'endroit le mieux défendu de l'ardeur du ſoleil ; pas une goutte d'eau, la nature a déſſéché ces affreux climats, & ſemble préparer au voyageur le chemin des enfers.

Habib conſumé de fatigues, dévoré de ſoif & de faim, voyoit épuiſer ſa proviſion de racines ; il redouble ſa marche pour arriver avant la nuit à la montagne qui eſt devant lui : il y arrive enfin après bien des efforts, mais il n'y trouve ni ſources ni ravins ; il forme à la hâte une hutte avec des pierres ; & s'y renferme, tourmenté par la fatigue & le beſoin. Cependant il eſſaye le ſeul moyen qui lui reſte pour rafraîchir ſa langue & ſon palais, que l'ardeur du ſoleil & la pouſſière ont rendus brûlans ; ayant vu que les roſées ſont très-abondantes dans la contrée qu'il parcourt, il étend ſon mouchoir ſur un rocher en-dehors de ſa caverne, & ſe propoſe d'en exprimer la roſée dès qu'il le jugera ſuffiſamment imbibé.

Après cette précaution, qui le garantit

d'un plus grand mal ; il ſe couche, en rempliſſant auparavant ſes devoirs de muſulman. Mais il ne parviendroit pas à s'endormir, s'il ne s'entretenoit avec lui-même.

« Parle, dit-il ; réponds Habib ! Pour aller à la gloire au travers des dangers, le deſtin t'a-t-il promis de te faire trouver tes commodités ſur la route ?

« Tu te trouves dans le déſert : demande à Mahomet pourquoi il n'a pas ordonné à Moyſe de faire pleuvoir ſur toi le miel & la manne, comme il le fit pour les enfans d'Abraham ?

« Né pour combattre, tu combats ! Tiens ferme, Habib ; le ciel eſt pour toi, mais il faut l'aider.

« Les applaudiſſemens de Salamis, d'Amirala, d'Il'Haboul, ceux du ciel même ; le cœur & la main de Dorathil-goaſe, le trône des ſept mers, ſont le prix de tes travaux ; paſſe ſur le feu, ſans broncher : tu marches à la gloire. »

Habib rappelant ainſi ſa patience & ſon courage s'endort paiſiblement ; il ſe réveille avec l'aurore, il ſort de ſon enceinte pour prendre ſon mouchoir : ô Providence ! ô bienfaits ! ce linge dont il exprime l'humi-

dité, lui fournit dans le creux d'un caillou une coupe de bénédiction, remplie du plus délicieux breuvage, puiſqu'il eſt aſſaiſonné par le beſoin.

Enivré de reconnoiſſance, il s'écrioit, en pourſuivant ſa route avec plus de forces que jamais,

« Celui qui m'a donné la roſée m'apprit à la recueillir ! Béni ſoit l'auteur de cet univers !

« Rochers aigus, calcinés du ſoleil : ſur l'ordre du créateur vous vous transformeriez en fontaines jailliſſantes !

« La ſoif & la faim s'enfuient devant le maître de la nature ; les tréſors de l'abondance s'ouvrent à ſa volonté. »

Le voyageur rencontre, au milieu de deux rochers, un repaire de tigres ; la femelle venoit de mettre bas ſes petits : à la vue d'un étranger, ſes yeux étincellent de nouveaux feux ; ſon poil s'hériſſe, elle frappe l'air de ſa queue, & les échos répètent ſes rugiſſemens ; elle vient fondre ſur le héros, il lui oppoſe ſon bouclier, & ſaiſiſſant ſon poignard, il le plonge d'une main sûre & vigoureuſe dans le cœur de l'animal. La tigreſſe tombe, & Habib met

tant à profit le bienfait qui lui eſt envoyé, ſe fit un manteau de ſa peau, coupa les parties de ſon corps qui pouvoient ſervir à ſa nourriture & à ſes beſoins, & rendit grâces au ciel & à Mahomet du ſuccès de ſa victoire.

Il étoit tard, & il falloit ſonger à une retraite pour la nuit : la caverne des tigres lui en fournit une toute faite ; après avoir égorgé les petits & rangé l'intérieur, il en condamne l'entrée par un caillou énorme, il y expoſe ſon mouchoir pour recevoir la roſée ; & ſe place lui-même dans la caverne ſur la peau de la tigreſſe.

Le crépuſcule du ſoir alloit finir, & le mouchoir étoit imbu de roſée ; il le retire, & l'exprime dans le crâne de la tigreſſe ; quelques morceaux de ſa chair deſſéchés au ſoleil pendant le jour, lui fournirent un repas délicieux ; il ſatisfit amplement ſes beſoins, & pour ſe délaſſer entièrement de ſes fatigues, il ſe coucha, & s'endormit après avoir élevé ſon ame à des idées plus ſublimes.

« Les bienfaits du Tout-Puiſſant, diſoit-il, ſont répandus dans toute la nature ;

elle osoit s'en montrer avare, l'homme industrieux l'a forcée d'en rendre compte.

« Grâces te soient rendues, ô Mahomet ! Tu jetas tes regards sur Habib abandonné des siens ! Tu lui donnas pour compagnon un des esprits que tu commandes !

« Tout m'est devenu facile : l'ennemi s'est présenté devant moi, il est tombé du premier coup ; sa dépouille me sert de vêtement, ses entrailles me nourrissent, & je me désaltère dans son crâne.

« Tremblez, audacieux ennemis de Dorathil-goase, son chevalier a vaincu sans armes ; il marche, sous la protection du prophête, à la conquête de celles de Salomon ! »

Habib, rempli de force & de courage, a dévancé le jour, & reprend sa route avec plus d'activité que jamais ; cependant il n'apperçoit pas encore le but de ses travaux, les obstacles & les dangers semblent naître sous ses pas. Des monts escarpés ne paroissent offrir aucune issue ; de leurs cimes affreuses, on ne découvre au loin que des déserts. Dans ces chemins, où l'homme n'a jamais passé, on ne voit que de féroces animaux qui s'enfuient, ou qu'il faut com-

battre avec le poignard, des ſerpens monſtrueux qu'il faut écraſer avec des rochers; & le courage, ralenti par l'incertitude des ſuccès, diminue les forces phiſiques du héros.

A la deſcente d'une des plus hautes montagnes qu'il eût encore traverſées, & n'ayant plus avec lui que quelques racines, il apperçut une plaine ſablonneuſe terminée par l'horizon : il falloit aller au-delà de cet eſpace immenſe ſans eſpoir d'y trouver aucune eſpèce de reſſource; c'eût été pour l'homme ordinaire le ſujet d'un déſeſpoir affreux, mais Habib ne s'occupe que des moyens de ſurmonter ce nouvel embarras.

Il ne pouvoit marcher de jour ſans être brûlé des rayons du ſoleil, & ſans perdre l'uſage des pieds, brûlés par un ſable ardent; d'ailleurs, il ne ſauroit trouver de l'eau pour étancher ſa ſoif. La nuit, comme ſe formeroit-il une retraite au milieu des ſables? Les tigres & les panthères, qui errent plus volontiers la nuit, pourroient le prendre au dépourvu, & en faire leur proie. Habib prend le parti de ſe repoſer le jour, & de marcher à ſon but à la clarté

clarté de l'étoile qui doit lui ſervir de guide pendant la nuit.

A la vue de l'Océan de ſable qu'il a ſous les yeux, & le ſoleil étant en ſon midi, il s'arrête : à l'aide de ſon poignard il arrange ſon bouclier, enſorte que ſa tête eſt garantie du ſoleil ; il ſe couche ſur ſa peau de tigre, & s'endort.

Dès que la nuit étend ſon voile, il s'arrache des bras du ſommeil, & ſe met en chemin : le mouchoir deſtiné à recevoir la roſée eſt attaché à ſon col, & flotte ſur ſes épaules, ainſi il peut éloigner la ſoif, mais comment appaiſera-t-il ſa faim ? Il ne lui reſte que deux racines, & il ignore quand la Providence lui donnera d'autres reſſources ; cependant il ſe livre en marchant à l'admiration du ſpectacle que le ciel étale à ſes regards.

« La voûte magnifique du firmament enveloppe toute la nature, il couvre la nudité des déſerts.

« Eſt-il un ſeul coin de la terre où l'homme ne ſoit pas forcé d'admirer les merveilles du créateur ? Si je fouille dans ſes entrailles, j'y trouverai l'or & le rubis, & les rivières plus précieuſes encore.

« La lune s'élève à l'horizon & vient remplacer le ſoleil ; les ſignes diſpenſateurs des roſées ont déjà marché devant elle.

« Vous ſeriez rafraîchis, ſables arides, mais le ſoleil, en dardant ſur vous ſes rayons, n'a pu vous émouvoir ; rien n'arrachera jamais votre ſtérilité.

« Le cœur de l'ingrat eſt comme le ſable des déſerts ; les grâces du ciel pleuvent ſur lui ſans y laiſſer des traces de leur bienfaiſance.

« Courage, Habib ! tu ne méconnus jamais ce qui fut fait pour toi. Vois le mouvement qui ſe fait au ciel ! C'eſt là, que dans cet inſtant tes deſtins ſont peſés ! Ecarte donc toute eſpèce de crainte ! Mets dans la balance un pied ferme & vigoureux, tu l'entraîneras de ton côté !

« Vois le calme effrayant qui occupe une région plus élevée ! C'eſt là que ſont tes juges, Mahomet & ſes ſept prophètes y ſollicitent pour toi !

« Grand prophète, ami de Dieu ! un muſulman crie dans le déſert ; entendez ſa voix, exaucez-la !

« Il a un but héroïque : vous fûtes le

modèle des héros. La gloire & l'amour enflamment ſon cœur ! Vous ne dédaignâtes ſur la terre que ce qui ne portoit pas le grand caractère de la vertu. »

C'eſt ainſi qu'Habib oublioit en marchant les fatigues & le beſoin.

Vers le matin, comme il obſervoit l'horizon dans l'éloignement, il crut voir un petit point noir : « Enfin, dit-il ; la plaine que je parcours a une borne, j'entrevois un but ; ce que j'apperçois eſt une montagne, ſans doute, ou quelque amas de vapeurs qui s'élève ſur des lieux habités.

« Tu verras des hommes, Habib ; les paſſions ont beau nous armer les uns contre les autres, l'homme jouit toujours à la vue de ſon ſemblable.

« Ceux-ci n'ont peut-être jamais vu l'enfant de la Providence ; je le leur montrerai, & les forcerai de croire à la Providence.

« Je ne leur dirai pas : il me faut de l'or & de l'argent, des troupeaux, des tentes, des eſclaves ! Je leur demanderai un vaſe d'eau, une poignée de riz, & le chemin du Caucaſe ! »

Habib fait en vain de prodigieux efforts

pour avancer vers ce point noir, & cet objet paroit toujours à la même diſtance: il eſt tourmenté de la ſoif & de la faim; accablé d'une chaleur brûlante, il s'arrête & ſe couche; ſon imagination occupée d'eſpérances chimériques, lui procure bientôt un ſommeil bienfaiſant.

La fraîcheur du ſoir le réveille; il a été agité de ſonges pénibles: un ruiſſeau eſt remonté à ſa ſource, pour refuſer ſes eaux à ſes lèvres brûlantes; on lui offroit des mets en abondance, ils étoient enlevés auſſitôt par des mains inviſibles. Il ſe lève accablé de fatigues, & ſe flatte, en marchant toute la nuit, d'atteindre au lever de l'aurore à l'objet ſur lequel ſes yeux ſont ſans ceſſe fixés, & auquel ſon cœur a déjà placé ſon eſpoir: il met en uſage toutes les facultés de ſon corps, il emploie toutes ſes reſſources, pour réſiſter à tant de peines; & fort de ſon ſeul courage, il triomphe encore, & s'élève au-deſſus de lui-même.

Le jour vint éclairer les progrès d'une marche inouïe; mais à meſure qu'il avance, le point noir ſemble toujours dans la même poſition où il l'avoit découvert. Cependant

Habib eſt ſans chauſſure, le ſable échauffé de l'ardeur du ſoleil a brûlé ſes pieds; le déſert n'offre toujours qu'une carrière de pouſſière, ſes forces s'épuiſent tout-à-fait, tout ſemble lui manquer, hors l'eſpérance. Il étend ſa peau de tigre ſur le ſable, ſe laiſſe tomber à genoux, fait ſon ablution avec de la terre, & levant ſes mains en-haut, il adreſſe au ciel la plus ardente prière, & s'écrie d'un ton mêlé de douleur & de confiance:

« Je ſuis égaré dans un Océan de ſable, dont mes regards ne peuvent appercevoir les bornes: la terre fuit devant moi comme un nuage. J'ai commandé au ſable brûlant de me ſervir d'eau pour faire ablution, il a obéi, & je ſuis purifié: le créateur approchera de moi la terre, & la forcera de fournir à mes beſoins.

« Voici, mes pieds refuſent de me porter, mes jambes chancellent, mes genoux plient, & j'irai rampant ſur le ventre, juſques aux lieux où je ſuis appelé par les décrets du ſort, mais que diras-tu, grand prophête! de voir un enfant de ta tribu marcher comme un ver? »

Tandis qu'il parloit ainſi, & que ſes

yeux étoient toujours fixés vers l'objet contre lequel il sembloit marcher inutilement, il apperçoit comme un point qui s'en détache, & s'avance vers lui en s'élevant dans les airs; il plane quelque temps, & redescend: c'est un oiseau d'une taille monstrueuse; c'étoit un roch qui vient s'abattre à cinquante pas de lui, & reste en place sans faire aucun mouvement.

Habib se lève, & marche vers l'oiseau; dès qu'il est à portée d'être entendu, « Oiseau, lui dit-il, tu es une créature du Seigneur, & je te respecte comme une œuvre de sa Providence: si tu es envoyé pour secourir un malheureux, mais fidelle musulman, que ses frères ont lâchement abandonné, je t'ordonne au nom de Dieu & de son prophète, de faire un signe qui me fasse connoître ta mission. »

Aussitôt le roch étendit ses aîles, en battit trois fois, & inclina sa tête devant Habib. Le jeune sultan s'approche de lui, il voit que ses pattes tiennent par des fils de soie un coussin de damas; il s'assied dessus en se tenant aux fils, & à peine est-il à sa place, que l'oiseau s'envole au plus haut des airs.

« La terre qui reculoit devant moi, fuit maintenant ſous mes pieds » diſoit Habib emporté ſur les nuages.

« Effroyables monceaux de ſable, vous n'êtes plus à mes yeux qu'un grain de pouſſière ! Offrez la diſette & la mort aux monſtres, aux reptiles venimeux; vous ne pouvez plus rien contre l'eſclave de Dieu, & le ſerviteur du grand prophête; on lui a ouvert la route des airs.

« Oiſeau, meſſager du Très-haut, obéis aux ordres d'un fidelle muſulman ! Porte-le ſur le mont Caucaſe, vers le dépôt des armes du ſage & puiſſant Salomon. »

Le roch obéiſſant a tranſporté le jeune Habib ſur la montagne qui étoit le but de ſon voyage : tous ſes ſens engourdis par la rapidité du vol ont augmenté ſa foibleſſe; Il'Haboul le reçoit, & le tranſporte auſſitôt dans un lieu où une chaleur douce & pénétrante doit bientôt le ranimer.

A meſure qu'il eſt en état de rappeler le ſentiment de ſes forces, celui de la reconnoiſſance vole ſur ſes lèvres : « Quoi ! c'eſt vous, mon cher Il'Haboul ! Vous ne m'avez donc point abandonné !

« Des ordres bien ſupérieurs aux miens, ô valeureux ſultan! reprit le génie, vous ont conduit ici: un oiſeau du grand Salomon vous y a apporté, mon devoir eſt de vous y recevoir, & vous devez juger avec quelle ſatisfaction je m'en acquitte. Je n'ignore ni la trahiſon qui vous a été faite, ni les peines que vous avez ſurmontées dans les déſerts, ni l'affreux déſeſpoir auquel Salamis votre père eſt livré: gardien des tréſors de Salomon, renfermés dans les entrailles de la terre, je n'ai pu m'écarter d'ici ſans ſes ordres, & vous être d'aucun ſecours. Le ciel veut que la vertu ſoit éprouvée par les revers, & vous venez d'en eſſuyer de bien étranges; les ſouffrances de l'Emir Salamis & d'Amirala égalent les vôtres; des couronnes de gloire vous attendent; mais il faut les ravir par la force: c'eſt le ſort des privilégiés entre les enfans d'Adam. »

Pendant qu'il parloit ainſi, une collation ſe raſſembloit ſur une table, elle étoit compoſée de mets qui ne pouvoient point fatiguer un eſtomac déjà anéanti par l'abſtinence la plus rigoureuſe: Habib en fit uſage, s'étonnoit en même temps de trou-

ver une abondance auſſi délicate au milieu du plus affreux déſert qui fut dans la nature.

« Vous êtes ici dans le ſéjour des enchantemens, dit Il'Haboul; aucune reſſource ne peut manquer au grand Salomon, qui s'eſt aſſervi la nature entière par ſa profonde ſageſſe : avant d'aller occuper ſa place auprès du prophête par excellence, il enfouit ici ſes tréſors pour les ſouſtraire à l'avidité téméraire de l'homme, qui ne trouve de jouiſſances que dans les abus; c'eſt ici que ſont en dépôt les armes avec leſquelles il combattit les hommes & les eſprits rebelles. Illabouſatrou, père de Dorathil-goaſe, moi, & les génies de la race d'Eblis, nous ſentîmes de bonne heure notre infériorité, nous nous ſoumîmes ſans réſiſtance; d'autres furent moins ſages, & les cachots qui les renferment ne ſont pas loin d'ici. Le redoutable Abarikaf, que vous devez combattre, & nombre d'autres rebelles, ſe dérobèrent à l'eſclavage par la fuite, la ruſe, & même par la force.

« Juſques ici, mon cher Habib, vous avez montré une fermeté conſtante, vous avez déployé avec courage vos forces con-

tre les bêtes féroces; les obſtacles & les beſoins n'ont point ébranlé votre valeur: l'œil qui veilloit ſur vous, vous a ſecouru quand vous ne pouviez plus rien par vous ſeul; quand le roch a été au-devant de vous; il vous reſtoit encore cinq monts de glace à traverſer, avant d'arriver au ſommet du Caucaſe, que vous aviez apperçu à deux cent lieues de diſtance; mais les dangers qui vous attendent à préſent ſont d'un autre genre. Vous n'avez plus de forces à leur oppoſer; c'eſt par le calme du ſens-froid, c'eſt par un courage inacceſſible aux terreurs, qu'il faut puiſer dans les tréſors de Salomon les armes redoutables auxquelles aucune puiſſance ne réſiſte. Dès que le repos aura achevé de fortifier votre corps, je vous entretiendrai des devoirs que vous aurez à remplir, & des moyens que vous devez employer. »

Après cela Il'Haboul fit entrer ſon élève dans l'intérieur de ſa caverne, où il lui fit trouver tout ce qui étoit néceſſaire pour ſe repoſer de ſes fatigues.

Dans l'épuiſement où étoit Habib, il lui falloit plus d'un jour pour ſe rétablir, & le mettre en état de conſommer ſa péni-

ble entrepriſe : ſans l'empire que le génie avoit pris ſur lui dès ſa première jeuneſſe, il lui auroit été difficile de contenir un amant paſſionné ; mais le ſage Il'Haboul uſoit d'un pouvoir fortifié par une longue habitude, & engageoit ſon élève à ne s'expoſer à de nouvelles épreuves, que lorſqu'il auroit repris toutes ſes forces. Il employoit cet intervalle à l'inſtruire de ce qu'il devoit faire, pour parvenir à remplir l'objet qui avoit été le but de ſon voyage au mont Caucaſe.

« Mon cher Habib, lui diſoit-il, vous êtes appelé par les deſtins à venger Dorathil-goaſe de la rebellion du barbare Abarikaf. Les états de cette reine ſont à une diſtance prodigieuſe d'ici ; des déſerts auſſi immenſes que ceux que vous avez traverſés, vous ſéparent des mers qui les environnent, & ſi vous vouliez d'ici aller chercher la mer pour vous embarquer, les chemins que vous rencontreriez ne ſont ni plus courts ni plus faciles : ce n'eſt qu'en paſſant par le centre de la terre qu'il vous ſera poſſible d'en approcher. Mais que de prudence, que d'attentions ! Quelle force d'ame il faut avoir, mon cher ſultan, pour en-

treprendre avec fruit ce périlleux voyage ! Si quarante portes de bronze, gardées par des génies malfaiſans, doués d'une force & d'une puiſſance extraordinaire, peuvent vous arrêter : ſi un ſeul moment d'oubli & de diſtraction vient vous ſurprendre, vous ſerez expoſé au plus grand de tous les malheurs !

« Vous traverſerez toutes les ſalles dans leſquelles Salomon a renfermé ſes tréſors : la première contient les plus précieux, & les véritables armes avec leſquelles il parvint à ce haut degré de puiſſance qui étonna la terre. Cette partie eſt la moins gardée, & celle qui eſt la plus expoſée à la recherche des hommes ; qu'ils ſeroient heureux, ſi pouvant parvenir juſques-là, ils ſe contentoient de l'acquérir, ſans vouloir pénétrer plus avant !

« Salomon ſurpaſſa par ſa ſcience tous les hommes du monde. Il en a fixé les principes & les développemens par trois cent ſoixante-ſix hiéroglyphes, qui demanderoient chacun un jour d'application, à l'eſprit le mieux exercé, pour en dévoiler le ſens myſtérieux ; voulez-vous vous donner le temps de le pénétrer ? —J'aime Dorathil-

goaſe, répondit Habib, elle eſt en péril, il me faut des armes pour combattre Abarikaf! Je chercherai à m'inſtruire quand j'aurai vaincu. — On pourroit être moins excuſable que vous, reprit le génie; mais depuis que Salomon a diſparu de deſſus la terre, cinq cent chevaliers ont pénétré dans ces déſerts; tous ont négligé les études que je vous propoſe, pour courir aux tréſors renfermés dans les cavités de cet immenſe ſouterrain; ils vouloient avant tout ſatisfaire leur paſſion, vous cédez à la vôtre, pas un d'eux n'eſt revenu, l'ignorance les a fait ſuccomber : tâchons cependant de vous garantir des mêmes diſgraces.

« Je vais vous conduire à la première porte : vous verrez à vos pieds une clef d'or, ramaſſez-la, ouvrez. Le reſſort de la ſerrure cédera au moindre effort : conduiſez la porte avec précaution, afin qu'elle ſe referme derrière vous ſans le moindre bruit.

« Vous trouverez dans cette première ſalle un eſclave noir d'une taille giganteſque; les quarante clefs des autres pièces par leſquelles il faut que vous paſſiez, ſont ſuſpendues à une chaîne de diamans qui

pend à ſa main gauche. A votre aſpect, il jettera un cri épouvantable qui ébranlera les voûtes du ſouterrain, & lèvera ſur vous la lame d'un énorme cimeterre: défendez votre ame de toute eſpèce de crainte, jetez les yeux ſur ſon ſabre; je vous ai ſuffiſamment inſtruit dans la connoiſſance des caractères taliſmaniques; prononcez tout haut ce que vous lirez ſur cette lame d'acier, gravez tellement ces mots dans votre mémoire, que, quelque trouble que vous éprouviez jamais, ils ne puiſſent s'en effacer: votre sûreté en dépend.

« Alors l'eſclave vous ſera ſoumis, vous le déſarmerez, & vous prendrez avec les clefs, le ſabre du grand Salomon; mais vainement vous y rechercheriez le taliſman, vous l'aurez fait diſparoître en prononçant les mots qui le formoient. Vous ouvrirez enſuite la première des quarante portes, vous la refermerez avec la même précaution: là, vous verrez les armes de Salomon: mais ne touchez, ni à ſon caſque, ni à ſa cuiraſſe, ni à ſon bouclier; vous avez ſon cimeterre, & ce n'eſt pas de fer qu'il faut vous armer. Salomon vainquit par le courage, la force, la patience,

& la prudence. Quatre ſtatues, chargées d'hiéroglyphes, vous repréſenteront ces quatre vertus; réfléchiſſez long-temps ſur ces ſavans emblêmes, & ſachez vous en approprier le ſens; ce ſeront des armes qu'on ne pourra jamais vous enlever; examinez avec ſoin celles du prophête ainſi que le cimeterre de l'eſclave; les lumières que vous en tirerez vous mettront dans le cas de vaincre tous les ennemis qui ſe préſenteront, mais ſans cela, & ſi vous avez oublié les caractères gravés ſur le ſabre, ſongez que vous n'avez entre les mains qu'une lame d'acier, que la rouille & le temps conſumeront.

« Quand vous aurez ſéjourné dans cette première pièce, tout le temps que vous aurez pu juger convenable, vous franchirez d'un ſaut l'intervalle qui conduit à la ſeconde ſalle, dont vous ouvrirez & fermerez la porte toujours avec la même attention: l'arme qui pendra à votre baudrier, les mots que vous aurez prononcés, vous rendront maîtres des eſclaves gardiens quels qu'ils ſoient. Je n'entrerai point ici dans le détail des immenſes richeſſes que vous y rencontrerez; aux yeux de Salomon l'or

& les pierreries étoient ce qu'il y avoit de plus vil, & quoiqu'il s'en ſoit ſervi pour faire des ouvrages dont la mémoire durera éternellement, il les rendit avec complaiſance aux entrailles de la terre, d'où ſa ſcience les avoit tirées : il ne les jugea pas néceſſaires au bonheur des mortels.

« Si dans le trajet de ces quarante ſalles il ſe trouvoit un objet dont l'explcation ſe refuſe à votre intelligence : frottez la lame de votre cimeterre, en répétant les mots que vous aurez dû retenir, & vous trouverez le ſens des énigmes qui vous ſeront préſentées.

« Je n'ai pas beſoin, ô vertueux ſultan! de vous prémunir contre la cupidité, & l'indiſcrétion, cauſes premières de la perte des chevaliers qui tentèrent avant vous cette périlleuſe aventure. Vous avez appris ſous les tentes de l'Emir Salamis en quoi conſiſte la véritable richeſſe, & la vraie puiſſance ; l'or n'y donnoit point d'éclat à ſes pavillons, il n'étoit pas forcé d'en ramaſſer & d'en répandre : une armée formidable marchoit à ſon premier ſignal ; le bon choix des choſes utiles & le mépris du ſuperflu compoſoient ſon abondance.

« La curioſité eſt auſſi un défaut qu'il faut prévenir. Souvenez-vous que tout ce qui pourra la réveiller dans le chemin que vous allez faire, eſt abſolument dangereux à l'homme qui ne connoît pas exactement les trois cent ſoixante-ſix vérités, principe unique de la ſageſſe de Salomon.

« Surtout, quand vous aurez ouvert la quarantième porte, au-delà de laquelle ſe trouve le terme de votre voyage ſouterrain, gardez-vous de jeter les regards ſur ce que vous verrez : il y aura un voile de ſoie, des caractéres d'or & en relief frapperont vos yeux ; détournez-les : vous liriez l'arrêt de votre mort, & il auroit ſon exécution ſur le champ. Mais levez le rideau, vous ſerez frappé du plus beau des ſpectacles, ſi vous avez ſagement obſervé juſqu'alors les règles de prudence que je vous ai enſeignées ; vous verrez la premiére des ſept mers que vous aurez à traverſer pour vous rendre auprès de Dorathilgoaſe, & trouverez ſous votre main toutes les facilités néceſſaires pour vous y conduire : mais ſi vous avez manqué à un ſeul point des inſtructions que je vous ai données, vous ſerez expoſé à des périls af-

freux. — Il eſt peut-être malheureux pour moi, reprit Habib, de ne pas connoître le ſentiment de la crainte, & je puis m'en prendre à vous, à Salamis, à Amirala; vous vous étudiâtes à m'armer contre toute eſpèce de frayeur, & peut-être à trop compter ſur moi-même; mais je m'efforcerai de pratiquer vos ſages leçons.

« Marchez donc, vaillant héros! ſous l'égide du grand Salomon: que ſon eſprit vous accompagne! Je forme les vœux les plus ardens pour vos ſuccès, & j'y trouverai la récompenſe des travaux dont je fus chargé auprès de vous. »

Il'Haboul dépoſe dans ſa caverne la peau de tigre, le bouclier & le poignard du ſultan; il l'habille d'une manière ſimple & commode pour l'entrepriſe dans laquelle il va s'engager: le génie le prend enſuite par la main, & le conduit à travers une allée tortueuſe du ſouterrain, juſqu'à la première porte de bronze, dont ils apperçoivent la clef.

« Prenez cette clef, lui dit ſon gouverneur: n'oubliez pas, dès que vous appercevrez le ſabre du premier eſclave levé ſur vous, de prononcer tout haut les carac-

tères talismaniques que vous lirez sur la lame : faites-y une telle attention que vous ne puissiez jamais les oublier ; prononcez-les à chaque apparence de danger, tant dans l'intérieur qu'au dehors de la caverne immense que vous allez traverser. Ouvrez & fermez les portes avec les plus grandes précautions, songez que tout est symbolique dans ce séjour, & que les actions doivent s'y rapporter ! Vous n'oublierez pas mes autres conseils ; mais je viens d'insister sur ceux qui sont les plus importans pour vous. Embrassez-moi, mon cher Habib ! je retourne où mon devoir m'appelle.

Il'Haboul s'est retiré : Habib ouvre & referme doucement la première porte. Il apperçoit un géant noir d'une figure épouvantable, qui jette, en le voyant, un cri dont les voûtes de cette première grotte sont ébranlées. Le monstre tire le terrible cimeterre ; Habib attentif jette les yeux sur la lame, & prononce à haute voix le mot de *puissance*, gravé en lettres d'or ; l'esclave est désarmé. Le cimeterre & les clefs lui tombent des mains en même temps, & il s'incline devant son vainqueur.

Le jeune sultan se saisit de l'arme re-

doutable, & marche vers la ſeconde porte: il l'ouvre. Sept chemins différens ſe préſentent à ſes regards, & pas un ſeul n'eſt éclairé. Indéterminé ſur le choix de celui qu'il doit prendre, il prononce à voix forte le mot enchanté, une lumière pâle & vacillante s'offre à l'entrée du quatrième chemin; il la ſuit en deſcendant quatorze cent quatre-vingt-dix marches, dans un eſcalier à demi éclairé.

Il parvient à la troiſième porte, ſe conduiſant toujours avec la même prudence. Il eſt accueilli par deux monſtres moitié femmes, qui lancent ſur lui deux énormes grappins de fer pour le prendre; il dit: *puiſſance*, le fer s'amollit, & les monſtres s'enfuient.

Habib eſt frappé d'un raviſſant ſpectacle: un luſtre d'eſcarboucles éclaire un ſallon en rotonde, ſoutenu par des colonnes de jaſpe. L'armure du grand ſalomon forme le centre en trophée, le Phénix étalant toutes ſes plumes, en couronne le caſque: les yeux ne peuvent ſoutenir l'éclat de la cuiraſſe & du bouclier, le fer de la lance étincelle de feu; le cimeterre n'y eſt pas, mais Habib s'apperçoit avec plaiſir que celui dont il

s'eſt emparé, correſpond aux autres pièces du trophée. Toutes ces armes ſont chargées de caractères myſtérieux, dont il cherche à pénétrer le ſens : il lit ſur la cuiraſſe :

La fermeté de l'ame eſt la véritable cuiraſſe de l'homme : il pourſuit, & trouve ſur les autres parties de l'armure : *La patience eſt ſon bouclier. Sa langue eſt ſa plus forte lance. La ſageſſe doit être ſon caſque. La prudence ſa viſière. Sans la valeur ſes bras ſont nuds. Ses jambes inutiles ſans la conſtance.*

« O grand Salomon ! s'écrie le héros ; le Phénix étale encore avec orgueil ſes plumes, ſur le cimier de ſon caſque.

« Couvrez-vous de lames de fer, Impuiſſans guerriers de la terre ! Le prophète du Tout-Puiſſant marchoit aux triomphes à l'aide des vertus. „

Habib contemple enſuite les trois cent ſoixante ſix hiéroglyphes qui ſont l'ornement des murs du ſallon : il en eſt un unique par ſa ſimplicité, mais que l'inſuffiſance de ſon eſprit ne peut expliquer ; un autre plus compliqué dévoile à l'inſtant ſon myſtère ; les trois cent ſoixante-cinq hiéroglyphes s'expliquent & ne peuvent cependant être expliqués que par un ſeul.

« Science ! tu as été faite pour mon cœur, dit-il, je le ſens ; mais mon eſprit eſt loin de toi. Qui me donnera les yeux du linx pour pénétrer dans tes myſtères ? maintenant le ſeul éclat dont tu brilles à mes yeux, me force à les baiſſer. Habib ! marche à tes deſtins ; ils t'ont promis de la gloire. C'eſt du plus haut des cieux que vient la ſageſſe ; déſire davantage, & pourſuis ta carrière à la faveur de ton étoile ! »

Tout en parlant ainſi, il s'avançoit vers la porte qui devoit lui ouvrir les eſpaces où les richeſſes de Salomon étoient renfermées ; trouvant toujours de nouvelles marches à deſcendre, & des ſentiers tortueux, il arrive aux différentes portes, qu'il ouvre & referme ſans bruit ; & rencontre partout des monſtres qui cherchent à l'effrayer par leur difformité, leurs cris, & leurs menaces. La tête de l'un, formée d'un crâne humain armé de cornes, ſe terminoit par un bec d'aigle ; celle de l'autre réuniſſoit les trois eſpèces entre le lion, le tigre & l'éléphant ; celui-ci avoit une gueule de crocodile ſur des épaules humaines ; une hydre à trois têtes de femmes

coiffées de ſerpens, préſentoit au héros ſon effrayante chevelure.

Mais Habib, plein d'un ferme courage, & fidelle aux conſeils du génie, en impoſoit d'un mot à ces fantômes menaçans, & jetoit les yeux ſans intérêt ſur des monceaux d'or & de diamant, ſur des idoles briſées : il paſſoit rapidement d'une porte à l'autre, dès que les objets qu'il rencontroit ne lui retraçoient aucun ſigne ſimbolique des victoires du prophête : cependant il s'arrête dans un ſeul endroit.

C'étoit un immenſe ſallon autour duquel étoient aſſis une infinité d'êtres ſous figure humaine ; ils paroiſſoient écouter la lecture du plus vénérable d'entr'eux, placé ſur un ſiége élevé, & devant un lutrin. Lorſqu'Habib entra, l'aſſemblée ſe leva & fit une inclination au héros ; le reſpect ſuſpendit la lecture, & le ſultan s'adreſſant à celui qui la faiſoit, lui dit.

« S'il vous eſt permis de m'inſtruire, dites-moi qui vous êtes, & ce que vous liſez ! Je ſuis un génie eſclave de Salomon, répondit le lecteur, chargé par lui d'inſtruire les frères que vous voyez ici : ils ſeront libres, quand ils auront acquis les connoiſ-

ſances néceſſaires pour ſe conduire. Le livre que je lis eſt l'alcoran ; hélas ! il y a pluſieurs ſiècles que je le leur explique, & le demi-quart de ceux qui m'écoutent n'en comprennent pas ſeulement la première ligne ! Paſſez, jeune muſulman : vous n'avez rien à apprendre ni d'eux, ni de moi : marchez droit à vos deſtinées, & ſoyez toujours auſſi circonſpect que vous l'avez été. »

Habib ſortit de cette école, en penſant combien il eſt difficile de ſaiſir la vérité quand on n'eſt pas diſpoſé à l'entendre : il bénit Dieu & ſon prophête de l'avoir inſtruit de bonne heure ſur celles de l'alcoran.

Le jeune ſultan a déjà ouvert & referme trente-neuf portes. Il y a déjà cinq jours qu'il parcourt ces demeures ſouterraines ; lieux où le ſoleil ne marque point les heures ; où le temps, que rien ne partage, s'écoule ſans qu'on puiſſe le ſoumettre au calcul ; où les ſiècles y roulent ſur les ſiècles, ſans qu'on s'apperçoive de leur chûte ; lieux, qu'habitent ces eſprits bienfaiſans dont l'ame active n'eſt occupée que du bonheur des fidelles, & qui ne ſont point ſoumis à l'empire des voiſins.

Habib n'a point paſſé dans les autres cachots,

cachots, dans ces antres ténébreux, où des eſprits mal-faiſans vivent ſous une loi toute oppoſée ; la faulx du temps pèſe ſur eux d'une manière incalculable ; les vices du monde germent & fermentent dans leurs ames perverſes, & il n'eſt aucune ſorte de beſoins dont ils n'éprouvent la tyrannie.

Notre héros ne s'eſt point rendu compte du nombre des portes qu'il a déjà paſſées ; à meſure qu'il s'en préſente une nouvelle, la clef qui doit l'ouvrir ſe démêlant elle-même du trouſſeau qu'il tient à la main, vient ſe placer à la ſerrure. Enfin le voilà vis-à-vis de la quarantième porte ; elle s'ouvre, & il apperçoit le funeſte rideau de ſoie dont le génie lui a parlé. Les brillans caractères qu'il ne doit pas lire frappent ſes regards ; il détourne précipitamment le rideau, & voit la mer ſur laquelle il doit s'embarquer, pour parvenir enfin au but de ſes pénibles travaux, & il s'élance bruſquement pour en atteindre les bords. Mais au même inſtant cette quarantième porte, qu'il a oublié de refermer, roule ſur ſes gonds avec un bruit affreux, qui fait trembler le Caucaſe juſques dans ſes fondemens.

Toutes les portes qu'il a déjà paſſées, toutes celles des cachots, ſe renverſent & ſe briſent avec un fracas qui paroit ébranler les voûtes mêmes du ciel ; des légions d'eſprits ſous les formes les plus hideuſes ſortent, & ſe précipitent ſur Habib ; les ſignes les plus affreux, les menaces les plus effrayantes accompagnent leurs pas & leurs geſtes.

Habib ſe retourne pour leur faire face ; s'il eut été auſſi ſuſceptible de crainte qu'il l'avoit été de diſtraction, c'en étoit fait de lui. Mais l'excès du danger lui a rendu le ſens froid : il ſe rappelle le mot redoutable ; & déployant en même temps le fer de Salomon, il articule d'une voix ferme la parole magique : auſſitôt la foule effrayée rentre précipitamment, la porte qui donnoit ſur la mer ſe referme avec violence ; mais tous ces génies malfaiſans ne ſont pas rentrés.

Une partie s'eſt précipitée dans la mer ; elle en ſoulève les abîmes : les flots s'élèvent au plus haut des airs, & appelant au loin les vapeurs, elle en fait des amas effrayans. Le jour diſparoit, le ſoleil s'obſcurcit, les tonnerres commencent à gron-

der, les nuages preſſés combattent contre les vents déchaînés, & les flots de la mer ſourdement agités, ſe roulant les uns contre les autres, préſentent le ſpectacle d'une ſurface noire & liquide que le feu des éclairs paroit teindre de ſang.

La tempête éclate de toutes parts; les vents renfermés avec la foudre profitent des paſſages qu'elle leur a ouverts; la mer fuit devant eux dans les abîmes qu'elle s'eſt creuſée; le bruit des flots, le ſiflement des vents ébranlent la baſe des rochers, & les éclats bruyans & redoublés du tonnerre ſemblent menacer du premier cahos cette partie du globe.

Tout n'étoit pas naturel dans le tumulte qui mettoit alors en confuſion les élémens. Il'Haboul, prépoſé à la garde des armes & des tréſors du prophête, au moment où les génies rébelles s'étoient échappés, étoit ſorti de ſon poſte ordinaire à la tête des eſprits ſoumis à ſon commandement; & la terre, la mer, & les airs étoient devenus le théâtre de trois combats opiniâtres & furieux.

Habib, frappé du déſordre qui l'environne, ne peut en imputer la cauſe qu'à

ſon imprudence : quand il avoit ouvert le rideau fatal, le ciel & la terre étoient rians, la mer étoit tranquille.

Il ſe proſterne le front contre terre, & s'écrie.

« Où eſt celui qui ſe croit ſage ? Qu'il me regarde, & tremble de ſa préſomption.

» Où eſt celui qui agit toujours avec prudence ? Qu'il s'approche de moi, & me confonde.

« Mes yeux avoient entrevu le bonheur, & il s'eſt évanoui : je tenois la clef de mes deſtinées, elle m'eſt échappée des mains.

« Dorathil-goaſe ! votre amant vous aime comme un inſenſé ; il n'eſt pas digne de vous.

Quels cris pouſſerai-je, dans la ſituation où je me trouve, pour appeler à mon ſecours les puiſſances de la terre ?

« Si je cherche à émouvoir le ciel, j'entends une voix qui crie au fond de mon cœur : *rends-lui compte de ſes bienfaits.*

« Les Arabes de nos tribus m'ont trahi ; que leur reprocherai-je, ſi je me ſuis trahi moi-même.

« Salamis, Amirala, Il'Haboul ! vous

avez ſemé ſur un mauvais terrain : comment recueilliriez-vos moiſſons ?

« Je verſerai des larmes comme les ames timides ! La confuſion couvrira mes yeux, lorſque j'en aurai écarté le bandeau de l'orgueil.

« O grand prophête ! un coupable n'oſe élever ſa voix vers le ciel. Mais tu ſignalas tes bontés pour Habib lorſqu'il ne méritoit rien ; à préſent qu'il reconnoît ſes fautes, pardonne-lui, jette ſur lui tes regards !

Après avoir fait cette prière, Habib ſe lève pour reconnoître autour de lui le terrain ſur lequel il ſe trouve. Il eſt ſur la cime des rochers au pied deſquels la mer briſe ſes vagues avec violence ; il eſt environné d'une montagne taillée à pic qui ſemble le ſéparer du reſte de l'univers ; en ſautant d'un rocher à l'autre on parcourt un eſpace de mille pas en longueur : la lumière du ſoleil étoit interceptée par d'épais nuages ; les éclairs qui en échappoient donnoient une couleur ardente & cuivrée à tous les objets ſur leſquels frappoient leur éclat, une vapeur infecte & ſaline formoit alors l'atmoſphère dangereuſe au milieu de laquelle il falloit reſpirer.

Le jour qui éclairoit ce tableau effrayant étoit fait pour en augmenter l'horreur : Habib conſidère pendant quelque temps le déſordre qu'il a ſous les yeux ; puis, jetant ſes regards ſur ſon cimeterre, il vit briller avec plus d'éclat les caractères du taliſman qui y étoient gravés. Il apprit jadis d'Il'Haboul que la Providence n'opéroit jamais de merveilles ſans motifs ; le nouvel éclat du taliſman devoit déterminer celui qui le portoit à en employer les vertus, pour faire ceſſer le choc des élémens conjurés : il ſort auſſitôt la lame miſtérieuſe, & s'écrie en frappant trois fois les airs.

« Puiſſance du feu, de la terre, de l'air, & des eaux ! je vous ordonne de r'entrer dans l'ordre accoutumé, autrement je vais vous réduire à l'inaction.

Au même inſtant on vit jaillir du cimeterre un éclat qui fit pâlir celui des éclairs ; on entendit un bruit confus, pareil à des montagnes de ſable qui s'affaiſſeroient les unes ſur les autres ; la mer devint calme & tranquille ; les orages ſe diſſipèrent ; le ſouffle du zéphir ſuccéda aux noirs aquilons, & l'aſtre brillant du jour vint dorer

de ſes rayons les rochers affreux dont la cime ſervoit de retraite au héros.

A ce prodige étonnant, le ſultan ne put ſe défendre d'une ſorte de terreur que la joie accompagnoit.

« Quelle puiſſance, s'écria-t-il, vient d'employer mes mains foibles & coupables pour déployer ici ſon énergie! Comment à ma voix les élémens ont-ils été ſoumis?

« Créateur du monde! vous n'avez pas détourné votre face de moi.

« Grand prophête! Habib eſt encore à vos yeux un enfant de la tribu de Ben-Hilac. »

Comme il finiſſoit de parler, le front proſterné contre terre, un mouvement qu'il apperçut à ſes côtés lui fit lever la tête, il vit Il'Haboul.

« O mon protecteur! ô mon maître! lui dit-il, c'eſt vous ſans doute qui venez d'opérer les merveilles que je viens de voir? — Non, mon cher Habib, reprit le génie, elles ſont l'effet des vertus du grand Salomon dont vous venez d'être l'inſtrument. Vous ignorez les déſordres dont l'oubli de mes conſeils & votre négligence ont été la

cauſe ; ſans vous, le mal que vous aviez fait étoit difficile à réparer.

« Lorſqu'au lieu de fermer après vous la quarantième porte, vous vous précipitâtes au bord de la mer, les portes des cachots qui renfermoient les eſclaves rebelles s'ouvrirent ſur le champ, ils en ſortirent en foule : vous deveniez leur première victime, ſi vous n'euſſiez fait uſage du taliſman au nom duquel ils furent ſoumis autrefois ; effrayé à ſa vue, ils s'élevèrent dans les airs, ſe précipitèrent dans les eaux, & occaſionnérent la tempête dont vous avez été témoin.

« Je les ſuivis à la tête des miens ; nous commençâmes le violent combat dont vous avez vu les effets ſans les comprendre : alors vous employâtes les ſeuls moyens qui étoient en votre pouvoir ; leur ſuccès entre les mains d'un fidelle muſulman étoit indubitable. Sur le champ les armes leur tombèrent des mains ; ſaiſis d'un engourdiſſement ſubit ils ſe ſont renverſés comme des maſſes de terre ; nos guerriers les ont mis aux fers, & les ont renfermés dans les cachots qui les avoient vomis : mais ſans votre ſecours, le combat dureroit encore.

« Je ne vous ferai point de reproches ſur la diſtraction qui éloigne vos ſuccès, & vous expoſe à des travaux inouis pour y arriver : c'eſt plus la faute de l'amour que la vôtre ; & votre paſſion eſt l'effet de votre étoile.

« Rappelez les connoiſſances que vous avez dû acquérir en viſitant les tréſors du grand Salomon. Vous trouverez partout, & dans vous-même les armes qui aſſurent les ſuccès du vrai chevalier : il ſait qu'elles ſe préſentent plutôt à lui dans l'adverſité, que dans les heureuſes poſitions.

« Les avis que je vous donne ici ſont les derniers que vous recevrez de moi..... Vous êtes dans une carrière où l'on doit rougir d'obtenir des ſuccès par de petits moyens ; il n'eſt que le ciel dont on puiſſe recevoir ſans honte, & qu'on peut ſolliciter ſans meſure, lorſqu'on eſt ſage dans ſes vues, & qu'on veut triompher ſans orgueil. Adieu, mon cher Habib, je vous laiſſe au milieu de tous les beſoins, en proie à de nouvelles aventures ; mais je crois que vous aurez le courage de ſuffire à tout. »

Il'Haboul laiſſoit Habib ſur un rocher :

la mer s'étoit retirée, & ceſſoit de briſer ſes ondes aux pieds de ſon aſile ; il en pouvoit deſcendre, & ſe promener ſur un eſpace aſſez court d'un rocher à l'autre ; mais il n'avoit là nul abri pour la nuit, nulle reſſource apparente contre la ſoif & la faim : telle étoit la poſition du héros, lorſque ſon génie protecteur diſparut.

Une ame moins élevée que la ſienne ſe fut abandonnée à l'inquiétude ; mais le cimeterre du grand Salomon pend toujours à ſon côté, & menace encore les ennemis du Très-haut ; il n'a plus à redouter d'autres adverſaires que lui-même.

« Ma faute m'avoit abattu, s'écrioit-il, mais la main de Dieu me relève.

« Caucaſe, ne t'enorgueillis pas de ton énorme volume, & de la dureté de ta maſſe ; Dieu le voulut, & je pénétrai dans tes entrailles !

« Terre, tu es derrière moi comme un mur effrayant ! tu parois ſans bornes, tu ſembles n'offrir à mes regards que des abymes ; mais l'eſpérance ſurnage ſur tes eaux, elle ſe montre à moi à travers les vapeurs qui te couvrent ! »

Et en effet, Habib voyoit alors la terre

sans s'en douter : c'étoit la pointe la plus avancée de l'isle blanche, qui faisoit partie des états de Dorathil-goase. Cependant la nuit survint, & pour n'être pas exposé à sa fraîcheur incommode, il s'arrange entre trois rochers, pour se préserver d'un vent frais dont l'action continuelle eut engourdi son corps.

Au point du jour, le jeune musulman fit son ablution & ses prières. Il parcourut ensuite rapidement le terrain qui l'environnoit, pour y chercher des ressources à sa subsistance ; les cavernes qu'il rencontre sont remplies de coquillages, les flots ont charié avec eux des fragmens d'herbes qu'il fait secher, & il pourvoit ainsi à ses besoin, en attendant que sa destinée l'appelle à des événemens plus intéressans.

Un matin qu'Habib s'étoit arrangé sur le rocher le plus avancé dans la mer, pour découvrir, s'il le pouvoit, quelque bâtiment, il se laissa gagner par un léger sommeil ; trois filles de la mer élèvent tout-à-coup la tête au-dessus de l'eau.

» Il dort, ma sœur, dit l'une des Nayades aux deux autres : approchons-nous

de lui, & tâchons de savoir qui il est. Vous aurez du plaisir à le voir, il est beau comme le premier rayon du jour. Hier je le vis penché sur l'eau pour y faire son ablution, sembloient la colorer avec plus de vivacité ; vous eussiez dit que le fond de la mer étoit jonché de roses. Mais pour le voir plus à notre aise, il faut l'endormir de manière que le bruit que nous allons faire autour de lui ne puisse l'éveiller ; donnez-moi la main, & nous allons tourner en rond jusqu'à-ce qu'il soit profondément endormi. »

Dès que les filles de la mer se furent assurées de l'effet de leur enchantement, elles sortirent de l'eau ; elles étalèrent sur leurs épaules leurs blonds cheveux qui étoient captivés par une tresse ; les doux zéphirs rendirent bientôt à cette chevelure les grâces & la légéreté dont il avoit besoin: une étoffe, faite d'un tissu de plantes marines, aussi fine que la gaze, prenoit depuis les épaules, & venoit ceindre leurs reins ; leurs jambes ornées de brodequins de perles, leurs bras parés de bracelets de corail, achevoient de les rendre aussi belles que séduisantes. Toutes trois jettent

un coup-d'œil dans l'eau, & contentes d'elles-mêmes & de leur parure, elles environnent le chevalier.

« Quel beau jeune homme! disoit l'aînée des trois; si ce pouvoit être un chevalier! — C'en est un assurément, dit la cadette; voyez son sabre, mais n'y touchez pas; car j'ai voulu mettre la main sur la poignée, & elle m'a brûlée.

« Ilzaïde, dit l'aînée à la plus jeune des deux, il faut que nous sachions qui il est, & d'où il vient. Il peut avoir été porté ici par la tempête; cependant rien n'annonce dans son équipage qu'il ait été naufragé: apportez-moi un des plus grands coquillages qui soient sur le sable, & remplissez-le d'eau. »

Ilzaïde obéit: la coquille est apportée; l'aînée des filles de la mer arrache ensuite légèrement un cheveu d'Habib: « Nous allons, dit-elle, faire causer celui que je tiens, il nous dira tous les secrets de la tête qui l'a nourri. » Elle le plonge aussitôt dans l'eau, & le promène autour de la coquille par un mouvement circulaire: « Remuez bien l'eau, dit-elle à ses sœurs, plus elle sera trouble, & mieux j'y verrai. —

Regardez donc ma ſœur, dit Ilzaïde, je crois que le cheveu s'eſt fondu : l'eau eſt devenue de la couleur du firmament, on y voit des étoiles, & on n'apperçoit plus le fond de la coquille.— Tant mieux, reprit l'aînée ; après la nuit vient le jour. Baiſſez-vous, voyez le tableau qui ſe forme. Voilà une campagne remplie d'arbres, à l'ombre deſquels paiſſent des troupeaux !... Voilà des tentes !.... Il eſt né en Arabie.

« En Arabie ? mes ſœurs, dit celle des trois qui n'avoit pas encore parlé ; c'eſt delà que notre reine Dorathil-goaſe attend ſon libérateur ! Que nous ſerions heureuſes d'avoir ici ſon brave chevalier ! Il nous délivreroit ſurement de Racachik & de toute ſa race.... mais l'eau n'en dit rien : troublez-la de nouveau, pour ſavoir par où il a paſſé.

« Ah ! ma ſœur, dit Ilzaïde, l'eau devient noire, noire ! — C'eſt bon, reprit l'aînée, la vérité en ſortira plus claire. Doublez le mouvement ! — Ma ſœur, dit la ſeconde, voilà l'eau qui blanchit : oh ! que ce qu'on y voit eſt triſte ! — Ce ſont des montagnes, des ſables & des déſerts, ajouta l'aînée ; il a traverſé tout cela ſans être accom-

pagné ; car je l'y vois ſeul. Il doit avoir bien de la force & du courage.... Troublez, troublez encore l'eau ! car la route que je lui vois prendre n'a pu le conduire où nous le trouvons.... O ciel ! s'écria-t-elle, je vois les entrailles de la terre. C'en eſt aſſez, mes ſœurs, car l'eau à ce que je vois ne nous dira rien des ſecrets de ſon cœur ; mais je ſais un moyen plus naturel pour les ſurprendre : il eſt, vous le ſavez, de notre plus grand intérêt de les connoître ; nous ſommes inſtruites que nous pouvons être délivrées de nos maux & de nos tyrans, par un amant parfait qui ne ſoit pas le nôtre. — Certainement un chevalier, quel qu'il ſoit, reprit vivement Ilzaïde, ne ſauroit être notre amant puiſque nous ne l'avons jamais vu. — Mais quand il ouvrira les yeux, reprit l'aînée, il faudra bien qu'il nous voie : ayez alors l'attention de baiſſer les vôtres, ma ſœur ; vous y avez une magie plus puiſſante que la nôtre, & s'il alloit vous aimer, toute eſpérance ſeroit perdue. — Ma ſœur, il vous aimera plutôt que moi, répondit Ilzaïde. — Que Salomon nous en préſerve les unes & les autres ! ajouta l'aînée ; mais il me paroit

que nous ſommes fort expoſées : cependant comme nous devons acquérir ſes bonnes grâces pour avoir droit à ſes ſervices, occupons-nous de ce que nous avons à faire pour cela.

« D'abord, je vois qu'il manque de tout ici : la plage ſur laquelle il eſt ne lui a fourni que quelques plantes marines, & des coquillages qu'il a mangés crus : préparons-lui pour ſon réveil un repas tel que nos environs peuvent le procurer. Partez, Ilzaïde, vous êtes plus agile que la chèvre qui s'élance d'un rocher ſur l'autre, forcez-la de vous donner de ſon lait ! Rempliſſez-en une conque dont vous aurez fermé le haut & le bas avec des herbes aromatiques. Pénétrez dans les cavités de la montagne, vous trouverez dans des endroits cachés des fleurs & des fruits ; choiſiſſez ce qui vous paroîtra le plus agréable au goût, à la vue, & à l'odorat ; ma ſœur & moi nous penſerons au reſte, nous aurons aſſez à faire à lui préſenter une collation auſſi parfaite qu'on peut ſe la procurer dans ces déſerts. »

A peine Ilzaïde eſt-elle partie, que l'aî-

née des ſœurs explique ſon projet à celle qu'elle a retenue auprès d'elle.

« Je connois, lui dit-elle, des branches de corail au fond de la mer, dont deux feroient la charge d'un chameau, nous en irons chercher; nous en placerons quatre ici en quarré, que nous couvrirons d'étoffe ſemblable à celle dont nous ſommes vêtues; nous formerons ainſi un pavillon; nous ramaſſerons enſuite de la mouſſe de mer, que nous parfumerons après l'avoir deſſéchée, & qui ſervira de ſopha; nous ferons une table avec des pierres, & la couvrirons d'un tiſſu qui n'ait point paſſé par la teinture; nous la garnirons du meilleur poiſſon de la mer cuit & deſſéché au ſoleil, les œufs d'oiſeaux que je vais dénicher, & les fruits & le lait que doit apporter notre ſœur, mettront le comble à la bonne chère.

Dès qu'un génie eſt hors de ſon élément, ſon pouvoir eſt limité. Ici l'induſtrie doit ſuppléer à la puiſſance; l'ordre & le goût à l'abondance : le beſoin fera tout valoir, la reconnoiſſance mettra du prix à la moindre choſe.

Ilzaïde eſt de retour, le pavillon dreſſé,

orné, la table eſt couverte, il ne s'agit plus que de ſuſpendre l'effet magique qui fait durer le ſommeil d'Habib; mais il faut qu'il ſe réveille ſur le ſopha près duquel la table eſt aſſiſe, ayant les trois ſœurs placées vis-à-vis de lui.

Voyons, mes ſœurs, dit alors l'aînée, ſi c'eſt ici le chevalier arabe, amant de Dorathil-goaſe. Je vais employer un moyen qui ne ſauroit manquer; levez les mains, & remuez-les tandis que je vais parler: « *De par le grand prophète Salomon, chevalier, je t'éveille au nom de Dorathil-goaſe!* »

Dorathil-goaſe! s'écrie Habib, éveillé en ſurſaut, & ſe levant ſur ſon ſéant: il regarde autour de lui, & demeure à-la-fois ébloui & ſtupéfait; trois jeunes beautés, preſque demi nues, une table chargée de mets appétiſſans, des fruits, des fleurs, un pavillon où tout eſt pourpre & corail; & le nom de Dorathil-goaſe, viennent de cauſer cet effet.

« Dorathil-goaſe! s'écrie-t-il en ſe raſſeyant & regardant autour de lui, où eſt ma chère Dorathil-goaſe?

« Elle n'eſt pas ici, ſeigneur chevalier, répond l'aînée des ſœurs; mais vous êtes

en face d'une des isles que les génies rebelles lui ont enlevée : vous en pouvez découvrir la terre au-delà de ce bras de mer ; cette vapeur bleuâtre, qui borne votre horiſon.

« Etes-vous de ſa ſuite ? Où m'a-t-on tranſporté ? dit le jeune ſultan rempli d'émotion. — Nous ſommes, répond l'aînée des filles de la mer, encore ſes ſujettes dans le fond du cœur ; maintenant aſſervies malgré nous ſous les lois du rebelle Abarikaf, & ſous la domination immédiate du monſtre Racachik.

« Où ſont-ils ? répartit Habib, enflammé de colère ; j'en purgerai le monde. — Seigneur ! répondit la plus agée des filles de la mer ; l'un & l'autre ſont hors de la portée de vos coups : Abarikaf eſt ſur l'isle Noire, & vous en avez ſix à traverſer avant d'arriver à lui ; Racachik eſt ſur l'isle Blanche, qu'on apperçoit d'ici. — Je veux l'attaquer ſur le champ, dit Habib. — La choſe eſt poſſible, mais il faut employer de nouveaux moyens. — Ils ſeront faciles à trouver, ajouta le héros : je ſuis ici au milieu d'un enchantement, dont je ſuis ſans doute redevable aux bontés d'Haboul, ou

à celles de Dorathil-goaſe : mais où ſuis-je ? —Sur le même rocher ſur lequel vous vous étiez hier endormi, nous avons tâché de vous le rendre plus commode. — Je vous en remercie, dit Habib : votre pouvoir me ſemble repoſer ſur des charmes de plus d'une eſpèce ; mais ſi vous me continuez vos bontés, ne pourroit-on pas faire uſage des moins puiſſans de tous, pour transformer ce pavillon en une barque, qui me tranſportât tout de ſuite dans l'isle où commande l'ennemi de la reine Dorathil-goaſe ?

« Chevalier ! répondit l'aînée des filles de la mer, quoique nous ſoyons ici trois ſœurs filles de génies, & génies nous-mêmes, il n'y a ici ni charmes, ni enchantement. Ce pavillon & ce repas frugal ne ſont dûs qu'à des ſoins très-naturels ; les fatigues que vous avez eues, celles que vous avez eſſuyées depuis votre départ de l'Arabie, ont dû épuiſer vos forces ; uſez avec confiance de ces mets, que des mains amies vous ont préparés. Vous ne pourrez point ſoupçonner notre zèle, quand vous ſaurez qu'en vengeant notre reine de la tyrannie de Racachik, vous ferez encore plus pour nous que ſi vous nous aviez ren-

du la liberté & le repos.... Mais je ceſſerai de parler ſi vous refuſez de toucher aux mets que nous vous offrons «.

Habib ſe rendit à ces inſtances ; & la fille des eaux continua ainſi.

« Depuis qu'Abarikaf a conſommé ſon attentat, en ſoufflant la révolte dans toutes les provinces dépendantes de Dorathilgoaſe ; il a donné le commandement de l'isle Blanche, frontière de ſes états, au génie Racachik, le plus cruel & le plus infâme des ſcélérats qui ſoit ſous ſes ordres.

« Ce monſtre, avant de ſe ranger ſous l'étendart d'Abarikaf, couroit les mers ſous la figure d'un énorme requin, il pourſuivoit les vaiſſeaux, & charmoit par le venin de ſes regards tous les matelots ou paſſagers deſquels il ſe faiſoit appercevoir : malheur à ceux qu'il pouvoit fixer ! la tête leur tournoit, ils tomboient dans la mer, & le monſtre les entraînoit ſous les flots pour les dévorer. Il eſt ſans-ceſſe tourmenté de la même fureur, & quand les étrangers ne ſuffiſent pas à ſa voracité, il ſe raſſaſie des ſujets de la reine ; le tyran Abarikaf l'autoriſe, & l'un & l'autre ont juré d'exterminer la race d'Adam.

« Pour nous, il ne peut pas nous tuer, mais nous ſommes réſervées à des tourmens plus cruels que la mort. Il choiſit parmi nous ſes femmes & ſes eſclaves; il en change à chaque lune, & mes ſœurs & moi devons entrer au croiſſant prochain dans un grand vivier d'eau ſalée qui lui ſert de Harem; le terme fatal eſt fixé dans trois jours! Si vous attaquez le monſtre, quels vœux ne ferons-nous pas pour votre ſuccès! cependant nous ne devons pas vous cacher les dangers que vous allez courir.

« Pour habiter ſur la terre, le monſtre a pris un corps humain, en conſervant néanmoins ſa tête de requin, à cauſe des trois rangées de dents dont elle eſt armée; il la quitteroit s'il pouvoit en imaginer une plus carnacière. Son corps giganteſque eſt couvert d'écailles enchantées qui lui ſervent d'armure; celle d'une groſſe tortue forme ſon bouclier, une énorme coquille eſt ſur ſa tête en guiſe de caſque, & le dard d'un eſpadon de mer de ſix coudées de longueur lui ſert de lance: il monte un cheval marin auſſi horrible que lui; & quand l'un & l'autre s'animent au

combat, les cris du cavalier ſont encore plus affreux que ceux du courſier.

Il a pour ſabre une côte de belaine qu'il a rendue plus tranchante que l'acier, ſon bras & ſes armes ſont ſi peſans qu'il ne frappe jamais ſans aſſommer ; la force humaine ne peut rien ſur lui, parce que tout ce qu'il porte, tout ce dont il ſe ſert, tient d'un enchantement magique — Madame ! interrompit vivement Habib, ne puis-je avant trois jours être porté ſur l'isle que déſole Kacachik ? Facilitez-m'en bien vite les moyens ; je me lève, & je jure de ne plus m'aſſeoir que je n'aie accompli la vengeance du ciel ſur ce barbare ennemi de l'humanité ».

En prononçant ce ſerment, la phyſionomie d'Habib s'anima & prit un ſi grand caractère, qu'elle eût inſpiré de la confiance à une armée entière. Il fit quelques pas ſous le pavillon, & la majeſté de ſon port, les grâces nobles & fières de ſes mouvemens, ajoutèrent encore à l'expreſſion de ſes traits.

Kaïde cachant ſa tête derrière celle de ſa ſœur aînée : « Voilà un héros ! ma ſœur, lui diſoit-elle, je n'en avois jamais vu....

Que c'eſt une belle choſe qu'un héros !.... Je tremble.... de l'aimer. — Je crains qu'il ne ſoit plus temps pour vous d'avoir peur, répondit l'aînée.

» Vaillant chevalier ! continua-t-elle, en s'adreſſant au ſultan ; nous ſommes plus empreſſées que vous à vous procurer les moyens de nous délivrer du tyran qui nous opprime. Dans un des détours de cette montagne, il y a un marais rempli de roſeaux d'une longueur & d'une force extraordinaire ; nous allons en former un radeau ſur lequel, profitant du calme de la mer, nous vous conduirons nous-mêmes à l'isle Blanche : mais repoſez-vous encore, & continuez de prendre tranquillement votre repas. Ma ſœur, dit-elle enſuite à Kaïde, allons de ce pas préparer le radeau ! — Je vous ſuivrai, reprit Habib ; je ne manque ni d'adreſſe ni de forces, & je peux partager vos travaux.

« Mes ſœurs & moi y ſuffiront, répondit l'aînée ; nous devons paſſer entre deux eaux, dans un endroit où il vous ſeroit impoſſible d'arriver ; vous nous reverrez dans peu, nous brûlons de vous affranchir du vœu que vous avez fait ; & demain

matin

matin nous partirons pour l'isle Blanche.

Elles s'éloignent en disant ces mots, s'élancent de rocher en rocher, parviennent sur une petite éminence voisine de la mer : là, tout en disposant leurs vêtemens, & nattant leurs cheveux pour se plonger dans l'eau, la plus jeune des sœurs disoit à sa compagne : « il va bien s'ennuyer tout seul ! — Vous lui auriez volontiers tenu compagnie, lui répondit l'aînée ; & pendant que nous aurions fait le radeau, vous auriez travaillé à le faire échouer : ma sœur ! vous avez déjà bien parcouru la mer, mais vous n'en connoissez pas tous les écueils : allons où notre devoir nous appelle ». Elles se jettent toutes trois dans la mer ; & vont préparer le radeau.

Habib ayant achevé son repas, & voyant arriver la chûte du jour, fit son ablution & sa prière, & s'endormit tranquillement en attendant le retour des filles de la mer.

Les premiers rayons du soleil vinrent bientôt frapper ses paupières ; ses regards se portèrent aussitôt sur l'espace qui le sépare de l'isle Blanche, ses yeux en mesuroient avidement l'étendue. Tout-à-coup il apperçoit sur la mer, qu'un doux zéphir ridoit

à peine, un mouvement extraordinaire; il distingue un objet qui avançoit avec rapidité vers le rivage, plusieurs têtes hors de l'eau qui l'appeloient. « Venez à nous, chevalier! montez sur ce radeau. » Il reconnoît la voix des filles de la mer, il s'élance; & le frêle bâtiment vogue sur les flots.

Huit dauphins étoient attelés au radeau, la sœur aînée des Nayades, le corps élevé au-dessus de l'eau jusques à la ceinture, & s'appuyant les deux mains sur la poupe du bâtiment, lui servoit de gouvernail: les deux cadettes, nageant chacune d'un côté, le tenoient en équilibre avec une main; Habib, l'esprit occupé de son projet, étoit sur le radeau.

Bientôt l'on découvre toute l'isle Blanche; le palais du tyran, bâti de coraux & de coquillages, paroit sur la pointe la plus avancée de l'isle: les sentinelles ayant apperçu de loin le guerrier, donnent l'allarme, & annonçent son arrivée à Racachik: le monstre croit déjà tenir une nouvelle proie.

« Qu'on le laisse avancer, dit-il; demandez-lui ce qu'il veut? Il apprendra sans

doute à ſes dépends, que nul étranger ne peut aborder ici ſans ſe meſurer avec moi ; je vais m'armer pour le recevoir comme il faut. »

Cependant le radeau touche terre ; & Habib y ſaute promptement ; une des ſentinelles, eſpèce de monſtre amphibie, le joint, & lui fait des queſtions ſuivant les ordres qu'il en a reçus.

« Va dire à ton maître, lui dit Habib, que je viens ici pour le combattre.— Vous n'êtes pas armé, répondit le monſtre, vous n'avez point de cheval. — Tu ne ty connois pas, reprit le ſultan, mon turban vaut un caſque ; mon cimeterre me tient lieu de cuiraſſe & de bouclier, & je n'ai pas beſoin de cheval ; que ton maître oſe m'attaquer ! je le défie lui & toute ſa puiſſance à la fois. »

Le meſſage eſt rendu ; Racachik devient furieux ; couvert de ſes écailles, monté ſur ſon horrible cheval marin, dont le lourd galop fait voler un nuage de pouſſière, il accourt ſur le rivage, & voit le héros.

« Mépriſable race d'Adam ! lui dit-il, ſatellite de Mahomet ! Ta tête eſt donc bien vaine, parce que tu ne rampes pas

avec les autres vers; & qu'elle eſt de trois coudées au-deſſus du limon dont elle fut formée ? Tu oſes inſulter & braver le génie Racachik ! porte la peine de ta témérité ». En même temps il pouſſe ſon cheval ſur Habib, & ſe prépare à le percer de la terrible lance dont il eſt armé.

Le jeune héros tire ſon cimeterre, & la lance de ſon adverſaire vole en éclats, avant que le coup pût arriver à lui : la force de la commotion engourdit le bras du tyran, ſon cheval ſe cabre, & ceſſant d'obéir à la main qui le guide, il l'emporte ſur le rivage, & ſe renverſe avec lui.

Racachik connoiſſant ſon danger, appelle à lui toutes les puiſſances qui lui ſont ſoumiſes ; au même inſtant la mer ſe trouble, & les vomit : les veaux, les lions marins couvrent le rivage, les baleines s'en approchent, & vomiſſent des torrens d'eau qui paroiſſent former une barrière entre le jeune ſultan & ſon ennemi ; la plage rétentit de cris épouvantables, tous les monſtres appelés par Racachik s'élancent à la fois ſur le héros ; il les combat quelque temps avec ſon cimeterre, mais aſſailli par le nombre, & prévoyant bien-

tôt l'inutilité de ſes efforts ; il frappe trois fois l'air de ſon cimeterre, & prononce avec confiance le mot redoutable de *Puiſſance*. L'effet en eſt prompt ; les monſtres qui ont pu reſiſter au glaive, entraînés par une force ſupérieure, ſe précipitent dans les gouffres qui les avoient vomis ; Racachik oſe encore ſe préſenter, il tente d'oppoſer la côte de baleine qui lui ſert de cimeterre, à l'arme redoutable de Salomon ; elle ſe briſe en mille pièces : ſon corps écaillé, ſon armure magique ſont réduits en pouſſière. » Va, malheureux ! lui dit Habib, va gémir pour l'éternité dans les cavernes du Caucaſe ! » Au même inſtant tous les débris des monſtres diſparoiſſent, la plage eſt libre & ſolitaire, & Racachik n'exiſte plus que dans le ſouvenir des rebelles.

Un morne ſilence ſuccède à l'agitation de cette ſcène effrayante ; Habib vainqueur, reconnoiſſant la volonté des deſtins, ſe proſne à deux genoux devant l'être qui l'éclaire, & s'écrie.

« Puiſſance à qui rien ne réſiſte ! tes ennemis ſont renverſés ; ton ſouffle les a fait diſparoître : que ſont devenus leurs reſtes ?

« Le feu qui brûle la paille des moiſſons

laiſſe des traces après lui ; tes ennemis ſont conſumés : où ſont leurs cendres ?

« Le foible roſeau, entre les mains du ſerviteur de Dieu, a plus de force que le chêne entre les mains du méchant !

« Je me ſuis placé ſur l'arc de Mahomet & de Salomon ; ils m'ont décoché ſur cette race maudite, & j'ai tout détruit ! „

Habib ſe relevoit confus des grâces qu'il venoit de recevoir ; & ne voyoit pas le piége que la reconnoiſſance alloit tendre à ſa modeſtie.

Le rivage étoit couvert des filles de la mer ; couronnées de plantes marines, ceintes de guirlandes, elles venoient rendre hommage à leur libérateur, & dépoſer à ſes pieds les richeſſes de leur élément ; le concert de leurs voix, les grâces de leur maintien auroient attendri le cœur le plus farouche ; elles entourent le héros, elles ſe proſternent à ſesgenoux ; la jeune Ilzaïde & ſes ſœurs étoient plus empreſſées que les autres : mais Habib, confus, ſe refuſe à ces témoignages. „ Je n'ai rien fait pour vous, leur dit-il, & vous ne devez rien à un homme qui a rempli à peine ſon devoir ; n'eſt-il pas ici des moſquées où la Divinité

ſoit adorée ? marchons au temple, je vous y précède. N'y a-t-il pas ici quelque ſujet fidelle de votre reine Dorathil-goaſe ? Je lui remettrai vos dons, que je ne dois accepter que pour elle ».

Dans le même inſtant ſe préſente un génie ſous ſa forme naturelle ; la tête courbée ſous le poids des ſiécles, les aîles briſées, & le corps meurtri des fers dont le tyran l'avoit chargé ; il ſe nommoit Balazan.

" Seigneur ! dit-il, dans le temps que régnoit la reine Camarilzaman, nous avions ici trois moſquées, Racachik les a profanées & détruites. Cet amas de ruines que vous voyez ſont les reſtes d'une ville qu'il a ſaccagée, & dont il a dévoré les habitans : l'isle eſt demeurée ſans commerce & ſans culture. Illabouſatrou m'en avoit donné le commandement. Racachik, à ſon arrivée ici, me fit enfermer dans le cachot d'où je viens de ſortir par votre puiſſance. Je viens rendre hommage à l'envoié de Salomon, qui fait briller ſur ce rivage le glaive de ce prophête, & me ſoumettre au libérateur des enfans de Dieu, & au vengeur de Dorathil-goaſe.

" Allez, Balazan ! répondit Habib ; je vous rends au nom du grand Prophête & de la reine Dorathil-goaſe, dont je ſuis le chevalier, tout le pouvoir dont vous étiez revêtu : prenez ces tréſors que vous voyez à mes pieds, faites rebâtir les moſquées, & que le muczin y appelle du haut des minarets les fidelles ſujets que la crainte avoit diſperſés ? Gouvernez tout ici au nom de Mahomet, du grand Salomon, & de votre reine ; rétabliſſez l'ordre partout, & facilitez-moi les moyens de me rendre à Medinazilbalor.

" Noble & vaillant chevalier ! reprit Balazan, je reçois vos ordres avec confiance, & je m'y ſoumets au nom du puiſſant créateur de toutes choſes. Mais ſeigneur ! il m'eſt impoſſible de vous donner des ſecours pour vous rendre où les deſtins vous appellent ; l'isle eſt dépourvue de moyens pour la navigation, le chemin des airs eſt inutile, mes aîles ont été coupées, vous le voyez ! Mais euſſent-elles encore toutes leurs forces, Abarikaf s'eſt tellement rendu maître des paſſages d'en-haut, que mes reſſources ne ſerviroient à rien. Il faut que vous continuiez de marcher d'isle en isle

par les mêmes moyens qui vous ont conduit ici ; profitez de l'enthouſiaſme que votre perſonne & vos vertus ont répandu chez les génies de la mer ; faites-leur oublier les périls qu'ils vont courir en s'expoſant avec vous, & il ſera poſſible qu'ils vous conduiſent juſqu'au centre des forces de notre ennemi ; le reſte ſera l'ouvrage de votre vaillance, & des arrêts du deſtin.

" La terreur eſt déjà répandue dans l'isle Jaune & l'isle Rouge ; Mokilras, le tigre de mer, les gouverne toutes deux ; il eſt fils de l'affreux tyran dont vous venez de nous délivrer. Inſtruit de la défaite de ſon pére, il a déjà pris toutes les précautions que la crainte autoriſe ; les difficultés vous attendent, mais ſi vous parvenez à en être vainqueur, emparez-vous de la peau de ce monſtre, faites-en un étendart, à ſa vue l'isle Rouge vous ſera ſoumiſe. "

Habib s'adreſſant enſuite à l'ainée des filles de la mer, lui dit : " ſi je pouvois trouver ici une barque de pêcheurs, ou un petit eſquif, je m'embarquerois ſur le champ pour l'isle Jaune : mais à défaut de ces ſecours, les génies de votre élément me refuſeroient-ils le leur ? — Si la frayeur les

détournoit de l'entrepriſe, répondit-elle, s'ils ne connoiſſoient pas le degré de confiance que mérite un chevalier comme vous, mes ſœurs & moi leur montrerions leur devoir. Les dauphins peuvent encore conduire votre radeau juſqu'à une lieue de la terre, car il y auroit du danger pour eux d'aller plus loin, vu les précautions qu'aura priſes Mokilras. — Qu'eſt-ce qu'une lieue à faire à la nage? dit Habib, pour un homme déterminé à tout entreprendre pour ſe rendre à ſon devoir.

" O généreux chevalier! reprit la fille de la mer; qui-eſt-ce qui refuſeroit de vous ſuivre, ne fut-ce que pour vous voir, vous entendre, & vous admirer? Mais ne craignez-vous pas d'être dévoré vous-même par les monſtres marins? — Je ne crains, madame, que de mal ſeconder mon etoile, en ne ſervant pas votre reine comme je le dois. — Repoſez-vous ſur nous, vaillant héros; mes ſœurs & moi nous nous réſervons l'honneur de vous ſervir ".

Sur l'inſtant le radeau part, & paroiſſoit voler ſur les eaux: déjà l'on diſtinguoit les mouvemens qui ſe faiſoient ſur l'isle Jaune; on n'en étoit plus qu'à une lieue, lorſque

les dauphins, prévenus par leur inſtinct, s'arrêtent tout-à-coup, & font leurs efforts pour briſer les liens qui les attachoient au radeau. Une des ſœurs paſſe à l'avant, & les coupe; le bâtiment reſte immobile: bientôt une vague, que faiſoient ſoulever les monſtres marins, paroit venir engloutir le radeau; Habib voit qu'il n'a pas un moment à perdre pour délivrer ſes aimables compagnes du danger qui les menace, il met le cimeterre en main, & ſe met à la nage, en prononçant la parole redoutable du taliſman.

On eut dit que les eaux s'arrangeoient d'elles mêmes pour lui frayer une route aſſurée, les vagues ſe diſſipent, les flots s'applaniſſent, & le héros eſt porté dans un endroit de la plage où rien ne met obſtacle à ſa deſcente.

Ses ennemis, diſperſés par pelotons, ſemblent n'attendre que ſes regards pour s'abandonner à la fuite; il marche où la foule lui paroît la plus épaiſſe; meſſager de la foudre qui va frapper, il s'élance ſur elle avec ſon ſabre, & tout ce qui réſiſte au tranchant du glaive eſt à l'inſtant diſſipé.

Mokilras, tigre énorme, fait contenance ſur ſes deux pieds ; il jette au héros la lourde maſſue dont il eſt armé, & reprenant bien vite ſa nature, il s'enfuit ſur ſes quatre pattes ; Habib le pourſuit, mais ſes forces humaines ne lui permettant pas de l'atteindre, il prononce à haute voix la fatale parole, & s'écrie en même temps : *Mokilras ! je t'arrête au nom de Salomon.* Le monſtre eſt immobile. Un coup de cimeterre lui fait voler la tête, & ſa peau lui eſt enlevée au même inſtant.

Dès que le tyran de l'isle Jaune eſt détruit, tous les élémens r'entrent dans l'ordre naturel, & le ſilence ſuccède au tumulte affreux qui les agitoit.

Cependant, les trois filles de la mer ſe ſont ralliées au radeau ; la jeune Ilzaïde, debout ſur le bâtiment, embouchant une longue trompette marine, rappelle au loin les dauphins effrayés ; dociles à ſa voix, ils reviennent en foule, tous les habitans des eaux viennent ſe joindre à ces concerts de joie, l'air retentit de chants de victoire, tout le cortège aborde au rivage au moment où le héros vient de dépouiller Mokilras.

Habib se retourne ; & repoussant des hommages qui tiennent de l'adoration : « Créatures du très-haut ! leur dit-il, levez les yeux au ciel ! c'est là qu'est le seul objet de votre reconnoissance. Sujets de Dorathil-goase ! c'est à elle que vous devez respect, hommage & soumission : son chevalier ne se réserve que le droit de joindre ses vœux aux vôtres, & de partager votre délivrance ».

Comme il finissoit, une foule de peuples arrivant de toutes parts, vient augmenter son triomphe & son embarras ; tous veulent lui jurer obéissance, tous lui demandent de nouvelles loix ; heureusement, le vieux Balazan se présente. Dès que tout fut rentré dans l'isle Blanche sous la puissance de ce génie, il chercha à s'élever dans les airs pour suivre, s'il étoit possible, les succès du jeune Habib ; & il parvint avec beaucoup de peine à le joindre à l'isle Jaune, au moment où les peuples de cette contrée lui rendoient hommage.

» Sujets de Dorathil-goase, dit le vieux génie en arrivant ; ce vaillant chevalier reçoit les témoignages de votre reconnoissance, retournez à vos possessions ; vous

rentrez dès aujourd'hui ſous les loix de notre ſouveraine. Et vous, chevalier ! dit-il à Habib ; prenez un inſtant de repos. La ſoumiſſion de l'isle Rouge n'eſt pas une conquête digne de vos occupations ; je monterai ſeul le radeau qui vous a conduit ici, j'emporte avec moi la peau de Mokilras & ſes armes ; à la vue effrayante du trophée que j'en vais former, les rebelles tendront d'eux-mêmes les mains aux fers que je vais leur porter : ménagez vos forces pour l'attaque des isles Verte & Bleue, & ſurtout pour celle de l'isle Noire ! »

Habib ne ſait vaincre ſans péril ; il abandonne l'entrepriſe à la conduite de Balazan, & cherche un repos néceſſaire pour les travaux qui l'attendent.

Il dormoit encore quand Balazan arriva de l'isle Rouge, tenant à ſa main deux outres de peaux de bouc. « Chevalier, dit-il à Habib en le réveillant, voilà les reſtes des ſeuls ennemis dangereux qui fuſſent dans le pays que je viens de ſoumettre aux loix de la reine ; je les ai renfermés dans ces outres, & je vais les envoyer ſur le champ à l'entrée des cavernes du Caucaſe. Demain vous pouvez vous rendre ſans obſ-

tacle à l'isle Rouge, & vous aviserez delà aux moyens de poursuivre vos conquêtes : mais il est impossible de vous définir les dangers que vous allez courir. Nisabic gouverne l'isle Verte, & son empire s'étend aussi sur la Bleue ; c'est un génie dont les enchantemens égalent peut-être ceux d'Abarikaf. On ne soupçonne jamais les moyens qu'il doit opposer aux attaques, parce qu'il les varie sans-cesse ; & si les effets en sont visibles, votre génie doit aller au-devant de ceux qu'il vous cache : tout seroit impossible pour nous, & rien ne doit l'être au chevalier de Dorathilgoase. »

La résistance & les difficultés enflamment le courage du prince Arabe ; il profite des premiers rayons du jour pour partir, & les dauphins le conduisent sur l'isle Rouge. Il en dépasse la pointe pour se mettre à portée de l'isle Verte, qu'il se propose d'attaquer le lendemain.

Les filles de la mer n'ont point abandonné leur libérateur, & pourvoient sans-cesse à tous ses besoins. Le héros, livré à ses réflexions, se rapelle les discours du sage Il'Haboul. *Je crains moins pour vous la force*

ouverte que la ruſe, lui diſoit ſon gouverneur. Ainſi il ſe met en garde contre celles du génie qu'il doit ſoumettre; il s'endort avec confiance dans les bras de la providence, & ſe lève le lendemain le cœur rempli d'ardeur & d'eſpérance.

Le héros voguoit tranquillement vers ſa deſtinée; tout-à-coup les trois ſœurs jettent un cri, la tête & les mains d'Ilzaïde, qui nageoit à côté du radeau diſparoiſſent. Habib tire ſon cimeterre & ſe met à la nage; il ſe trouve embarraſſé dans des mailles de filets, il prononce le terrible mot, emploie le tranchant du fer, & les mailles cèdent de tous côtés. Il ſaiſit Ilzaïde & la porte ſur le radeau, auſſitôt il vole au ſecours de ſes ſœurs; après qu'il les a ſauvées, il s'apperçoit que le radeau s'agite ſans avancer, & que les dauphins ſont engagés dans les mêmes filets; il nage autour d'eux & les délivre. Pour aſſurer ſa route, il monte ſur le premier des dauphins, & marche vers la terre en coupant à droite & à gauche les filets tendus ſur ſon paſſage.

Du ſommet d'une des plus hautes tours de ſon palais d'acier, le tyran obſervoit

l'objet qui gagnoit le rivage ; il voit qu'on dépaſſe le filet magique dont il avoit embarraſſé la mer, il n'apperçoit point le prince Arabe, mais il voit ſur un corps qui flotte avec rapidité un groupe de trois femmes preſque nues, & ne peut préſumer contre quelle eſpèce de danger il doit ſe précautionner. On jugeroit mal de ſes diſpoſitions, ſi l'on croit le ſéduire par la beauté, & les précautions qu'il a ſu prendre le raſſurent ſur toute eſpèce d'enchantement. Le palais qu'il occupe eſt de véritable acier, on n'y arrive qu'en paſſant ſous une voûte taillée dans le roc, armée de pointes de fer, & ſoutenue par une clef qui ne tient qu'à un fil : cette défenſe ne peut céder ni aux enchantemens, ni aux charmes d'aucune eſpèce de magie.

Niſabic ſe confiant ainſi dans ſes forces ſort de ſon palais, franchit la voûte redoutable, & vient au-devant de ſon adverſaire ; le groupe qu'il a découvert s'avance vers la terre, le chevalier s'élance ſur le rivage ; le monſtre mépriſe un pareil aſſaillant, lui, qui eſt couvert d'une armure de la tête aux pieds, qui apprit en con-

ſultant les aſtres ſur ſon ſort que, pour ſe rendre maître de ſa perſonne, il falloit s'emparer de ſa maiſon d'acier. Il lui paroît impoſſible que ſon ennemi échappe au danger de la voûte myſtérieuſe, & fut-il aſſez heureux pour cela, il ne ſeroit aucun moyen de détruire le fort, auprès duquel il doit ſe trouver après avoir paſſé la voûte dangereuſe.

Niſabic tenant à ſa main une maſſue d'acier d'un poids énorme, ſe préſente devant Habib. « Qui es-tu, téméraire? lui dit-il; quelle rage te conduit à terminer ici ta vie? — Je ſuis le chevalier de Dorathil-goaſe, répond Habib : je viens châtier les rebelles envers Dieu & Salomon. — Vil inſecte! reprit le génie furieux; tu n'as qu'une vie à perdre, & tu oſes ſans armes inſulter Niſabic! Meurs de la mort que je réſerve à mes eſclaves. » En même temps, avec une promptitude incroyable, il élève ſa maſſue, & la laiſſe tomber ſur la tête du héros. Le prince Arabe n'oppoſe à cette chûte que la lame de ſon cimeterre; l'effet en eſt terrible, la maſſue échappe des mains de Niſabic & l'entraîne avec elle, le taliſman l'éblouit, il

voit qu'il va tomber au pouvoir de ſon ennemi, il prononce de noires conjurations : Habib s'approche du corps pour percer le génie abattu, & ne reconnoiſſant que ſon armure, il voit qu'il ne s'eſt rendu maître que de l'écorce d'un guerrier.

La ſubſtance matérielle de Niſabic avoit diſparu, & le prince arabe n'imaginoit pas que cette victoire étoit plus précieuſe pour lui que le corps du génie ; en effet, elle expliquoit la prophétie qui diſoit, que pour ſe rendre maître du rebelle, *il falloit s'emparer de ſa maiſon de fer* : & l'oracle avoit en vue l'armure qui le renfermoit, & dans laquelle le génie paroiſſoit avoir mis toute ſa confiance.

Habib foule aux pieds cette armure, dont les proportions excédoient de beaucoup les tailles ordinaires ; en quatre coups de cimeterre il en fait diſparoître les liens, il en diſperſe les débris, & remplit ainſi un autre ſens de l'oracle : *les puiſſances ſoumiſes à Niſabic ſeront déliées & diſperſées.*

En ſe rendant inviſible, & ſe retirant ſous la voûte qui forme l'entrée de ſa demeure, le monſtre a fait le dernier eſſai

de ſon pouvoir. Il ſe préſente ſous ſa forme naturelle avec ſon cimeterre, & attend Habib à l'entrée de la voûte, comme pour le défier à un combat ſingulier ; le jeune prince ſe laiſſe engager dans le piège, le génie recule deux pas ; il coupe le fil qui ſuſpend la clef de la voûte, les rochers s'écroulent ſur le champ avec un horrible fracas.

Auſſitôt que le ſultan entend les premiers efforts, il prononce fortement le mot redoutable du taliſman, & oppoſe à la chûte des rochers la lame éblouiſſante : les débris en tombant ſe rangent à droite & à gauche ſans lui cauſer le moindre dommage; une pouſſière affreuſe l'environne, & il n'entend autour de lui que des gémiſſemens & des cris ; c'étoit Niſabic lui-même qui les pouſſoit. « Arabe ? lui diſoit le génie ; je viens d'être inſtruit par le malheur, je reconnois tes deſtinées & les miennes : j'ai cru à des oracles qui m'ont trompé ; je t'attendois depuis long-temps & ne t'ai point reconnu ; tu déguiſois ton pouvoir ſous de foibles apparences, je me ſuis livré imprudemment & tu m'as vaincu ; n'abuſe pas de ta victoire, je ſuis écraſé

ſous ces ruines, mon exiſtence y ſeroit affreuſe; fais-moi tranſporter dans les cachots du Caucaſe! au moins je n'y gémirai pas ſeul.

« Génie! répondit Habib, tu es coupable de bien des crimes: mais j'ai l'ame d'un chevalier, & mon ennemi peut me demander grâce; cependant je ne peux me décider ſans conſeil, & je ne te rendrai réponſe qu'après avoir fait trois prières. »

Habib étoit comme enſeveli dans un trou au milieu des rochers, à peine la pouſſière fut-elle diſſipée, qu'il vit briller comme deux étoiles au-deſſus de ſa tête, c'étoit les yeux charmans de la plus jeune des filles de la mer.

« C'eſt vous, ſeigneur! lui dit-elle: que nous ſommes heureux! nous avons tremblé pour vos jours quand nous avons vu cette montagne s'écrouler ſur vous? Prenez mes cheveux, chevalier! ne craignez pas de me bleſſer, j'ai de la force & du courage. » En diſant cela elle laiſſe aller ſa treſſe juſqu'à lui; il en ſaiſit le bout, s'y attache, & elle parvient à le ſortir du ſouterrain.

Le premier ſoin d'Habib fut de remer-

cier ſa libératrice. « Je n'ai rien fait pour vous, lui dit-elle; ne me remerciez pas, je voudrois vous rendre le plus heureux des hommes! » En même temps elle lui tendoit la main pour lui aider à paſſer de rocher en rocher, juſqu'à-ce qu'enfin ils fuſſent parvenus ſur le rempart extérieur des foſſés du palais d'acier, réſidence ordinaire du génie Niſabic.

A peine étoient-ils arrivés, qu'ils apperçurent les deux autres ſœurs ſur les côteaux voiſins. « Venez, mes ſœurs, s'écrioit Ilzaïde, le voici! » Il n'y avoit qu'une forte & véritable paſſion, qui put mettre notre héros à couvert des attaques d'autant plus dangereuſes d'Ilzaïde, qu'elles étoient innocentes; mais il étoit déjà vaincu par ſon deſtin, & la reine ne devoit rien craindre.

Cependant la conquête de l'isle Verte n'étoit pas achevée; le château d'acier eſt inacceſſible, les fortifications ſont gardées, les portes & les ponts ſont fermés. « J'ignore encore, diſoit Habib, comment je peux ſuffire à une entrepriſe auſſi hardie; voilà un fort inattaquable, les forces humaines n'y peuvent rien: ma confiance

n'eſt plus en moi, elle eſt dans les décrets du ſort qui me conduiſent; il ſeroit poſſible que les aveux de la défaite de Niſabic ne fuſſent qu'un piège adroit pour m'engager dans un nouveau combat, & que je fuſſe attendu ici par des périls que vous ne devez point partager : retournez ſur votre élément, faites des vœux pour le chevalier de Dorathil-goaſe; & que du moins votre éloignement me tranquilliſe entièrement ſur votre compte. — Nous ne vous quitterons point, répondirent les filles de la mer; on ne court aucun danger avec vous. Si vous étiez toujours à mes côtés, ajouta la plus jeune, je braverois les tempêtes qui briſent les rochers. »

Habib s'approche du pont-levis le ſabre à la main. « De par Salomon! s'écria-t-il, & en vertu de ſon taliſman, j'ordonne à ce pont de s'abaiſſer. » Sur le champ il tourne ſur ſes gonds, & le paſſage eſt ouvert: le guerrier coupe avec ſon cimeterre les deux chaînes qui aident à le relever, & pénètre dans la cour de la forteresſe.

Au milieu de cette cour s'élève une colonne, au ſommet de laquelle eſt une cage de fer; ce monument eſt couvert de taliſ-

mans, on y lit cette inſcription : *Tu ne peux être détruite que par la force de l'Arabie,* Habib frappe de ſon glaive tous les taliſmans ; un bruit ſoudain rétentit du centre des ſouterrains juſqu'au ſommet des voûtes. La colonne ſe briſe, & les ſujets de Dorathilgoaſe, retenus dans les fers, ſortent à la fois des cachots. La cage ſe trouve à terre ; Habib apperçoit dedans un objet extraordinaire, dont il a peine à diſtinguer l'eſpèce : c'étoit une femme nue, dont le viſage étoit couvert de ſes cheveux. « Qui êtes-vous, Madame ? demande le Héros. —Seigneur ! répondit-elle, faites-moi ſortir de ma priſon, & donnez-moi quelques vêtemens pour paroître décemment devant vous ; cette cage eſt fermée par un taliſman, que le féroce Niſabic porte toujours avec lui ; tâchez de l'ouvrir, rendez-moi la liberté, & je ne ceſſerai de bénir Dieu, Mahomet, & vous. — Vous n'oublierez pas le grand Salomon, reprit le chevalier, au nom duquel je briſe tous les barreaux. En même temps il les frappoit avec ſon cimeterre. »

Les trois filles de la mer ayant partagé leur ceinture, en couvrirent la priſonnière,

ſonnière, de façon qu'elle pouvoit s'offrir aux regards du chevalier ſans que ſa modeſtie en ſouffrît. Dès que les ſujets de Dorathil-goaſe furent délivrés de leurs fers, ils ſe proſternèrent devant la dame inconnue, & lui donnèrent toutes les marques d'un attachement & d'un reſpect dont Habib ignoroit les motifs. « Que faites-vous donc? leur dit-il. Quelle eſt cette Dame? — Hélas! ſeigneur, répondit un d'entr'eux, c'eſt la dame aux beaux cheveux; c'étoit notre reine avant la rebellion d'Abarikaf; elle eſt parente de la belle Dorathil-goaſe.

« O ciel! s'écria le prince Arabe, une reine, une parente de Dorathil-goaſe! comment pourrai-je lui rendre tout ce qu'elle a perdu?

« Rien ne vous ſera difficile à cet égard, répondit celui qu'il interrogeoit. Le tyran a accumulé dans cette fortereſſe, avec les richeſſes de notre reine, toutes celles de l'isle dont il s'eſt emparé: &, dès que vous êtes maître ici, vous êtes dans l'abondance; les femmes que vous voyez au fond de la cour, & que leur ſituation empêche d'approcher, étoient à ſon ſervice: elles

ont montré trop d'attachement pour elle après son malheur, & une prison a été la récompense de leur fidélité.

« Cherchez ici, dit Habib, tous ceux qui étoient attachés à la personne de votre reine; & qu'on la fasse rentrer en possession d'un palais où tout lui appartient.

« J'étois moi-même à son service, reprit celui qu'il interrogeoit, & dans une place de confiance. » Vous la reprendrez, dit Habib, si elle le juge à-propos; en attendant, rassemblez autour d'elle tout ce qui peut ici contribuer à sa commodité; & si vous connoissez les appartemens de ce château, après que vous aurez parlé à ceux qui doivent se réunir pour son service, vous m'accompagnerez, afin que je puisse la conduire au plus magnifique.

En un moment, les gens qui doivent composer le service de la Dame aux beaux cheveux se sont rassemblés: Habib les lui présente, & la prie d'accepter sa main.

« Vous rentrez dans vos droits, Madame, lui dit-il, vous commandez ici; accordez au chevalier de Dorathil-goase l'honneur de vous reconduire dans votre palais »

La Dame aux beaux cheveux baissa les

yeux, & ſe laiſſa conduire à un appartement préparé pour elle par le génie, & auquel elle avoit préféré la cage dont on venoit de la tirer : tout y étoit ſuperbe ; les richeſſes y étoient accumulées dans tous les genres, & la Dame trouva, ſur le champ, beaucoup plus qu'il ne lui étoit néceſſaire pour ſe vêtir convenablement, elle & toute ſa cour.

Les trois filles de la mer l'avoient ſuivie, & comme compagnes du chevalier Arabe, elles lui demandérent la grâce de leur laiſſer arranger ſes beaux cheveux.

« Hélas ! leur dit-elle, ils ont été la cauſe de mon malheur ; cependant, comme dans mon infortune même, ils ont été toute ma reſſource, je ne puis me reprocher le trop d'attachement que j'ai eu pour eux : je vous les abandonne donc avec beaucoup de ſatisfaction. La Dame aux beaux cheveux ſortit de ſa toilette avec une natte en thiare ſur la tête, ornée de filets de perles & de rubis, deux autres lui tomboient ſur le dos & plus bas que la ceinture.

A peine étoit-elle parée, que des écuyers vinrent l'avertir qu'elle étoit ſervie. Habib

la prit pour la conduire: elle engage les aimables filles de la mer à venir dîner avec elle; & le chevalier Arabe ſe trouve pour la première fois de ſa vie à table avec des femmes; & la première fois depuis ſix mois, vis-à-vis d'un repas qui fut point le produit forcé de ſon induſtrie ou de celle des autres. On avoit trouvé de tout dans les cuiſines & les offices de Miſakobhe.

La Dame aux beaux cheveux étoit jeune, d'une taille riche & parfaitement belle; d'ailleurs, ſes regards pleins de feu reſpiroient une langueur touchante; un cœur qui n'auroit pas été préoccupé ſe ſeroit aiſément pris de paſſion pour elle; mais il n'en étoit aucun qui pût ſe refuſer à l'intérêt que ſa perſonne & ſes malheurs pouvoient inſpirer. Habib laiſſoit tomber ſur elle des regards d'attendriſſement: Ilzaïde les ſuprenoit ſans les chercher; & ſenſible, ſans s'en douter, elle étoit jalouſe ſans le ſavoir.

Le repas ſe paſſa en attentions réciproques: quand il fut achevé, la compagnie paſſa dans un ſallon, & Habib pria la Dame de vouloir bien, ſi cela ne lui étoit pas

trop à charge, lui faire le récit de ſes diſgraces; la Dame pouſſa un ſoupir, paſſa la main ſur ſes beaux yeux pour en eſſuyer les larmes, & commença ainſi:

Hiſtoire de la Dame aux beaux cheveux.

MON père tenoit la couronne de l'isle Verte & de l'isle Bleue des bontés de ſon frère, père de Dorathil-goaſe, moyennant un hommage & un tribut annuel. Je fus, comme ma couſine, le ſeul fruit du mariage d'un prince uni à une fille de l'ordre des génies.

Il'Haboushatrous, père de ma tante Camarilzaman, avoit formé le projet d'établir dans cette contrée tous les génies ſoumis à Salomon, dont ce prophête l'avoit rendu chef; & pour prévenir leur inconſtance & leurs rechûtes, de les engager à ſe marier tous avec des enfans d'Adam: pluſieurs d'entr'eux s'y refuſèrent, entr'autres, Abarikaf, Mokilracham & ſa famille, & Miſakobhe; ils colorèrent leurs motifs, mais le véritable étoit la rébellion déjà née dans leur cœur, avec le déſir de la faire éclater quand ils pourroient ſe flatter de ſe rendre puiſſans par elle.

« Je perdis les auteurs de mes jours preſqu'en même temps que ma couſine Dorathil-goaſe perdit les ſiens. Je me vis reine ſous la tutelle d'un vieux Viſir, que mon père m'avoit choiſi ».

L'inſolent Miſakobhe, un des favoris d'Abarikaf, étoit devenu amoureux, non de moi, mais de mes cheveux.

Sans-ceſſe occupé d'enchantemens & de pronoſtics, il demeuroit convaincu que s'il pouvoit m'épouſer, il ſoumetroit à ſa puiſſance autant de génies que j'avois de cheveux; ils devoient lui ſervir à les lier, & il m'en auroit coûté un à chaque opération.

« Je connus le fond & l'extravagance de ſon projet, parce qu'il eut l'audace de me le détailler, pour eſſayer de me ſéduire par le tableau de la puiſſance dont je pourrois jouir un jour ».

Je rejetai ſes offres, & donnai ma main au prince Dalisha à qui j'avois donné mon cœur; à peine étions-nous unis, que la révolte d'Abarikaf ſe déclara. Il y entraîna tous les habitans de l'isle Noire, qu'il gouvernoit comme Viſir; des légions d'eſprits révoltés viennent ſe joindre à lui des par-

ties les plus reculées de la terre. Il'Haboushatrous peut à peine se maintenir, avec sa petite fille, dans l'isle de Medinaz-il-Ballor, & ne peut donner du secours à celles-ci, que Mokiltracham & Misakobhe envahissent sous les ordres d'Abarikaf.

« Dalisha, mon mari, est vaincu & conduit à l'isle Noire, où le traître Abarikaf le garde comme un otage, & le scélérat Misakobhe vient de nouveau m'offrir son odieuse main.

« Reine, me dit-il, votre main est dégagée; vous ne pouvez la conserver à mon esclave, elle doit entrer dans celle du vainqueur ». Vil rebelle! lui dis-je, les étoiles entreront un jour en jugement pour avoir combattu pour toi; il se retira furieux & me rendit prisonnière dans mon palais.

Chaque jour il venoit renouveler ses importunités, & je m'étudiois à l'accabler de mépris; mais il vouloit absolument ma main, aveuglé qu'il étoit par cet horoscope qui la lui faisoit paroître si précieuse.

Enfin, désespérant de réussir, il imagine d'employer, vis-à-vis de moi, les dernières rigueurs. Je le menaçai de m'arracher les

cheveux un à un ; il écumoit de rage. » Je vous en empêcherai bien, me dit-il, ils deviendront votre unique reſſource.

« Ce fut alors que ce monſtre réſolut de m'enchanter dans cette cage dont vous m'avez tirée, où il me nourriſſoit d'air & m'abreuvoit de mes larmes ; mes cheveux étoient la ſeule couverture qui me reſtât pour me mettre à l'abri des rigueurs du climat, des injures du temps, & de la confuſion de paroître nue aux regards auxquels il m'avoit expoſée. »

Je ne pouvois les peigner qu'avec les doigts : ainſi il me força à conſerver mes cheveux, qui étoient le principe de mon malheur & de ſes folles eſpérances.

Chaque matin il venoit au pied de la colonne me demander ſi j'étois laſſe de ſouffrir, & ſi je voulois enfin lui donner la main. Je lui demandois la mort avec inſtance, & il me répondoit en jetant en l'air de l'eau avec la main ; « vivez, ſouffrez, ſoupirez, pleurez, & peignez-vous. » Chaque ſoir il venoit me preſſer de conſentir à entrer dans ſon lit, & il répétoit avec la même cérémonie les mêmes paroles.

Voilà, ſeigneur chevalier, mon affligean-

te hiſtoire ; il m'eſt impoſſible de vous dire combien mes ſouffrances ont duré : j'étois abſolument plongée dans mes réflexions, & comme abſorbée par elles. Vous avez mis fin à une partie de mes peines ; ſéparée d'un époux que j'aime tendrement, affectée de l'idée des tourmens rigoureux qu'il éprouve ſans doute, je ſuis bien éloignée de pouvoir me livrer à la joie que devroit me cauſer la vue de mon libérateur & le changement de ma fortune. »

En prononçant ces dernières paroles, la Dame aux beaux cheveux fondoit en larmes, & par un mouvement habituel & involontaire, elle portoit encore les doigts à ſes cheveux, comme pour les peigner.

Habib n'avoit jamais connu de diſgraces que les ſiennes ; le récit de celles de la Dame, le pénétra d'un ſentiment nouveau pour lui : ſon ame s'émut : ſes yeux ſe remplirent de larmes ; Ilzaïde ſe mit à ſanglotter & ſortit de table. Sa ſœur aînée la ſuivit : « qu'avez-vous ? lui dit-elle, contenez-vous : je ne ſaurois, répondit la jeune ſœur ; cette Dame fait trop de peine au chevalier Arabe. Vous n'êtes donc pas comme moi, ma ſœur, je voudrois qu'on ne lui fit que

du plaiſir. „ Pendant qu'elle faiſoit cette réponſe on reconduiſit Ilzaïde à table.

La Dame aux beaux cheveux s'appercevant de l'impreſſion qu'elle cauſe, s'eſt compoſée, & Habib, devenu maître de ſa propre émotion, peut parler.

" Madame lui dit-il, je jure par le cimeterre qui m'a été confié, que votre époux vous ſera rendu, & que je vengerai les injures de Dorathil-goaſe & les vôtres juſques ſur la dernière des têtes de rebelles qui vous ont offenſé. „

Miſakobbe, ſi j'ai dû l'en croire, porte déja en partie la peine de ſes abominables excès, ſous un amas de rochers dont il avoit voulu m'accabler; je ſuis plus que vengé du mal qu'il vouloit me faire, mais le ciel, Dorathil-goaſe, & vous Madame, ne l'êtes pas aſſez.

Nous allons nous rendre enſemble au pied de cette maſſe ſous laquelle il avoit prétendu m'écraſer, & je veux employer à ſon châtiment le moyen qu'il avoit imaginé, d'après ces horoſcopes, pour s'élever au-deſſus des autres.

Daignez m'accompagner, Madame; en attendant qu'avec la protection du ciel &

celle de ſes favoris, je puiſſe mettre fin à tous vos malheurs, je veux vous faire goûter le plaiſir de la vengeance.

En diſant cela, il prenoit avec la Dame aux beaux cheveux & les trois filles de la mer le chemin des rochers renverſés, qui fermoient le paſſage pratiqué dans le roc, pour aller de l'eſplanade du château au bord de la mer.

Dès qu'ils y ſont arrivés, Habib tire ſon cimeterre, en frappe trois fois les rochers éboulés, puis il élève la voix. Miſakobhe, s'écrie-t-il, ſi tu gémis ſous ces maſſes de pierres, donnes-en des ſignes; le chevalier Arabe vient te tenir ſa parole.

Au même inſtant, l'amas de rochers parut ſe ſoulever un peu, & il en ſortit un gémiſſement d'une nature effrayante; la Dame aux beaux cheveux reconnut ſa voix & treſſaillit.

Habib reprend la parole. " Génie rebelle! je ne connoiſſois pas tous tes crimes, & avant que je te les envoie expier dans les cavernes du Caucaſe, il faut que tu ſois humilié aux yeux d'une reine que tu as ſi lâchement outragée ».

Après ce diſcours adreſſé au génie, le

chevalier s'arrête & ſe retourne du côté de la reine. « Madame, cet impie vouloit ſe ſervir de vos cheveux pour lier & s'aſſujettir les êtres ſpirituels : il faut qu'il ſoit puni de ſon ambition & de ſes déſirs inſenſés, par ce qui en étoit pour lui le moyen comme l'objet.

Habib frappe de nouveau le rocher & élève la voix : " Tu auras trois des cheveux que tu as déſiré, malheureux coupable ! ce ſeront trois liens de fer qui te tiendront par le col, par les mains & par les pieds : puis jetant les trois cheveux en l'air, il prononce d'un ton de voix plus grave & plus forte „. *Nobles créatures de Dieu, eſprits conſervateurs des élémens, ſerviteurs du grand Mahomet & amis de Salomon, enchaînez le coupable, jetez-le aux pieds de celle qu'il a offenſée, & portez-le dans les priſons du Caucaſe !*

On entendit des cris affreux, les rochers s'entr'ouvrirent, Miſakobhe chargé de fers parut un inſtant, le front humilié juſqu'à terre, devant la Dame aux beaux cheveux; & ſur le champ la viſion fut diſſipée.

Pendant le temps que l'horrible génie fut expoſé à la vue, Ilzaïde ſe tint cachée der-

rière le chevalier. La Dame aux beaux cheveux ne put ſe garantir d'un mouvement de dégoût & de crainte : Habib s'adreſſe à elle.

" Raſſurez-vous, Madame ; vous voyez que votre chevelure eſt un précieux tréſor ; vos cheveux vous délivreront ce ſoir de tous vos ennemis qui infectent les cachots de votre fortereſſe de leur ſouffle impur ; & même de ceux que la fuite a pu garantir de ma vengeance, ſi leur imprudence leur a fait choiſir un azile dans cette isle.

Nous ferons plus, j'y vois un moyen sûr de ſoumettre tous les rebelles de l'isle Bleue, ſans qu'on ait la peine de les aller chercher; que ne puis-je me flatter de pouvoir m'en ſervir contre Abarikaf même, & d'achever de vérifier aux dépens de tous les ennemis de Dorathil-goaſe & des vôtres, l'horoſcope qui deſtinoit votre chevelure à donner des fers à des légions de génies ? Il ne faudra pas les ménager, Madame, livrez-la à ſa deſtination, & par la ſuite vous n'en ſerez que plus parée.

La Dame aux beaux cheveux eſt rentrée dans ſon appartement, & les trois filles de la mer la ſervent encore pour la toilette

du ſoir ; pleine de confiance dans la ſageſſe du chevalier, elle arrache une poignée de ſes cheveux, glorieuſe de les voir ſervir à un auſſi noble emploi. Ilzaïde s'en ſaiſit & va les lui remettre ; Habib ſe fait conduire à la porte des cachots, il y répête l'opération qu'il a fait auprès des rochers, & tous les rebelles ſont enlevés ſur le champ, pour être conduits dans les ſouterrains du mont Caucaſe.

Il monte enſuite ſur la terraſſe qui couronne le château, en répand dans l'air en les confiant aux miniſtres des prophêtes, pour que leur effet ſe produiſe ſur ce qui reſte d'ennemis dans l'isle Verte, & ſur ceux qui ſont en poſſeſſion de l'isle Bleue ; un bruit occaſionné par des gémiſſemens éloignés ſe fait entendre, & ſe rend certain que ce qu'il a fait a eu un plein ſuccès. Enſuite il s'arrête un moment pour jouir & pour réfléchir.

« Si je paroiſſois devant vous, mon cher Il'Haboul, je ſerois moins humilié que je ne le fus ; mais je ne ſerois pas vain.

« Les paroles ſortoient de mes lèvres, les merveilles les ont ſuivies. J'ai vaincu, me glorifierai-je ?

« Mes paroles ſont du vent, je n'ai pas la force d'un ſeul de ces cheveux que je tiens entre mes mains. „

En diſant ces paroles, il ſerre avec précaution, ſur ſa poitrine, ce qui lui reſtoit de la chevelure de la Dame, & vient la rejoindre au ſallon dans lequel elle étoit avec les trois filles de la mer.

« Tranquilliſez-vous, Madame, lui dit-il, en l'abordant; vous êtes délivrée de vos ennemis. Née ſur le trône, ſi vous avez eu beſoin de mes ſecours, mes conſeils vous deviennent déſormais inutiles; mon étoile & mon devoir me forceront demain à me ſéparer de vous; mais ſi le ciel protége mes armes, croyez que je ne perdrai pas de vue vos plus chers intérêts. Je porterai demain vos ordres ſur l'isle Bleue, ſi vous voulez m'en honorer. Je vous enlève mes aimables compagnes; mais j'ai deux mers encore à traverſer, & dans un pays où la tyrannie avoit détruit toute eſpèce de navigation, j'aurai beſoin de leur obligeant ſecours.

La Dame aux beaux cheveux vit avec peine que le jeune héros à qui elle avoit tant d'obligations voulut ſe ſéparer d'elle

auſſi promptement; mais elle crut devoir céder honnêtement à des inſtances dont elle ne pouvoit qu'approuver le motif; & ils prirent congé l'un de l'autre avec les témoignages de la plus parfaite eſtime.

Le jour naiſſant vit partir Habib & ſes compagnes; ils voloient ſur les flots, & atteignirent les rivages de l'isle Bleue vers le milieu du jour.

Les habitans raſſemblés s'y livroient à la joie de leur délivrance inopinée; leurs tyrans avoient preſque viſiblement été terraſſés & enlevés devant eux.

Habib vient augmenter leur ſatisfaction, en leur apprenant l'heureuſe délivrance de leur belle reine; & comme ils ſont les plus proches voiſins de l'isle Noire, il cherche à s'informer d'eux ſi rien n'a pu les inſtruire de ce qui s'y paſſe, & des ſuccès d'Abarikaf, dans l'attaque qu'il fait de l'isle reſtée fidelle à Dorathil-goaſe.

« Seigneur, lui diſent les habitans, depuis que les rebelles ſe ſont emparé de cette isle, ils n'ont pas même laiſſé ſubſiſter un bâtiment pour la pêche; ayant des moyens de ſe communiquer entr'eux, ils nous ont privé de toute eſpèce de moyens d'entre-

tenir des relations avec les êtres vivans qui ſont de notre nature; nous ne pouvons pas nous éloigner de notre côte, & il nous eſt impoſſible de rien ſavoir de ce qui ſe paſſe ſur la leur : mais, ſans que ce puiſſe être l'effet d'aucun orage prochain ou éloigné, le bras de mer qui nous ſépare eſt devenu depuis quelques jours plus noir qu'il ne l'étoit; les flots de la mer, ſans que le vent ou aucun courant les agitent, ſe ſoulèvent inégalement, & nous jugeons ſans pouvoir en dire la véritable raiſon, que le paſſage d'ici à l'isle Noire eſt infiniment dangereux, quand la fureur du monſtre qui y règne n'effrayeroit pas tous ceux qui voudroient le tenter.„

Le guerrier Arabe, ſe propoſant de voir le lendemain par ſes yeux ce qu'on venoit de lui décrire, accepta l'hoſpitalité qu'on lui offroit, & ſans rien communiquer de ſon projet, il ſe livra aux amuſemens d'une fête dont la délivrance de l'isle étoit l'occaſion.

Il ſe déroba au repos avant le retour du ſoleil, monta ſur ſon radeau, côtoya l'isle Bleue juſqu'à ce qu'il l'eût entièrement dépaſſée, & chercha à s'avancer dans le dé-

troit qui la ſéparoit de l'isle Noire ; mais la mer devint ſi furieuſe devant lui, que les dauphins qui le conduiſoient prirent l'effroi, & vinrent échouer ſur le rivage de l'isle Bleue.

Habib frappe envain les flots avec ſon ſabre, il prononce envain ce mot qui l'a fait prévaloir contre tous les enchantemens ; le charme qu'il combat n'agit pas dans l'air, & l'effet qui vient de jeter ſon bâtiment à la côte eſt abſolument naturel, quoique mis en mouvement par une cauſe qui ne l'eſt pas.

Les poiſſons, les monſtres habitans des mers des environs, ont été raſſemblés dans le détroit qu'il faut traverſer. Les flots qu'il contient en ſont remplis : leurs maſſes énormes, miſes en mouvement par l'inquiétude qui leur a été communiquée, mettroit un gros vaiſſeau en danger d'être ſubmergé ; la mer dans laquelle ils ſe tourmentent eſt affreuſe.

Tant aguerries que ſoient les filles de la mer à voir ſes plus monſtrueux habitans, quoique raſſurées par la préſence d'un héros, faite pour encourager l'inexpérience & la timidité même ; frappées par ce ſpec-

tacle étrange & nouveau pour elles, elles ont promptement gagné la terre, & viennent ſur le rivage entourer le chevalier Arabe, qui demeure un inſtant abſorbé dans ſes penſées.

" Quel eſt, dit-il, le danger qui a effrayé des dauphins & des femmes ?

« Quel eſt l'embarras que n'a pu faire évanouir le mot puiſſant qu'il m'a été donné de prononcer ?

" Le glaive de Salomon reſte inutile dans la main de celui qui n'a pas ſa ſageſſe. Oh mon cher Il'Haboul ! où êtes-vous ? inſpirez-moi.....

" Il faut voir le péril de près pour le juger ; c'eſt dans l'eſſai des moyens qu'on en connoit l'étendue.

" Glaive de Salomon, ouvrez-moi les abîmes de la mer, ſi j'y dois pénétrer ! faites-m'en ſurmonter les flots, s'il en eſt beſoin „.

Le héros étoit alors ſur la pointe d'un rocher eſcarpé, il ſe précipite dans la mer ; la tête la première, & ſe trouve environné de toutes parts de poiſſons qui le preſſent, mais ſans l'offenſer.

Partout où le cimeterre les atteint, il

tue ; & la mer eſt bientôt couverte de ſang : mais leur foule augmente, loin de ſe diſſiper ; il en eſt preſſé de toutes parts, ils ſont retenus par des barrières qui les empêchent de s'échapper.

Le guerrier couvre la mer de cadavres flottans, & ſe fatigue, tandis que les légions écaillées qui ſont autour de lui paroiſſent s'être renforcées.

Il s'élève un moment au-deſſus des débris mourans qui l'environnent. " Au nom de Salomon, s'écria-t-il, par quelque force que ces poiſſons ſoient contenus ici, qu'ils ſe retirent dans les mers les plus reculées de cette partie du monde ".

Ce commandement eſt ſuivi de l'effet le plus prompt, il ſe fait dans les flots un mouvement prodigieux, & la foule des animaux aquatiques ſe diſſipe.

Le chevalier nageant au milieu d'une mer libre, ſur laquelle on voit flotter des corps dépourvus de mouvement, tout ce qui avoit vie s'eſt éloigné.

Les trois filles de la mer obſervent ce qui ſe paſſe, du haut du rocher ; Ilzaïde a vu à pluſieurs repriſes la mer ſe teindre de

ſang, & à chaque fois Ilzaïde a pouſſé des cris de fayeur.

Quand elle voit le bras & le ſabre s'élever au-deſſus de l'eau, elle ſe raſſure. " Voilà bien du ſang, dit-elle, mais ce n'eſt pas le ſien ". Enfin, il lui ſemble que la mer devient plus calme, & elle voit que le héros nage, mais vers la pleine mer.

" C'eſt lui, dit-elle; il tente de paſſer la mer à la nage! il va ſe noyer! & elle s'élance dans les flots.

Ses ſœurs l'appellent vainement, & finiſſent par ſe jeter à la mer après elle; mais elles ne ſont pas les ſeules qui la ſuivent.

Deux des dauphins, dégagés du radeau, & habitués à jouer avec elle, ſont à ſes côtés; leur inſtinct les y attache & les flots tranquilliſés n'oppoſent plus de réſiſtance à des nageurs auſſi exercés.

Ilzaïde croit qu'elle ſera bientôt à portée de donner du ſecours à l'objet dont le ſort lui donne de l'inquiétude; mais tout-à-coup il vient de s'enfoncer & de diſparoître; elle plonge & devient le témoin d'un combat terrible.

Habib eſt aux priſes avec Abarikaf lui-même, entré dans le corps d'une baleine,

à laquelle il fait faire des efforts prodigieux.

Lorſque le héros veut en approcher, l'animal démeſuré ouvre une gueule immenſe, & vomit un torrent d'eau qui le repouſſe. Habib reparoit ſur l'eau, s'y enfonce de nouveau, s'élance ſur le dos du monſtre, & ſon cimeterre, auquel rien ne peut oppoſer de réſiſtance, pénètre à travers les côtes juſque dans l'intérieur de l'énorme maſſe vivante qu'il attaque.

Le coloſſe aquatique ſe débat, couvre la mer de ſang & d'écume, & s'enfonce dans les abîmes.

Habib eſt obligé de venir chercher à reſpirer au-deſſus de l'élément liquide, obſervant toujours de ſuivre la trace ſanglante qui s'échappe du corps qu'il a percé; mais les forces commençoient à lui manquer, quand il voit approcher de lui Ilzaïde.

» Montez ſur un dauphin, ſeigneur chevalier, lui dit-elle; vous vous haſardez trop. Comment! vous qui n'êtes qu'un homme, pouvez-vous vous riſquer en pleine mer & y faire tout ce que vous faites? »

Le chevalier Arabe reconnoît le ciel qui le protége, dans le ſecours qui lui eſt en-

voyé ; il ſuit les conſeils d'Ilzaïde, & bientôt avec ſon aide, & monté ſur le dauphin, il eſt en état d'obſerver plus à ſon aiſe les ſuites du redoutable combat dont il vient de ſortir victorieux.

Quand Abarikaf l'a attaqué, le rebelle étoit environné de monſtres pareils à lui, & d'autres plus effrayans encore, tous aſſujettis aux génies ſes vaſſaux, complices de ſes crimes ; ſon danger les a tous écartés de lui.

Aveuglés par la terreur, ils ont cru trouver leur propre sûreté dans la fuite ; ils veulent même abandonner les corps des eſpadous, des ſoufleurs, des lions marins, dans leſquels ils étoient entrés par la force d'un charme ; mais un charme plus puiſſant les y retient.

Ce ſont les cheveux de la reine des isles Verte & Bleue, dont Habib a jeté une partie à la mer, dans un moment d'impatience : « que ces cheveux, a-t-il dit, faſſent autant d'eſclaves de Dieu, par Salomon, que le ſcélerat Miſakobhe a prétendu s'en faire par eux, pour établir ſa propre puiſſance. »

Le charme attaché aux cheveux avoit eu

ſon effet; &, dès ce moment même, les génies étoient captifs dans les corps des habitans de la mer qu'un enchantement leur avoit aſſujettis.

La baleine, dans laquelle eſt Abarikaf, épuiſée par la perte entière de ſon ſang, reparoit ſur l'eau comme un corps inanimé, & y flotte comme une isle. Le chevalier Arabe s'élance de deſſus ſon dauphin, monte ſur le dos de l'ennemi qu'il a vaincu, & y rend grâce à celui qui donne ces victoires.

« J'avois ma confiance en lui, diſoit-il, & je n'ai pas craint de m'enfoncer dans les profondeurs de la mer; il m'y a tenu les yeux ouverts & donné la liberté des mains. J'attaquois un monſtre déméſuré, il a fait deſcendre le fer juſqu'au cœur de mon ennemi.

« Quand mes forces ont été épuiſées, il a envoyé Ilzaïde à mon ſecours : un enfant, qui vient de ſa part, vaut ſeul une légion. »

Dans le moment Ilzaïde, encouragée par l'exemple du vaillant chevalier, s'eſt élancée ſur le dos de l'énorme poiſſon; ſes ſœurs la voient, ſe preſſent d'arriver,

ſuivies de ſix autres dauphins, & s'enhardiſſent à ſuivre ſon exemple.

Cependant la maſſe inanimée qui les porte, entrainée par un courant, eſt ſortie du canal qui menoit à l'isle Noire, & l'a dépaſſé. Habib, après avoir reçu avec reconnoiſſance & modeſtie les félicitations des compagnes de ſes avantures, leur demande quelle eſt la terre qui paroit de loin à l'horiſon; c'eſt, lui répond l'aînée, l'isle de Medinaz-il-ballor, dans la capitale de laquelle demeure notre ſouveraine : à ce diſcours, Habib a peine à contenir ſa joie. « Quoi ! dit-il, j'ai le bonheur de voir cette terre tant déſirée ! ſi je pouvois y arriver conduiſant le monſtre que nous avons ſous les pieds, que ſa vue ſeroit agréable à votre reine ! car je ne doute pas que le rebelle Abarikaf ne ſoit enchaîné dans les entrailles de la baleine. »

Vous le pouvez, diſent les trois ſœurs : nous ce ſera un radeau un peu lourd ; de la mer allons chercher dans nous formerons des traits des plantes dauphins : ſur le champ elles ſe jettent dans les flots & diſparoiſſent.

Leur adreſſe & leur vivacité rempliſſent

en un moment leurs intentions; les dauphins ſont attelés, le corps de la baleine ceſſe d'obéir au courant, & prend la route du grand port de Medinaz-il-ballor.

Alors on entendit partir du ſein de la baleine des gémiſſemens ſemblables au bruit des flots, lorſqu'ils s'engouffrent dans quelque cavité profonde des rochers du rivage.

Abarikaf voit qu'il va être livré à la vengeance d'Il'Haboushatrous & de Dorathil-goaſe, & préſume qu'il ne ſera pas épargné.

Cependant l'arrivée d'une énorme maſſe flottante, qui s'acheminoit vers l'isle de Medinaz-il-ballor, a frappé les regards d'Ilbacaras, chargé de veiller continuellement aux intérêts de Dorathil-goaſe, dans toute l'étendue de la terre & des mers de l'isle Noire.

Ce viſir, métamorphoſé en oiſeau, ſe tenoit en ſtation au haut de la moyenne région : l'inférieure, tout-au-tour de Medinaz-il-ballor, étant infectée par les patrouilles des rebelles.

Il s'eſt apperçu de quelques mouvemens ſur la mer, & il n'a pu, de la hauteur à laquelle il eſt élevé, juger de ce qui les

occaſionne ; il voit tout-à-coup qu'un point ſe détache & flotte ſur l'onde.

Il haſarde de deſcendre avec précaution de ſon poſte, & l'air lui paroit abſolument libre ; en ſe précautionnant contre les piéges, il s'approche encore davantage de terre ; les brouillards qui couvroient les côtes de Medinaz-il-ballor & la mer ſe ſont tous jetés ſur l'isle Noire, ils y ſont comme affaiſſés : elle en paroit écraſée.

Peu-à-peu, le point qu'il ſuivoit des yeux s'eſt étendu, il paroit comme une petite isle flottante, capable de combler le port de Medinaz-il-ballor, vers lequel il ſuppoſe que les courans la portent ; & cette isle n'eſt point déſerte, quoiqu'elle ſemble d'ailleurs être abſolument nue ; il part d'un vol précipité, & va donner avis à Dorathil-goaſe de ſa découverte.

« Grande reine, lui dit-il, je vous ai avertie que j'avois apperçu des mouvemens extraordinaires ſur l'isle Noire, & ſur la mer qui nous ſépare d'elle ; aujourd'hui, au lever du ſoleil, j'ai vu de l'agitation ſur ſes flots, ſans qu'elle fut occaſionnée par les vents, & ſes mouvemens ſembloient ſe contrarier.

« Tout-à-coup, une isle s'est élevée de son sein : elle est portée, je ne sais comment, sur vos côtes & vers votre port, qu'elle peut fermer, & j'ai distingué des figures humaines sur sa surface.

« D'ailleurs Abarikaf a fait dégarnir tous ses postes ; toutes ses forces semblent s'être repliées sur l'isle Noire, à laquelle elles doivent intercepter les rayons du jour.

« L'isle qui s'avance, peut être une manière d'attaque imprévue, dont l'aspect n'a rien de trop menaçant ; mais comme elle doit être le produit d'un enchantement, votre prudence ne doit rien négliger pour en prévenir & surmonter l'effet.

Dorathil-goase fait avertir ses deux ministres & son grand-pere l'Habous-hatrous ; en un moment la côte est garnie de tous les guerriers du pays.

L'Hatrous rassemble autour de lui les génies qui lui sont restés soumis, pour être en état de repousser les attaques que pourroit tenter de faire Abarikaf, à la tête de ceux qu'il a enveloppés dans sa rébellion. Tout est en mouvement dans Medinaz-ilballor pour se préparer à la plus vigoureuse défense, dans le cas où la masse

énorme qui s'avance, recèleroit dans ſes flancs de nombreux bataillons, & viendroit tout-à-coup les vomir à terre.

Habib, les yeux toujours fixés vers cette terre dont il déſire ſi ardemment les approches, a bientôt reconnu, à ce qu'il voit faire, la ſorte d'inquiétude qu'il occaſionne; le haſard, en entrant dans la rade de Médinaz, le fait paſſer aſſez près d'une isle couverte de mangliers, il en accroche une branche, qu'il coupe avec ſon cimeterre, il la donne à Ilzaïde.

» Allez à terre, ma belle enfant, lui dit-il, préſentez-vous avec cette branche en ſigne de paix, faites-vous conduire à la reine Dorathil-goaſe, & dites-lui qu'un chevalier Arabe, qui lui eſt dévoué pour la vie, lui demande la permiſſion de venir tomber à ſes pieds. »

Ilzaïde prend la branche, & va ſortir entre deux eaux, ſous un rocher qui étoit à l'entrée du port; là, elle s'arrange & ſe montre tout-à-coup, ſon caducée à la main, à ceux qui faiſoient la garde de ce côté, en les priant de la conduire à la reine: on peut juger du tranſport de joie dont fut ſaiſie Dorathil-goaſe, à la vue

& au discours de ce charmant ambassadeur. Cependant, son premier ministre l'arrête, quand elle voudroit voler vers le rivage.

« Madame, lui dit-il, votre ennemi est instruit que les étoiles vous promettent les secours d'un chevalier d'Arabie ; il peut emprunter des lèvres naïves pour vous tendre un piége, le bâtiment qui porte votre chevalier paroit bien extraordinaire ; laissez-moi faire quelques questions à l'ambassadeur qu'on vous envoie.

« Jeune fille de la mer ; car je vois bien que vous en êtes une : pouvez-vous nous dire par quel moyen le chevalier qui s'annonce, prétend arriver ici ? Il ne sauroit aborder sur la terre qui le fait flotter, sans courir le risque de combler le port.

« Prenez-vous donc pour de la terre, dit Ilzaïde, une grosse vilaine baleine que je lui ai vu tuer, & sur laquelle nous sommes montées avec lui, mes deux sœurs & moi : il dit que cet énorme monstre étoit le plus grand ennemi de la reine, & qu'il veut le lui présenter.

« Et vous ne reconnoissez pas Habib à cet exploit ? dit vivement la reine à son ministre.

« Pas encore, Madame, dit le miniſtre; Abarikaf peut venir s'emparer de votre port ſous la forme d'une baleine, & vous donner des lois ſous la ſienne.

« Abarikaf! reprend vivement Ilzaïde: il nous a fait bien du mal avec les ſiens; mais je penſe qu'il ne pourra plus nous en faire. Je crois que c'eſt lui qu'on entend ſe plaindre dans le ventre de la baleine, du moins le héros le dit.

« Et quel eſt ce héros? ma belle fille, reprit le viſir. » C'eſt, dit plus vivement encore Ilzaïde, celui qui a tué ce vilain requin Ilracham-Cham, ſon fils le tigre, un grand géant tout de fer, celui qui a délivré la Dame qui a de ſi beaux cheveux, qui a détruit tous les monſtres qui faiſoient notre malheur; il fait tout au nom de notre reine Dorathil-goaſe: mes ſœurs diſent que c'eſt un héros; je ne ſais ce que c'eſt qu'un héros; mais, ſi vous aimiez celui-là autant que moi, vous courriez bien vîte pour le voir.

Dorathil-goaſe jouiſſoit, malgré ſon impatience, en entendant les éloges naïfs donnés à l'idole de ſon cœur; elle adreſſe la parole à Ilbacaras: « prenez votre vol,

lui dit-elle, vous connoiſſez Habib : allez le chercher, préſentez-vous à lui ſous votre forme naturelle, & faites-le apporter ici commodément par deux de vos génies; vous ferez échouer la baleine ſur le ſable.

« Et mes ſœurs, Madame, dit Ilzaïde, il faut que vous les faſſiez venir, elles ont toujours été avec le héros & ne voudront pas le quitter.

« Oui, ma charmante fille, dit la reine, nous recevrons ici vos ſœurs comme vous, & nous vous comblerons de careſſes. »

Ilbacaras part, & ce vieux miniſtre eſt tranquille, lorſqu'il voit que le gentil ambaſſadeur reſte en ôtage; la vérité du récit qu'il a fait ne ſemble preſque plus douteuſe.

Il'Habous-hatrous arrive : « c'eſt votre chevalier Arabe que nous allons recevoir, ma fille; je viens de m'en aſſurer, & d'être averti qu'il a replacé ſur votre tête toutes les couronnes qu'on vous avoit enlevées.

La belle reine éprouve des tranſports de joie qui la mettent hors d'elle-même, elle commande à ſon viſir, elle prie ſon grand-père, de donner tous les ordres pour qu'on reçoive en triomphe ſon chevalier, ſon vengeur, ſon héros, ſon amant, ſon époux,

& ſe fait rapporter par la naïve Ilzaïde des circonſtances, qui la font paſſer des tranſports de la joie à ceux de l'attendriſſement.

Ilbacaras a joint le héros, & lui propoſe de le faire tranſporter ſur le champ au palais de la reine. « Je dois encore, répond Habib, ce moment-ci à ſes intérêts. Vous devez faire échouer la baleine, il faut que j'y ſois préſent; j'ai manqué de prudence une fois, & cela m'a ſervi de leçon pour l'avenir. Je ſoupçonne que le cruel ennemi de votre reine vit encore dans les entrailles du monſtre qu'il avoit ſuſcité contre moi. Je dois m'en aſſurer, pour me conduire à ſon égard comme un inſtrument de Salomon, contre lequel il s'étoit révolté, & aſſurer le repos de votre ſouveraine. Ilbacaras fait traîner la baleine vers un endroit de la plage où il étoit aiſé, en multipliant les efforts, de la tirer à terre, après quoi Habib s'en approche & élevant la voix.

« Vil ennemi de Dieu! dit-il, en paroiſſant parler au monſtre, criminel envers lui & ſes prophêtes, renégat de la loi à

laquelle tu t'étois ſoumis, es-tu détenu dans cette enveloppe ? »

On entend un grincement de dents affreux, qui paroit ſortir du ventre de l'animal.

« Parle, dit Habib en inſiſtant, ou je te dévoue aux plus cruels ſupplices ; alors on entend ſortir par la gueule un *oui* douloureux & plaintif. »

Le chevalier tire alors de ſon ſein le paquet de cheveux qui lui reſtoit : « Que les projets des inſenſés, dit-il, achèvent d'avoir ici leur accompliſſement contr'eux ; que ces cheveux deviennent des liens de fer qui te privent de toute action : ſois livré avec tous les tiens aux miniſtres eſclaves de Salomon, & précipité dans le fond des cavernes du Caucaſe. »

En faiſant ce commandement, Habib lioit les barbes de la baleine avec les cheveux, & l'énorme maſſe parut faire un effort, comme pour ſe ſoulever ; mais il ne fut pas redoublé, & les dépouilles de la tête de la Dame aux beaux cheveux, employées ſans-doute ailleurs, diſparurent ſur le champ.

« Ma reine eſt en sûreté, dit Habib à Ilbacaras; je puis maintenant me livrer à la ſatisfaction de la voir, & je vous prie de me conduire auprès d'elle. »

Fin du quarantième Volume.

TABLE

DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

HISTOIRE de Bohetzad, & de ſes dix Viſirs. . . . . . pag. 6

L'Obſtiné, ou hiſtoire de Kaskas . 45

L'Imprudent, ou hiſtoire d'Illage-Mahomet & de ſes fils. 64

Le Patient, ou hiſtoire d'Aboſaber. . 92

L'Impatient, ou hiſtoire de Bhazad. . 115

La Réſignée, ou hiſtoire de Ravie. . 127

Le Confiant, ou hiſtoire de Bazmant. 153

Hiſtoire de Baharkan. 165

Le Prudent, ou hiſtoire d'Abaltamant. 174

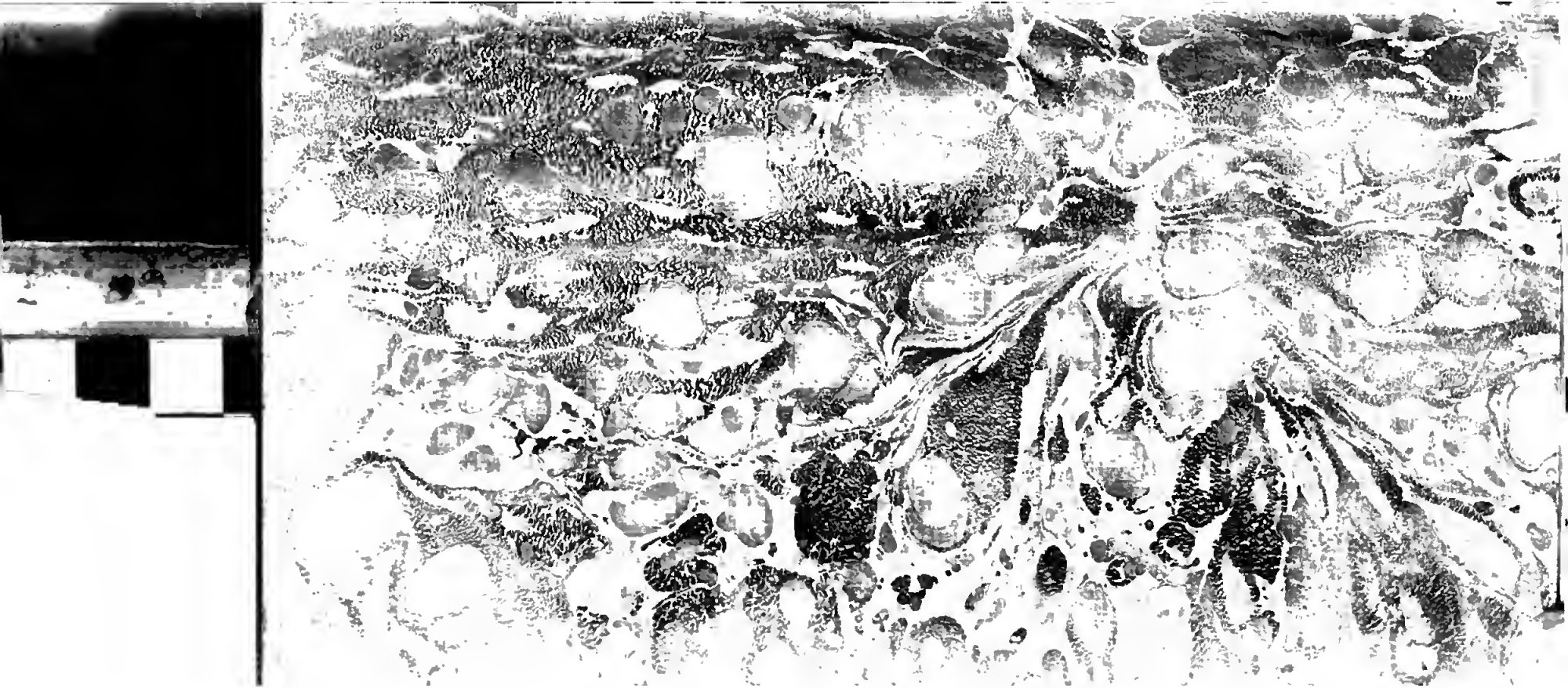
Le Prédeſtiné, ou hiſtoire du ſultan Hébraïm & de ſon fils. 199

Hiſtoire de Selimanska & de ſa famille. 235

Hiſtoire du roi de Karam, & de l'Eſclave. 296

Hiſtoire d'Habib & de Doratil-goaſe, ou le Chevalier. 315

Hiſtoire d'Illabouſatrous, du roi Schal-goaſe & de Camarilzaman 342

Hiſtoire de la Dame aux beaux cheveux. 461

Fin de la Table.